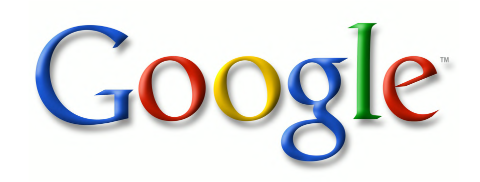
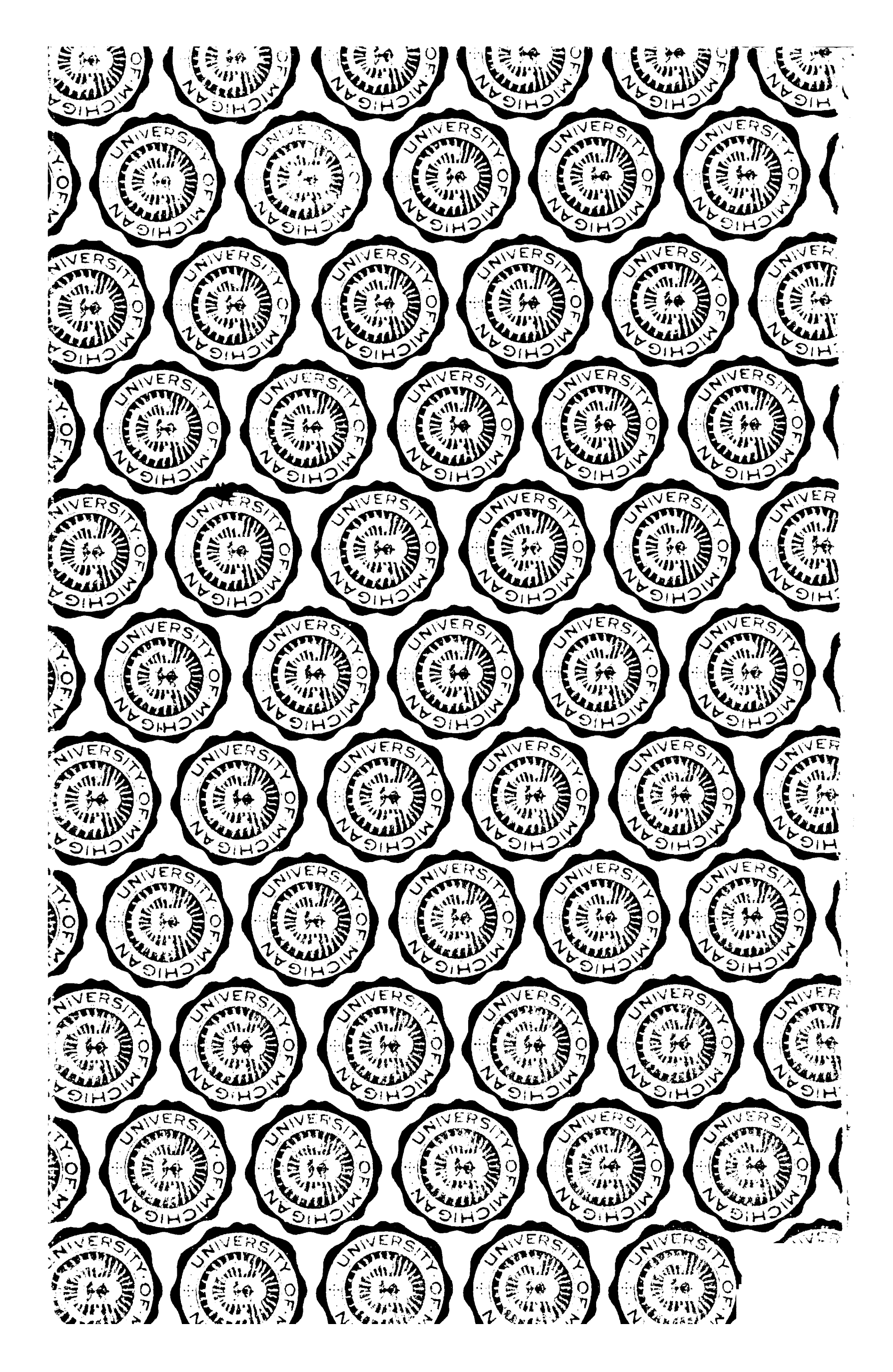

Google


UNIVERSITY OF MICHIGAN
SE TAIRE E FAIRE


UNIVERSITY OF MICHIGAN

THÉOPHILE LAVALLÉE

HISTOIRE

DE LA

TURQUIE

SECONDE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONTINUÉE
JUSQU'EN 1856

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859

HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

BRUXELLES. — TYP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeck, 12.

Sebastien

THÉOPHILE LAVALLÉE

HISTOIRE

DE LA

TURQUIE

SECONDE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONTINUÉE
JUSQU'EN 1856.

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859

PRÉFACE

Les événements qui se passent aujourd'hui en Orient, sont la suite et la conséquence des révolutions qui ont agité cette partie du monde depuis plusieurs siècles. Pour bien comprendre les faits qui s'accomplissent sous nos yeux, pour bien apprécier la mission et les droits de la France, dans ces contrées où elle a laissé tant de souvenirs glorieux, il faut connaître, dans ses grands traits, ses résultats généraux, ses plus importantes révolutions, l'histoire de la formation, de la grandeur, de la décadence de l'empire ottoman; il faut avoir une idée nette

des institutions, des mœurs, des races, des peuples, des religions de cet empire, composé de tant d'éléments différents; il faut débrouiller même la géographie de ces pays si mal connus. Enfin, la France n'a pas cessé, depuis les temps les plus anciens, avant même les croisades, d'avoir des relations, des intérêts, des sympathies, avec l'Orient; elle y a joué, à certains moments, un rôle de premier ordre; elle y a exercé, à toutes les époques, une influence bienfaisante et civilisatrice : il faut connaître cette histoire des relations de la France avec l'empire ottoman, histoire presque entièrement ignorée, pleine d'enseignements et de souvenirs glorieux, et qui donne, par la tradition nationale, la clef des événements actuels.

Tel est l'objet de ce livre, qui est, non l'histoire savante, détaillée de l'empire ottoman, avec le fastidieux récit de ses révolutions de palais et de ses rébellions de province, mais l'exposé succinct des événements européens de cette histoire, cette histoire réduite aux faits qui intéressent un lecteur français, enfin, si l'on peut s'exprimer ainsi, une vue de l'empire ottoman prise de la France.

Ce livre, publié en 1854, a été commencé en 1840, alors que cette interminable question d'Orient était dans l'une de ses phases les plus compliquées; quelques fragments en furent même insérés dans la *Revue indépendante* (nos des 25 octobre et 25 novembre 1843, et des 10 janvier et 5 février 1844), sous le titre : *Des relations de la France avec l'Orient, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours.*

Ces articles eurent alors un assez grand retentissement, et les publicistes de la France et de l'étranger en ont tiré d'importants renseignements. On les trouvera reproduits, presque intégralement, dans cette histoire de l'empire ottoman, encore bien qu'ils ne soient pas, à cause des détails diplomatiques qu'ils renferment, tout à fait en proportion avec le reste de l'ouvrage. J'ai cru le devoir faire, parce que cet exposé de nos relations avec l'Orient est une des parties les moins connues et les plus curieuses de notre histoire, parce qu'elle éclaire du jour le plus vif les événements actuels, parce que, enfin, voici, selon moi, comment nous devons étudier les histoires des nations étrangères, surtout celles de l'Orient : laisser de côté tous les événements qui n'intéressent que le pays dont on fait l'histoire; raconter à grands traits ceux qui intéressent la civilisation et les destinées de l'humanité; résumer ceux qui appartiennent à l'histoire générale de l'Europe et de la civilisation occidentale; enfin, entrer dans les plus grands détails pour ceux où la France joue un rôle, soit par sa diplomatie, soit par ses armes, ou qui ont eu une influence quelconque sur ses destinées. C'est la marche que j'ai suivie dans cette histoire des Osmanlis.

Les sources auxquelles j'ai puisé pour faire ce résumé sont trop nombreuses pour que je puisse les citer ici. Il y aurait néanmoins ingratitude à ne pas nommer l'ouvrage si savant, si substantiel, si complet, au moins sous le rapport des faits, de M. de Hammer. Quant aux matériaux de l'histoire des relations de la France avec l'Orient,

ils proviennent en grande partie des archives des affaires étrangères, et m'ont été communiqués par M. Mignet, alors que l'illustre historien était directeur desdites archives.

HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

LIVRE PREMIER

DESCRIPTION DE LA TURQUIE

CHAPITRE PREMIER

TURQUIE D'EUROPE. — PROVINCES DU DANUBE.

L'empire ottoman occupe la plus magnifique position du monde : s'étendant à la fois en Europe, en Asie, en Afrique, possédant les plus illustres contrées de l'antiquité, celles d'où nous sont venues la foi et la lumière, assis au centre de la Méditerranée, dont il tient les principaux détroits, ayant pour capitale la ville la plus importante de l'Europe par sa situation, touchant, d'une part, à la mer de Venise, d'autre part à celle de Bagdad, par le nord aux steppes asiatiques, par le midi aux déserts africains, il semble qu'un tel

empire était destiné à dominer le monde. Cette histoire dira comment la race et la religion des Ottomans en étaient fatalement incapables.

Les *Turcs ottomans* sont sortis d'un petit canton de la Phrygie, et ne datent que du XIVe siècle ; au milieu du XVIe, leur empire s'étendait jusqu'à la mer Adriatique, à la Drave, au Raab, au Waag, aux Carpathes, au Borysthène, au Wolga, à la mer Caspienne, au Caucase, à l'Euphrate, aux golfes Persique et Arabique, aux déserts de Nubie et de Libye, aux montagnes de l'Atlas. Aujourd'hui, cet empire, en y comprenant les pays tributaires qui lui sont à peine attachés par un lien de vassalité, a pour limites en Europe : au midi, une ligne de convention tirée du golfe de Volo au golfe de l'Arta, et qui le sépare du royaume de Grèce ; au couchant, la mer Ionienne et la mer Adriatique jusqu'à la hauteur du Montenegro, puis une ligne de convention parallèle à la côte, et qui le sépare de la Dalmatie autrichienne jusque vers les sources de l'Unna ; au nord, une partie du cours de l'Unna, la Save, depuis le confluent de ce dernier cours d'eau jusqu'à Belgrade, le cours du Danube depuis Belgrade jusqu'à Orsova, la crête des Carpathes orientales, depuis Orsova jusque vers les sources de la Bistritza, affluent du Sereth, une ligne de convention qui le sépare de la Bukovine autrichienne jusqu'à la rencontre du Pruth, le cours du Pruth jusqu'à son confluent avec le Danube, le Danube et une ligne de convention au nord de ce fleuve jusqu'à la mer Noire.

Il a pour limites en Asie : au nord et à l'est, une ligne de convention qui le sépare des États russes, et qui passe entre Batoum et Akhaltzik, Kars et Érivan, puis une autre ligne de convention qui le sépare des États perses, et qui donne à la Turquie presque tout le bassin du Tigre et de l'Euphrate ; au sud, une ligne indéterminée qui va du golfe Persique à la mer Rouge, donne à la Turquie une partie de l'Arabie ou le Hedjas, et de là va, à travers l'isthme de Suez, joindre la Méditerranée.

En Afrique, ses possessions ne consistent que dans les États tributaires d'Égypte, de Tunis et de Tripoli.

La *Turquie d'Europe* se divise physiquement en deux grandes parties séparées par la chaîne des Balkans : 1° les pays appartenant au bassin du Danube ; 2° les pays appartenant à la péninsule appelée ordinairement *Hellénique*. Les premiers comprennent la *Bosnie*, la *Servie*, la *Valachie*, la *Moldavie* et la *Bulgarie ;* les deuxièmes se partagent en : provinces du versant de l'Archipel, qui sont la *Thrace*, la *Macédoine* et la *Thessalie*, provinces du versant de la mer Adriatique, qui sont l'*Albanie* et l'*Hertzegovine*. C'est dans cet ordre physique, qui n'est pas celui des divisions administratives de l'empire ottoman, mais qui est plus simple et plus commode, que nous allons préparer le lecteur à l'histoire de cet empire par la description des pays qui le composent.

§ I. — *Le Danube, son cours, ses villes et son embouchure.*

Le bassin total du Danube, qui a son origine dans la forêt Noire et sa fin dans la mer Noire, se partage naturellement en quatre bassins, au moyen des chaînes de montagnes, qui, se détachant à droite et à gauche de sa ceinture orographique, vont à la rencontre l'une de l'autre et étranglent la vallée du Danube en trois endroits différents ; elles forcent ainsi le fleuve à changer successivement de niveau, et à parcourir, pour ainsi dire, quatre vastes gradins (1). Des provinces septentrionales de l'empire ottoman, la Bosnie et la Servie occupent une partie du troisième bassin ; la Valachie, la Moldavie et la Bulgarie la presque totalité du quatrième.

Le Danube, après avoir traversé plusieurs États de l'Allemagne et la plus grande partie de l'empire d'Autriche, entre dans l'empire ottoman à Belgrade. C'est alors un fleuve majestueux, pro-

(1) Voir ma *Géographie physique, historique et militaire*, p. 263 de la 5e édition.

fond, rapide, coupé de grandes îles, coulant entre des rives basses et des plaines fertiles, ayant jusqu'à 800 mètres de largeur, et pouvant porter même des navires de guerre. La première ville turque qu'il arrose est l'une des plus célèbres de l'empire, sous le rapport militaire : *Belgrade*, située au confluent de la Save, en face de l'endroit où la Temes, en se jetant dans le Danube, le coupe en plusieurs bras marécageux, sur la grande route qui joint Vienne à Constantinople, à égale distance (200 lieues) de ces deux villes, à l'entrée de l'importante province de Servie, est le boulevard de l'empire ottoman contre l'Autriche, et était autrefois l'avant-poste des Turcs contre la Hongrie. Elle a la forme d'un triangle irrégulier, dont un côté est couvert par la Save, un autre par le Danube, tous deux réunis par une citadelle; le troisième côté, tourné vers la campagne, a une enceinte bastionnée et un château. Cette ville a subi des siéges très-nombreux, dont les plus importants sont ceux de 1521, où elle fut prise par Soliman le Magnifique; de 1658, de 1717, de 1789, où elle fut prise par les Impériaux; de 1806 et de 1813, où elle fut prise par les Serbes, etc. Aujourd'hui, c'est encore une place très-forte, mais ayant une position singulière : elle est située dans la Servie, État presque indépendant de l'empire ottoman, et, bien qu'ayant garnison turque, elle est entièrement isolée du reste de l'empire. Elle renferme 20,000 habitants, Turcs, Serbes, Grecs, etc.

Le Danube, au-dessous de Belgrade, a sa rive droite assez élevée et bordée de coteaux qui produisent d'excellents vignobles; il sert de limite à la Hongrie et à la Servie, et il arrose ainsi *Krotska*, village célèbre par la victoire des Turcs sur les Impériaux en 1739; puis *Semendria*, ville de 10,000 habitants, résidence des rois de Servie, défendue par un vieux château; il passe près de *Passarowitz*, village célèbre par la paix de 1718, entre les Turcs et les Impériaux, et arrive à *Columbatz*. Là, le fleuve, pressé à gauche par les contre-forts des Carpathes,

à droite par les contre-forts des Balkans, qui viennent, comme nous le dirons tout à l'heure, se joindre, et, pour ainsi dire, se souder dans son lit, commence à bouillonner, à mugir, à former des rapides. Ses deux rives s'escarpent également et forment deux murailles de 300 mètres de hauteur; d'énormes rochers se montrent à sa surface; des tournants dangereux embarrassent son cours. Les bateaux à vapeur qui sillonnent le Danube depuis Vienne s'arrêtent; les marchandises sont transportées par un chemin taillé en escalier dans le roc, la navigation n'est plus praticable, à la remonte, que pour les alléges turques, les *kirlaches*, qui conduisent les produits agricoles de la Valachie jusqu'à Vienne. Il contourne ainsi la belle presqu'île de *Kladova*, et arrive à *Neu-Orsova*, petite ville forte de la Servie, située dans une île, avec un faubourg et un château sur la rive droite, et qui passe pour la clef de la Valachie et de la Hongrie; en face d'elle, est la dernière ville des États autrichiens, *Alt-Orsova*. Il forme au-dessous de cette île une belle masse d'eau; puis il traverse de nouveau avec fracas un lit de rochers granitiques, trait d'union des Carpathes et des Balkans, qui le serrent, l'étreignent et le forcent à se replier, à se tordre à travers des écueils sans nombre; ses flots torrentueux bondissent sur tous les obstacles en y formant des chutes et des tourbillons. Cet étranglement redoutable du fleuve, où il coule avec une vitesse de 6,000 mètres à l'heure, est connu sous le nom de la *porte de Fer* ou de la *porte de Trajan*. C'est là, près de la ville valaque de *Tchernetz*, dans un endroit où le Danube a 1,000 mètres de largeur, que les Romains du temps de Trajan avaient jeté un pont de vingt arches, œuvre gigantesque que seize siècles et les colères du fleuve n'ont pu entièrement détruire : il reste les noirs débris de cinq piles qui semblent ne faire qu'un avec les rochers où elles sont soudées.

Au-dessous d'Orsova, le Danube coule entièrement dans l'empire turc, en séparant la Valachie d'abord de la Servie, ensuite de la Bulgarie; il laisse à droite *Brza-Palanka*, bourg fortifié, ou, plus

exactement, *palanqué*, c'est-à-dire entouré d'un simple rempart de terre avec un fossé et des palissades de troncs de chêne, d'un fort diamètre, que le canon seul peut ouvrir. C'est la fortification ordinaire de presque toutes les villes de la Servie et de la Bulgarie, et, avec le courage opiniâtre que les Turcs déploient derrière des murailles, elles sont ordinairement capables d'une grande résistance. Au-dessous de Brza-Palanka, le Danube court dans un lit moins tourmenté, en faisant des détours, mais en étant seulement encaissé, surtout à la rive droite, par de forts escarpements. Puis il reçoit le Timok, qui sépare la Servie de la Bulgarie, et, quelques lieues au-dessous de son confluent, après un dernier coude, il arrive à *Viddin*.

Cette ville, qui est assez industrieuse et commerçante, renferme une population de 20,000 habitants et occupe une position très-importante. C'est aujourd'hui l'une des trois grandes places de la ligne militaire du Danube : elle observe la petite Valachie et les défilés de la Transylvanie, couvre les approches de la Servie, enfin tient le débouché extrême de l'importante et difficile route qui va à Nissa rejoindre la grande chaussée de Vienne à Constantinople. Viddin a la forme d'un pentagone irrégulier; elle a de mauvais bastions, une forte citadelle et deux ouvrages détachés dans les îles de Kalafat; enfin elle est environnée de marais. Sous ses murs s'est livrée, en 1689, une bataille où les Turcs furent défaits par les Impériaux. Sa citadelle a bravé, sous le fameux Pasvan-Oglou, toutes les forces de l'empire ottoman. En face de la grande île de *Kalafat*, est un village de même nom, sur la rive valaque, et qui, dans la dernière guerre, a été occupé et fortifié par les Turcs : c'est là qu'ils ont résisté pendant plusieurs mois à l'armée russe et ont fait échouer son projet de passer le fleuve pour insurger la Servie et tourner les Balkans.

Après Viddin, le Danube coule dans une vaste plaine avec un cours rapide mais paisible; il est assez large pour que, de la rive droite, on distingue à peine la rive gauche; il forme de nom-

breuses îles boisées, mais il ne donne pas encore de grandes dérivations, et son lit est distinctement encaissé, surtout à la rive droite, qui commande presque partout la rive gauche. Il arrose ainsi *Argoul-Grad*, *Lom*, *Zibrou-Palanka*, *Rahova* : ce sont des bourgs *palanqués*, situés au confluent des cours d'eau venant du Veliki-Balkan, c'est-à-dire aux points où la rive droite, venant à s'abaisser, cesse de commander la rive gauche. Puis le Danube arrive à *Nicopoli*, ville de 10,000 habitants, fondée par Trajan et qui fait un commerce très-actif. Elle est importante par sa position au confluent de l'Osma et en face du confluent de l'Alouta. Autrefois, elle était bien fortifiée ; mais elle n'a plus qu'un château et quelques ouvrages dans les îles du fleuve. Vis-à-vis d'elle, sur la rive valaque, se trouve la petite ville de *Tourna* ou *Tournoul*, qui était jadis la tête de pont de Nicopoli et que les Russes ont démantelée après la guerre de 1829. Par cette ville, les Turcs dominaient la grande vallée de l'Alouta, pendant que, par Nicopoli, ils gardaient le débouché de la route des Balkans, qui passe au défilé de Gabrova. Nicopoli a été prise par les Russes en 1810, et presque entièrement ruinée ; elle a encore été prise par eux en 1829. Ses environs ont été le théâtre de plusieurs batailles : la principale est celle qui fut gagnée, en 1396, par Bajazet sur Sigismond, roi de Hongrie, et sur les chevaliers français que commandait Jean Sans-Peur.

Après Nicopoli, le fleuve passe à *Sistova*, ville de 10,000 habitants, avec quelques fabriques et une vieille enceinte flanquée de tours ; elle a été prise et ruinée par les Russes en 1810. Au-dessous de cette ville, le Danube, qui, depuis Viddin, avait coulé de l'est à l'ouest sans grandes inflexions, commence à tourner vers le nord ; il arrive ainsi à *Routschouk*, l'une des trois grandes places turques du Danube : elle est située au confluent du Kara-Lom, au débouché de la grande route de Russie à Constantinople par Yassi et Bucharest et des deux principales routes des Balkans. Elle a pour principale défense un château qui commande la ville et le

fleuve, et elle renferme 30,000 habitants. En face d'elle, sur la rive gauche, se trouve *Giurgewo*, ville valaque qui était la tête de pont de Routschouk, et qui a joué un rôle de premier ordre dans toutes les guerres entre les Turcs et les Russes; elle a été démantelée après la guerre de 1829. Les Russes se sont emparés de Routschouk en 1810, après un très-long siége, plusieurs assauts et une bataille gagnée par eux à *Battin*, village situé près du Danube, à mi-chemin de Sistova à Routschouk.

Au-dessous de Routschouk, le fleuve, qui avait coulé jusque-là dans un lit unique et parsemé d'îles, commence à former de grandes dérivations qui vont inonder le pays à 15 ou 20 kilomètres de distance. La rive droite continue à commander la rive gauche : la première est bordée par les derniers gradins des montagnes de Bulgarie, qui se terminent en collines pittoresques; la deuxième est bordée de terres basses, marécageuses, coupées par des bras secondaires ou des flaques d'eau stagnante, semées d'îles boisées ou couvertes de roseaux gigantesques. Le Danube reprend ensuite un seul lit et arrive à *Tourtoukaï*, petite ville située en face du confluent de l'Ardjich et qui vient d'être récemment fortifiée à cause de sa position remarquable; elle lie, en effet, les deux grandes places de Routschouk et de Silistria, et se trouve au seul endroit où, entre ces deux villes, les deux rives sont également basses et présentent des points de passage faciles, surtout de la rive gauche à la rive droite. Vis-à-vis d'elles, près du confluent de l'Ardjich, et à quelque distance du Danube, se trouve le village valaque d'*Oltenitza*, qui, dans toutes les guerres, a été signalé comme le point de passage le plus commode de Valachie en Bulgarie. Les Turcs, au commencement de la dernière guerre, se sont emparés momentanément de ce point et y ont livré un combat remarquable.

Le Danube arrive ensuite à *Silistria*, l'une des trois grandes places turques du fleuve, au débouché de la route principale des Balkans par Choumla; elle a 20,000 habitants et fait un com-

merce considérable. Elle est enveloppée d'une muraille demi-circulaire, flanquée de tours, et se trouve protégée au sud par une ligne de redoutes que relie un fort château. Les Russes l'ont attaquée plusieurs fois : en 1773 et en 1809, ils échouèrent devant ses murs; en 1829, ils s'en emparèrent après un long siége; enfin, en 1854, ils livrèrent vainement des assauts multipliés et désastreux aux ouvrages extérieurs. Routschouk, Silistria et Choumla sont les sommets d'un triangle très-remarquable qui est, en quelque sorte, la citadelle de la Turquie en avant des Balkans.

Après Silistria, le fleuve continue à se diriger vers le nord, et ses dérivations recommencent. La plus considérable prend le nom de *Berchlcha*, longe le vrai Danube pendant 25 lieues, est ordinairement distante de lui de 6 à 8 lieues, et s'y réunit de loin en loin par de grands bras formant des îles marécageuses: toute la rive gauche jusqu'à Hirschova est impraticable. Le fleuve passe ainsi sur la rive droite à *Rassova*, petite ville défendue par une mauvaise enceinte en face de laquelle sont d'inabordables marais. On suppose que, dans des temps très-éloignés, le Danube, arrivé à ce point, continuait directement sa course de l'ouest à l'est, pour se jeter dans la mer au petit port de *Kostendjé*, dont il n'est éloigné que de 15 lieues; mais, comme il est bordé sur sa droite par une série de petites collines, et qu'il n'y a pas à Kostendjé la moindre trace d'un delta ou d'une embouchure, il est plus probable que le fleuve a toujours eu l'embouchure qu'il a aujourd'hui encore, bien qu'elle soit éloignée de 50 lieues de Rassova.

Après Rassova, le fleuve descend directement au nord, en traînant ses eaux dans un terrain bas, plat, où ces divers bras n'ont pas de lits distincts et forment d'inextricables marais; sa rive gauche est entièrement inhabitée; sa rive droite, moins marécageuse, est bordée d'une chaussée. Il arrive ainsi à *Hirschova*, ville défendue par un mauvais château, prise par les Russes en 1809, en 1828 et en 1854. Son importance est assez grande, parce

qu'elle se trouve près de l'endroit où finit la Berchlcha, et où le Danube reprend un seul lit : elle garde donc les passages qui pourraient s'effectuer de ce côté.

Au-dessous de Hirschova, le Danube recommence ses grandes dérivations ; il arrive ainsi à *Matchin*, ville défendue par une enceinte et deux mauvais châteaux; elle a été prise par les Russes en 1809, en 1828 et en 1854. Son importance était autrefois très-grande, parce qu'elle avait vis-à-vis d'elle, mais en étant séparée par quatre ou cinq bras de plus de 10 kilomètres de largeur, la place forte d'*Ibraïl* ou *Braïla*, ville valaque qui lui servait de tête de pont, et qui a été démantelée après la guerre de 1829. Au moyen de Braïla, les Turcs tournaient facilement la Valachie, pénétraient dans la Moldavie et gardaient tout le bas Danube. Elle a subi de nombreux siéges, car les Russes ne pouvaient s'aventurer au delà du fleuve sans être maîtres de cette place avancée sur leurs derrières. Aujourd'hui, ce n'est plus que le principal port de commerce de la Valachie; mais sa position a gardé son importance, et c'est là que les Russes ont effectué, en 1854, leur principal passage du Danube.

Après Braïla, le fleuve reprend un seul lit et passe à *Galacz*, située sur la rive gauche et près du confluent du Sereth. C'est le port principal de la Moldavie sur le Danube. Les Russes y ont traversé le fleuve en 1854. Puis il recommence ses dérivations et arrive à *Reni*, où il cesse de couler vers le nord pour reprendre sa direction de l'ouest à l'est. Il traverse alors un pays tellement inondé, que la terre semble disparaître sous les eaux; les affluents qui viennent le joindre ne peuvent effectuer leur confluent qu'à travers de vastes lacs. Néanmoins, il n'a plus à peu près qu'un seul lit lorsqu'il passe à *Isakchi*, bourg défendu par un mauvais château, et qui n'est qu'un poste d'observation pour les embouchures du fleuve. Il en est de même de *Toultcha*, petite forteresse près de laquelle les Russes ont passé le fleuve en 1854. Cette ville était autrefois importante quand elle se liait, à travers les sept ou

huit bras du Danube, à la forte place d'Ismaïl, dont nous allons parler.

Au-dessus de Toultcha, le fleuve se partage en un grand nombre de bras, dont trois principaux qui embrassent un vaste delta, lequel appartenait, avant 1856, à la Russie.

Le premier partage se fait à l'île de *Tchatal*, où le Danube se divise en deux grandes branches : la première, dite la *Kilia*, se dirige au nord, passe à *Ismaïl* et à *Kilia*, deux places qui commandent tout le delta du fleuve. Ismaïl avait autrefois pour les Turcs la même importance que Braïla ; elle a subi de nombreux siéges et fut prise d'assaut en 1790 par Souvarow, qui y fit massacrer toute la population. Elle est restée, ainsi que Kilia, au pouvoir de la Russie depuis 1792 jusqu'en 1856. La Kilia se subdivise en un grand nombre d'autres bras, est très-difficilement navigable, et n'a, à son embouchure, que 1 à 2 mètres de profondeur. La deuxième branche est la *Soulina*, qui coule au sud-est, et se subdivise en bras de *Saint-Georges* et bras de *Dounavetze*, le plus méridional, et qui se jette dans le lac maritime de Rasseïn. La Soulina était autrefois facilement navigable; elle a une largeur de 200 à 300 mètres, une profondeur de 6 à 7 mètres, et elle se jette à la mer par un seul lit; mais on a laissé depuis quelque temps s'ensabler cette bouche, qui est aujourd'hui semée de bas-fonds très-dangereux, encombrée d'îlots couverts d'arbustes et de saules, embarrassée même des carcasses des navires qui s'y sont perdus, et la navigation du fleuve le plus important de l'Europe se trouve ainsi menacée de mort. Malgré cela, il est encore entré dans la Soulina, en 1851, 2,389 navires, et il en est sorti 2,159. Le bras de Saint-Georges a une largeur de 150 mètres et une profondeur de 10; mais son entrée est entièrement ensablée. Quant au Dounavetze, il n'est pas navigable, mais il pourrait le devenir avec quelques travaux.

Le littoral occupé par les bouches du Danube est de 138 kilomètres. Le delta se compose des îles *Tchatal* et *Léti*, entre la

Kilia et la Soulina; de l'île *Saint-Georges*, entre la Soulina et le Saint-Georges; de l'île *Portitza*, entre le Saint-Georges et le Dounavetze. Ce delta, quoique inondé une partie de l'année, est peuplé et bien cultivé, excepté l'île de Portitza, composée uniquement de sables stériles.

La presqu'île rectangulaire comprise entre la mer et le cours du Danube, depuis Rassova jusqu'à Kilia, s'appelle la *Dobroutcha*. C'est un pays généralement plat et malsain, formé d'alluvions, et même en partie inondé, mais très-fertile en blés, renfermant d'excellents pâturages et habité par une population laborieuse; il est parcouru par une chaîne de très-faibles hauteurs qui longent le fleuve, et vont ensuite s'épanouir et se hausser entre Matchin et Baba-Dagh; leur point culminant s'élève à 200 mètres. C'est ce renflement subit du sol qui force le Danube à faire sa grande et dernière inflexion pour arriver à la mer. Ce pays est très-remarquable sous le rapport militaire: le Danube étant plus facile à franchir vers la fin de son cours, à cause des nombreuses îles et canaux qui le divisent, la Dobroutcha a été la route ordinaire des grandes invasions des barbares; elle conduit, par la partie basse des Balkans, dans le bassin de la Maritza et sur Constantinople. Aussi les Romains l'avaient coupée par une muraille et un fossé qui allaient de Rassova à Kostendjé, et qu'on appelait *vallum Trajani;* les traces de cette défense, par laquelle la ligne militaire du Danube se trouvait rectifiée et continuée, existent encore. Quant aux Turcs, ils l'avaient rendue difficilement abordable au moyen des places de Braïla et d'Ismaïl, par lesquels ils dominaient la rive gauche, sans cesse ouverte à leurs armes. C'est par la Dobroutcha que les Russes ont envahi la rive droite en 1810, en 1829 et en 1854. Un corps d'armée français, dans cette dernière guerre, y a pénétré; mais, surpris et décimé par le choléra, il fut obligé de faire une retraite désastreuse.

§ II. — *La Valachie et la Moldavie.*

Nous allons maintenant décrire les affluents de gauche du Danube, c'est-à-dire ceux dont les bassins composent la Valachie et la Moldavie.

Ces affluents présentent deux aspects distincts. Ceux de la Valachie, descendant de montagnes très-élevées, ont leur partie supérieure bordée de crêtes sauvages; ils traversent des gorges profondes, des défilés ravineux et boisés, et aussi des vallons frais et fertiles; mais les contre-forts des Carpathes étant de ce côté très-escarpés et peu étendus, ces affluents arrivent sans transition dans le pays de plaines; à partir d'une ligne qui irait de Tchernetz par Craïova, Slatina et Tergowitz, à Bouzeo, ils tombent brusquement dans une sorte de steppe asiatique, entièrement plat et découvert, où les forêts ont fait place aux pâturages, où l'on trouve à peine quelques buissons, où le sol est aussi fertile que monotone, où l'on ne rencontre qu'à de longues distances de misérables villages et de rares habitants.

Les affluents de la Moldavie descendent de montagnes moins élevées; mais ils sont bordés, dans la plus grande partie de leur cours, de collines à pentes douces et mamelonnées, couvertes de vignobles et d'arbres fruitiers; le pays qu'ils parcourent est mal peuplé, mal cultivé, mais il est moins triste, plus accidenté, et ce n'est que dans le voisinage de la mer qu'on retrouve les vastes plaines et les marécages.

Tout ce pays pourrait être, avec du travail, un des jardins de l'Europe : fertile en blés, en vins, en bois et en pâturages, ayant des richesses minérales, de magnifiques troupeaux, il ne demanderait que du repos pour devenir peuplé et prospère. Son climat est malsain dans le voisinage du Danube, et plus froid que la latitude ne le comporte, à cause du voisinage des grands steppes, où rien n'arrête l'action des vents du nord-est ou de l'Asie, le thermo-

mètre y descend jusqu'à 26 degrés, et la glace y est permanente pendant près de quatre mois.

Les affluents de gauche du Danube sont :

1° Le *Chyl*, qui naît dans l'intérieur des Carpathes sur le plateau de Transylvanie, dont nous parlerons tout à l'heure ; il en sort par le défilé de Vulkan, traverse un pays où les montagnes boisées se dégradent lentement en collines couvertes de pâturages et de vignobles, arrose *Tirgochil* ou *Tirgojioul*, petite ville sans célébrité et sans importance ; puis il reçoit de nombreux affluents, et passe près de *Craïova*, chef-lieu de la petite Valachie, ville de 9,000 habitants, importante par son commerce et sa position, au débouché des chemins des Carpathes, sur la seule route praticable qui joigne Viddin à Bucharest. Cette ville, qui a été autrefois le siége d'un banat indépendant, n'est plus fortifiée, et ressemble par la pauvreté et le désordre de ses maisons, ainsi que par l'absence de monuments, à un grand village. Tout le pays, et principalement les bords du Chyl, ont été horriblement dévastés dans la guerre de 1828 ; aussi étaient-ils encore récemment, malgré leur fertilité extrême, incultes et presque inhabités. La guerre de 1854 a transformé entièrement cette belle vallée en un désert. Le Chyl finit en face de Rahova ; il n'est pas navigable.

2° L'*Alouta*, qu'on appelle aussi l'*Alt* et l'*Oltò*, va prendre sa source sur le revers occidental des Carpathes, dans le massif du Makos ; il court sur le plateau de Transylvanie, d'abord du nord au sud, ensuite de l'est à l'ouest, pendant 50 lieues ; puis, au lieu de se diriger vers le Maros, où sa pente primitive semblait l'entraîner, il tourne brusquement au sud vers la chaîne des Carpathes ; il y rencontre ou s'y fait, près du mont Szurul, une brèche de plus de 400 mètres de profondeur, et s'y précipite. Ce défilé a 40 kilomètres de longueur, et ouvre la fameuse route du *Rothen-Thurm* (de la Tour Rouge), principale communication de la Valachie avec la Transylvanie ou de Bucharest avec Hermanstadt. La vallée de l'Alouta, dirigée du nord au sud, reste étroite et profonde jusqu'à

Rimnik, où elle commence à s'élargir ; elle débouche en plaine à *Slatina*, petite ville située sur la route de Viddin à Bucharest; enfin, après avoir reçu plusieurs affluents, elle se partage en plusieurs bras et finit près de Nicopoli. C'est une rivière importante par sa largeur, l'encaissement de ses rives et la difficulté de ses passages. Elle sépare la petite et la grande Valachie, et ses bords ont été le théâtre de plusieurs combats, dans les guerres de 1789 et de 1828.

3° Le *Vedea*, grossi du *Telioman*, grande rivière sans importance, qui traverse un pays presque entièrement désert et ravagé pendant la guerre de 1854. Dans tout son bassin, et généralement sur toute la route qui joint Craïova à Bucharest, on ne rencontre ni villages ni terres cultivées; de loin en loin, on voit seulement quelques huttes souterraines où végète une population rachitique et misérable, ou bien quelques cabanes de clayonnage que leurs habitants nomades transportent de pâturage en pâturage.

4° L'*Ardjich* ou *Argis* descend du revers oriental des Carpathes, arrose *Ardjich*, petite ville située au débouché de la route de la Tour-Rouge à Bucharest ; puis elle coule en plaine dans des pays mal cultivés et mal habités, sans arroser de lieux remarquables, et finit au-dessous d'Oltenitza, en face de Turtukaï. Elle reçoit la *Dombovitza*, qui coule parallèlement à l'Ardjich, et arrose *Bucuresci* ou *Buckarest*, capitale de la Valachie, peuplée de 60,000 habitants. Cette ville, située dans une vaste plaine, est une sorte d'immense village coupé par de grands jardins, des rues inégales et non pavées, où les masures et les hôtels sont côte à côte, où l'on trouve à l'extérieur les habitudes orientales, et à l'intérieur les mœurs et la civilisation de l'Occident. Elle fait un grand commerce et a une position importante sur la grande route de Russie à Constantinople, à égale distance de Routschouk et de Silistria; bien qu'elle ne soit pas fortifiée, elle n'en est pas moins, par sa situation au centre de la grande Valachie, un excellent point de concentration pour une armée qui menacerait la rive droite du Danube.

5° La *Jalomnitza* arrose *Turgowitz*, ancienne résidence des hospodars de Valachie, réduite à 5,000 habitants, avec des remparts délabrés ; elle reçoit le *Telesin* et le *Rahova*, traverse un pays de vastes plaines, fertiles et inhabitées, et finit dans les grandes dérivations du Danube, au-dessus de Hirschova.

6° Le *Sereth* prend sa source dans les Carpathes, et traverse la *Bukovine*, province enlevée à la Valachie et qui fait aujourd'hui partie de l'empire d'Autriche ; il entre dans la Moldavie à *Sereth*, coule dans une vallée unie, tantôt fertile, tantôt marécageuse, arrose *Roman*, petite ville dont le nom indique l'antique origine, reçoit la *Moldava*, le *Rimmik*, le *Bouzeo* et autres cours d'eau qui viennent des Carpathes ; le dernier de ces affluents est le *Milkov*, qui passe à *Fokschani*, ville commerçante qui a 12,000 habitants. Enfin le Sereth se termine près de Galacz. Cette grande rivière n'a d'importance que dans la dernière partie de son cours, où elle occupe l'étroit espace compris entre les Carpathes et le Danube, et forme avec le Milkov la limite entre la Moldavie et la Valachie. Elle a donc dû être franchie par toutes les invasions et les armées du Nord ; mais ses rives sont basses, ses gués nombreux, elle ne possède aucune ville fortifiée : elle n'a donc jamais été un obstacle.

7° Le *Pruth* prend sa source dans la partie des Carpathes qu'on appelle le mont Czorna ; il coule d'abord dans une vallée profondément découpée, où il arrose *Tchernowits*, capitale de la Bukovine, ville de commerce avec 10,000 habitants ; il traverse la Bukovine, pays très-boisé, fertile, pittoresque et bien peuplé, qui couvre les provinces autrichiennes faisant face à la Russie ; puis il coule en plaine, est navigable à *Podoloni*, reçoit le *Baglui*, ruisseau fangeux qui passe à *Yassi*, capitale de la Moldavie, avec 40,000 habitants. C'est une ville de commerce non fortifiée, ayant l'aspect demi-sauvage, demi-fastueux de Bucharest ; elle n'a pas d'importance militaire, et, étant voisine de la frontière, est continuellement ouverte à l'invasion russe. Le Pruth passe ensuite non

loin de ***Husch***, où Pierre le Grand fut enveloppé avec son armée par les Turcs, en 1711. Enfin, après avoir traversé de grandes plaines presque entièrement désertes, il finit à *Reni*. Cette rivière forme la limite entre l'empire ottoman et la Russie ; mais elle n'a qu'une importance très-médiocre, et ne saurait servir de barrière et de défense. De nombreux combats ont été livrés sur ses bords ; mais son cours a toujours été facilement franchi. D'ailleurs, ce n'est que depuis 1812 qu'elle sert de limite à la Moldavie ; avant cette époque, la limite était sur le Dniester, fleuve de difficile accès, de difficile passage, et qui était alors garni de nombreuses places fortes.

Les montagnes ou hauteurs qui forment la ceinture orographique de la rive gauche du Danube sont :

1° Les *Carpathes orientales*. C'est une partie de la vaste chaîne demi-circulaire qui, partant des sources de la Vistule et allant jusqu'au défilé d'Orsova sur le Danube, sépare la Hongrie des pays du nord. Les Carpathes sont des montagnes de 2,000 mètres de hauteur, épaisses, escarpées, boisées, déchirées par des gorges profondes et sauvages, ouvertes seulement par des routes qui sont formées par des brèches ou crevasses gigantesques. Ces brèches sont le trait caractéristique de ces montagnes : creusées à plus de 300 mètres de profondeur, elles servent de couloir aux rivières qui naissent sur le plateau de Transylvanie, et, pendant que la pente primitive de ces rivières les dirigeait vers le nord-est ou le troisième bassin du Danube, elles les entraînent au sud-est ou dans le quatrième bassin. Ces montagnes renferment de grandes richesses minérales, qui sont à peine exploitées.

Les Carpathes orientales, par leur direction demi-circulaire et le vaste plateau qu'elles forment, sont une des positions militaires les plus redoutables qu'il y ait au monde. C'est un énorme bastion qui se projette entre la Moldavie et la Valachie, prend en flanc l'une et l'autre de ces deux provinces, menace et commande tout le pays compris entre les Carpathes et le Danube. La Moldo-Vala-

chie n'a pas toujours été réduite aux étroites limites qui l'enceignent aujourd'hui : c'était autrefois la *Dacie*, qui comprenait la Bessarabie, la Transylvanie, le Banat, et qui avait pour limites le Theiss et le Dniester; alors le plateau des Carpathes était une sorte de citadelle où se réfugiait la population, et qui a été longtemps le siége de son indépendance. Mais, aujourd'hui que la Transylvanie et même la Bukovine appartiennent à l'Autriche, que la Russie possède le Dniester et une rive du Pruth, la Valachie et la Moldavie forment des possessions excentriques de l'empire ottoman, et qui ne sont plus défendables.

2° Le reste de la ceinture orographique du Danube est formé par une ligne de hauteurs qui court entre le Pruth et le Dniester, se dégrade d'abord en collines, puis en plaines, et enfin va se confondre avec le rivage de la mer. Il n'y a donc d'autres obstacles naturels, pour pénétrer dans l'empire ottoman, que le Pruth et le Sereth, qui n'ont jamais arrêté aucune armée. Tous le pays est uniformément plat, et ce caractère physique est celui de tout le littoral de la mer Noire, depuis les bouches du Danube jusqu'au Caucase, ce littoral, dans une profondeur de 40 à 50 lieues, étant composé uniquement de vastes plaines, tantôt fertiles, tantôt cultivées, commencement des steppes asiatiques. Ces plaines ont été le grand chemin de toutes les invasions des peuples de l'Asie pendant dix siècles; c'est par là que sont venus les Goths, les Huns, les Slaves, les Tartares, etc.; c'est par là que la Russie, depuis cent cinquante ans, dirige ses efforts contre l'empire ottoman. Quant à la Moldo-Valachie, l'exposé succinct que nous venons de faire de sa géographie témoigne de son importance politique et des souffrances qu'elle a dû supporter. Il est peu de contrées, peu de populations qui aient été plus maltraitées, plus foulées, plus torturées; leur histoire n'est qu'un long martyre, et, quand on lit ce monotone récit de dévastations et de massacres, on s'étonne qu'il y ait encore là des habitants et quelques coins de terre cultivés.

La Valachie a un territoire de 7,150 myriamètres carrés, et une

population de 2,500,000 habitants. La Moldavie a un territoire de 3,135 myriamètres carrés, et une population de 1,500,000 habitants. Le revenu de la première peut être estimé à 17,000,000 ; le revenu de la deuxième à 10,000,000.

Ces deux pays sont habités par une race particulière qui descend des anciens *Daces*, mêlés aux nombreux colons romains que Trajan importa dans cette contrée après l'avoir conquise, et qui est également répandue dans la Bukovine, la Bessarabie et la Hongrie au nombre de 1,700,000 à 1,800,000 habitants, ce qui porte le chiffre des Valaques à près de 6,000,000 d'individus. Ils sont généralement beaux, forts, intelligents ; mais aussi ils sont nonchalants, sales, vindicatifs, aimant les plaisirs, abrutis par la souffrance. Ils suivent la religion grecque. Les colonies romaines y ont laissé des traces si profondes, que la Moldo-Valachie présente un phénomène philologique qui semble unique dans l'histoire : placée sur la grande route des invasions, traversée, conquise, dévastée par vingt peuples différents, enveloppée par les races slave, madgyare, tartare, elle a gardé sa langue, dérivée du latin, et qu'elle appelle la *langue d'or*, langue qui a l'harmonie et la douceur de l'italien et des points de ressemblance avec notre ancienne *langue d'oc*. Pour les paysans valaques, le pays est encore la *zara roumana*. la *terre romaine ;* ils s'appellent fièrement *Roumouni*, *Romains*, et le désir ardent, le rêve favori, la passion politique de toute la jeunesse valaque, c'est de voir, un jour, les 6,000,000 d'hommes qui parlent la *langue d'or* réunis dans une seule domination, la *Roumanie*, qui servirait de barrière entre la Russie, l'Autriche et la Turquie.

Les *Roumains* de la Moldo-Valachie se recommandent encore par un autre côté aux sympathies de la France. Placés à 600 lieues de notre pays, entourés de peuples étrangers à la langue et aux idées françaises, n'ayant avec nous aucune relation politique, peu de relations commerciales, et de faibles affinités religieuses, ils n'en ont pas moins sans cesse les yeux tournés vers la France.

C'est à elle qu'ils demandent presque uniquement des lumières ; c'est sa langue qu'on parle, non-seulement dans les hôtels des boyards, mais dans les comptoirs des marchands ; c'est en France que vient s'instruire la jeunesse valaque ; enfin, c'est la littérature française qui est la base de l'enseignement public dans les colléges de Bucharest et de Yassi.

Nous aurons à exposer succinctement les révolutions successives qu'a subies la Moldo-Valachie, et nous dirons comment cet intéressant pays, longtemps tyrannisé par la Turquie, longtemps convoité par la Russie, a été constitué tout récemment, sous le protectorat des grandes puissances européennes, et avec le nom de *Principautés-Unies*, en deux États qui n'en forment en réalité qu'un seul, et qui sont plutôt tributaires que dépendants de l'empire ottoman.

§ III. — *La Bosnie.*

Nous allons maintenant décrire les affluents de droite du Danube qui appartiennent à l'empire ottoman, et dont les bassins composent les provinces de Bosnie, de Servie et de Bulgarie.

1° La *Save*, qui prend sa source dans les Alpes Carniques et traverse une partie des États autrichiens, entre sur le territoire ottoman à l'endroit où elle se réunit à l'Unna ; elle se dirige de l'ouest à l'est, en servant de limite aux deux empires d'Autriche et de Turquie jusqu'à la fin de son cours. C'est une rivière large, peu rapide, bordée sur sa droite de forts escarpements, et sur sa gauche de plaines et de marais. Elle arrose, en Turquie : *Berbir*, petite place située en face de la ville autrichienne de Gradiska ; *Czabatz*, ville fortifiée, au confluent de la Drina ; *Belgrade*, dont nous avons déjà parlé, et où elle se jette dans le Danube. La Save est, sous le rapport militaire, une ligne considérable et tout à l'avantage de la Turquie, à cause des pays montagneux qui la bordent et dont nous dirons tout à l'heure l'importance. Comme

de ces pays on domine entièrement la rive gauche, l'Autriche a garni celle-ci de colonies militaires qui forment une barrière contre les invasions ottomanes. C'est grâce à la pointe que fait la Save avec ses affluents, entre les provinces autrichiennes de Dalmatie, de Croatie et d'Esclavonie, que les Turcs ont plusieurs fois envahi l'Autriche et sont arrivés jusqu'à Vienne.

Les affluents de la Save en Turquie descendent des Alpes Dinariques, dont nous parlerons tout à l'heure. Ce sont des rivières torrentueuses, coupées de cascades, traversant des vallées profondes, boisées, qui présentent les sites les plus pittoresques, de riches pâturages et des champs fertiles.

1° L'*Unna* naît au pied du mont Chator, sert en partie de limite à la Turquie et à l'Autriche et arrose trois petites places qui sont les clefs très-insuffisantes de la Bosnie : *Bihacz*, chef-lieu de la Croatie turque, *Novi* et *Dubicza*. L'Unna reçoit à Novi la *Sanna*, qui descend du mont Dinara, et ouvre la route de l'intérieur de la Bosnie (celle de Trieste à Constantinople), laquelle est défendue par les forts de *Kosaratz* et de *Priedor*, situés sur la Sanna.

2° La *Verbas* passe à *Scopia*, petite ville qui est, comme presque toutes celles de la Bosnie, défendue par un mauvais château ; à *Jaicza*, ancienne capitale de la Bosnie, et qui a subi des siéges nombreux ; à *Banyaluka*, ville importante de 10,000 habitants, défendue par un grand château. La Verbas reçoit la *Plicva*, dont les magnifiques cascades sont une des merveilles naturelles de la Bosnie, et qui est défendue par le fort de *Ghul-Hissar*.

3° La *Bosna* naît dans un plateau coupé de bois et de ruisseaux, qui appartient aux pentes des monts Ivan ; elle passe non loin de *Bosna-Seraï*, capitale de la Bosnie, peuplée de 70,000 habitants. — Cette ville est située sur les penchants de montagnes riches en mines de fer, et dont le sommet est garni d'une forte citadelle ; la riche plaine qui l'avoisine, l'abondance de ses eaux, la beauté de son climat, en font une des localités les plus célèbres de la Turquie. Elle présente de loin, à cause de sa situation pittoresque, un

aspect admirable ; mais elle est sale et mal bâtie. Les trois quarts des habitants sont des Turcs remarquables par leur beauté et leur valeur, mais d'un caractère inquiet et turbulent. On y fait un grand commerce. — La principale route qui passe à Bosna-Seraï est celle de Trieste à Constantinople, qui entre sur le territoire turc à Novi, remonte la Sanna, passe à Banyaluka, et par Traunik atteint Bosna-Seraï ; de là, elle continue par Priepol sur Novi-Bazar, Pristina, dans le bassin de la Morava, où nous la retrouverons. Cette route est un long défilé, creusé dans le flanc de la chaîne bosniaque, coupé de ravins, de ruisseaux, de contre-forts, de plateaux ; elle est aussi importante que difficile.

La Bosna reçoit encore un affluent qui passe à *Traunik*, ville défendue par un mauvais château, qui a 10,000 habitants et où réside le pacha de Bosnie ; puis elle arrose *Vrandouk*, château fort qui ferme entièrement une des gorges de la Bosna ; enfin, elle passe au pied des mauvais châteaux de *Maglai*, de *Xepsi*, de *Dobor*, qui défendent l'entrée du pays contre l'Esclavonie.

4° La *Drina* est composée de deux torrents qui descendent des Alpes Bosniaques, et qui, réunis, passent à *Vichgrad*, petite ville mal fortifiée ; elle sert en partie de limite à la Bosnie et à la Servie, arrose *Zvornik*, ville qui passe pour la plus forte place de la Servie, quoiqu'elle ne soit enveloppée que d'une muraille flanquée de tours ; elle y est navigable ; puis elle traverse *Lochnitza*, ville de la Servie où les Turcs furent battus par les Autrichiens en 1789 ; de là, elle arrose un pays fourré et qui a été ensanglanté par les guerres entre les Bosniaques et les Serbes ; elle finit au petit fort de *Ratzka*.

Les bassins de ces quatre rivières composent la Croatie turque et la Bosnie. Voici les montagnes où elles prennent naissance, et dont les contre-forts forment le relief et la charpente de ces pays.

Les grandes Alpes se prolongent dans le voisinage du golfe de Fiume par les *Alpes Dinariques*, qui longent le littoral de la mer

Adriatique jusque vers les sources de l'Unna (affluent de la Save) et de la Kerka (affluent de la mer Adriatique). Là, la chaîne se partage en deux grandes branches qui laissent entre elles un plateau assez profond, de forme elliptique, et dont la pente générale s'incline vers l'Adriatique : la branche du nord forme les Alpes de Bosnie, la branche du sud les Alpes de Dalmatie ; la terrasse intérieure, c'est l'*Hertzegovine*, que nous décrirons plus tard. — Les Alpes de Bosnie s'étendent, pendant près de 100 lieues, du mont *Dinara* (2,340 mètres) vers les sources de la Sanna, au mont *Tchardagh* (3,200 mètres), vers les sources de la Morava orientale : ce sont des montagnes qui ont généralement 1,800 à 2,000 mètres de hauteur ; leurs pentes méridionales sont rocheuses, nues, stériles, sillonnées de vallées plates et sans eau, du côté du plateau de l'Hertzegovine ; leurs pentes septentrionales sont escarpées, ravinées, mais couvertes d'admirables forêts et d'excellents pâturages. Elles sont traversées seulement par de très-mauvaises routes qui viennent des bords de l'Adriatique. La meilleure est l'ancienne voie Gabinienne, qui part de Spalatro sur le littoral, traverse la Cettina et les monts Prologh, qui appartiennent aux Alpes Dalmatiques ; elle passe à Livno et sur le plateau pierreux de l'Hertzegovine, et, de là, atteint le plateau aride de Koupris dans les Alpes Bosniaques. Ce plateau, élevé de 1,600 mètres, et ayant 7 à 8 lieues de superficie, est le point culminant de la Bosnie ; il est gardé par une petite forteresse. On descend de là dans les vallées herbeuses, ombragées, boisées, fertiles du Verbaz, et enfin sur la Bosna à Traunik. — Une autre route va de Raguse à l'embouchure de la Narenta, remonte cette rivière jusqu'à Mostar, traverse la chaîne bosniaque au mont Ivan, et, de là, aboutit sur Bosna-Seraï.

Les contre-forts des Alpes Bosniaques sont très-longs et s'étendent jusqu'au Danube ; ils sont peu élevés, mais très-tortueux, très-fourrés, couverts de forêts et de pâturages, coupés de torrents, remplis de défilés, et font de la province de Bosnie un pays

presque impénétrable, très-favorable à la guerre défensive, pays qui n'a que de mauvaises routes, est hérissé de châteaux ou de palanques, enfin est habité par une population robuste, turbulente, belliqueuse. Cette population, qui a donné successivement aux armées romaines et ottomanes leurs meilleurs soldats, peut lever 40,000 hommes. La Bosnie, couverte en avant par la Save, appuyée en arrière par les Alpes Dinariques, est en quelque sorte une immense citadelle et le boulevard de l'empire ottoman contre l'Autriche. Elle a, en y comprenant l'Hertzegovine, 4,600 myriamètres carrés et une population de 800,000 habitants, la plupart de race slave : la moitié est de religion mahométane ; de l'autre moitié, 300,000 sont grecs et 100,000 catholiques. Nous verrons le rôle important qu'a joué dans les temps anciens cette province, qui semble plutôt l'alliée que la sujette des Turcs, à cause de l'origine européenne de ses habitants, de ses institutions municipales, qui lui assurent une sorte d'indépendance, de ses milices locales (20,000 hommes), qui sont seules chargées de la garde du pays, etc. Aujourd'hui, depuis que la Servie et le Montenegro sont indépendants de l'empire ottoman, elle semble entièrement isolée de cet empire. La Bosnie est riche en pâturages, en fruits, en grains et surtout en bois de construction ; elle a des mines de fer, de très-belles espèces de gros bétail, des moutons donnant une laine renommée, une bonne race de chevaux, etc. Elle fait un commerce assez considérable avec l'Autriche.

§ IV. — *La Servie.*

En continuant la description des affluents de droite du Danube, nous rencontrons, après la Save, la *Morava*. Le bassin de cette grande rivière, qui comprend presque toute la *Servie*, se divise en deux parties naturelles : le bassin des Moravas affluents, le bassin de la grande Morava, celle-ci étant composée de deux cours d'eau, la Morava serbe ou occidentale, la Morava bulgare ou orientale.

La *Morava serbe* naît dans un contre-fort des Alpes de Bosnie, coule d'abord du sud au nord dans un pays tout montagneux, puis se recourbe brusquement de l'ouest à l'est, en laissant à gauche *Oujitza*, petite ville défendue par un vieux château, dont les Serbes s'emparèrent sur les Turcs en 1809 et 1813 ; elle est bordée de masses montagneuses dont nous parlerons, traverse des plaines étroites et fertiles, passe près de *Krouschewatz*, et se réunit à la Morava orientale en traversant un profond défilé que domine la masse du mont Jastrebatz. — Elle reçoit de nombreux affluents, dont le principal est l'*Ibar*.

Le bassin de l'Ibar est la partie la plus remarquable, sous le rapport militaire, de la Turquie d'Europe, dont elle occupe à peu près le centre. Il forme une sorte de terrasse d'où les cours d'eau s'échappent par de profonds défilés, haute et belle plaine qui fait contraste avec le caractère âpre et tourmenté des montagnes voisines, que coupent des coteaux arrondis et de riches pâturages, et qui est habitée par une race d'hommes aussi belle que valeureuse. Ce plateau est, par sa pente méridionale, le nœud de toutes les hauteurs ou chaînes qui composent la charpente de la Turquie d'Europe : il domine les routes ou les entrées de la Bosnie, de la Servie, de la Bulgarie, de la Macédoine, de l'Albanie ; de là, on rayonne dans toutes les directions et l'on tient les débouchés des principales villes de l'empire ottoman. Nous en reparlerons.

L'Ibar descend des contre-forts du Tchar-Dagh ; il coule dans une suite de défilés bordés d'escarpements, passe près de *Pristina*, ville de 7,000 à 8,000 habitants, mal fortifiée, et qui devrait être la citadelle principale de l'empire : elle tient principalement la route de la Bosnie dans la Macédoine. — Il laisse à droite la célèbre plaine de *Kassova*, qui a 9 ou 10 lieues de long sur trois de large, avec une hauteur moyenne de 500 à 600 mètres, plaine totalement déboisée, cultivée ou couverte de pâturages et qui a été le grand chemin de tant d'armées : c'est là qu'ont été livrées : la bataille de 1389, où Amurat Ier, vainqueur

des Bosniaques et des Serbes, fut assassiné, et celle de 1448, où Amurat II vainquit les Hongrois. — L'Ibar passe ensuite à *Voutzitrin* et à *Mitrovitza*, où il entre dans une vaste échancrure de montagnes; puis il reçoit à gauche le *Raska*, torrent qui coule dans une gorge profonde et passe à *Novi-Bazar*, l'ancienne *Rascia*, ville de 8,000 habitants, laide, tortueuse, défendue par un vieux château, et qui est la clef du plateau de l'Ibar : là se croisent les routes de Nissa (Servie), d'Uskioup (Macédoine), de Scutari (Albanie), et de Bosna-Seraï (Bosnie). Le pays dont Novi-Bazar est le chef-lieu est la *Rascie*, célèbre dans l'antiquité et dans le moyen âge par la valeur de ses habitants et par sa position enclavée entre la Bosnie, la Servie, l'Albanie et la Macédoine. L'Ibar, près avoir passé à *Maglitch*, finit à *Karanovatz*.

La *Morava bulgare* naît dans les monts Kourbetzka, derrière l'Ibar, et n'est séparée de ce cours d'eau que par des mamelons couverts de broussailles; elle coule dans la plaine de *Ghilan*, plaine élevée de 400 mètres, qui est le prolongement de celle de Kassova, où les pentes sont insensibles, où les eaux s'égarent, et qui est néanmoins le partage des eaux de la mer Égée et du Danube. Elle passe à *Vrania*, à *Kleisoura*, à *Precoplia*, petites villes sans importance, mais situées entre des montagnes cultivées qui présentent l'aspect de la Suisse ; enfin, après avoir reçu la Nissava, elle tourne à l'ouest, et se réunit à l'autre Morava, en traversant, comme celle-ci, un profond défilé que domine le mont Jastrebatz, élevé de 1,200 mètres.

Son affluent principal est la *Nissava*, qui naît dans le Veliki-Balkan; elle traverse une vallée bordée à droite par les monts *Snegpol*, masses boisées de 1,300 mètres, qui la séparent de la Morava bulgare : dans cette vallée, débouche la grande route de Sophia. Elle passe ensuite à *Moustapha-Palanka*, arrose *Nissa* ou *Nisch*, l'ancienne Naïssus, patrie de Constantin, ville importante située dans une belle plaine, où passe la grande route d'Autriche à Constantinople; elle a 16,000 habitants, n'est entourée que d'un

rempart de terre, mais a une petite citadelle régulièrement bastionnée et en bon état.

Les deux Moravas réunies forment la *grande Morava*, qui court du sud au nord en traversant d'abord, pendant 25 lieues, un défilé compris entre les monts Retagn à droite, et les monts Kotlenik à gauche; puis, au-dessous de *Jagodin*, petite ville où passe la route de Belgrade à Nissa, elle entre dans une vaste plaine, presque entièrement découverte et déboisée, coupée de riches cultures, de nombreux villages, de grands affluents, sur l'un desquels est *Kragouchevatz*, siége du gouvernement de la Servie; enfin, elle forme quelques marécages et finit dans le Danube au-dessus de Semendria.

Le bassin total de la Morava est une région presque entièrement montagneuse et boisée; les plaines et les cultures y sont les exceptions; ses montagnes et ses vallées s'enchevêtrent avec tant de confusion, que c'est un des pays de l'Europe les moins connus, les plus favorables à la guerre défensive, et c'est à ce caractère physique qu'il doit son indépendance. Il se compose, nous l'avons déjà vu, de deux bassins assez distincts : le bassin supérieur, ou des Moravas affluents, c'est la *haute Servie;* le bassin inférieur, ou de la grande Morava, c'est la *basse Servie*.

Le premier est composé de plusieurs étages successifs de montagnes, entre lesquels se placent d'étroits plateaux, des vallées profondes, et que relient de nombreux contre-forts; au milieu de tout ce chaos montagneux domine la masse du mont *Kopaonik*, élevé de 1,400 mètres. En ne considérant, dans cette complication de sommités, que la ceinture du bassin, on trouve que les montagnes dont elle se compose sont :

1° A l'ouest, un épais contre-fort détaché des Alpes Bosniaques, qui court entre la Drina et la Morava occidentale, et qui est coupé par la grande route de Bosna-Seraï à Nissa; à la hauteur de Oujitza, cette série de montagnes se recourbe de l'ouest à l'est, longe la Morava en groupes très-épais, culmine dans les monts

Roudnik, qui ont plus de 1,200 mètres de hauteur, et dont les gorges ont servi souvent de refuge aux insurgés serbes; enfin, elle se termine par le mont *Douvor*, situé près du confluent des deux Moravas;

2o Au sud-ouest, les Alpes Bosniaques, dans leur partie la plus épaisse et qui se rattache au *Tchar-Dagh* ou mont *Scardo*. Ce dernier massif est un nœud de montagnes très-remarquable, non-seulement par son élévation, qui atteint plus de 3,000 mètres, mais parce que là se réunissent les trois grandes chaînes des Alpes de Bosnie, des Alpes Helléniques, et des Alpes de Mœsie;

3o Au sud, les Alpes de Mœsie, qu'on appelle aussi le *Balkan occidental*. Ces Alpes sont d'abord composées des monts *Kourbetzka*, qui ont près de 1,700 mètres de hauteur, puis ce n'est plus qu'un haut terrain bouleversé, au milieu de plateaux superposés qui font des bassins supérieurs de l'Ibar, de la Morava bulgare, de l'Isker, du Strouma, du Vardar, bassins divergents et coulant dans des mers différentes, une seule et même grande terrasse. Cette terrasse, dont la pente la plus douce, la plus prolongée est vers le nord, où les bassins ne sont séparés que par des ondulations montueuses, ouvre, comme nous l'avons déjà dit, dans le bassin de l'Ibar, des passages faciles entre cinq grandes provinces de la Turquie. C'est là le nœud militaire de cet empire; c'est là que se sont souvent décidées ses destinées; c'est là ce qui fait de la Servie, qui tient les principaux points de ce plateau, une province si importante. Ajoutons que ce plateau de la haute Mœsie est dominé immédiatement par les plus hautes sommités de la Turquie; le Scardo, au sud-ouest, le Kopaonik au nord, le haut Balkan et le Rhodope au sud-ouest. Les Alpes de Mœsie sont traversées par les routes de Pristina à Uskioup, de Vrania à Kostendil, de Nissa à Doubnitza, de Nissa à Sophia, qui est la plus importante et que nous décrirons en détail.

4o A l'ouest, le *Veliki-Balkan*. — C'est par le plateau à peine ondulé où passe la route de Nissa à Sophia que le Veliki-Balkan se

rattache très-confusément aux Alpes de Mœsie et au Balkan central, dont nous parlerons plus tard. Le Veliki-Balkan est une chaîne très-tortueuse, très-peu distincte, qui sépare la Morava bulgare de l'Isker et autres affluents du Danube ; elle se compose d'abord des monts *Souva*, élevés de 1,200 mètres, montagnes âpres, boisées, entièrement désertes, et qui longent la Nissava ; puis elle contourne les sources du Timok sous le nom de *Mosna*, et se trouve coupée par l'importante route ou défilé de Viddin à Nissa, la seule par laquelle on puisse, de la Valachie, aborder la Servie. Enfin, elle atteint sa plus grande hauteur dans le saillant qu'elle forme en se rapprochant de la Morava, vers le mont *Retagn*, pyramide triangulaire de 1,300 mètres d'élévation, et d'où l'on domine tout le pays. Nous allons retrouver les dernières parties du Veliki-Balkan dans le bassin de la grande Morava.

La bassin de la grande Morava est beaucoup moins étendu et moins avantageux que celui des Moravas affluents ; sa partie la plus fourrée, entre la Koloubara et la Morava, se nomme *Schoumadia*, pays des bois, parce qu'il ne semble, en effet, qu'une vaste forêt de chênes, dont quelques parties auraient été déboisées et cultivées. Il est enceint d'un côté par les montagnes entre Drina et Morava, qui n'ont que 500 mètres de hauteur, mais qui se prolongent jusque sur le Danube, d'un autre côté par la dernière partie du Veliki-Balkan, qui sépare le Timok de la Morava. Cette partie, la moins élevée du Balkan, en est la plus épaisse et la plus tortueuse : les montagnes n'ont guère que 500 à 600 mètres de hauteur, mais leurs cimes sont âpres, boisées, escarpées, et leurs contre-forts sont contournés et divisés en mille nervures qui vont harceler le fleuve pendant 10 à 12 lieues, et forment le défilé de la Porte de Fer. — Le bassin de la grande Morava a une grande importance politique comme contenant la route de Belgrade à Nissa par Jagodin.

La Servie est habitée par une population qui a joué un rôle de premier ordre dans l'histoire de l'Europe orientale. Les Serbes for-

ment une branche de la race slave, aussi puissante que vivace, et qui compte 5,000,000 de membres disséminés en Servie, en Bosnie, dans le Montenegro, dans l'Hertzegovine, enfin dans la Hongrie; sur ces 5,000,000 de Serbes, la Servie n'en compte que 800,000 à 900,000. 3,000,000 suivent la religion grecque, 1,800,000 la religion catholique, 1,000,000 la religion musulmane. Presque tous les habitants de la Servie sont chrétiens grecs. Les Serbes forment la population chrétienne la plus recommandable de la Turquie par la dignité et la gravité de son caractère, son courage, sa bonté, sa générosité, ses mœurs patriarcales; son attachement au sol, à ses usages et à sa religion. Ils ont, d'ailleurs, une grande répugnance pour la vie et le luxe de l'Occident; ils sont nonchalants, grossiers, sans industrie, sans commerce, sans aucun goût pour les aisances de la vie. Rien n'inspire plus de tristesse que la vue de ce magnifique pays, avec son beau climat, son sol fertile en blés, en vins, en pâturages, ses montagnes pittoresques et pleines de richesses minérales, ses nombreuses rivières, et qui n'apparaît que comme une immense forêt, semée de loin en loin d'amas de cabanes qu'on décore du nom de villes, et dont les habitants, demi-sauvages, ont pour principale industrie, ou plus exactement pour principale ressource, l'élève des porcs, qu'ils laissent errer librement et par bandes sous leurs innombrables chênes.

La Servie a eu longtemps, comme nous le verrons dans cette histoire, une existence glorieuse et indépendante; ennemie des Byzantins pendant tout le moyen âge, elle semblait prédestinée à former un nouvel empire d'Orient, lorsque les Turcs s'emparèrent de Constantinople; vaincue par eux, elle ne cessa de lutter pour son indépendance et finit par la reconquérir au commencement du XIXe siècle.

La position militaire de la Servie est d'une importance extrême : placée entre la Bosnie et la Bulgarie, elle ferme la communication entre ces deux provinces; possédant une partie des Balkans, elle

peut tourner ces montagnes par leur centre et jeter une armée d'envahissement dans le bassin de la Maritza et sur Constantinople ; située en face de la Hongric, elle a été le grand chemin des Turcs pour pénétrer dans ce royaume, et, comme elle possède la grande route de Vienne à Constantinople, elle pourrait devenir le chemin des Autrichiens vers le cœur de l'empire ottoman.

§ V. — *La Bulgarie.*

Il ne nous reste plus qu'à décrire les derniers affluents de droite du Danube, ceux dont les bassins composent la *Bulgarie*.

Les affluents qui descendent des Balkans sont torrentueux, non navigables, bordés de forts escarpements. Le pays qu'ils sillonnent est une région étagée en terrasses traversées par plusieurs chaînes parallèles, et leurs divers degrés sont divisés à leur tour par des ramifications transversales qui poussent leurs dernières éminences jusque sur le Danube. Les rivières se creusent, dans ces terrasses calcaires, d'étroits et ravineux bassins ; elles n'ouvrent que de mauvaises voies de communication, et leur passage est très-difficile ; les plateaux qui les séparent sont eux-mêmes déchirés de gorges profondément fouillées ; là où ils ne sont pas couverts de bois, ils offrent des steppes nus, hérissés de ronces et de broussailles, et qu'interrompent souvent des terrains cultivés en blés et des coteaux couverts de vignobles.

On trouve d'abord : 1° le *Timok*, qui descend par deux grandes sources de la partie la plus épaisse du Veliki-Balkan ; il passe à *Gorgouchwatz*, débouché du défilé de Vratanitza, qui forme la route de Viddin à Nissa, garde ses escarpements jusqu'à *Bregova*, où il débouche en plaine, et finit à *Radojevatz*. Il n'est pas navigable et n'a qu'une largeur de 15 à 45 mètres ; mais il a une grande importance par son bassin montueux que traverse la route de Viddin à Nissa. Il sert de limite à la Servie et à la Bulgarie.

A la suite de Timok, on trouve dix torrents qui ont le même caractère ; ils traversent un pays très-favorable à la guerre défensive, et sont coupés, près de leurs affluents, par la route de Viddin à Nicopoli. Le plus remarquable est l'*Arcer*, qui passe par *Belgradchik*, situé sur la route de Viddin à Nissa.

2° L'*Isker*, l'ancien Escus, descend du plateau central des Balkans, arrose *Samakov*, ville située au centre du plateau, débouché du défilé de Kis-Derbend, qui mène de l'Albanie sur Andrinople ; il passe à quelques lieues de *Sophia*, l'ancienne *Sardica*, grande ville de 40,000 habitants, couverte seulement par une forte muraille flanquée de tours, et qui a une position de premier ordre, comme ouvrant le défilé de Trajan, c'est-à-dire la route d'Autriche à Constantinople, que nous décrirons plus loin. C'est une ville sale, tortueuse, mal bâtie, ayant quelque industrie, et qui est la capitale de la Bulgarie. Il coule ensuite dans une vallée étroite et profonde, formée par les deux contre-forts principaux des Balkans, l'Etropol-Balkan et le Soumoughou-Dagh ; il sort de ce défilé à *Etropol*, débouche dans les steppes bulgares, et finit au-dessous de *Raovitza*.

3° Le *Vic*, l'*Osma*, etc., sont de grandes rivières qui ne traversent aucune localité remarquable. L'Osma est coupée à *Loftcha* par la route de Nicopoli à Gabrova, et finit près de Nicopoli.

4° Le *Jantra* est formé de plusieurs torrents : le principal passe à *Gabrova*, débouché de la route d'Andrinople à Routschouk ; il est longé par cette route, passe à *Tirnova*, petite ville fortifiée, et finit au-dessous de Sistova.

5° Le *Lom* est formé de deux rivières et finit à Routschouk ; la plus orientale contient la route de Routschouk à Choumla et se trouve défendue par la petite ville de *Rasgrad*, située dans une contrée très-fertile.

6° Le *Taban*, qui passe à *Kutschuk-Kaïnardji*, célèbre par le traité de 1774.

Après le Taban, on ne trouve plus que des rivières peu étendues qui traversent un pays plat et même marécageux. L'importance

passe aux affluents directs de la mer Noire, qui descendent des derniers contre-forts des Balkans. Nous en parlerons après que nous aurons décrit ces montagnes.

Au point où se détache le Veliki-Balkan de la masse des Balkans, la chaîne se continue en s'inclinant au sud-est, et forme, jusqu'au défilé de Trajan, une partie qu'on appelle le *Balkan central :* c'était l'ancien *Orbelus.* Le Balkan central est la partie la plus basse, la moins prononcée de toute cette vaste chaîne. Il est d'abord composé d'une masse rocailleuse et triangulaire, élevée de 1,300 mètres : c'est le mont *Vitoch*, situé à 2 lieues au sud de Sophia ; puis il ne se compose plus que de crêtes basses ayant à peine 900 mètres, sorte de plateau sauvage et désert qui s'élève peu au-dessus du fond des vallées voisines, et qui est surmonté çà et là de chaînes de rochers séparées par de larges dépressions. Ce plateau n'offre presque pas de défilés, mais il est néanmoins assez difficile à franchir à cause de l'épaisseur des forêts, de l'absence de cultures et d'habitations, des amas profonds de cailloux roulés, où les chevaux ne peuvent marcher, enfin à cause des ouragans qui balayent quelquefois des caravanes entières dans les précipices; d'ailleurs, derrière le Balkan, s'ouvrent les profondes vallées du Vardar, du Strouma, bordées de contre-forts beaucoup plus élevés et plus difficiles que le Balkan lui-même. La principale route du Balkan central est celle qui mène de Kostendil sur la Strouma à Samakov, et, de là, à Bania sur la Maritza : le col de Bania a 650 mètres de hauteur.

Le plateau du Balkan central est encore parcouru longitudinalement sur sa pente septentrionale par la route de Nissa à Andrinople, la seule par laquelle on puisse atteindre Constantinople en éludant le Danube, les Balkans et toutes les places fortes. Elle part, comme nous l'avons déjà vu, de Belgrade, qui en tient la clef, passe à Semendria, suit la rive gauche de la vallée de la grande Morava, traverse cette rivière près de Jagodin, passe sur la rive droite, atteint la vallée de la Nissava et arrive à Nissa,

dont nous avons dit toute l'importance. De là, elle remonte la Nissava le long des revers très-âpres des monts Souva. Elle traverse trois défilés entre Nissa et Dragoman ; puis elle coupe la ligne de partage des eaux entre l'Isker et la Nissa dans une vaste échancrure si peu montueuse, que les deux rivières semblent n'avoir qu'une même vallée ; elle parcourt le beau plateau où naît l'Isker, plateau verdoyant et cultivé en céréales, et arrive à Sophia. Au delà de Sophia, jusqu'à Ichtiman, le plateau se couvre de pâturages et s'entoure de montagnes boisées ; le chemin devient alors plus difficile, rocailleux, ravagé souvent par des tempêtes ; il continue à monter doucement en franchissant quelques torrents jusqu'au défilé appelé *Kapoulou-Derbend* ou passage de la Porte, à cause de la *porte Trajane*, dont les dernières ruines ont été démolies en 1835. Ce défilé n'a de hauteur, au-dessus de la plaine d'Ichtiman, que 70 mètres, mais il en a 730 au-dessus de la mer : autant le talus par lequel on y arrive, du côté d'Ichtiman, est peu sensible, autant le talus par lequel on descend du côté de la Maritza est abrupt, rapide, pratiqué dans une sombre gorge, faisant de brusques détours. Nous retrouverons cette route dans le bassin de la Maritza. Disons seulement qu'elle est la plus facile de toutes celles qui traversent le Balkan, qu'elle suit le tracé d'une ancienne chaussée romaine et ne semble, depuis Nissa, qu'un long couloir naturel parcourant quatre étages successifs et doucement inclinés, de Nissa, qui a 135 mètres d'élévation à Scharkoë, qui en a 320 ; de Scharkoë à Sophia, qni en a 530 ; et de Sophia à Ichtiman, qui en a 660.

Au delà du défilé de Trajan commence le Balkan oriental, qui est le vrai Balkan, l'ancien *Hæmus*, car ce n'est que par analogie ou par simplification qu'on donne ce nom aux montagnes occidentales jusqu'au mont Scardo ; les Turcs l'appellent *Emineh-Dagh*, montagnes qui protégent. Ce Balkan se divise en deux parties très-distinctes : le haut Balkan, du défilé de Trajan au défilé de Demir-Kapou ; le grand Balkan, de ce dernier défilé au cap

Emineh. Le Balkan oriental est loin de présenter les cimes élevées, les neiges perpétuelles, les cols redoutables des Alpes et des Pyrénées ; ce sont des montagnes secondaires dont la hauteur moyenne est à peine de 1,000 mètres, dont les points culminants ne dépassent pas 1,700 mètres ; leur épaisseur est de 10 lieues dans la partie la plus occidentale, et de 3 lieues à peine dans le voisinage de la mer Noire. Elles offrent, en quelques parties, des croupes décharnées et d'âpres escarpements, mais presque partout des croupes mamelonnées, des coupoles arrondies, comme les *ballons* des Vosges, ou bien une suite de cimes peu proéminentes, à bases évasées, couvertes d'arbres sur leurs flancs, couronnées de pâturages et où la neige ne tient nulle part pendant l'été. Elles sont, d'ailleurs, garnies presque partout d'épaisses forêts, de hautes herbes, de broussailles inextricables, et c'est là ce qui fait la difficulté de leurs passages. Leurs vallées supérieures sont étroites, profondes, bordées de rochers ; mais elles deviennent assez promptement de grandes plaines ; leurs contre-forts, excepté un seul dont nous parlerons, sont peu élevés, peu étendus, peu rapides ; ils s'élargissent promptement en terrasses, forment ainsi des étages successifs et nettement marqués, qui composent le terrain de la Bulgarie ; enfin, en s'abaissant doucement vers le Danube, ils se terminent dans les berges escarpées qui commandent la rive gauche du fleuve. Il suit de cette configuration du pays, que, du côté de la Bulgarie, l'arête supérieure des Balkans peut être facilement atteinte par un grand nombre de routes qui ne sont réellement mauvaises, tortueuses, rapides, que dans le passage de la crête. Du côté de la Roumélie, la pente du Balkan est, au contraire, fortement inclinée ; elle tombe brusquement en plaine ; l'aspect de la chaîne est néanmoins triste et sans grandeur, et les passages présentent des escarpements et des cavités difficiles.

Nous avons dit que le Balkan n'avait sur sa pente septentrionale qu'un seul contre-fort remarquable : c'est l'*Etropol-Balkan*, qui se détache de la grande chaîne vers Ichtiman, est élevé

de 1,300 à 1,400 mètres, et va finir sur le cours de l'Isker, où il se joint à un contre-fort détaché du Veliki-Balkan, le *Soumoughou-Dagh*, élevé de 1,100 mètres. Ces deux contre-forts, sauvages et mal habités, forment ainsi une ligne de montagnes continues et beaucoup plus nettement marquées que celles qui composent le Balkan central. Leur pente méridionale s'efface dans la grande plaine de Sophia.

Les Balkans sont, de toutes les montagnes de la Turquie d'Europe, les moins difficiles à traverser; mais il n'y existe, sauf quelques restes de chaussées anciennes, aucune route pratiquée et entretenue; toutes sont des sentiers naturels. Voici les principales :

1° Celle qui va de Gabrova sur la Jantra à Keisanlik sur la Toundja; elle réunit les routes qui partent de Nicopoli et de Routschouk, est défendue en avant des Balkans par la ville de Tirnova, et rejoint à Philippopoli le grand chemin de Vienne à Constantinople. Le col de Gabrova est élevé, tortueux, rapide, courant entre des murailles de rochers. 2° Celle qui part de Routschouk, remonte le Kara-Lom, traverse le défilé de Demir-Kapou et aboutit à Selivno et de là à Andrinople. Le col de Demir-Kapou n'a que 1,000 mètres de hauteur; mais ses deux pentes sont arides, désertes, peu fréquentées.

Au delà de ce défilé, le Balkan s'abaisse rapidement et s'épanouit en trois principales branches, laissant entre elles des vallées transversales, peu profondes, fertiles, et jetant leurs eaux à la mer Noire. — La première branche se dirige au nord sous le nom de *Binar-Dagh*, et se compose de plates-formes ayant de 400 à 600 mètres; elle se dégrade en collines, est facilement coupée par les routes de Routschouk et de Silistrie à Choumla, dans des hauteurs qui ont 350 mètres, et finit par des pentes insensibles vers le fossé de Trajan. — La deuxième se dirige à l'est sous le nom de *grand Balkan*, et va finir au cap Emineh; elle jette des contre-forts qui achèvent l'épanouissement du Balkan et qui enfer-

ment les vallées pittoresques du Pravadi et du Kamtchik, dans des plateaux ayant à peine 300 mètres de hauteur : le plus long et le plus élevé est le *Kutschuk-Balkan*, qui sépare deux branches du Kamtchik ; le plus court et le plus remarquable est celui qui forme le promontoire ou l'escarpement de Choumla, entre le Pravadi et le Kamtchik. Le grand Balkan n'a que 700 mètres de hauteur, une épaisseur de 2 à 3 lieues et des cimes sans contours marqués ; ces cimes forment seulement à l'horizon une muraille boisée de chênes, découpée par des ondulations peu sensibles ; ses contreforts septentrionaux séparent les affluents du Kamtchik. Dans ce Balkan, le voyageur est surpris de s'approcher aisément de la crête, au moyen du plan faiblement incliné des vallées transversales, et de la franchir sans s'en apercevoir : ainsi il ne faut qu'une heure et demie de marche pour passer le défilé de Nadir-Derbend, qui mène sur Aïdos, et qui n'a pas moins de 600 mètres. Ce défilé est tantôt bordé d'escarpements sauvages et sillonnés de torrents, tantôt de hauteurs couvertes de verdure, de maisons et de jardins. Il appartient à la route, très-fréquentée, qui vient de Pravadi et tourne Choumla à l'est : il a été franchi par les Russes en 1829. Il est une autre route moins commode, quoique moins élevée, à cause des trois chaînes qu'elle coupe; c'est celle qui tourne Choumla à l'ouest par Eski-Djoumâ, Osman-Bazar dans le Binar-Dagh, Kasan dans le Kutschuk-Balkan, et de là sur Selivno ou Karnabat. Enfin, il y a une route qui mène de Choumla à Aïdos et à Karnabat par le défilé de Dobrol.

La troisième branche du Balkan, qui n'est réunie à la grande chaîne que par une échancrure de 300 mètres de hauteur, où passe la route de Karnabat à Selivno, s'appelle monts *Strandja*. Elle court directement au sud-est, et sépare le bassin de la Maritza des petites rivières qui tombent dans la mer Noire ; sa plus grande élévation est de 900 mètres entre Fakhi et Tirnovo ; mais, près de Viza, elle n'en a plus que 400, et, quand elle arrive sur le Bosphore, elle descend à moins de 200. Elle se compose de plateaux

montueux, est couverte de forêts et se trouve coupée par des vallées courtes, parallèles et difficilement praticables. Ses pentes occidentales descendent doucement vers la Maritza; ses pentes orientales plongent brusquement dans la mer Noire ; enfin ses derniers mamelons se perdent aux environs de Constantinople en collines fertiles et cultivées. La principale route qui traverse les monts Strandja est celle d'Aïdos à Kirk-Kilissia par le défilé de Fakhi : c'est le chemin le plus court de Choumla à Constantinople.

Le Binar-Dagh, le grand Balkan et les monts Strandja forment un triple obstacle qui, avec les nombreuses vallées qu'ils renferment, devrait couvrir Constantinople ; mais, comme ces montagnes sont peu élevées, comme les routes qui les traversent mènent directement et par le chemin le plus court sur Constantinople, elles ont été les lieux de passage de la plupart des armées qui ont marché sur cette capitale, et les Turcs ont dû les couvrir de places fortes. Ces places sont situées sur les cours d'eau suivants :

1° Le *Pravadi*, torrent qui descend du Binar-Dagh et passe à *Pravadi*, petite ville qui couvre l'espace entre Choumla et Varna, ainsi que la route de la Dobroutcha sur le défilé de Dobrol ; elle fut prise par les Russes en 1828, et, depuis cette époque, a été fortifiée. Après avoir formé un lac marécageux, le Pravadi finit à *Varna*, le meilleur port de la Turquie sur la mer Noire, et dont l'occupation est indispensable à une armée qui veut franchir le Balkan. C'est une ville bien fortifiée et qui fut prise par trahison par les Russes en 1829.

2° Le *Kamtchik* est formé de trois rivières qui coulent dans des lits torrentueux et profonds et dont le passage est très-difficile. Celle du nord descend du Binar-Dagh et enveloppe, entre elle et l'un de ses affluents, le plateau sur le flanc oriental duquel se trouve *Choumla*, l'une des positions militaires les plus importantes de l'Europe. Cette place est à la tête du redoutable triangle dont Routschouk et Silistria tiennent les deux autres sommets, sur la grande route de Bucharest ou de Russie à Constantinople ; c'est la

clef du Balkan et le principal boulevard de la Turquie contre les Russes. Elle est située sur une sorte de promontoire si escarpé et si étroit, qu'il est presque impossible de la bloquer et de la bombarder. La ville, tortueusement ramassée sur cette hauteur, a une population de 20,000 habitants, assez laborieux et principalement livrés à l'industrie du cuivre; entourée de remparts, de fossés, et flanquée de tours, elle est le réduit d'un vaste camp retranché, enveloppé de hautes collines fortifiées et défendues par une citadelle qui domine tout le plateau. Les Russes ont bloqué inutilement cette place en 1811 et 1828; et trois batailles ont été livrées sous ses murs. — Le moyen Kamtchik traverse une vallée profonde entre le Binar-Dagh et le Kutschuk-Balkan, sans arroser d'autre lieu remarquable que *Eski-Stamboul*, sur la route de Choumla au défilé de Dobrol. — Le Kamtchik du sud descend du Demir-Kapou, longe toute la crête du grand Balkan, dans une vallée brisée de gorges et d'escarpements, étant coupé par toutes les routes qui traversent cette chaîne. — Ces trois cours d'eau composent une rivière, remarquable par le pays accidenté, fertile, bien peuplé, qu'elle traverse, et qui est surtout d'une importance très-grande dans les opérations militaires, les trois Kamtchik composant une région confuse qu'il est difficile de bien garder.

3o Nous nommerons encore deux torrents descendant du grand Balkan, l'un qui passe à *Aïdos*, débouché du défilé de Nadir-Derbend, petite ville dévastée en 1829, et remarquable par la beauté de son site, par son commerce et ses eaux thermales; l'autre qui passe à *Karnabat*, débouché du défilé de Dobrol. Ces cours d'eau finissent dans la vaste baie de Bourgas, sur laquelle se trouvent *Bourgas*, port médiocre et mal fortifié, et *Sizeboli*, petite forteresse prise par les Russes en 1829.

Les bassins que nous venons de décrire comprennent en grande partie la *Bulgarie*, pays fertile et mal cultivé, ayant un climat généralement froid, parce qu'il est exposé aux vents des steppes du nord; aussi est-il couvert de glaces de décembre à février. Il

présente, surtout dans le voisinage des Balkans, les sites les plus pittoresques, une végétation magnifique, de gras pâturages, de belles forêts. Cette province est habitée par une population d'origine tartare, mais qui, s'étant mêlée avec les Serbes, semble de race et de langue slaves. C'est une population simple, gaie, douce, paisible, laborieuse, hospitalière, économe, qu'on a comparée souvent à celles de la Suisse et de l'Auvergne. Nous verrons quelles révolutions cette province a subies, quelles souffrances elle a dû supporter, étant sur le passage de toutes les armées qui ont convoité Constantinople, et comment, malgré son sol fertile et une superficie de 3,000 lieues carrées, elle ne renferme que 700,000 habitants, dont plus de 500,000 chrétiens.

CHAPITRE II

TURQUIE D'EUROPE. — LES PROVINCES DE L'ARCHIPEL

§ I. — *La péninsule hellénique.*

La péninsule vulgairement appelée *hellénique* forme une masse triangulaire dont la base est l'arc de montagnes décrit par les Alpes Dinariques et les Balkans, et dont le sommet est le cap Matapan ; le côté occidental est limité par les mers Adriatique et Ionienne, le côté oriental par l'Archipel, la mer de Marmara et les détroits des Dardanelles et de Constantinople. Cette péninsule est partagée aujourd'hui entre l'empire ottoman et le royaume de Grèce.

Elle figure un vaste promontoire hérissé de chaînes escarpées, creusé par de profondes et courtes vallées, découpé de golfes, bordé d'îles, rempli de cavernes, sujet aux tremblements de terre, qui

semble être le débris d'un pays autrefois plus large et moins âpre, lequel aurait été bouleversé par les révolutions volcaniques dont ses îles portent de nombreuses traces. C'est surtout à mesure qu'on s'éloigne des Balkans que toute régularité disparaît dans la disposition des terres, que les hachures et les déchirures se multiplient, que les montagnes se brisent, que les côtes s'escarpent et se courbent, que les cours d'eau se tordent et se creusent, que les caps et les îles présentent leurs groupes aigus et leurs pointes sauvages. On retrouve néanmoins dans toute cette région tourmentée ces grandes cavités à fond plat et à niveau élevé, que nous avons vues dans les Alpes Dinariques et les Balkans, et qui donnent au relief de la Turquie d'Europe un caractère tout particulier. Le Nord a quelques plaines, des cours d'eau navigables, de belles forêts, un climat tempéré, un sol fertile ; le Midi n'a que des montagnes chauves et déboisées, des torrents, une chaleur souvent insupportable ; mais les îles, abondantes et fertiles en vins, en soies, en marbres, présentent les aspects les plus délicieux, le plus beau ciel et le climat le plus doux de l'Europe. Ce chaos montagneux, cet entassement confus de caps, d'escarpements, de ravins, de vallées, c'est le coin de terre qui a fait le plus de grandes choses, qui a le plus éclairé, élevé, perfectionné l'humanité; « c'est, suivant l'expression des Romains, la mère féconde de la philosophie, de la science, de la religion, de l'agriculture et des arts. »

Aux sources de l'Ibar, derrière cette plaine de Pristina dont nous avons vu toute l'importance, de la masse neigeuse du Tchar-Dagh se détache une longue et tortueuse chaîne qui se dirige du nord au sud, en séparant les eaux de l'Adriatique de celles de l'Archipel, et qu'on peut appeler *Alpes Helléniques*. Cette chaîne, qui ne se termine qu'au cap Matapan, et qui aurait ainsi un développement de 700 à 800 kilomètres, est la charpente principale de la péninsule ; elle est fort mal connue ; ses sommités les plus hautes doivent atteindre 2,800 à 3,000 mètres ; ses contre-forts sont très-nombreux, très-confus et font de toute la presqu'île un

pays entièrement montagneux ; elle n'est traversée que par des routes rares et mauvaises.

Les Alpes Helléniques partagent la péninsule en deux grands versants : celui de l'Archipel, celui de la mer Adriatique. Le versant de l'Archipel comprend, dans l'empire ottoman, la *Roumélie*, ou les anciennes provinces de la *Thrace*, de la *Macédoine* et de la *Thessalie ;* celui de la mer Adriatique, l'*Hertzegovine* et l'*Albanie*.

§ II. — *La Thrace*:

L'ancienne Thrace est une vaste plaine bordée par un amphithéâtre montagneux, plaine semée de petites collines, de bois, de cultures, de marécages, et qui est comprise dans le bassin de la Maritza, que nous allons décrire.

Le bassin de la Maritza est enveloppé au levant par les monts Strandja, au nord par le Balkan oriental, au couchant par un vaste contre-fort détaché des Balkans, le *Rhodope*, que les Turcs ont appelé *Despoto-Dagh* (montagne des Prêtres), à cause des nombreux couvents qui étaient autrefois dans ces montagnes. Le Rhodope se détache des Balkans dans le haut plateau où l'Isker, le Strouma et la Maritza prennent leur source, non loin du défilé de Trajan ; et il se prolonge dans une étendue de 50 lieues jusqu'à la mer Égée. C'est moins une chaîne distincte qu'un amas de plusieurs chaînes parallèles, et dont l'épaisseur serait de 20 à 25 lieues, en y comprenant les contre-forts parallèles qui s'étendent jusqu'au Strouma. Les contre-forts qui tombent du côté de la Maritza sont beaucoup moins étendus, et, de ce côté, la chaîne semble s'élever brusquement au-dessus des plaines. Son altitude va en diminuant du nord au sud : dans le nord, elle est de 2,600 mètres ; dans le sud, elle n'est plus que de 700 à 800. Ses dernières pentes tombent en s'épanouissant dans la mer. Ses passages sont rares, difficiles, élevés ; la plupart sont pratiqués à

travers des escarpements couverts de forêts vierges, de sapins et de hêtres. Le plus important, le plus profond, est celui de Kis-Derbend, qui mène de Tatar-Bajardzik à Raslouk sur le Mesto, c'est-à-dire de la Bulgarie dans la Macédoine, sans traverser la Thrace. Aucune contrée de la Turquie ne présente d'aussi belles cimes de montagnes sur une si grande échelle, surtout quand on les regarde de Tatar-Bajardzik et de Philippopoli, où l'on a, de l'autre côté, l'aspect du Balkan, qui perd à être placé dans un voisinage si magnifique. Le Despoto-Dagh forme un véritable amphithéâtre, où, au-dessous des cimes verdoyantes ou des rochers nus, sont étagées de superbes forêts de sapins et de mélèzes, puis une zone touffue de hêtres, et, plus bas, des bois de chênes avec des prés et des vignobles à l'entour des villages. Ces montagnes ont servi de refuge aux Grecs, qui, persécutés par les Turcs, s'y cantonnèrent dans des villages et des couvents placés au fond des vallées ou sur des escarpements; mais la population chrétienne en a été successivement et à dessein expulsée par la population musulmane.

Le bassin de la Maritza est encore fermé au sud par le *Tekir-Dagh*, série de basses montagnes couronnées de petits plateaux, qui s'étend parallèlement à la côte de l'Archipel et semble se réunir au Rhodope, mais en laissant à la Maritza une vallée large, ouverte et sans barrage. Un de ses contre-forts va former la charpente de la presqu'île de Gallipoli ; ses escarpements septentrionaux pendent sur la mer de Marmara, et se réunissent aux divers contre-forts des monts Strandja, qui forment la presqu'île de Constantinople. Toutes ces hauteurs, boisées ou rocailleuses, n'ont pas plus de 400 mètres d'élévation.

La *Maritza* prend source dans le massif de Samakov ; elle coule d'abord dans un ravin profond jusqu'à *Kostanitza*, où elle est jointe par la route de Soulu-Derbend ; elle commence à s'étendre dans un pays découvert, à *Tatar-Bajardzik*, ville de 8,000 habitants, importante par sa position ; alors elle traverse une vallée large,

fertile, bien habitée, mais qui, étant principalement cultivée en rizières, est marécageuse, malsaine et difficilement praticable. Elle continue à être longée par la route de Vienne à Constantinople, et arrive à *Philippopoli*, ville industrieuse, de 20,000 habitants. La plaine qu'elle traverse reste fertile et peuplée, et elle arrose ainsi une multitude de petites villes et de villages jusqu'à *Andrinople*. — Cette ville, de 100,000 habitants, est regardée comme la deuxième de l'empire ottoman, dont elle a été la capitale depuis 1369 jusqu'en 1453. Elle renferme des monuments remarquables : l'ancien palais des sultans, la mosquée de Selim II, de beaux bazars, une citadelle, une fonderie de canons, etc. Ses murailles, flanquées de tours, ne sont pas susceptibles de résistance, et elle a été prise, sans coup férir, par les Russes en 1829. Son industrie est assez active, et elle fait un commerce considérable par sa rivière et le petit port d'Enos. Elle est située au confluent de la Toundja, au débouché des principales routes des Balkans, sur la grande route de Vienne à Constantinople.

Après Andrinople, le fleuve, qui avait coulé jusque-là de l'ouest à l'est, tourne au sud; il peut alors porter des bateaux de 50 tonneaux; il arrose *Dimotica* (Didymothicon), petite ville célèbre par le séjour de Charles XII, et finit dans le golfe d'Enos par deux embouchures.

Ses affluents sont très-nombreux. Ceux qui descendent du Rhodope n'ont rien de remarquable : torrentueux à l'origine, coulant dans des plaines fertiles près de leurs confluents, ils ne traversent que de petites villes sans célébrité; mais ceux qui viennent des Balkans et des monts Strandja ont une grande importance. Le plus considérable est la *Toundja*; elle descend du Balkan, court dans une vallée profonde, parallèlement à la grande chaîne, étant enfermée entre elle et l'un de ses contre-forts parallèles, qui a de 400 à 800 mètres de hauteur; cette vallée, très-fertile et pittoresque, est presque entièrement cultivée en roses. Elle passe à *Kaisanlik*, ville célèbre dans tout l'Orient par son commerce de roses, et qui

se trouve au débouché du défilé de Gabrova ; puis elle laisse sur la gauche *Selimno* ou *Islivné*, petite ville importante par sa position au débouché des principales routes des Balkans ; elle tourne au sud, parallèlement aux monts Strandja, et finit à Andrinople.

Un autre affluent important est l'*Erkené*, qui descend des monts Strandja et ne passe par aucune localité célèbre ; mais il reçoit un très-grand nombre de cours d'eau, qui lui composent, avec les contre-forts des monts Strandja, un bassin montueux et difficile, que traverse la grande route d'Andrinople à Constantinople. L'un de ces affluents passe à *Kirk-Kilissia*, ou les *Quarante-Églises*, petite ville importante par sa position au débouché du défilé de Fakhi.

Le bassin de la Maritza comprend la partie la mieux cultivée, la mieux habitée, la plus riche de l'empire ottoman : de belles plaines, des montagnes doucement mamelonnées, des coteaux chargés de vignobles ou d'arbres fruitiers, de nombreux villages, de petites villes industrieuses, des habitants actifs et laborieux, une grande capitale, le voisinage de Constantinople, en font une contrée éminemment accessible aux progrès de l'Occident. La population se compose de Grecs, d'Ottomans, et de *Vlaques* ou *Zinzares*. Ces Vlaques ne tirent pas leur origine de la Valachie ; on croit qu'ils sont les restes des anciens habitants de la Thrace ; ils ont des mœurs sauvages et mènent une vie errante. Ces trois races forment environ 2,000,000 d'habitants, dont les trois cinquièmes sont chrétiens, et les deux cinquièmes musulmans. Les Ottomans habitent principalement les villes.

Ce bassin a une importance politique de premier ordre, comme contenant les dernières parties des routes d'Autriche et de Russie vers Constantinople, lesquelles se réunissent à Andrinople. Depuis les montagnes jusqu'à cette ville, ces routes ne rencontrent pas d'obstacles ; mais, au-dessous d'Andrinople, quand le chemin doit suivre la succession de défilés qu'offrent les affluents de l'Erkené, il ne traverse plus qu'un sol sablonneux, de petites plaines incultes,

des villages rares. La presqu'île comprise entre la mer Noire, le Bosphore et la mer de Marmara, est un pays faiblement montueux, mais fortement accidenté, couvert de bouquets de bois, coupé par des ravins ; la route le tourne en s'approchant de la mer à *Silivri*, mais elle est coupée continuellement par les ruisseaux et les torrents, et présente de grands obstacles.

C'est néanmoins par cette route que s'écoulent les produits et la population de la Maritza, bien plutôt que par la Maritza elle-même et le golfe d'Enos. Aussi allons-nous compléter son bassin par la description de la mer de Marmara, de Constantinople et de ses détroits.

§ III. — *Les Dardanelles et la mer de Marmara.*

La mer Noire, qui reçoit plus de vingt grandes rivières et une masse d'eau très-considérable, en verse le trop-plein dans la mer Égée par deux grands canaux qu'unit un bassin de retenue : les deux canaux sont le Bosphore de Thrace et l'Hellespont ; le bassin de retenue, c'est la mer de Marmara ou la Propontide.

L'*Hellespont* ou *détroit des Dardanelles* s'étend de l'extrémité méridionale de la Chersonèse de Thrace, ou presqu'île des Dardanelles, à la ville de Gallipoli, dans une longueur de 67 kilomètres et une largeur variable de 1,262 mètres à 7,590.

Ce détroit sinueux, profond, libre de toute île et n'ayant que peu d'écueils, ressemble, avec ses deux rives taillées en amphithéâtre et sillonnées de vallons et de sites pittoresques, non à une mer, mais à un grand fleuve coulant du nord-est au sud-ouest. Il est sans rival dans le monde pour l'importance des mers qu'il ouvre : c'est la clef de ce beau lac maritime interposé entre l'Asie et l'Europe, et que les anciens appelaient *Propontide* ; de cette ville dont la situation est sans égale, de Constantinople ; de cette vaste mer fermée, la mer Noire, qui est le lien unique des steppes du

Nord et de l'Orient avec les plus belles régions du Midi, c'est-à-dire de la barbarie avec la civilisation.

Le détroit est fermé à son entrée, qui a environ 2,800 mètres de largeur, par les deux caps Éléonte et Sigée, plates-formes de 100 mètres de hauteur, ressemblant à des remparts terrassés. A leur pied sont les deux *Châteaux-Neufs* ou *Nouvelles-Dardanelles*, dont la blancheur contraste avec le sombre azur de la mer. Les Turcs nomment le château d'Europe, *Sedil-Bahr-Kalessie*, et le château d'Asie, *Koume-Kalessie;* le premier est accompagné, sur la hauteur, du vieux fort de *Paléocastro*, le second est bâti sur la rive gauche du Simoïs.

Quatre lieues au-dessus des Nouvelles-Dardanelles, entre le cap Rhetée et le cap Dardanos ou des Barbiers, à l'endroit où le détroit n'a plus que 1,500 mètres de largeur, on trouve les *Vieilles-Dardanelles*, ou *Kilid-Bahr* en Europe, et *Kilid-Soultanie* en Asie. Ces ouvrages se composent, comme les premiers, du côté du canal, de batteries à fleur d'eau, où l'on descend par une double rampe; du côté de la terre, d'une enceinte flanquée de tours, avec un donjon en forte maçonnerie. Tout cela est mal tracé, mal défilé, mal armé, quoiqu'on y compte 315 bouches à feu; néanmoins les batteries croisent leurs feux, et l'ennemi s'y trouve exposé à cause des sinuosités et des courants, pendant près de trois lieues. Près de Kilid-Bahr est la baie de *Kilia*, où les Turcs firent, en 1356, leur premier débarquement en Europe; près de Kilid-Soultanie est la petite ville des *Dardanelles*.

Cette défense centrale se lie presque immédiatement à la défense intérieure, qui se compose des ouvrages de *Bokalié* en Europe, et de *Nagara* en Asie, armés de 160 pièces et séparés de 2,174 mètres. Ils ont été construits en 1807. Nagara (*Abydos*) est située à l'extrémité d'une pointe étroite, hérissée d'écueils et de hauts-fonds, où le courant est très-rapide, où se trouve le coude le plus prononcé du détroit, où enfin la navigation est assez difficile pour qu'un vaisseau seulement puisse passer à la fois.

Dans les anciens temps, le détroit des Dardanelles était pour les vaisseaux de guerre un obstacle presque infranchissable, et nous verrons, en effet, qu'il n'a été passé de vive force qu'une seule fois, en 1807, par les Anglais; mais, dans sa situation actuelle et avec des bâtiments à vapeur, il serait franchi sans grande perte. Les défenses de ce détroit sont d'ailleurs ouvertes du côté de la terre, et il suffirait de quelques mille hommes de débarquement dans la baie de Cardie, au fond du golfe de Saros, pour les prendre à revers; la côte d'Europe dominant partout celle d'Asie, la prise des châteaux d'Europe ferait tomber immédiatement les châteaux opposés.

La navigation de l'Hellespont est difficile. Le courant qui entraîne les eaux de la mer Noire dans la mer Égée, et qui fait 5,560 mètres à l'heure, n'est contrarié que par un contre-courant qui longe la côte d'Asie et vient de l'Archipel. Les vents du nord y soufflent avec une grande violence pendant l'été, et les vents du sud pendant l'hiver.

L'Hellespont a été traversé, dans des circonstances remarquables, par des armées : par Xercès et son million de soldats, par les croisés de la troisième croisade en 1189, par les Turcs en 1356, etc.

Le détroit s'élargit et devient la mer de Marmara, entre *Lampsaki* en Asie, et *Gallipoli* en Europe. Cette dernière ville, qui a un bon port et 12,000 à 15,000 habitants, mais qui est sale, triste, misérable, est le premier point qui ait été conquis par les Turcs en Europe; elle commande l'entrée du détroit. L'isthme de Gallipoli n'a que deux lieues de large, et était fermée, dans l'antiquité, par un mur flanqué de trois forteresses, Cardie, Lysimachie et Pattiée. La possession de cet isthme est indispensable à qui veut garder le détroit, et, par conséquent, la mer Noire. Gallipoli a été occupée en 1854 par les troupes françaises, qui avaient fortifié l'isthme et fait de cette presqu'île la base de leur occupation de la Turquie d'Europe.

La mer de *Marmara* a 253 myriamètres carrés de superficie. Elle est profonde, facilement navigable, agitée seulement par le grand courant de la mer Noire; elle est masquée, à son entrée, par l'île de *Marmara*, célèbre par ses carrières de marbre. On trouve sur la côte d'Asie, qui est sinueuse, la presqu'île de *Cyzique* et les golfes de *Moundania* et de *Nicomédie;* sur la côte d'Europe, qui est presque droite, *Rodosto*, ville de 20,000 habitants, *Erikli*, l'ancienne Héraclée, qui n'est plus qu'une bourgade, et *Silivri*, l'ancienne Selymbria, port médiocre défendu par une forteresse. C'est entre Héraclée et Selymbria que commençait le *Macron Tichos*, ou mur d'Anastase, qui se prolongeait jusqu'à Derkon, sur la mer Noire, et renfermait cet angle de terre qui finit au Bosphore et termine l'Europe. Il avait été construit sous le Bas-Empire pour défendre Constantinople contre les Barbares; sa longueur était de quinze lieues, et il formait la base d'un triangle dont Constantinople occupe le sommet; on en voit encore des vestiges. Depuis Silivri, la côte est longée par la route d'Andrinople à Constantinople, route accidentée, coupée de torrents et ayant plusieurs ponts. A l'extrémité de la mer de Marmara se trouvent les îlots rocheux et pittoresques qu'on appelle *îles des Princes*, et qui renferment plusieurs couvents grecs. Puis la mer se rétrécit dans un nouveau fleuve maritime, le Bosphore de Thrace, à l'entrée duquel se trouve Constantinople.

§ IV. — *Constantinople.*

Cette ville se compose de trois parties distinctes : Constantinople, Galata et Péra, Scutari.

Constantinople, l'ancienne *Byzance*, la moderne *Stamboul*, la ville de Constantin et de Mahomet II, est située entre la mer de Marmara et un bras du Bosphore, dirigé du sud-ouest au nord-est, qu'on appelle la *Corne-d'Or*, et qui forme son port, le plus beau de l'Europe, l'un des meilleurs du monde. Elle est à peu près de

forme triangulaire, le sommet tronqué du triangle étant occupé par le *sérail*, dont la pointe se trouve dans une position unique entre la Propontide, le port et le Bosphore, à 1,000 mètres de la pointe de Galata, à 1,800 mètres de la pointe de Scutari. La ville est assise sur un promontoire qui verse ses eaux, d'une part, dans la mer de Marmara, d'autre part, dans la Corne-d'Or. L'arête, entre les deux versants, divise la ville en deux parties séparées l'une de l'autre par une longue et tortueuse rue qui se prolonge du nord-ouest au sud-est, depuis la porte d'Andrinople jusqu'à celle du sérail. De cette arête se détachent sept collines, dont six tournées vers le port, et la septième couronnant de ses rameaux le versant de la Propontide.

Sur la première colline, en s'élevant du sud au nord, on voit d'abord le *sérail*, vaste enceinte qui a près d'une lieue de développement, et qui renferme un amas confus de palais, de pavillons, de kiosques, coupés par de magnifiques jardins dont les pelouses et les jardins s'étagent sur la colline, et dont les arbres gigantesques pendent jusque sur la mer. Ensuite on voit la mosquée de Sainte-Sophie, l'ancienne église dédiée par Justinien à la Sagesse éternelle, vaste et massif monceau de pierres couronné d'une grande coupole, puis la mosquée d'Achmet, la plus élégante des mosquées turques, voisine de la place de l'Hippodrome ou de l'Atmeïdan, célèbre par la destruction des janissaires.

Sur la deuxième colline, on trouve la mosquée d'Osman ; sur la troisième, qui est le point le plus élevé de la ville, celle de Soliman et le vieux sérail. L'aqueduc de Valens joint la troisième à la quatrième, sur laquelle est bâtie la mosquée de Méhémet. Celle de Sélim est bâtie sur la cinquième. Le palais en ruine de Constantin, l'ancien palais des Blaquernes, mieux conservé, et l'ancien quartier de l'Hebdoman se trouvent sur la sixième et la plus septentrionale, voisine du faubourg d'Eyoub. Quant à la septième, elle n'a pas de monuments, et descend par un talus insensible de la porte d'Andrinople au château des Sept-Tours.

Des trois côtés de la ville, celui qui s'appuie sur la mer de

Marmara a environ 7,000 mètres de longueur; il a, vers son extrémité occidentale, le *château des Sept-Tours*, prison aujourd'hui abandonnée et qui n'a plus que quatre de ses fameuses tours; il est garni d'une vieille muraille haute de 7 à 13 mètres, percée de plusieurs petites portes, avec des tours délabrées, des créneaux démolis, et sur laquelle s'appuient de nombreuses maisons ou cabanes. Le côté du port est plus étendu, la Corne-d'Or ayant 9,000 mètres de longueur, 600 à 1,000 mètres de largeur, et pouvant contenir 1,200 vaisseaux ; il est garni, comme le premier côté, d'une vieille et haute muraille percée de portes et qui est à moitié détruite ou cachée sous les masures. Le troisième côté ou celui de la terre monte, descend, serpente sur le double versant de la ville pendant 8,000 mètres, et ne se trouve ouvert que par six portes; il est fermé par une triple muraille construite à trois diverses époques, et formant trois gradins très-délabrés et distants de 6 à 7 mètres. La première, haute de 10 à 13 mètres, est à demi détruite et entremêlée aux maisons ou masures construites avec ses débris; la deuxième a 7 mètres de hauteur et n'est pas en meilleur état ; la troisième n'est élevée que de 3 à 4 mètres, et n'a plus que quelques pierres avec un fossé à sec, d'où sort une forêt de cyprès, de broussailles et de plantes grimpantes. La triple muraille présente ainsi comme un rempart très-pittoresque de verdure et de ruines; mais, comme elle est dans l'état où la mit le siége de 1453, elle ne peut servir aucunement à la défense de la ville. Tout le terrain voisin de cette muraille est entièrement couvert de cimetières, de jardins, de haies, d'arbres qui cachent presque entièrement la vue de la ville; il est fortement accidenté et se termine par un plateau où sont construites deux vastes casernes pouvant servir de citadelles. Le voisinage immédiat de la ville est donc assez animé; mais, plus loin, le terrain est nu, la population rare; on n'y voit presque aucune habitation, et les dehors de cette grande capitale ressemblent à un désert.

Si l'aspect de Constantinople est triste du côté de la terre, du

côté de la mer il est ravissant. Dès qu'on a dépassé le village de San-Stefano sur la Propontide, la ville se déploie comme un vaste amphithéâtre, qui semble sortir du sein des eaux et se courber comme un croissant depuis le château des Sept-Tours jusqu'à la pointe du sérail. Le mur d'enceinte, bâti de débris de murs antiques et surmonté de jardins, de kiosques, de maisonnettes de bois peintes en rouge, forme le premier plan du tableau; au-dessus, des terrasses de maisons sans nombre pyramident comme des gradins, entrecoupés de têtes d'orangers et de flèches aiguës de cyprès; plus haut, sept ou huit grandes mosquées couronnent la colline, et, flanquées de leurs minarets sculptés à jour, de leurs colonnades moresques, portent dans le ciel leurs dômes dorés. Les cyprès séculaires accompagnent ces dômes de leurs cimes immobiles, et les peintures de diverses teintes des maisons de la ville font briller la vaste colline de toutes les couleurs d'un jardin.

Quand on a dépassé la pointe du sérail, le panorama devient unique. C'est là, dit le poëte auquel nous empruntons les principaux traits de cette description (1), c'est là que Dieu et l'homme, la nature et l'art, ont placé ou créé de concert le point de vue le plus merveilleux que le regard humain puisse contempler sur la terre... Les terrasses circulaires du jardin du sérail s'élèvent en pentes insensibles jusqu'au palais du sultan, dont on aperçoit les dômes dorés à travers les cimes gigantesques des platanes et des cyprès; de distance en distance, ces groupes d'arbres sont interrompus par des pavillons, des kiosques, des portes sculptées et dorées, ou des batteries de canons de formes bizarres et antiques. Puis l'horizon s'élargit, la côte d'Asie se dessine à droite, toute découpée de larges et hautes collines, dont les cimes sont de noires forêts à têtes aiguës, les flancs des champs entourés de franges d'arbres, semés de maisons peintes en rouge, et les bords des ravins à pic tapissés de plantes vertes et de sycomores ; plus

(1) Lamartine, *Voyage en Orient.*

loin, ces collines s'élèvent davantage, puis redescendent en plages vertes et forment un large cap avancé qui porte comme une grande ville : c'est *Scutari*, avec ses grandes casernes blanches, ses mosquées entourées de leurs minarets resplendissants, ses quais et ses anses bordés de maisons, de bazars, de caïques, et la sombre et profonde forêt de cyprès qui couvre la ville, et où les Turcs de Constantinople se font enterrer. Au delà de la pointe de Scutari, terminée par un îlot qui porte une chapelle turque et qu'on appelle le *Tombeau de la jeune fille*, le Bosphore, comme un fleuve encaissé, s'entr'ouvre et semble fuir entre des montagnes sombres au pied desquelles on distingue à perte de vue une suite non interrompue de villages, de flottes à l'ancre ou à la voile, de petits ports ombragés d'arbres, de maisons disséminées avec leurs jardins sur la mer.

Si maintenant, de la pointe du sérail, on tourne les regards à l'occident, on voit la Corne-d'Or, qui se creuse, se développe, à mesure qu'on avance, en circulant comme un canal entre des flancs de montagnes recourbées. Ce port ressemble à un large fleuve comme la Tamise, enceint des deux côtés de collines chargées de villes et couvert sur l'une et l'autre rive d'une flotte interminable de vaisseaux groupés à l'ancre le long des maisons.

L'intérieur de la ville ne répond point à ce splendide panorama; il n'est composé que de rues étroites, grimpantes, mal pavées, pleines d'ordures, obstruées de chiens sauvages, où trois hommes de front peuvent à peine marcher, que rien n'éclaire pendant la nuit; de maisons petites, malpropres, bâties en bois, à un seul étage, peintes de toutes couleurs et percées de petites fenêtres treillissées; on n'y voit d'autres monuments que les mosquées et les fontaines; on n'y trouve que de petites places, excepté celle de l'Hippodrome; point d'autres boutiques que les marchés ou bazars sales et populeux, point d'autres lieux publics que les bains et les cafés.

La ville est divisée en seize quartiers : le *Kum-Kapi* est le

quartier des Arméniens, le *Balat* celui des Juifs, le *Phanar* celui des riches Grecs, etc. On appelle encore quartier des *Janissaires* celui qui était habité par cette milice turbulente.

En face du promontoire sur lequel est assise Constantinople se trouve un promontoire plus élevé, qui domine presque toute la ville, et dont les pentes escarpées descendent brusquement dans la mer : le faubourg de *Galata* en occupe le pourtour, le faubourg de *Péra* en couronne le sommet. Ces deux villes présentent le même aspect que Constantinople : les rues y serpentent comme des ravines jusqu'au port; on voit entre elles de grands espaces occupés par des jardins ou par des cimetières. Galata est la résidence des négociants francs. Sur le sommet de Péra s'étend un beau quartier ressemblant à une petite ville européenne : là sont bâtis les palais des ambassadeurs chrétiens. Au pied de Péra, sur le Bosphore, sont les casernes et l'arsenal d'artillerie de *Top-hana*.

Les dernières pentes de Péra et les dernières pentes de Constantinople, à l'extrémité de la Corne-d'Or, viennent se joindre dans le faubourg d'*Eyoub*, célèbre par sa mosquée, où les sultans, en montant sur le trône, vont ceindre le sabre d'Osman. En se refermant, elles ne laissent passage qu'à une étroite vallée et à une petite rivière, réunion du Cydaris et du Berbycès, qui circule, serpente au milieu des plus frais tapis de verdure, des plus beaux ombrages formés par des bouquets de platanes, de sycomores, de peupliers : ce sont les *Eaux-Douces* d'Europe, la promenade la plus fréquentée de Constantinople.

Constantinople, avec ses faubourgs, renferme environ 600,000 habitants, dont 350,000 Turcs, 140,000 Grecs, 70,000 Arméniens, 30,000 Juifs, 10,000 Francs. Les Turcs et les Grecs formant les populations les plus importantes de l'empire, nous allons dire quelques mots de ces deux races.

Les Turcs, concentrés à Constantinople et dans les grandes villes, disséminés dans toutes les parties de l'empire, forment une population qui ne s'élève pas en Europe à plus de 1,600,000, et en Asie

à plus de 10,000,000 d'individus. Ils se divisent en deux populations distinctes : le Turc d'Asie, c'est l'Osmanli pur de tout mélange, le Turc primitif, grand, beau, majestueux, le descendant des conquérants, le musulman orgueilleux, batailleur, fanatique; il est plein de dignité, de loyauté, de résignation, grave et mélancolique, et, jusque dans les dernières classes du peuple, il garde un air de noblesse et de grandeur. Le Turc d'Europe, c'est le Turc enté sur l'Hellène, le Slave ou le Bulgare; il diffère du Turc d'Asie par le sang, les formes, le caractère; il a pris aux races conquises tous leurs défauts et peu de leurs qualités; il est intelligent, nonchalant, oppresseur, d'une ignorance sauvage, et c'est lui qui se livre à ces cruautés et à ces pillages qui font le déshonneur de l'histoire ottomane.

La race hellénique proprement dite a disparu : ce qui porte le nom d'Hellènes est un mélange de sang grec avec des Slaves, des Albanais, des Asiatiques; néanmoins ces Hellènes bâtards ont un caractère, une langue, des traits particuliers. Ils revendiquent le titre de successeurs des citoyens d'Athènes et de Sparte; ils se glorifient du nom d'Hellènes, des souvenirs de l'antiquité, « des dons précieux, dit Cicéron, que la Grèce a répandus sur le genre humain. » Mais ils sont plutôt les descendants des Grecs du Bas-Empire par leur vanité, leur duplicité, leur servilité, leur esprit d'intrigue, enfin par leur haine contre les peuples de l'Occident et l'Église latine. On estime leur nombre, dans tout l'empire, à 3,500,000, dont 2,000,000 en Asie et 1,500,000 établis principalement dans la Thessalie, plus de la moitié de la Macédoine, une moindre partie de la Thrace, etc.

§ V. — *Le Bosphore.*

Le Bosphore de Thrace, ou détroit de Constantinople, a 29,815 mètres de longueur et une largeur qui varie de 600 à 3,700 mètres. Sa direction générale est du nord-ouest au sud-est. C'est un

fleuve maritime qui n'a pas d'égal au monde pour la profondeur de son lit, la limpidité de ses eaux, la beauté de ses rives. Ces rives, très-escarpées, sont sillonnées par des vallées encaissées au fond desquelles on trouve des baies présentant les plus beaux mouillages; de sorte que le canal entier peut être regardé comme la rade de Constantinople, rade de sept à huit lieues de longueur, et qui pourrait contenir tous les vaisseaux de l'Europe. Il est très-sinueux, et les saillants d'une rive correspondent si exactement aux rentrants de l'autre rive, que toutes deux s'emboîteraient aisément si la même cause qui les sépara venait à les réunir. Partout il est bordé de roches pittoresques, de collines verdoyantes, d'ombrages magnifiques, de ruisseaux limpides, de riants villages, de mosquées, de fontaines, de maisons de bois d'une architecture légère et bizarre, et qui sont encadrées dans des plantes grimpantes et des bouquets de fleurs. On n'y trouve pas un îlot, un écueil, un haut-fond; les vaisseaux de guerre rasent les bords et les maisons, en emportant avec leurs vergues le feuillage des arbres; chaque village a son quai, où peuvent aborder les plus gros navires. Ce canal, sillonné sans cesse par des milliers de vaisseaux, de bateaux, de barques de tout genre, présente le spectacle le plus animé; il donne à Constantinople un air de vie, de prospérité et de bonheur. Sa navigation n'est pas en tout temps ni partout aisée, à cause du courant de la mer Noire, qui se brise sur tous les angles saillants et forme des remous qu'il faut vaincre. Il est toujours facile d'entrer dans le Bosphore; il est presque toujours difficile d'en sortir. Le canal est défendu par des forts placés sur le penchant des collines, et des batteries à fleur d'eau; mais toutes ces défenses sont mal construites, peu efficaces, et il serait aujourd'hui facile à une flotte venant de la mer Noire d'arriver jusqu'à Constantinople.

Voici les points les plus remarquables qu'on rencontre sur les rives du Bosphore. A deux lieues de Constantinople, dans un endroit où le canal s'encaisse entre deux caps rocheux qui ne lui laissent que 800 mètres de largeur, on trouve les *châteaux d'Europe et d'Asie*

(Roumeli-Hissar, Anadolí-Hissar), fortifications du moyen âge avec leurs tourelles, donjons, pont-levis, à demi ruinées, mal armées, mal défilées, mais qui semblent jetées là à dessein, au milieu d'une riche végétation, pour embellir le plus frais, le plus riant paysage. Ces châteaux ont été construits par les Turcs avant la prise de Constantinople, pour affamer cette ville. Auprès du château d'Asie se trouvent les *Eaux-Douces*, promenade délicieuse sur les bords d'une petite rivière et fréquentée surtout par les femmes de Constantinople. Au nord du château d'Europe est le village de *Balta-Liman*, célèbre par la convention de 1849.

Au delà des châteaux, le Bosphore s'élargit, les montagnes se découronnent de leurs ombrages, mais les bords restent frais et peuplés. On arrive sur la côte d'Asie dans une profonde baie, celle de *Beïcos*, où les flottes anglaise et française ont stationné en 1853, et près de laquelle est *Unkiar-Skelessi*, célèbre par le traité de 1833; ensuite, on trouve sur la côte d'Europe, d'abord, le charmant village de *Therapia*, où sont les maisons de plaisance des ambassadeurs de France et d'Angleterre; puis un rentrant aussi profond que celui de Beïcos, le golfe de *Buyukderé*, avec un petit port servant de relâche aux vaisseaux qui sortent du Bosphore : il est renommé pour la beauté de ses eaux et la magnificence de ses ombrages. Vis-à-vis, sur la côte d'Asie, se projette une énorme saillie, la montagne du *Géant*, d'où l'on jouit d'un ravissant panorama : d'un côté, c'est la fin du Bosphore et l'entrée majestueuse de la mer Noire; de l'autre côté, ce sont les délicieux paysages du canal, et au loin les minarets de Constantinople.

Après Buyukderé, le canal se resserre, et, dans une partie où il n'a plus que 700 mètres, on trouve les deux *Kavak* (Roumeli-Kavak, Anadoli-Kavak), châteaux forts mal construits, ayant à leur pied des batteries à fleur d'eau. Au delà de ces deux points, les bords s'escarpent, les montagnes se dénudent sur leurs flancs, le Bosphore s'élargit et devient plus foncé; le paysage prend un caractère plus grave, moins riant et qui sent l'approche des côtes

âpres de la mer Noire. Une demi-lieue avant la fin du détroit, on trouve deux nouveaux forts, construits par le baron de *Tott*, ambassadeur français, et qui sont les vraies défenses du Bosphore du côté de la mer Noire; enfin, à l'endroit où cette mer se précipite dans le détroit, se trouvent les châteaux des *Phares*, éloignés de 4,400 mètres, et qui ne peuvent être d'aucune utilité. Le Phare d'Europe a dans son voisinage les îles *Cyanées*.

§ VI. — *La Macédoine.*

La *Macédoine* est enveloppée : au nord-est, par la chaîne du Rhodope; au nord, par la série de hauts-plateaux et de montagnes que nous avons appelée Balkan central et Balkan oriental; à l'ouest, par les Alpes Helléniques; au sud, par un vaste contre-fort de ces Alpes qui se termine par le mont Olympe. C'est un pays nettement limité et occupant une position centrale, d'une part, entre la région voisine de la mer Adriatique, ou l'Albanie; d'autre part, entre la région qui touche aux détroits et à la mer Noire, ou la Thrace; enfin, entre les parties méridionales de la péninsule hellénique. Cette position explique le rôle qu'il a joué dans l'antiquité et celui qu'il pourrait jouer encore. Il est presque entièrement montagneux, mais avec de vastes plaines très-fertiles, et il est remarquable par la presqu'île qu'il projette, la *Chalcidique*, si importante dans les temps anciens, et qui semble, par sa position et ses ports, destinée à dominer la mer Égée. C'est, d'ailleurs, un pays dont la géographie est fort mal connue et où il y aurait des explorations à faire comme dans les parties ignorées de l'Afrique.

La Macédoine comprend les bassins du *Mesto*, du *Strouma*, du *Vardar*, de la *Vistritza* et de l'*Indjé-Karasou*.

1° Le *Mesto* occupe une grande vallée parallèle au Rhodope, vallée sauvage qui est enceinte, à gauche, par la principale crête de cette chaîne; à droite, par un contre-fort longitudinal, le *Perin-Dagh* (les monts Pangées), abondant en mines de fer. Il n'arrose

qu'une seule localité importante, *Raslouk*, débouché du col de Bania, dont nous avons parlé dans le bassin de la Maritza.

2° Le *Strouma*, l'ancien Strymon, occupe un bassin très-étendu et presque entièrement montueux, mal habité dans sa partie supérieure, fertile et bien peuplé dans sa partie inférieure. Cette rivière descend du massif si remarquable où se réunissent le Balkan occidental, le Balkan central et le Veliki-Balkan; elle court dans une vallée profonde, bordée, au nord-est, par la masse du mont Vitoch, arrose *Radomir*, petite ville qui se trouve au débouché de la route de Sophia ou de la Servie dans la Macédoine, passe près de *Kostendil* ou *Giustendil*, ville fortifiée, qui défend la route dont nous venons de parler, importante par ses fabriques et ses mines; patrie de Justinien. Puis elle reçoit un affluent dont le haut bassin se confond avec le plateau de Samakov et que parcourt la route de Samakov à *Doubnitza*, route qui est celle de la Thrace dans la haute Macédoine. Elle passe ensuite à *Djouma*, traverse une série de gorges profondes et de plaines verdoyantes, et se trouve bordée au loin, d'un côté, par le Perin-Dagh, d'autre côté par les monts *Karatova* (900 mètres), montagnes presque entièrement inconnues, qui la séparent du Vardar.

Le Strouma arrive ainsi dans son bassin moyen, où il se trouve circonscrit, à droite, par les monts *Plachkavitza*, qui enveloppent son principal affluent et n'ont pas moins de 1,000 à 1,200 mètres. Il n'arrose aucune ville remarquable, mais il reçoit la *Stroumnitza*, dont le bassin est fertile et peuplé, et qui passe à *Radovich* et à *Stroumnitza*.

Dans son bassin inférieur, le Strouma n'est plus circonscrit que par des montagnes de 300 à 600 mètres; ces montagnes, à droite, descendent à 300 mètres entre les golfes de Salonique et d'Orfano, et se relèvent pour former la charpente de la presqu'île Chalcidique. Dans ce bassin inférieur, le fleuve passe à 2 lieues de *Sérès*, grande ville de commerce et d'industrie, peuplée de 20,000 habitants et qui est l'entrepôt principal des cotons de la Macédoine.

Elle est située dans une plaine de 12 lieues de long sur 3 lieues de large, dont le sol noirâtre et salin se prête à toutes les cultures : c'est la mieux cultivée de toute la Turquie, l'une des plus riches de l'Europe, surtout en coton et en tabac ; elle est enveloppée de montagnes pittoresques aux flancs couverts de vignobles. — Le Strouma traverse le lac marécageux de Takino, et y reçoit, à gauche, l'*Anghista*, rivière qui descend du Perin-Dagh et passe à 2 lieues de *Drama*, ville bâtie près des ruines de l'ancienne Philippes et importante par ses forges ; puis il se jette dans le golfe d'Orfano ou de Contessa.

Entre les golfes d'Orfano et de Salonique, ou entre les embouchures du Strouma et du Vardar, se projette la presqu'île *Chalcidique*, pays montueux et très-fertile qui, après s'être épanoui entre les deux golfes, se partage en trois péninsules, séparées par les beaux golfes de Cassandre, de Longhous, du mont Athos, et ne tenant au continent que par des isthmes étroits et sablonneux. La plus haute et la plus célèbre est celle du mont *Athos*, dont le point culminant atteint 1,672 mètres, et sert de fanal aux navigateurs de la mer Égée ; elle est couverte de couvents, de cultures, de bois de chênes et d'oliviers, et presque entièrement habitée par des moines. La Chalcidique, qui pourrait nourrir 150,000 habitants, n'en a pas aujourd'hui 25,000 ; Potidée, Olynthe, Torone, Stagyre, Apollonie, Chalcis, si célèbres dans l'histoire de la Grèce, n'existent plus.

3° Le *Vardar* (Axius) a le bassin le plus étendu, le plus confus et le moins bien connu de la Macédoine. Ce bassin est circonscrit, à l'est, par les montagnes qui le séparent du Strouma (monts Karatova, Plachkavitza, etc.) ; au nord, par la chaîne que nous avons appelée Balkan oriental (monts Kourbetzka, Kara-Dagh, Tchar-Dagh) ; à l'ouest, d'abord par la partie des Alpes Helléniques qu'on appelle les *Dibres*, qui séparent les eaux de la mer Égée de celles de la mer Adriatique, et qui atteignent 1,700 mètres de hauteur ; ensuite par les monts d'Okhrida, qui appartiennent aussi

aux Alpes Helléniques; enfin, par un chaos montagneux qui le sépare de l'Indjé-Karasou, et dont le *Soa-Gora*, au nord de Monastir, forme la partie la plus élevée.

Le Vardar descend de la partie orientale et la plus élevée du Tchar-Dagh, coule de l'ouest à l'est, dans une belle et profonde vallée que couronnent des masses montagneuses hautes de 3,000 mètres, arrose la petite ville de *Kalkandel*, élevée de 400 mètres et située dans une plaine qui ressemble à un jardin, traverse une suite de gorges peu profondes, et, un peu avant Uskioup, reçoit du nord le *Lepenatz*. — Cette rivière torrentueuse naît sur le revers occidental du Tchar-Dagh, et traverse un plateau qui est le prolongement de la plaine de Kassova, la séparation entre elle et l'Ibar n'étant marquée que par de faibles collines ; elle arrose *Katschanik*, petite ville avec une vieille forteresse célèbre dans l'histoire de la Servie, et qui défend l'importante route de Pristina à Uskioup, ou la communication de la Bosnie avec la Macédoine; elle coupe la masse du Kara-Dagh dans une brèche profonde et se réunit au Vardar.

Celui-ci arrose *Uskioup* ou *Scopia*, ville de 15,000 habitants, défendue par un vieux château et très-importante par sa position au débouché de trois routes de premier ordre : 1° celle de Bosnie, dont nous venons de parler ; 2° celle de Prisrend ou de l'Albanie dans la Macédoine; 3° celle de Kostendil ou de la Thrace dans la Macédoine. Au-dessus d'Uskioup, il traverse un pays mal peuplé et mal connu, et reçoit de l'est un torrent qui coule dans une vallée profonde, entre les monts Kourbetska et Karatova ; ce torrent, le *Kriva-Rieka*, passe à *Egri-Palanka*, débouché de la route de Kostendil.

Le Vardar arrose ensuite *Kiupruli*, petite ville qui a donné son nom à une famille célèbre de vizirs ; il reçoit des affluents qui traversent des pays montueux et mal connus : le principal est le *Tzerna-Rieka*, dont la direction et le cours ne sont connus que par fragments. — On croit que cette rivière prend sa source dans les

Dibres; après avoir traversé une vallée montueuse et ignorée, elle passe près de *Bitolia* ou *Monastir*, ville de 10,000 à 12,000 habitants, située dans une sorte de grande cavité dont le pourtour est formé par des montagnes verdoyantes que le Soa-Gora couronne de sa masse neigeuse : cette riche plaine, de 12 lieues de long sur 3 de large, est entièrement déboisée, sillonnée de cours d'eau et couverte des plus riches cultures ; elle est habitée par la plus belle population de la Macédoine. De Monastir part une route qui se dirige sur Okhrida, dans l'Albanie : c'était dans l'antiquité la plus belle de la péninsule et celle qui joignait le plus directement Rome à Constantinople, par Dyrrachium d'une part, et, d'autre part, par Thessalonique. Elle traverse la chaîne neigeuse, rocheuse, boisée, des Dibres, par le col difficile de Risna : on l'appelait la voie Égnatienne, et sa solidité lui a permis de résister en beaucoup d'endroits à l'action de dix-huit siècles. Le Tzerna-Rieka, après avoir passé à quelques lieues de *Filurina*, située sur la grande route dont nous venons de parler, traverse dans une brèche profonde les monts *Baboussa ;* puis il remonte au nord dans un pays presque entièrement inconnu et se réunit au Vardar.

Le Vardar traverse ensuite une région moins montueuse, bordée de petites plaines fertiles en coton et en tabac, de coteaux pittoresques et de forêts ; il n'arrose aucun lieu remarquable, et, à travers une plaine basse et marécageuse, il finit dans le golfe de Salonique, au fond duquel se trouve l'importante ville de ce nom. — *Salonique*, ou *Thessalonique*, est située au pied du mont Courtiah, dans une belle plaine : c'est la deuxième ville de commerce de la Turquie d'Europe ; elle renferme des fabriques estimées de coton, d'étoffes de soie, de tapis, etc. Elle est défendue par une épaisse muraille, deux forts et une citadelle qui datent du moyen âge ; enfin elle est sale, tortueuse, mal bâtie et renferme 70,000 habitants.

4° Le *Vistritza* (Eordæus) sort des montagnes qui encaissent le

Tzerna-Rieka ; il court dans une belle vallée couverte d'arbres fruitiers et de cultures, arrose *Vodena* (Édesse), séjour et sépulture des rois de Macédoine, et, au-dessous de cette ville, se précipite par quatre grandes cascades de 25 à 30 mètres au milieu d'une plaine délicieuse. Rien n'égale en Turquie la beauté et la grâce de ces cascades, au-dessus desquelles on jouit d'une vue magnifique qui s'étend jusqu'au pourtour du beau golfe de Salonique. Il passe ensuite près d'*Iénidjé* (Pella), position importante qui dominait la riche plaine comprise entre le lac Jénidjé et la mer, ancienne résidence des rois de Macédoine ; puis il traverse le lac de ce nom, des plaines fertiles et marécageuses, et finit dans le golfe de Salonique.

5° L'*Indjé-Karasou* (Haliacmon) descend des monts Grammos, qui appartiennent aux Alpes Helléniques, sous le nom de *Biclista;* il laisse à gauche *Castoria*, située sur un lac intérieur et où débouche une des routes de l'Albanie dans la Macédoine; puis il coule dans une belle vallée couverte de cultures et de villages, et que circonscrivent, au nord, les monts Bourenos (Bermius), hauts de 1,000 mètres, à l'ouest, les monts Grammos, au midi, la grande chaîne qui le sépare de la Thessalie et dont nous parlerons plus tard. Il passe près de *Servia*, petite ville située au débouché de la principale route de la Thessalie, laisse à droite *Veria* (Beræa), ville importante par sa population, ses fabriques et sa position, et finit dans le golfe de Salonique.

La Macédoine est une des plus fertiles provinces de l'empire ottoman; elle produit principalement du coton, du blé, de l'huile, etc.; ses montagnes donnent des bois magnifiques et des produits minéraux mal exploités. Le climat en est excellent, l'air pur et très-sain. Ses habitants sont ce qu'ils étaient du temps d'Alexandre, beaux, forts, actifs, intelligents, belliqueux. C'est principalement de là que sont sortis ces Turcs d'Europe, d'origine hellénique, mais convertis à l'islamisme, qui ont agrandi et maintenu l'empire ottoman : nous ne citerons parmi eux que les trois

vizirs Kiupruli et le pacha d'Égypte Méhémet-Ali, né à *Cavalla*, petit port fortifié sur la route de Salonique à Constantinople.

La Macédoine a environ 1,500 lieues carrées et une population de 600,000 habitants, dont 150,000 seulement sont musulmans; le reste est chrétien grec.

§ VII. — *La Thessalie.*

La *Thessalie* est comprise dans une vallée quadrangulaire, l'une des plus fertiles du monde, qu'entoure un amphithéâtre de montagnes sur lequel étaient autrefois assises soixante-quinze villes, qui n'existent plus ou sont réduites à de petites bourgades. Cette vallée, qui était probablement un lac avant que sa rivière se fût ouvert un passage à travers l'Ossa et l'Olympe, est celle du *Salembria* ou du *Penée*, dont la ceinture orographique est formée par :

1° au nord, les monts *Krouschevo* (le Lyncon et le Pœus des anciens), qui se détachent du Pinde et séparent le Salembria de l'Haliacmon; encore bien qu'ils s'élèvent à une hauteur de 1,500 mètres, leurs arêtes en partie boisées, en partie dénudées, ne forment qu'une barrière imparfaite entre la Macédoine et la Thessalie, et de nombreux défilés les traversent : le plus remarquable est celui de *Saranto-Poros*, élevé de 800 mètres, qui mène de Servia à Larissa. Le prolongement des monts Krouschevo est le mont *Olympe*, dont les contre-forts s'épanouissent dans le voisinage de la côte, entre les bouches de l'Indjé-Karasou et du Salembria. L'Olympe est une masse montagneuse formée d'une vaste croupe surmontée de trois sommités de hauteur inégale, à laquelle s'appuient de gros contre-forts et qui présente de loin l'aspect le plus majestueux, bien que la cime la plus haute n'ait que 2,036 mètres de hauteur; elle est sillonnée de torrents, couverte de forêts et garnie de couvents. De ses sommets, on jouit d'une vue ravissante sur toute la Thessalie, le Pinde, la presqu'île

Chalcidique, Négrepont, la mer Égée. Sa pente orientale est côtoyée par une route importante qui joint la Macédoine à la Thessalie, longe le golfe Thermien, passe dans les gorges de *Pydna*, traverse le défilé de Tempé : elle est défendue du côté de la Macédoine par le fort de *Platamona*, bâti sur un contre-fort de l'Olympe.

2° A l'ouest, par la partie centrale et la plus élevée des Alpes Helléniques et qu'on appelle le *Pinde*. Cette partie a le caractère des grandes chaînes de l'Europe; élevée moyennement de 2,000 mètres, elle a des sommités qui gardent la neige pendant la plus grande partie de l'année, et elle n'est traversée que par des passages très-difficiles. Le principal est le défilé de Mezzovo, qui ouvre la grande communication de l'Épire avec la Thessalie.

3° Au sud, par les monts *Hellovo* (Othryx) et *Goura*, contrefort détaché du Pinde, qui sépare le Salembria de la Hellada. Le Hellovo a 1,150 mètres de hauteur et le Goura 900 mètres; ce sont des montagnes entièrement couvertes de forêts. Le Goura est traversé par la route de Pharsale à Zeitoun, principale communication de la Thessalie avec la Grèce, et qui passe au défilé de Daoukli, élevé de 800 mètres.

4° A l'est, par les monts Pélion et Ossa. — Les monts Goura se réunissent au Pélion par une ligne de collines qui enveloppent le golfe de Volo et qui ont pour contre-fort les hauteurs dites *Cynocéphales*, si célèbres dans l'antiquité, et où se livra la bataille entre les légions romaines et les phalanges macédoniennes. Le Pélion, aujourd'hui le *Plessidi*, et l'Ossa, aujourd'hui le *Kissovo*, forment une belle chaîne distincte et bordant la côte, depuis le canal de Trikeri jusqu'à l'embouchure du Salembria : le premier a 1,200 mètres, le deuxième 1,500 mètres d'élévation. Leurs pentes maritimes comprennent l'ancienne Magnésie, aujourd'hui le canton de *Zagori*, le pays le mieux peuplé, le plus industrieux de la Thessalie, et l'un des plus prospères de l'empire ottoman : il est entièrement peuplé de Grecs jouissant de grandes libertés et qui se trouvent placés plutôt sous la protection que sous la dépen-

dance du sultan, auquel ils payent seulement tribut. C'est la culture et la filature du coton qui ont fait la richesse de ce pays; ses produits s'écoulent principalement par le port de *Volo*, l'ancienne Démétriade, autrefois l'une des clefs de la péninsule, situé sur le beau golfe du même nom, et qui fait un commerce très-important avec la Turquie d'Asie et l'Italie.

Le Salembria ou Penée descend du Pinde et traverse d'abord un ravin profond qui forme la route du défilé de Mezzovo; il laisse à droite les rochers escarpés des *Météores*, obélisques ou pyramides isolés, au sommet desquels sont construits des couvents, où l'on ne peut atteindre qu'en se faisant hisser dans des paniers; puis il s'encaisse entre de hautes montagnes boisées, arrose *Stagous*, autrefois *Gomphi*, bourgade importante par sa position. Alors les montagnes s'abaissent et s'éloignent des deux côtés. Le fleuve, plus libre, se détourne vers le sud; puis, revenant vers l'est, il entre dans une grande plaine, où un terrain gras, de beaux pâturages, des bosquets de noyers et de mûriers, des vignes grimpant sur tous les arbres, des oliviers couvrant tous les coteaux, annoncent une des plus fertiles contrées de la Grèce. Il arrose ainsi *Tricala*, petite ville de 7,000 à 8,000 habitants, importante par sa position, défendue par un mauvais fort et l'une des clefs de la province; puis il traverse la haute plaine de la Thessalie, plaine élevée de 100 mètres seulement au-dessus de la mer, formée d'un sol profondément noirâtre et qui donne les plus riches récoltes de maïs, de blé, de coton, de tabac. Après avoir côtoyé les hauteurs des Cynocéphales, le fleuve entre dans sa basse plaine, où il arrose *Larisse*, grande ville de 20,000 habitants, ayant des rues larges et un aspect de propreté qu'on ne trouve nulle part en Turquie : cette ville est le centre des routes du bassin. La plaine où elle est située, qui s'étend jusqu'au défilé de Tempé, n'est plus élevée que de 20 à 30 mètres au-dessus de la mer; elle est encore plus fertile que la haute plaine et produit en plus des oliviers, d'excellents fruits et de magnifiques pâturages. Au sortir de cette plaine, le

fleuve, après avoir passé à *Ambelakia*, l'un des principaux centres de l'industrie zagorienne, entre dans un ravin profond, creusé entre l'Olympe et l'Ossa ; des deux côtés pendent d'énormes rochers, tantôt nus et déchiquetés à leur base, tantôt tapissés de gazon ou ombragés de platanes et de chênes. C'est là le défilé de *Tempé*, qui présente en hiver l'aspect le plus sombre et le plus sauvage, mais qui, en été, est égayé par le vert des gazons, la fraîcheur des eaux. La partie la plus pittoresque est celle où débouche un grand torrent bordé de murailles verticales, au-dessus desquelles trône la masse du Kissovo, haute de 350 mètres. Le défilé s'ouvre peu à peu, et l'on sort de cette gorge profonde pour entrer dans une plaine fertile, au milieu de laquelle le fleuve se replie sur lui-même en larges détours, avant de s'enfoncer dans la mer près du petit port de *Caritza*. Ce passage brusque d'une nature sombre et sauvage à une nature parée des plus brillantes couleurs a fait toute la célébrité de la vallée de Tempé, qui n'est réellement belle que par ses contrastes (1).

Le Salembria reçoit de nombreux affluents qui ont le même caractère que lui et courent, comme lui, dans des vallées fertiles ; le plus considérable est le *Sataldjé* (Énipée), traversant de belles plaines qui ne sont séparées du golfe de Volo que par les hauteurs qui joignent l'Othryx au Pélion ; les petites vallées de ces affluents ressemblent aux ondulations de la mer faiblement agitée, et le pays qu'ils traversent n'est composé que de plis de terrain aux contours annelés et mollement ondulés. Sur cette rivière est *Pharsale*, petite ville de 6,000 habitants, célèbre par la bataille entre César et Pompée.

La Thessalie a une surface de 550 lieues carrées ; sa population est estimée à 250,000 âmes dont 50,000 musulmans. C'est le pays le plus hellénique de l'empire ottoman.

(1) Beaujour, *Voyage dans l'empire ottoman*, t. I, p. 187.

CHAPITRE III

TURQUIE D'EUROPE. — PROVINCES DE LA MER ADRIATIQUE

Nous avons vu que le versant de la mer Égée était hérissé assez régulièrement de longs contre-forts perpendiculaires au littoral et laissant entre eux de grandes vallées. Il n'en est pas de même du versant de la mer Adriatique : les contre-forts y sont parallèles au littoral et disposés en étages ; le versant s'abaisse successivement en terrasses plus ou moins courtes servant d'épaulements à une autre chaîne de montagnes et qui ne sont rompues qu'en certains points pour laisser passer les eaux dont elles sont sillonnées. Il résulte de cette configuration une très-grande confusion dans le relief du sol, qui est plus compliqué que dans tout le reste de la Turquie.

§ I. — *L'Hertzegovine.*

Les Alpes Dinariques, comme nous l'avons dit précédemment (page 26), se partagent en deux étages parallèles comprenant entre eux de hauts plateaux : la crête la plus basse ou voisine de la mer, ce sont les Alpes de Dalmatie ; la crête la plus élevée, la plus épaisse, la plus éloignée de la mer, ce sont les Alpes de Bosnie, que nous avons décrites ; le pays compris entre ces deux étages de montagnes, c'est l'Hertzegovine, qui se trouve ainsi limitée, du côté du littoral par la Dalmatie autrichienne, du côté des montagnes par la Bosnie, enfin qui touche au nord à la Croatie, au sud à l'Albanie.

L'*Hertzegovine*, qui a tant de rapports administratifs avec la

Bosnie, présente un aspect tout différent : au lieu des forêts, des cascades, des vallées fertiles et pittoresques de la Bosnie, elle ne présente que des montagnes nues et déchirées, des plaines arides et pierreuses, des cours d'eau torrentueux qui se perdent dans les terres, ou ne s'écoulent à la mer que par de profondes brèches. L'ensemble des plateaux dont il se compose est parcouru par un bourrelet montagneux intermédiaire des Alpes de Bosnie et des Alpes de Dalmatie, parallèle à ces deux chaînes, et qui est la limite naturelle entre les montagnes productives et les montagnes stériles ; sa partie la plus élevée est le *Velesh*, dans le voisinage de Mostar ; sur son revers septentrional sont des bois magnifiques, de beaux pâturages, des rivières ayant un cours régulier ; sur son revers méridional sont des amas de rochers nus, sillonnés par des vallées sans eau, ou bien des espèces d'oasis que parcourent des rivières qui naissent toutes formées et qui se perdent sans écoulement dans des gouffres : ces vallées sans issue sont inondées ou desséchées suivant les saisons.

Les routes qui partent du littoral et traversent les montagnes pour aller dans la Bosnie nous sont connues ; il n'y a que de mauvais sentiers parallèles aux montagnes.

Les bassins les plus importants de l'Hertzegovine sont ceux de la Narenta, de la Pistritza et de la Trebinstizza, ces deux derniers sans issue. Ils sont formés par les Alpes de Bosnie, les Alpes de Dalmatie et les contre-forts détachés de ces deux chaînes.

Sur la *Pistritza* l'on trouve *Livno*, ville de 5,000 à 6,000 habitants, au pied du Zizer, gros contre-fort de la chaîne bosniaque ; elle est enveloppée d'une enceinte flanquée de tours.

La *Narenta* prend source sur le revers septentrional du Valesh, longe le revers méridional des monts Ivan, tourne au sud, coupe la chaîne intermédiaire au-dessus de *Mostar*, et arrose cette ville, située dans une plaine fertile et qui renferme 10,000 à 12,000 habitants ; c'est la résidence du pacha de l'Hertzegovine ; elle a une citadelle avec une enceinte flanquée de tours ; son aspect extérieur

est pittoresque, mais elle est aussi sale et misérable que les autres villes turques.

Sur la *Trebinstizza* se trouve *Trebigne*, petite ville défendue par un fort. Il n'y a dans toute cette vallée d'autres cultures que celles qui entourent cette ville.

L'Hertzegovine est un pays pauvre, mal peuplé et dont les habitants, de race slave, sont presque tous musulmans, mais de ces musulmans grossiers, cruels, ignorants, dont nous avons déjà parlé.

§ II. — *Le Montenegro.*

La partie la plus confuse, la plus épaisse des plateaux intérieurs que nous venons de décrire se trouve entre le golfe de Cattaro, le lac de Scutari et les sources de la Drina : cette partie se nomme le *Tzerna-Gora* ou *Montenegro*. Elle est séparée de l'Hertzegovine par un contre-fort des monts Ivan, les monts *Pessori*, qui se rattachent aux Alpes de Dalmatie, vers le golfe de Cattaro, sur lequel ils se terminent en escarpements gigantesques. Les contre-forts des Alpes Bosniaques et des Alpes de Dalmatie s'y ramifient de telle sorte, qu'ils font de cette région un chaos inextricable de petits plateaux entièrement nus et arides, de petites vallées où les cours d'eau n'ont pas d'issue, enfin de vallées plus ouvertes et qui appartiennent au bassin de la Moracca. Ce pays, très-peu fertile, mal cultivé, ayant de belles forêts et de beaux pâturages, mais où les cours d'eau ne s'échappent qu'à travers des murailles, renferme une centaine de villages ou hameaux bâtis au pied ou autour de monastères qui ressemblent à des forteresses. Le chef-lieu est *Cettigne*, bourgade de 80 maisons, situées autour d'un couvent où réside le *wladika* ou chef de la confédération monténégrine. Cette confédération se compose de cinq cantons, habités par 60,000 individus, de race slave, de religion chrétienne grecque, très-belliqueux, très-attachés au sol, et qui sont par-

venus à conquérir leur indépendance sur les Turcs. Nous en reparlerons.

§ III. — *L'Albanie.*

L'Albanie est le pays le plus montueux, le plus confus, le plus difficile de la Turquie d'Europe : les montagnes s'y entassent, s'y croisent, s'y enchevêtrent de telle sorte, qu'il est impossible de suivre leur direction et de les rattacher les unes aux autres ; les vallées y sont tourmentées, déchirées, parcourues par des torrents, et ne s'épanouissent que dans de petites plaines ; le terrain cultivable est rare ; toute la nature s'y montre âpre, sauvage, et les habitants sont d'un aspect et d'un caractère dignes de cette nature, beaux, grands, robustes, belliqueux, féroces.

L'Albanie s'appuie depuis le Tchar-Dagh jusqu'aux monts Hellovo sur la grande chaîne des Alpes Helléniques, dont nous avons déjà vu les parties principales, les Dibres, les monts d'Okhrida, le Soa-Gora, le Pinde, etc. Elle comprend les bassins mal définis, mal limités de la *Bojana*, du *Drin*, du *Mati*, du *Scombi*, de l'*Ergent*, du *Voïoussa*, de l'*Arta*, etc.

1° La *Bojana* descend, sous le nom de *Moracca*, du mont Dormitor, qui appartient aux Alpes Bosniaques; elle traverse le Montenegro supérieur dans une vallée profonde, montueuse et inabordable, en sort par une brèche étroite, entre des escarpements ayant 400 à 500 mètres de hauteur, arrose *Podgoritza*, petite ville qui sert d'avant-poste aux Turcs contre le Montenegro ; puis elle traverse le lac de *Scutari*, et en sort près de la ville de ce nom, peuplée de 20,000 habitants, assez industrieuse, et l'une des plus importantes de l'empire : elle est située dans une belle plaine entre le lac, la Bojana et la Drinassa, sert de résidence au pacha de l'Albanie supérieure, et est défendue par le château de Rosapha, qui passe pour le boulevard de l'Albanie. La Bojana devient navigable, traverse une plaine très-large et très-belle, la

plus fertile de l'Albanie supérieure, et finit par une embouchure assez difficile. Au nord de cette embouchure se trouvent sur la côte *Antivari* et *Dulcigno*, petits ports habités par de très-bons marins.

2° Le *Drin* se compose de deux rivières de même nom, l'une coulant directement du nord au sud, l'autre coulant directement du sud au nord, et semblant ne former qu'une seule et même ligne droite. Le Drin blanc, qui est le moins considérable, naît dans les Alpes de Bosnie, traverse parallèlement à cette chaîne un haut plateau semblable à celui de Kassova et qui n'est séparé de lui que par des hauteurs peu marquées ; il arrose ainsi les petites villes d'*Ipek*, de *Jakova*, où passe la route de la Bosnie dans l'Albanie, *Prisrend* (Justiniana prima), ville défendue par un château, autrefois célèbre et importante par sa position au centre de plusieurs routes : la principale est celle qui mène de Scutari, par Uskioup, sur Constantinople. Il longe ensuite la masse du Tchar-Dagh et se réunit au Drin noir. — Le Drin noir prend source dans les montagnes à l'est du lac d'*Okhrida* (Lychnides), traverse ce lac, qui a 7 lieues de long sur 4 de large, et qui occupe un haut plateau formé par les Alpes Helléniques et un contre-fort parallèle que les anciens appelaient monts *Candaves*. Sur ce lac se trouve *Okhrida*, ville de 5,000 à 6,000 habitants, résidence des rois bulgares au VIIIe siècle, située au pied d'une montagne conique que défend une forte citadelle, importante par la route de Monastir en Albanie. — Le Drin sort du lac à *Strouga*, arrose une vallée fertile, l'ancienne Dardanie, traverse deux bourgs célèbres, les *Dibres*, habités par des peuplades turques très-belliqueuses, et se réunit au Drin blanc. — Le Drin tourne alors à l'ouest en décrivant un grand arc de cercle, traverse un pays célèbre dans le moyen âge, le *Dukagin*, habité par des peuplades demi-sauvages et indépendantes ; puis il passe dans une vaste plaine voisine de la Bojana, et arrose *Alessio*, (Lissus), petite ville de 3,000 habitants, défendue par un vieux fort et qui renferme le tombeau de Scanderbeg. Il peut alors

porter des bateaux de 50 tonneaux et finit par plusieurs embouchures.

3° Le *Mati* (Mathis) et l'*Ischmi* (Ismos), torrents sans importance qui descendent des monts Grabatz, parcourent la contrée montagneuse habitée par les *Mirdites*, peuplades catholiques, indépendantes, qui paraissent descendre des compagnons de Scanderbeg; leur chef-lieu était autrefois *Orocher;* aujourd'hui, c'est *Croïa*, défendue par un vieux fort. Tout ce pays, sauvage, peu fertile, hérissé de montagnes et de rochers, coupé de ravins et de précipices, a été peu visité et est aujourd'hui mal connu. Il a été cependant illustré par les marches de César et de Pompée, et nous verrons dans cette histoire que des croisés français s'y établirent au XIIe siècle, et que les traces de leur domination existent encore. — Sur la côte, on trouve *Durazzo* (Dyrrachium), petite ville de 5,000 à 6,000 habitants, qui ne fait plus de commerce et avait une très-grande importance du temps des Romains, à cause de son voisinage de la côte d'Italie. C'est de là que partait la voie Égnatienne, dont nous avons déjà parlé, et par laquelle tout ce chaos montagneux de la Grèce centrale se trouvait aplani : elle passait les monts Grabatz, atteignait le plateau d'Okhrida, descendait sur Bitolia, et de là, par la vallée de l'Érigon, Édesse et Pella, arrivait à Thessalonique.

Tout le littoral, depuis l'embouchure du Drin jusqu'à celle de l'Aloüs, est bas, marécageux, malsain et dépeuplé.

4° Le *Scombi* (Genusus) sort des monts Candaves et arrose *Elbassan* (Albanopolis), ville de 4,000 habitants, située dans une plaine fertile au pied d'un contre-fort des monts Grabatz, sur la route de Durazzo à Okhrida.

5° L'*Ergent* (Apsus) descend du mont Grammista, qui fait partie des Alpes helléniques; il traverse les gorges montueuses qui coupent le pays appelé *Tomoritza*, arrose *Berat*, ville située dans une belle vallée fertile en grains et en pâturages, sur une colline flanquée de tours et dominée par une citadelle : c'est la

résidence du pacha de l'Albanie méridionale. Au-dessous de cette ville, l'Ergent reçoit le *Devol*, qui sort du lac *Drenovo*, dans les monts Candaves, traverse un plateau montagneux dont les pentes contraires sont marquées par les lacs Castoria et Okhrida, arrose *Gorscha* ou *Goritza*, petite ville située sur la route de Berat à Castoria, et qui fait tout le commerce de l'Albanie intérieure.

6° Le *Voïoussa* (Aoüs) prend sa source dans le mont Zygros, près du défilé de Mezzovo; il traverse le canton montagneux du Zagori, peuplé de 40 villages qu'habitent des hommes actifs, industrieux et livrés au commerce, arrose le petit fort de *Konitza*, situé à l'embranchement des routes de Macédoine et d'Albanie, et se trouve alternativement longé ou coupé par des montagnes sauvages; il passe ainsi à *Premiti*, ville de 4,000 habitants défendue par un fort, puis à la petite ville fortifiée de *Klissoura*, située au confluent de la *Desnitza*, rivière torrentueuse qui remonte jusqu'à la chaîne du Grammos et ouvre une route dans la Macédoine; il reçoit le *Dryno*, torrent qui traverse une vallée très-fertile en grains, en pâturages, et qui passe à *Argyro-Castro*, ville suspendue au flanc d'une montagne et défendue par un vieux château; enfin il arrive à *Tebelen*, petite ville fortifiée, patrie d'Ali-Pacha, défense principale de la vallée d'Argyro-Castro, par laquelle on monte au plateau de Janina. Le reste de son cours n'offre rien de remarquable; mais il n'est pas dans toute cette province montagneuse de vallée plus âpre, plus sauvage, plus abondante en positions défensives, plus difficile à traverser pour une armée.

La ceinture méridionale de son bassin inférieur est formée par les monts de la *Chimère* (montes Ceraunii), qui sont parallèles au littoral et se terminent par les monts *Acrocérauniens*, si célèbres dans l'antiquité par les parages orageux sur lesquels ils dominent et qui sont peuplés aujourd'hui de brigands et de pirates. Sur la côte, on trouve : *Avlone*, ville malsaine, avec un beau port, qui a pour citadelle, à une demi-lieue de là, le fort de *Canina*.

7° La *Pavla* descend des monts de la Chimère, longe ces mon-

tagnes dans une vallée fertile et accidentée, reçoit un affluent qui passe à *Delvino*, petite ville située sur un mamelon que couronne un fort, traverse le lac *Peloïs* et finit près de *Butrinto*, ancienne forteresse vénitienne, située sur une plage basse et marécageuse, importante par sa position en face de Corfou, prise par les Français en 1797 et par les Russes en 1799.

8° Le *Calamas* (Thyamis) sort d'un lac, traverse une vallée étroite et fertile, partout couverte d'oliviers, de mûriers, de vignes, de champs de blé; il passe à *Philatès*, bourgade habitée par des peuples laborieux et belliqueux, et finit dans le canal de Corfou. Il reçoit le *Terino*, qui a vers ses sources les ruines de *Paleo-Castro*, reste de l'antique *Passaro*, résidence des rois Æacides, qui faisaient remonter leur origine à Pyrrhus. — On croit que cette rivière et ses affluents sont le déversoir des eaux du plateau de *Janina*, qui y arrivent par des gouffres et canaux souterrains.

Le plateau de Janina, qui composait l'ancienne *Hellopie*, entièrement environné de montagnes et ayant une hauteur de 400 à 500 mètres au-dessus de la mer, est occupé par un lac qui a 4 à 5 lieues de long sur 1 ou 2 de large, lac dont l'aspect est généralement triste, mais dont les bords sont riants et fertiles. Sur ces bords, dans un site enchanteur, à l'extrémité d'une plaine magnifique qu'encadrent les plus belles montagnes, se trouve appuyée, d'un côté à une étroite presqu'île que défendent deux petits forts, de l'autre côté à des collines que couronne une forteresse flanquée de tours, *Janina*, ville de 25,000 habitants, presque tous Grecs adonnés au commerce et qui étaient réputés jadis les plus éclairés de toute la Péninsule. C'était le centre de la domination d'Ali-Pacha, qui y subit, en 1822, un siége où il fut assassiné et la ville à demi ruinée. Elle avait alors des écoles, des bibliothèques, des fabriques, qui n'existent plus. — Le plateau de Janina est la partie dominante de l'Épire et de tout le centre de la presqu'île hellénique : c'est le point de convergence des routes de la Thessalie, de l'Albanie et du littoral; c'est une position militaire de

laquelle on rayonne dans toutes les directions et qu'il est indispensable d'occuper pour être maître de l'Albanie.

9° Le *Mavro-Potamos* (Achéron) traverse les gorges profondes qui composent le canton de Souli, aujourd'hui dépeuplé, et jadis habité par une peuplade belliqueuse, aussi célèbre par son courage que par ses malheurs. Cette peuplade, composée de 12,000 à 13,000 individus, occupait 11 villages, les uns situés sur des montagnes inaccessibles, les autres au pied de ces montagnes, et tous mieux défendus par leur site que par les tours dont on les avait abrités. Les Souliotes soutinrent un siége, contre toutes les forces d'Ali-Pacha, de 1788 à 1803, et y périrent jusqu'au dernier. — En sortant des montagnes de Souli, le Mavro traverse le lac de *Tchouknida* (Acherontia) et va se jeter dans la mer Ionienne au petit port de *Glykis*. Il reçoit plusieurs torrents dont l'un, l'ancien *Cocyte*, passe au pied de *Paramythia*, ville de 3,000 à 4,000 habitants, défendue par un vieux château perché sur le flanc d'une montagne.

Sur la côte, on trouve *Parga*, petite ville défendue par un château fort, élevé sur un rocher environné d'eau, en face de l'île de Paxos, dans un territoire fertile, avec un bon port. C'était autrefois une petite république chrétienne protégée par les Vénitiens; assiégée, en 1814, par Ali-Pacha, elle se mit sous la protection des Anglais, qui la cédèrent à ce tyran de l'Épire; mais tous les habitants abandonnèrent la ville.

10° Le *Lourcha* ou *Lorou* coule dans une vallée fertile, passe près de la forteresse ruinée de *Rogous* et du bourg de *Lorou*, défendu par un petit fort. Il finit dans le golfe de l'Arta.

11° L'*Arta* (Arethon) descend du mont Zygros ou plateau de Mezzovo, nœud central des montagnes de la Péninsule et d'où s'écoulent des eaux dans toutes les directions, un affluent de l'Indjé-Karasou, le Salembria, l'Achéloüs, l'Arta, le Voïoussa, etc. Il passe près de *Mezzovo*, petite ville de 3,000 habitants, très-importante par sa position entre l'Épire, la Macédoine, la Thessalie et l'Acar-

nanie. C'est le nœud des routes entre ces quatre provinces, et dont la plus importante est celle de Janina à Tricala, route difficile et très-fréquentée. Les habitants de ces montagnes sont des *Vlaques*, actifs, industrieux, hospitaliers, pasteurs ou marchands.—L'Arta coule dans une vallée étroite, profonde, rocheuse, entre la chaîne du Pinde et les montagnes de Janina, longée par la route d'Arta à Mezzovo, qui suit souvent le lit à sec de la rivière. Elle ne sort des montagnes que pour arriver à la plaine fertile et parsemée de villages où est située *Arta* (Ambracie), ville de 7,000 à 8,000 habitants, enceinte d'une muraille, défendue par une bonne citadelle, entrepôt du commerce de l'Épire. A quatre lieues de là, l'Arta se jette dans le golfe d'Ambracie ou de l'Arta.

Ce golfe, dont l'entrée n'a pas plus de 1,000 mètres de largeur, forme un bassin de 4 à 5 lieues de largeur sur 10 à 12 de profondeur; sa côte septentrionale est basse et marécageuse, sa côte orientale est doucement inclinée vers le mont Callidrome; sa côte méridionale est accore, dentelée, découpée : on trouve sur celle-ci le promontoire d'*Actium*, où se livra la bataille navale entre Octave et Antoine, la forteresse de *Vonitza* et le port de *Loutraki*. A l'entrée septentrionale de ce golfe se trouve *Prevesa*, ville de 3,000 à 4,000 habitants, défendue par deux forts, et qui a appartenu jadis aux Vénitiens; prise par les Français en 1798, et par Ali-Pacha en 1799. Sur l'isthme était *Nicopolis*, bâtie par Auguste en mémoire de la bataille d'Actium et dont l'acropolis existe encore en ruine; près de ces débris, en 1798, 400 Français soutinrent une lutte héroïque contre 11,000 Turcs.

L'Albanie, qui comprend une partie de l'ancienne Illyrie et toute l'ancienne Épire, renferme une population de 1,600,000 habitants, dont 200,000 catholiques, 500,000 grecs, 900,000 musulmans. Les Albanais, appelés *Arnaouts* par les Turcs, *Skipetars* (hommes des rochers) par eux-mêmes, descendent des Illyriens et des Épirotes, et se divisent encore en deux populations distinctes et ennemies : les *Guègues*, habitants de la haute Albanie, les

Toskes, habitants de la basse Albanie; le Scombi ou la voie Égnatienne forme la limite entre ces deux pays. Les Guègues se sont mêlés aux Slaves voisins de la Bosnie et de la Servie et cependant n'ont presque rien pris de leurs mœurs et de leur langue; les Toskes se sont mêlés aux Grecs beaucoup plus intimement, parlent leur langue, et ont avec eux de nombreuses affinités. Les Guègues sont musculeux et trapus, les Toskes, sveltes, élancés, les uns et les autres forts, vigoureux et composant la plus belle race de l'Europe. Les caractères communs aux deux peuples sont l'amour de l'indépendance, l'amour de la guerre, l'esprit de vengeance, la férocité. Ce sont des soldats pillards, sauvages, infatigables, vendant leurs services et leur sang à qui mieux les paye; mais vifs, gais, aventureux, sobres, généreux et héroïques dès qu'il s'agit de la défense de leur pays, de leur tribu, de leur famille. C'est une race de fer, aussi dure que les rochers qu'elle habite. Ils ont été les plus intrépides soldats des armées de Pyrrhus, d'Alexandre, de Dioclétien, de Scanderbeg et enfin des sultans de Byzance. Ils ont été à la solde des États d'Italie, principalement de Venise, et, sous le nom de Stradiotes, se sont rendus fameux par leur valeur et leurs cruautés.

Les Albanais catholiques sont les habitants de la Mirdita et du Dukagin : ils sont presque entièrement indépendants, ne payent aucun tribut, ne souffrent aucun Ottoman sur leur territoire, et se contentent de servir dans les armées turques, mais pour la solde; le catholicisme n'a pas adouci leurs mœurs et leur férocité. Les Albanais grecs se trouvent principalement dans l'Épire, et partagent les idées et les passions des Grecs. Les Albanais musulmans occupent le milieu du pays ; ce sont des sectateurs du Coran très-peu zélés et qui n'ont adopté le mahométisme que pour échapper à l'oppression turque et garder leur liberté. Les Albanais grecs et musulmans sont mieux soumis que les catholiques à la domination ottomane; mais, en réalité, ils se gouvernent par eux-mêmes et sont divisés en tribus qui jouissent d'une grande indépendance.

L'Albanie, composée entièrement de montagnes, de défilés, de gorges, de précipices, où l'on ne trouve de larges plaines que dans le bassin inférieur du Drin, est un pays très-difficile à conquérir, très-favorable à la guerre de chicane, et presque entièrement isolé de l'empire ottoman. Il est généralement peu fertile et mal cultivé, ne produit que des oliviers, des fruits, un peu de blé, un peu de vin, des pâturages abondants, des chevaux peu nombreux. Son commerce est presque nul.

CHAPITRE IV

LA GRÈCE ET LES ILES DE L'ARCHIPEL

Les pays qui forment aujourd'hui le royaume de Grèce, créé en 1829, ayant longtemps appartenu à l'empire ottoman, il est nécessaire de compléter la description de cet empire par un exposé très-succinct de ces pays, les plus célèbres du monde, et où semble s'être concentrée pendant plusieurs siècles l'intelligence du genre humain.

La partie méridionale de la péninsule Hellénique présente les mêmes caractères que la partie septentrionale, mais sur un théâtre plus serré, plus tourmenté, plus pittoresque, plus poétique. On n'y trouve plus de grandes plaines, plus de larges vallées, grasses, fertiles, plantureuses; le pays est généralement stérile, et tout y semble sacrifié à la forme, au plaisir des yeux, aux rêves de l'imagination : on y voit, comme dans le Nord, de belles forêts de chênes, de hêtres, de pins, de mélèzes, mêlés sur tous les terrains inclinés

avec les arbrisseaux et les plantes sauvages ; puis des rochers nus déchiquetés au milieu des gazons les plus frais, des vallons ombragés à côté des montagnes les plus arides, des cours d'eau tombant en cascades ou courant dans de riantes vallées, presque partout l'aspect de la mer, un air vif et transparent, un ciel constamment pur et resplendissant, toutes les couleurs de la nature et tous les accidents de terrain perpétuellement en contraste et en harmonie : c'est là ce qui donne à la Grèce une physionomie particulière, c'est ce qui a saisi l'imagination de ses anciens habitants et leur a inspiré ce sentiment de l'art et de la beauté qui éclate dans toutes leurs œuvres, dans toute leur histoire.

Ajoutons que les hommes semblent créés pour ce pays des poëtes et des dieux ; ils présentent le plus beau type de l'espèce humaine : la tête ovale, le profil du visage droit, le front proéminent, le nez presque sans inflexion, les yeux grands et vifs, la physionomie fine et expressive, la taille déliée et élancée, le genou fin, la jambe sèche, le pied petit, le corps nerveux, la stature moyenne. Quant aux femmes, ce qui les distingue encore plus que leur régulière beauté, c'est le charme indéfinissable de toute leur personne, la souplesse de tous leurs mouvements, leur grâce. Nous avons dit plus haut le caractère moral de cette population prétendue hellénique, et qui n'est en réalité composée que de Slaves *hellénisés*.

§ I. — *Provinces du Nord.*

En continuant le versant commencé de la mer Adriatique, nous trouvons d'abord les bassins de l'Aspro-Potamos et du Fidari, qui composent l'*Étolie* et l'*Acarnanie*.

L'*Aspro-Potamos* ou l'Achéloüs descend du Pinde, coule du nord au sud dans une vallée profonde, sans arroser aucune localité remarquable, et reçoit des affluents encaissés entre des montagnes qu'habitent des peuplades de pasteurs belliqueux ; il entre ensuite dans un pays moins montueux, mais qui ressemble à une forêt

coupée de quelques clairières et de quelques villages ; il reçoit les eaux des lacs d'*Angelo-Castro* et de *Vrachori*, au nord desquels est la ville de *Vrachori*, peuplée de 5,000 habitants, et bâtie près des ruines de *Thermus*, capitale de l'ancienne Étolie. Puis il parcourt une vaste plaine et finit dans des sables, à l'entrée du golfe de Patras.

Le *Fidari* (Evenus) présente le même caractère que l'Achéloüs ; son bassin est également montueux, boisé, peu fertile, et habité par des peuplades demi-sauvages.

Le littoral, depuis le golfe d'Arta jusqu'à l'Achéloüs, est assez élevé, bordé de terrasses cultivées en oliviers ou garnies de forêts ; il n'a pas de ports. Depuis l'Achéloüs, la côte est basse, marécageuse, formée d'alluvions, bordée à distance de montagnes difficiles que traverse la route de Vrachori à Missolonghi. On y trouve : 1° *Anatolico*, petite ville bâtie sur une lagune, avec une mauvaise rade ; 2° *Missolonghi*, bâtie derrière un banc de sable près d'un îlot, célèbre par le siége qu'y soutinrent les Grecs en 1826, et à la suite duquel elle fut détruite. Puis on entre par le détroit de Lépante, que défendent les châteaux de Romélie et de Morée, dans le golfe du même nom, où l'on trouve *Lépante* (Naupacte), port militaire de la Grèce, défendu par un château et célèbre par la grande bataille navale de 1571.

Sur la côte septentrionale de ce golfe, on trouve *Salone* (Amphissa), située au pied du mont Parnasse ; *Galaxidi*, autrefois ville de commerce importante, détruite en 1821 ; et les ruines de *Cyrrha*, qui était le port de *Delphes*. Quant aux ruisseaux qui descendent de la chaîne hellénique dans le golfe de Lépante, ils n'ont aucune importance.

Nous revenons ainsi au versant de l'Archipel.

La presqu'île hellénique, entre les golfes de Lépante et d'Égine d'une part, le canal de l'Eubée d'autre part, devient très-étroite et n'est plus composée que d'une chaîne de montagnes épaisse et élevée, où l'on trouve le *Parnasse* (1,800 mètres), l'*Hélicon*

(1,400 mètres) et le *Cithéron* (1,300 mètres), et qui donne deux versants très-étroits.

Ces versants composent la *Phocide*, la *Locride*, la *Béotie* et l'*Attique*.

Dans la Phocide, on trouve le bassin de la *Hellada*, qui est encaissé, au nord, par les monts *Hellovo*, limite de la Thessalie, et, au sud, par les monts *Koumaïta* (Œta). Ces dernières montagnes, élevées de 1,200 mètres, épaisses et difficiles, forment, par leurs derniers escarpements près de la mer, le défilé des *Thermopyles*, célèbre par le dévouement de Léonidas, mais qui ne peut plus servir à protéger la Grèce méridionale contre les invasions du Nord, car il est toujours possible de le tourner. La petite ville fortifiée de *Bodonitza* le ferme au midi, et *Zeitoun* au nord. — L'Œta a pour prolongement, sur le versant de la mer Ionienne, le mont Corax, qui va finir près de Lépante. Cette muraille de montagnes entre les deux mers était, dans l'antiquité, la meilleure défense de la Grèce civilisée contre la Grèce barbare; Naupacte et les Thermopyles en défendaient les débouchés près des deux mers.

La *Hellada* (Sperchius) descend du mont Tymphreste dans une gorge profonde qui s'ouvre vers *Patradjik* (l'ancienne Hypate), ville de 4,000 à 5,000 habitants, et qui se prolonge jusqu'au fond du golfe Maliaque; c'est une des vallées les plus fertiles de la Grèce, et elle est toute cultivée en blé, en maïs, en coton, tandis que ses coteaux sont couronnés de vignes et de mûriers, et ses plus hautes sommités de chênes et d'érables; elle est parsemée de belles et vastes prairies où l'on nourrit de nombreux troupeaux. Un de ses affluents passe à *Zeitoun* (Lamia), ville de 5,000 à 6,000 habitants, située au pied du mont Othryx et qui a un fort pour défense.

Entre la mer de Négrepont et les golfes de Lépante et d'Athènes, la presqu'île Hellénique se réduit à un plateau étroit et escarpé, dont le centre est occupé par le lac *Copaïs*, qui reçoit le *Cephissus* et plusieurs autres ruisseaux. Ce lac a communication avec la mer par des canaux souterrains. Tout ce pays est bouleversé, rempli

de crevasses et de cavernes, sujet à des éboulements qui changent des terres fertiles en marais. C'était la *Béotie*. Les villes principales sont *Livadie* (Lebadia), autrefois l'une des capitales de l'empire ottoman, aujourd'hui à demi ruinée, et *Thèbes*, bourgade de 3,000 habitants.

Le plus grand rétrécissement de la presqu'île, qui se termine par le cap Colonne, formait l'*Attique*, où l'on trouve encore *Athènes*, capitale du royaume de Grèce, ville de 20,000 habitants avec un bon port, le Pirée; cette métropole de la civilisation ancienne, ravagée tant de fois et presque entièrement détruite dans la guerre de l'indépendance, n'a aujourd'hui qu'une médiocre importance.

§ II. — *La Morée.*

L'isthme de Corinthe, qui joint les parties méridionale et septentrionale de la péninsule Hellénique, à 60 kilomètres de long et 8 kilomètres de large. Ce n'est qu'une grande et épaisse muraille, laissant entre elle et la mer un défilé effrayant, dont l'entrée était défendue, au nord, par *Mégare*, ville dont il ne reste que des ruines, au midi, par *Corinthe*, ville ayant une magnifique position et qui fut entièrement détruite pendant la dernière guerre. Il ne reste que la citadelle, boulevard de la Morée, et dont les fortifications remontent aux temps les plus anciens.

La *Morée* ou *Péloponèse* est un pays tout montagneux dont la charpente est formée par l'épanouissement de la chaîne hellénique en cinq contre-forts occupant cinq presqu'îles et s'appuyant sur un petit plateau central. Le contre-fort du nord-est renferme le mont *Taygète* (2,425 mètres), et finit au cap Matapan. — Dans la partie nord-est, ou l'*Argolide*, entre les golfes d'Athènes et de Nauplie, on trouve : 1° *Pithavra*, village sur les ruines d'*Épidaure*; 2° *Damala* (Trézène), petite ville célèbre par le congrès de 1827; 3° *Nauplie*, ville commerçante avec un bon port et deux

châteaux, dont l'un, bâti sur le rocher de Palamède, est très-fort; 4° *Argos*, bourgade défendue par un vieux château; 5° *Karvathi*, village sur les ruines de Mycènes.

Les deux presqu'îles du sud-est, ou la *Laconie*, entre les golfes de Nauplie et de Coron, renferment le bassin de l'*Eurotas*, qui finit dans le golfe de Kalokythia. On y trouve *Misitra*, sur le penchant du Taygète et près des ruines de Sparte; c'était, au moyen âge, la capitale des *despotes* de Morée et la ville la plus peuplée de la presqu'île; elle est aujourd'hui ruinée et n'a plus que sa citadelle, qui a été vainement assiégée par les Turcs en 1824. On y trouve encore *Monembasia*, petite ville située sur un îlot, défendue par un château et ayant un bon port.

La partie du sud-est, ou la *Messénie*, entre les golfes de Coron et d'Arcadie, renferme: 1° *Kalamata*, à l'embouchure du Pamisus, détruit en 1825; 2° *Coron*, bon port et ville fortifiée; 3° *Modon*, bon port et ville fortifiée, qui a beaucoup souffert dans la guerre de l'indépendance; 4° *Navarin* (Pylos), en face de l'île de Sphactérie, ville forte et bon port, célèbre par la bataille navale de 1827; 5° *Arcadia* (Cyparissus), petit port.

La partie du nord-ouest, ou l'*Élide* et l'*Achaïe*, entre les golfes d'Arcadie, de Patras et de Lépante, renferme l'*Alphée* ou *Roufia*; il arrose *Karytena*, petite ville avec un château fort bâti par les Français du moyen âge, berceau de l'insurrection de la Morée, ruinée trois fois pendant la guerre; *Sinano*, village situé sur les ruines de Mégalopolis; *Miraca*, situé sur les ruines d'Olympie; il finit près de *Pyrgos*. — On y trouve encore *Patras*, port médiocre et ville forte, l'un des boulevards de la Morée.

Enfin le plateau du centre, ou l'*Arcadie*, renferme *Léondari* (Leuctres), ville ruinée; *Tripolitza*, ancienne capitale de la Morée, à demi détruite, près des ruines de Tégée et de Mantinée.

Le royaume de Grèce a une superficie de 47,600 kilomètres carrés, et une population de 1,000,000 d'habitants, Hellènes ou Slaves *hellénisés*.

§ III. — *Iles.*

1° *Lemnos*, île remarquable par ses quatre bons ports et sa position dans le haut Archipel, à l'entrée de l'Hellespont. Sa population est entièrement grecque ; mais elle appartient à l'empire ottoman.

2° *Imbros*, *Samothrace* et *Thasos* forment une chaîne continue en avant du rivage de la Thrace; elles sont belles, fertiles, et jouissent de grands priviléges. Leur population est grecque; mais elles appartiennent à l'empire ottoman.

3° Les *Sporades*, groupe d'îles au nord de Négrepont, parmi lesquelles on distingue *Skyra*, habitée de tous temps par des pirates. Elles appartiennent au royaume de Grèce.

4° *Négrepont* (Eubée), longue île parallèle à la côte de la Livadie, dont elle n'est séparée que par un étroit canal, sur lequel on a jeté un pont de 65 mètres de long. A l'extrémité de ce pont est *Négrepont* (Chalcis), ville forte, l'une des clefs maritimes de la Grèce, avec un bon port. On y trouve encore *Karistos*, défendue par un château. Elle appartient au royaume de Grèce.

5° *Poros* (Spharia), *Égine* et *Salamine*, dans le golfe d'Athènes. La première a un beau port à double entrée, qui renferme un arsenal et des chantiers de construction. La deuxième a été, dans la guerre de 1820 comme du temps des Perses, le refuge des Grecs du continent. La troisième est célèbre par la victoire des Grecs sur les Perses, en 480 avant Jésus-Christ. — Au royaume de Grèce.

6° *Hydra* et *Spezzia*, petites îles voisines de l'Argolide. Ces rochers stériles devinrent très-commerçants de 1792 à 1815, et leurs habitants étaient les plus intrépides marins de l'Archipel; ils furent le boulevard de l'insurrection grecque, et leurs petits vaisseaux détruisirent plusieurs fois les flottes turques. Ruinés pendant la guerre, ils n'ont pas repris leur prospérité. — Au royaume de Grèce.

7° Les *Cyclades*, groupe de vingt-cinq îles très-fertiles appartenant à la Grèce, et dont les principales sont : 1° *Naxos*, la plus grande, avec une ville défendue par un château ; 2° *Paros*, qui possède de bons ports ; 3° *Melos*, avec un bon port ; 4° *Syros* ou *Syra*, la première place de commerce du royaume de Grèce ; 5° *Tinos*, habitée par une population industrieuse ; 6° *Andros*, habitée par d'excellents marins.

8° *Candie* (Crète) est une grande île de 140 kilomètres de long sur 60 kilomètres de large, qui est traversée de l'ouest à l'est par une chaîne de montagnes, dont le point culminant, le *Psiloriti* (Ida), a 100 kilomètres de circuit et 2,339 mètres d'élévation. Cette île, si importante par sa situation, qui commande les trois grandes parties de la Méditerranée et principalement l'Archipel, est très-fertile, et renferme de bons ports. On trouve sur les côtes : la *Canée* (Cydonia), ville commerçante avec un bon port et des chantiers de construction ; la *Suda* et *Garabusa*, îlots importants par leurs ports et leurs fortifications ; *Candie*, ville déchue avec un port comblé ; *Spina-Longa*, forteresse et port. — Candie renferme 200,000 habitants, dont moitié musulmans, moitié chrétiens grecs. Elle appartient à l'empire ottoman depuis 1669.

CHAPITRE V

TURQUIE D'ASIE. — LE CAUCASE, L'ARMÉNIE ET L'EUPHRATE

La Turquie d'Asie peut se subdiviser en plateau de l'*Arménie*, presqu'île de l'*Asie Mineure*, bassins du *Tigre* et de l'*Euphrate*, *Syrie* et partie de l'*Arabie*.

Le plateau de l'Arménie se rattachant au système montagneux du Caucase, et les pays voisins de cette chaîne ayant longtemps appartenu à l'empire ottoman, nous allons d'abord donner une description succincte du Caucase, sans tenir compte de la limite politique entre l'empire russe et la Turquie.

§ I. — *Le Caucase.*

La chaîne du *Caucase*, que l'on regarde comme servant de séparation entre l'Europe et l'Asie, commence dans le voisinage du détroit d'Yeni-Khalé, et se prolonge dans une direction générale du nord-ouest au sud-est jusqu'au cap Apchéron. Elle se compose d'abord de hauteurs qui ont à peine 60 mètres, puis elle se relève peu à peu en longeant la côte orientale de la mer Noire, qu'elle couvre de courts et épais contre-forts ; elle atteint ainsi successivement une élévation de 500 à 3,000 mètres, et ne présente partout que des croupes et des pics sauvages aux flancs couverts de forêts. Puis, vers les sources du Kador, autrefois limite de la Colchide, elle s'éloigne de la côte en décrivant un arc de cercle saillant au nord, et qui contient les points culminants de toute la chaîne : c'est alors une énorme muraille composée de pics superposés, couverte de neiges éternelles, n'ayant entre tous ses sommets que des crevasses profondes, n'offrant aucun passage entre les deux versants. Là se trouve le mont *Elbrous*, qui a 5,425 mètres d'altitude, c'est-à-dire qui est de 600 mètres plus élevé que le mont Blanc, L'extrémité du saillant est marqué par le mont *Zikar*, nœud de montagnes très-remarquable, source du Phase, et dont nous reparlerons. A partir de ce mont, la chaîne se dirige plus directement au levant et atteint dans le mont *Kasbek* 4,420 mètres ; puis, au delà du défilé de Dariel, elle décroît peu à peu jusqu'à 2,000 mètres, jette au nord-est des contre-forts très-longs, très-épais, plus élevés que la chaîne elle-même, et dont le plus considérable aboutit à Derbent; enfin, elle descend de 1,000 à

400 mètres, mais en gardant son âpreté et ses difficultés de passage, et finit près de Bakou par le cap Apchéron. Son développement entre Anapa et Bakou est de plus de 1,200 kilomètres; son épaisseur varie de 150 à 300 kilomètres. Sa crête est généralement très-découpée et souvent avec une uniformité qui lui donne l'aspect d'une muraille crénelée. Elle renferme de grandes richesses minérales, mais qui ne sont pas exploitées.

Les cours d'eau qui en découlent, au lieu de prendre naissance près de la crête, descendent de contre-forts secondaires, et, par conséquent, n'ouvrent pas de routes entre les deux versants; aussi ne peut-on traverser le Caucase qu'en le tournant par ses deux extrémités, et il n'y a qu'un seul passage à travers le milieu de la chaîne. Des deux routes du littoral, la première, qui appartient aujourd'hui à la Russie, longe la mer Noire, passe par Anapa, Soudjouk-Khalé, Mamaï, coupe successivement tous les contreforts occidentaux de la chaîne, traverse le défilé redoutable de Gagra, passe par Anaklia, Redout-Khalé, Poti, Chefketil, et atteint la frontière turque à Batoum. C'est par là que les Russes out procédé à la conquête du Caucase, et surtout de la partie ottomane. La deuxième longe la mer Caspienne, passe par Kisliar, Tarki, Derbeut; là, elle traverse, dans le contre-fort qui finit près de cette ville, le défilé appelé anciennement *Portes albaniennes;* puis elle passe à Kouba, à Bakou, et va atteindre la frontière persane. C'est par cette route que les Russes ont abordé le versant persan du Caucase.

La route du milieu de la chaîne part de Grégoriev aux sources de la Kouma, passe à Ekhaterinograd, à Wladikaukas, à Dariel : ce sont trois villes fortifiées par les Russes et destinées à défendre le passage; de là, près du mont Kasbek, elle traverse la crête dans un col qui a près de 4,000 mètres de hauteur, passage creusé entre deux murailles, bordé de précipices, et défendu par de petits forts; puis elle descend par la vallée de l'Aragvi sur Tiflis. Cette route, très-importante, et qui a été récemment construite par les

Russes, est la seule partie de la crête du Caucase qu'ils possèdent, la seule qui relie leurs provinces des deux versants; elle est impraticable dans l'hiver à cause des avalanches, et se trouve en partie sous la garde des tribus *ossètes*, qui habitent ces montagnes et qui pourraient la fermer.

Tout le pays occupé par le Caucase et ses ramifications est l'une des régions les plus intéressantes du globe; tous les climats, comme presque tous les terrains, s'y rencontrent. Ce sont d'abord les neiges éternelles jusqu'à la limite inférieure de 3,300 mètres; puis, sur le versant septentrional, où le climat est généralement humide et malsain, aux neiges et aux rochers stériles succèdent de riches pâturages, qui dominent de magnifiques forêts; viennent ensuite les collines inférieures, qui sont fertiles en blé, et, au delà, des plaines sablonneuses où poussent seulement quelques plantes salines. Sur le versant méridional, le climat est au contraire des plus salubres, et la nature y déploie, dans des plaines et des vallées magnifiques, tout de luxe de la végétation asiatique. Les forêts y sont beaucoup plus rares que sur les pentes septentrionales, excepté sur la côte d'Abasie, où abondent les arbres feuillus. En revanche, la vigne y croît naturellement et couvre tous les coteaux; dans les hautes vallées, on trouve toutes les fleurs odoriférantes; dans les vallons abrités, l'amandier, le pêcher, l'olivier, le figuier, le grenadier descendent en étages jusqu'à la mer, et l'on rencontre des bois de lauriers sur les bords de la Caspienne et sur ceux de la mer Noire.

Dans la partie orientale du Caucase, l'aspect des deux versants change; le pays compris entre cette chaîne et le Terek est l'une des contrées les plus fertiles qui existent; les céréales, les plantes tinctoriales, la vigne, le mûrier, le cotonnier abondent dans le fond des vallées du Daghestan et au pied de leurs flancs, tandis qu'au-dessus s'élèvent d'épaisses forêts. Au sud du Caucase, au contraire, la végétation disparaît, et au delà de la plaine de Chamaki, qui est encore fertile jusqu'à l'embouchure du Kour, elle fait

place à un désert nu et aride, formé de pierres et de sable, où l'on ne rencontre que des bruyères et des marais, et qui, sur l'autre rive du Kour, se continue par les landes du *Mogan*, vaste plaine coupée de collines verdoyantes, de bruyères, de mares et de fossés bourbeux.

Nous ne dirons rien de plus du versant septentrional, qui appartient entièrement aux Russes, sinon effectivement, au moins nominalement; toute la partie supérieure de ce versant est, en effet, habitée par des peuplades indépendantes qui ont quelquefois payé tribut aux Ottomans, et lié avec eux certaines relations de commerce, mais qui font, depuis un demi-siècle, une guerre acharnée à la domination russe. Les principales de ces peuplades sont celles des *Tcherkesses* ou *Circassiens*.

Les *Tcherkesses* occupent les flancs occidentaux et les flancs septentrionaux du Caucase jusqu'au Kouban; mais ils sont principalement agglomérés dans les vallées fertiles des montagnes qui séparent les eaux du Kouban de celles de la Kouma et du Terek. C'est de là qu'à travers les pays de la rive méridionale du Kouban ils vont faire des excursions jusqu'aux bords de la mer Noire. La contrée presque impénétrable qu'ils occupent est connue habituellement sous le nom de *Kabardie;* on la distingue en *grande Kabardie*, dans le bassin du Kouban, et *petite Kabardie*, ou vallée du moyen Terek. Les Tcherkesses se distinguent entre tous les peuples du Caucase par leur beauté, leur haute taille, leur force et leur courage; les femmes fournissent les harems de la Turquie, comme les Lesghiennes, non moins belles, ceux de la Perse. Ces peuples ont une organisation politique qui ressemble à notre système féodal; chaque village obéit à un chef nommé *usdem*, et toute la tribu est sous les ordres d'un *bey*, ou prince; la nation se compose ainsi de princes (beys), de nobles (usdem), et de paysans ou serfs qui sont chargés de la garde des bestiaux et des travaux de la terre.

§ II. — *Bassins du Phase, du Kour et de l'Araxe.*

Le versant méridional du Caucase se compose d'une succession de terrasses ou de plateaux qui descendent en étages vers le midi et qui sont reliés par diverses chaînes de montagnes. Le principal contre-fort de ce versant est celui qui forme la séparation des eaux entre la mer Noire et la mer Caspienne, et qui relie au Caucase toutes les montagnes de l'Asie occidentale. Il part du mont Zikar, aux sources du Phase, sépare cette rivière du Kour dans les monts *Dvaletti*, (l'ancien Amaranthe), et s'approche de la côte vers l'embouchure de Tcharokh sous le nom de monts d'*Akhaltsik*; il forme la ceinture orientale de ce cours d'eau, et, au nord d'Erzeroum, se réunit au plateau occidental de l'Ararat par le mont *Abos*. Il s'en détache de nombreux contre-forts : le principal est la chaîne de l'*Alleghez*, qui descend au sud-est entre le Kour et l'Araxe et forme la limite entre la Géorgie et l'Arménie.

Le pays compris entre ces montagnes, le Caucase et la côte, ou la partie sud-ouest du versant méridional du Caucase, est un pays très-montueux, presque entièrement sauvage, parcouru par de très-petits cours d'eau : le principal est le *Rion* ou *Phase*, qui arrose *Kuthaïs*, ville fortifiée, capitale de la province russe d'Iméréthie, et qui finit à Poti. On peut indiquer encore le *Chefketil*, ruisseau qui sert de limite entre la Turquie et la Russie, et qui passe au fort de *Saint-Nicolas*, le premier point dont les Turcs se soient emparés dans la guerre de 1854. Enfin, on y trouve la rivière torrentueuse et profondément encaissée du *Tcharokh*, ou *Bathys*, qui descend du plateau d'Erzeroum, traverse une partie de l'Arménie turque, et finit près de *Batoum*, mauvais port situé sur une côte malsaine. Ce pays comprend l'*Abkhasie*, habitée par des peuplades indépendantes, les petites provinces russes de l'*Iméréthie* et de la *Mingrélie*, enfin une partie de l'Arménie turque.

La partie sud-est du versant méridional du Caucase est occupée par le grand bassin du *Cyrus* ou du *Kour*.

Ce bassin est circonscrit au nord par la chaîne du Caucase ; à l'ouest, par les monts Dvaletti et d'Akhaltsik ; au midi, par la chaîne de l'*Ararat*. — Cette chaîne, si célèbre dans l'antiquité, que les traditions des peuples de l'Orient regardaient comme le berceau du genre humain, occupe à peu près le centre de l'ancien monde ; elle se compose alternativement de plateaux et de pics neigeux dont la direction est très-confuse, et qui séparent les bassins du haut Euphrate et du lac de Van du bassin du Kour ; sa partie culminante, le mont *Ararat*, élevé de 5,400 mètres, où s'arrêta, dit-on, l'arche de Noé, est dans un contre-fort voisin de l'Araxe, entre Érivan et Bayazid.

Le bassin du Kour se compose de deux parties distinctes, la partie haute et la partie basse. La partie haute forme deux grands plateaux, celui de la Géorgie ou du Kour, celui de l'Arménie ou de l'Araxe, séparés par les monts Alleghez, tous deux ayant une hauteur moyenne de 1,500 à 1,800 mètres, entourés de très-hautes montagnes, creusés par des vallées très-fertiles et composant l'un des pays les plus célèbres du monde. La partie basse n'est composée que de landes, de steppes et de déserts.

Le Kour naît dans le mont Saganlugh, qui appartient au plateau d'Erzeroum ; ses eaux torrentueuses, mais peu profondes, roulent d'abord sur des rochers dans une plaine fertile encadrée de hautes montagnes. Il arrose ainsi *Ardaghan*, petite ville turque ; puis il entre sur le territoire russe, et reçoit à droite un ruisseau qui passe à *Akhalkalaki*, forteresse qui ferme l'entrée de la Géorgie ; ensuite il reçoit à gauche un autre ruisseau qui passe à *Akhaltsik*, place forte qui a le même objet que la précédente, et qui est célèbre par deux batailles perdues par les Turcs. Ces deux forteresses appartiennent aux Russes depuis 1829, et laissent le plateau arménien ouvert à leurs invasions. De là, il traverse un profond défilé où il fait des chutes nombreuses, se dirige au sud-est, arrose *Gori*, petite ville défendue par un fort sur la route de Tiflis à Koutaïs ; puis il passe à *Tiflis*, capitale de la Géorgie, débouché

du défilé de Dariel, ville de 20,000 habitants, défendue par une forteresse. Au-dessous de cette ville, il ne passe plus par des lieux remarquables, atteint sa partie basse, traverse des steppes à moitié déserts, et finit dans le golfe de Salian.

Il reçoit à gauche : 1° l'*Aragvi*, qui naît dans le défilé de Dariel et ouvre la route de Dariel à Tiflis : il est défendu par plusieurs forts; 2° l'*Alazan*, qui passe près des forts de *Telavi* et de *Signakh*.

Il reçoit à droite l'*Araxe*, dont le bassin est formé au nord par la chaîne de l'Alleghez, au sud par la chaîne de l'Ararat. Il descend des monts Binghel ou des Mille-Lacs dans le plateau d'Erzeroum, passe à *Hassan-Khalé*, petite forteresse sur la route d'Erzeroum à Kars, traverse la plus belle partie de l'Arménie, qui appartient à la Russie, puis sert de limite aux deux empires en décrivant un grand arc de cercle au sud-ouest, passe près de *Nakchivan*, traverse de grands steppes et se réunit au Kour. — Il reçoit : 1° l'*Arpatchaï*, qui passe à *Goumri*, forteresse russe opposée à Kars et qui ferme le principal débouché de la Géorgie ; *Kars* (Korsène) est située sur un affluent de cette rivière, dont le bassin est entièrement montagneux ; c'est une ville de la Turquie très-importante par sa position et sa citadelle et qui fut prise par les Russes en 1855 ; 2° l'*Abar*, qui passe à *Echmiadzin*, couvent fortifié, résidence du patriarche universel des Arméniens ; 3° le *Zanga*, qui passe à *Érivan*, capitale de l'Arménie russe, ville très-importante par sa position et ses fortifications ; 4° le *Makatchaï*, qui passe à *Bayazid*, petite ville fortifiée sur les dernières pentes de l'Ararat, qui défend le plateau de Van et la source de l'Euphrate ; elle appartient aux Turcs.

Le bassin du Kour comprend les provinces aujourd'hui russes de la Géorgie, du Schirvan et une partie de l'Arménie. La Turquie ne possède plus que quelques lieues de territoire sur le Kour et le bassin tout à fait supérieur de l'Araxe. Quelle que soit la petitesse de ces possessions, elles peuvent arrêter la marche conquérante

des Russes, qui n'auront de frontière solide que lorsqu'ils posséderont le plateau d'Erzeroum et la chaîne de l'Ararat : là sont les pentes naturelles par lesquelles les invasions peuvent aller, soit dans l'Asie Mineure, soit dans la Syrie, soit dans la Mésopotamie. Kars est le centre des possessions turques dans le bassin du Kour.

La tradition qui fait de ces pays le point de départ des premières familles du genre humain, leur position géographique dans la partie la plus élevée de l'Asie occidentale, entre deux mers, à 250 lieues de Constantinople, de Jérusalem et du golfe Persique; l'histoire, qui témoigne que nul n'a été maître assuré de l'Asie sans occuper le plateau arménien, tout cela démontre que la possession de ces provinces par les Russes est la manifestation la plus éclatante de leurs gigantesques projets de conquête : par là, la Turquie d'Asie est prise à revers, la Perse annulée, l'Inde observée et menacée. C'est ce qui explique pourquoi ils mettent tant de persistance et d'acharnement à subjuguer les peuplades encore indépendantes des deux revers du Caucase et dont la résistance seule arrête leur marche vers le midi de l'Asie.

§ III. — *Montagnes de l'Asie occidentale.*

Des monts Ararat ou du plateau d'Arménie, nous pouvons déduire toutes les montagnes de l'Asie occidentale ou de la Turquie d'Asie.

Du plateau d'Erzeroum se détache une vaste chaîne entre l'Euphrate qui vient de naître, d'une part, d'autre part entre le Bathys et le Lycus; elle se subdivise en plusieurs branches, parallèles entre elles et à la côte de la mer Noire, qui se prolongent ainsi jusqu'à la mer de Marmara, et font de la partie septentrionale de l'Asie Mineure une suite de terrasses étagées que les cours d'eau traversent par des brèches profondes, et qui, en s'élevant successivement, s'effacent dans un vaste plateau central. Cet ensemble de montagnes était appelé par les anciens l'*Anti-Taurus*. La partie la

plus occidentale est marquée par les monts *Toumanidsch* (Tomnus), dont fait partie le mont *Olympe* (1,500 mètres), qui domine de sa masse imposante la belle plaine de Broussa : c'est l'un des premiers campements des Turcs Ottomans. Le contre-fort le plus important des monts Toumanidsch est l'*Ermeni-Dagh* (mont Moriène) qui s'épanouit entre le Bathys et le Mélas, affluent du Sangarius, et que défendait autrefois la forteresse d'*Ainœgel*, célèbre dans les premiers temps de l'histoire des Ottomans.

Du même massif de l'Ararat, mais dans sa partie orientale et près de Bayazid, part une chaîne parallèle à l'Anti-Taurus, qui contourne au nord le lac de Van, sépare l'Euphrate méridional du Tigre dans les monts Niphates, coupe l'Euphrate entre Malatia et Samosate, prend le nom de *Taurus* et s'en va longer la Méditerranée, en formant, comme l'Anti-Taurus, des étages successifs qui vont aussi s'effacer dans le plateau central; mais ces étages sont moins larges, plus abrupts, plus élevés, plus tourmentés. Le Taurus, en s'approchant de l'Archipel, se subdivise en nombreux contre-forts qui se terminent dans les caps de cette côte; le plus septentrional culmine dans le mont *Tmolus*, au nord du Caïstre, près des ruines de Sardes. La jonction entre le Taurus et l'Anti-Taurus s'effectue dans cette partie de l'Asie Mineure par les monts *Dindymène*, qui vont se joindre à l'Olympe. Une autre jonction du Taurus et de l'Anti-Taurus s'effectue par une chaîne de collines qui court à l'est de Sivas et de Césarée en contournant les sources du Mélas et en isolant ainsi le bassin de l'Euphrate de l'Asie Mineure.

Du même plateau de Bayazid part la chaîne des monts *Médiques*. qui court entre les lacs de Van et d'Ourmiah et sépare le bassin du Tigre du plateau de la Perse.

Enfin du mont Taurus, vers les sources du Pyrame, se détache un contre-fort qui va se joindre près de la mer au mont *Amanus* (Alma-Dagh), lequel se joint lui-même au Liban. Nous en parlerons en décrivant la Syrie.

§ IV. — *Bassins de l'Euphrate et du Tigre.*

Le bassin de l'Euphrate se partage en deux parties distinctes : la partie haute ou de l'Arménie, qui forme un vaste plateau compris entre les deux Taurus et se termine au défilé de Malatia; la partie basse ou de la Mésopotamie, qui n'est qu'une vaste plaine.

L'*Euphrate* est formé de deux rivières parallèles : la plus septentrionale descend du mont Abos dans le plateau d'Erzeroum; elle passe près d'*Erzeroum* (1), capitale de l'Arménie turque, peuplée de 50,000 habitants dont un tiers est chrétien, et bien fortifiée; elle est située dans une plaine nue à une hauteur de 1,600 mètres, et éprouve des froids très-rigoureux : c'est le boulevard de l'empire ottoman contre la Russie, le centre des routes qui vont du Caucase dans l'Asie Mineure et la Mésopotamie, la position militaire et dominante de toute l'Asie occidentale. — Au-dessous de cette ville, l'Euphrate traverse plusieurs défilés, passe à *Erz-Inghian*, premier campement des Ottomans au XIVe siècle, et se joint à son autre source à Kabban.

L'Euphrate méridional ou le *Mourad-Chaï* naît dans le mont Ararat, près de Bayazid, traverse un plateau très-élevé qui borde le lac de Van, passe à *Melezghird*, coupe ou contourne plusieurs contre-forts des monts Niphates et se réunit à l'autre Euphrate.

L'Euphrate, devenu un seul cours d'eau, passe près de *Malatia*, reçoit le *Mélas*, dont le bassin forme l'ancienne Cappadoce, et sort de son haut plateau par un long et profond défilé qui coupe entièrement la masse du Taurus; il court tortueusement à travers les contre-forts méridionaux de cette chaîne, arrose *Samosate*, autrefois ville considérable, et *Bir*, lieu de passage sur la route d'Édesse. Dégagé alors des montagnes, il coule à travers d'immenses plaines,

(1) *Erzeroum* signifie, en arménien : citadelle des Romains.

n'étant séparé de la Syrie que par des déserts; il arrose ainsi les ruines d'*Hiéropolis*, *Racca*, les ruines de *Tapsaque*, *Feloudjé*, où il devient facilement navigable et au-dessous de laquelle s'ouvre un canal qui joint l'Euphrate au Tigre, *Hella*, ville commerçante sur l'emplacement de *Babylone*, qui avait, selon Strabon, 16 lieues de tour. Il va s'unir au Tigre à *Kornah*, prend alors le nom de *Chat-el-Arab*, arrose *Bassora*, ville de commerce où les bâtiments remontent avec la marée, et finit à 15 lieues de cette ville par deux principales embouchures.

L'Euphrate ne reçoit à droite que des cours d'eau peu importants; mais à gauche il reçoit : 1° le *Beles* ou *Billicha*, qui arrose *Harran*, l'ancienne *Charræ*, patrie d'Abraham, où Crassus fut défait par les Parthes; il a dans son bassin *Offa*, l'ancienne Édesse, ville de 25,000 habitants, importante par ses murailles et sa position à l'entrée de la Mésopotamie, sur la route d'Alep à Mossoul; c'était la capitale d'un État puissant à l'époque des croisades; 2° le *Khaboras*, qui a dans son bassin *Merdin*, ville défendue par une citadelle et située dans l'intérieur des monts Masius; *Nisibe*, aujourd'hui déchue et qui était autrefois la place la plus importante de la Mésopotamie; *Singan*, séjour principal des hordes des Yézides; 3° le *Tigre* (Didjlet, la flèche) descend du Taurus par plusieurs sources; il traverse un plateau très-élevé, enceint d'un côté par les monts Taurus et d'autre côté par les monts Masius, contre-fort parallèle au Taurus; il arrose dans ce plateau *Diarbékir* (Amida), grande ville de 40,000 habitants située sur une montagne et qui paraît aussi forte que florissante. Au-dessous de *Djezireh* et après avoir reçu le *Khabour*, qui passe à *Sert* (Tigranocerte), il sort des monts Masius par une suite de chutes et de défilés, arrose les ruines de *Ninive*, puis la ville de *Mossoul*, peuplée de 40,000 habitants, et qui fait un grand commerce parce qu'elle est sur la route des caravanes de l'Inde. De là, il traverse d'immenses plaines, tantôt très-fertiles, tantôt formées de déserts de sable, et que parcourent les *Yézides*, tribus de pasteurs et de

pillards, adorateurs du feu, qui descendent des Assyriens. Le pays compris entre le fleuve et les monts Médiques se nomme le *Kourdistan*, nom sous lequel on comprend aussi le plateau du lac de Van jusqu'à Bayazid. De là, le Tigre arrive à *Bagdad*, qui s'élève comme une oasis au milieu des déserts : fondée en 762 par le khalife Almansour, elle devint la capitale de l'empire musulman et acquit la plus grande splendeur. Elle est aujourd'hui bien déchue, mais renferme encore 10,000 habitants, dont 50,000 Arabes, 40,000 Turcs et 10,000 chrétiens. Elle est défendue par une forte muraille et une petite citadelle, et présente, d'ailleurs, l'espect sale et misérable de toutes les villes de la Turquie. De là, le Tigre, que plusieurs canaux réunissent à l'Euphrate, arrose les ruines de *Séleucie* et de *Ctésiphon*, traverse de nouveau de grandes plaines désertes et se joint à l'Euphrate à Kornah. — Le beau pays où l'Euphrate et le Tigre coulent parallèles et voisins a été le centro des Assyriens, des Syriens, des Parthes, des Arabes : Babylone, Séleucie, Bagdad, situées en quelque sorte au milieu de l'ancien continent sur deux fleuves navigables, devinrent, soit par mer, soit par terre, l'entrepôt du commerce des Indes avec l'Asie occidentale, et ce fut la cause de leur puissance.

Les provinces de l'empire ottoman comprises dans le bassin de l'Euphrate sont : dans la région supérieure, l'Arménie et le Kourdistan; dans la région moyenne, l'Al-Djezireh ou Mésopotamie; dans la région inférieure, l'Irak-Arabi ou Babylonie. Il n'est pas de contrées plus fertiles en souvenirs : là erraient les troupeaux d'Abraham et de Jacob; là s'élevèrent les premières villes et les premiers empires connus ; c'est dans ces plaines qu'Alexandre renversa la puissance des Perses; c'est là que les Romains de Trajan et de Julien combattirent les Parthes; c'est là que les Musulmans Shiites et Sonnites se disputèrent l'empire. On y trouve tous les contrastes, toutes les températures, tous les climats, depuis les montagnes de l'Arménie, couvertes de neiges perpétuelles, couvrant de leurs pics sourcilleux l'espace entre les deux mers, et où

l'on éprouve les froids les plus rigoureux, jusqu'aux plaines sans ondulation de la Mésopotamie, couvertes de pâturages immenses, jusqu'aux forêts de palmiers et de citronniers de l'Irak-Arabi.

L'Arménie occupe, outre le haut bassin de l'Araxe, le haut bassin de l'Euphrate ou haute Arménie, et le haut bassin du Tigre, ou basse Arménie, toutes deux séparées par les monts Niphates. La première est fertile surtout en pâturages; la deuxième, en grains et en fruits. L'Arménie, qui, pendant deux mille ans et jusqu'au XIVe siècle, a formé un État indépendant, l'un des plus importants de toute l'antiquité, est encore habitée par des peuples dont l'origine se perd dans la nuit des temps; mais les invasions des derniers siècles ont forcé la plus grande partie à s'expatrier. Les Arméniens émigrés sont répandus dans toute l'Asie occidentale, la Russie, la Perse, la Hongrie; ils sont essentiellement marchands, se font remarquer par leur intelligence et leur aptitude à toutes les industries, mais aussi par leur esprit tortueux et leur cupidité. On compte qu'il sont disséminés dans l'empire ottoman au nombre de 1,900,000, dont 400,000 en Europe, et principalement à Constantinople. Les Arméniens forment une secte importante du christianisme : ils sont *eutychéens* (1), et reconnaissent pour chef le patriarche résident à Echmiadzin. On trouve de plus, dans l'Arménie, des Turcs, des Kourdes, etc. L'Arménie a de surface environ 8,000 lieues carrées, avec une population de 2 millions d'habitants.

La Mésopotamie se partage en quatre zones parallèles : la première est montueuse et s'étend sur le revers méridional du Taurus jusqu'à Djezireh ; la seconde zone est légèrement ondulée et s'étend du pied des montagnes jusqu'au mont Khabour ; les anciens la divisaient en Osrhoëne à l'occident, et Mygdonie à l'orient; la troisième zone s'étend jusqu'à Bagdad; c'est une vaste plaine

(1) La doctrine d'Eutychès ne reconnait qu'une seule *nature* en Jésus-Christ. Les Arméniens rejettent, d'ailleurs, la suprématie du siége de Rome, le purgatoire, les indulgences, etc.

cultivable, surtout sur les bords des deux fleuves, et qui est très-faiblement habitée; la quatrième zone s'étend jusqu'au confluent des deux fleuves : c'est l'ancienne Chaldée, jadis très-fertile, couverte de champs de blé et de vergers, aujourd'hui cultivée seulement sur les bords des fleuves.

Le Kourdistan, qui forme la partie orientale du bassin du Tigre, est habité par des peuples demi-sédentaires, demi-nomades, qui errent avec leurs troupeaux pendant l'été, et se réfugient dans les villages pendant l'hiver. Ils se gouvernent par eux-mêmes ou par des beys que le sultan agrée, mais qui sont réellement indépendants et souvent en guerre avec les pachas turcs. On croit que les Kourdes descendent des anciens Mèdes; ce sont les meilleurs cavaliers de l'Asie; ils combattent encore à la manière des Parthes.

La surface de la Mésopotamie et du Kourdistan est d'environ 16,000 lieues carrées, et sa population de 2 millions et demi d'habitants.

CHAPITRE VI

LA TURQUIE D'ASIE. — ASIE MINEURE OU ANATOLIE

La presqu'île de l'Asie Mineure figure un vaste plateau, dont les pentes formées par le Taurus et l'Anti-Taurus tombent successivement par étages sur les trois mers. Ce plateau, qui a environ 350 kilomètres de long, entre Kutaieh à l'ouest et Kaisarieh à l'est, et 220 kilomètres de large, entre Angora au nord et Konieh au sud, est un abrégé des grands plateaux de l'Asie centrale; les

montagnes y forment des vallées profondes et étroites qui ne sont parcourues que par des eaux courtes et torrentueuses; tout le littoral est fertile, pittoresque, découpé de golfes et de ports; le climat est l'un des meilleurs du monde.

Ce pays, jadis si peuplé et si riche, grâce à son admirable position entre les trois parties de l'ancien continent, a eu une immense influence sur les destinées de l'humanité; mais, aujourd'hui, les civilisations asiatique et européenne, qui se croisaient sur cette terre privilégiée, ont disparu; on n'y trouve presque plus de grandes villes, plus de monuments, plus de routes; l'industrie y offre encore quelques ressources, mais le commerce y est dans un état pitoyable, et sur plus d'un point l'on trouve la désolation et la stérilité. C'est dans le voisinage des mers et sur la partie occidentale du plateau que le sol est le plus fertile; la partie orientale, au contraire, forme comme une espèce de désert où l'on ne trouve guère que des pâturages et qui est totalement dépouillé sur plusieurs points.

L'Anatolie était divisée jadis en diverses régions presque entièrement physiques; c'étaient, en allant de l'est à l'ouest, sur la Méditerranée : la *Cilicie*, la *Pamphylie* et la *Lycie;* en remontant la côte de l'Archipel : la *Carie*, la *Lydie* et la *Mysie;* puis, au nord, sur la mer Noire : la *Bithynie*, la *Paphlagonie* et le *Pont;* enfin, le centre ou le plateau formait la *Phrygie*, la *Galatie* et la *Cappadoce*. C'est d'après ces divisions anciennes que nous allons décrire le pays; mais, auparavant, nous devons dire que, dans le XIVe siècle, l'Anatolie était divisée en un grand nombre de principautés turques qui furent successivement subjuguées par les Ottomans et qui donnent encore leurs noms à certains *eyalets* de la Turquie d'Asie. Ces principautés étaient celles de *Karaman* dans la Cappadoce et une partie de la Cilicie, avec Iconium pour capitale; de *Kermian* dans la Phrygie, de *Karasi* dans la Mysie, avec Pergame pour capitale; de *Sarou-Khan* dans la Lydie, d'*Aïdin* dans l'Ionie, de *Menteschê* dans la Casie, de *Tekich* dans la Lycie et la

Pamphylie, de *Hamid* dans la Pisidie et la Lycaonie, de *Kastamouni* dans la Paphlagonie, etc.

§ I. — *Cilicie, Pamphylie et Lycie.*

La *Cilicie* s'étendait d'Alexandrette à l'embouchure du Selinus; elle a formé, dans les premiers temps de l'histoire des Ottomans, une partie de la principauté de *Karaman*; on y trouve : *Payas*, au fond du golfe d'Alexandrette, sur les ruines d'*Issus*, célèbre par la victoire d'Alexandre sur les Perses; de l'autre côté du golfe se jette le *Djihoun* (Pyramus), qui naît à la jonction du Taurus avec l'Amanus, et dont la vallée, naturellement fertile, reste sans culture, et n'est habitée que par quelques tribus de Turkomans.

A l'ouest du cap Cara-Dagh, la côte forme un nouveau golfe, où l'on trouve les embouchures du Sarus et du Cydnus.

Le *Sarus* ou *Sihoun* naît sur le plateau d'Asie Mineure, dans la Karamanie, au nord du Taurus; il traverse la chaîne dans un profond défilé, connu sous le nom de *Porte de Judas*, arrose *Adana*, située dans un district riche en bois de construction pour la marine, et va se perdre dans la mer.

Le *Cydnus* descend du revers méridional du Taurus, arrose *Tarsous*, ville florissante, peuplée de 30,000 habitants, et finit dans la plaine du Sarus, un peu à l'ouest de ce fleuve.

En suivant la côte, on rencontre l'embouchure du *Lamas*, petit fleuve qui séparait la Cilicie *Campestris* de la Cilicie *Trachæa* (montagneuse); les montagnes se rapprochent alors de la côte, et l'on trouve à quelque distance *Selefkeh* (Seleucia Trachæa), sur la rive droite du *Selef*, où se noya l'empereur Frédéric II. Ensuite, la côte remonte, au nord-ouest, pour former le grand golfe de *Satalia;* on y trouve les ruines de *Sélinonte* (Trajanopolis), où mourut Trajan, et enfin l'embouchure du *Sélinus*.

La *Pamphylie*, qui formait avec la Lycie l'état turc de *Lekieh*, occupait le pourtour du golfe de Satalia jusqu'au cap *Kelidonia*.

Sur la côte septentrionale du golfe, on trouve les embouchures de l'*Eurymédon*, célèbre par la victoire de Cimon sur les Perses, et du *Cataractès*, qui descend du plateau central et traverse la Taurus; puis *Satalia* (Attalée), bâtie en amphithéâtre au pied du Taurus, et peuplée de 7,000 à 8,000 habitants; elle était célèbre au temps des croisades et est encore florissante.

La *Lycie* occupait l'extrémité d'un promontoire saillant vers le sud, entre le cap Kelidonia et le golfe de Macri; on trouve sur ses côtes les petites îles de Kelidonia, les ruines de *Myra* et celles de *Patara*.

§ II. — *Carie, Lydie et Mysie.*

A *Macri*, qui offre le meilleur mouillage du littoral, commence le littoral de la *Carie*, qui remontait, au nord-ouest, jusqu'à l'embouchure du Méandre et formait dans le moyen âge l'état turc de *Menteschè*. Après le golfe de Macri, la côte commence à se relever et devient de plus en plus dentelée; toutes les presqu'îles qu'elle forme constituaient la province grecque de la *Doride*. On y trouve le golfe de *Doride*, au delà duquel est le promontoire de *Crio*, avec un village bâti sur les ruines de *Cnide*. De là, on entre dans le golfe de *Cos*, ou golfe *Céramique*, au nord duquel est *Boudroum* (l'ancienne Halycarnasse), port défendu par une mauvaise citadelle. Au nord du promontoire de Boudroum est le golfe d'*Hassem-Kalessi*, où l'on trouve *Palatscha*, misérable village bâti sur les ruines de *Milet*, au sud et près de l'embouchure du Méandre.

Le *Mendres* (Méandre), grande rivière, célèbre par ses sinuosités, formait au sud la limite de la *Lydie* ou de la province grecque d'*Ionie*; ce fleuve naît dans un petit lac, sur le plateau central; il descend les flancs occidentaux du plateau par une gorge que défend le fort de *Kanosi*, se grossit à gauche du *Lycus*, qui arrose les ruines de *Laodicée*, passe près de *Guzel-Hissar* (l'ancienne Magnésie du Méandre), et finit au nord des ruines de Milet.

En contournant le promontoire formé par le mont Mycale, on trouve : *Scala-Nova* (Neapolis), ville commerçante de 10,000 habitants, protégée par des forts, et au-dessus *Ayalask*, misérable hameau bâti sur les ruines d'*Éphèse*, et situé à l'embouchure du *Caystre*, petit fleuve qui naît dans les monts *Tmolus* et *Messogis* par plusieurs bras. Le cap *Myonèse*, à l'ouest des ruines de *Lebedos*, ferme au nord le golfe d'Éphèse, au-dessus duquel est la baie de *Siadjick*, où l'on trouve les ruines de *Téos* et le fort de *Siadjick*. — La côte projette ensuite, à l'ouest, le grand promontoire de *Clazomène*, dont la côte occidentale, en face de l'île de Chio, présente la baie de *Tschesmé*, avec un port fameux par la bataille de 1770, où les Russes détruisirent la flotte turque. En doublant le cap *Kara-Bouroum*, on trouve le beau golfe de Smyrne, qui, avec ses contours sinueux, n'a pas moins de 40 à 45 kilomètres de profondeur. Sa côte orientale est à peu près parallèle à sa côte occidentale et forme au nord la presqu'île de *Phocée*, qui, avec le cap Kara-Bouroum, ferme l'entrée du golfe.

Smyrne, l'entrepôt de tout le commerce du Levant, la ville la plus européenne, la plus civilisée de toute la Turquie, s'élève en amphithéâtre au bord de la mer, sur les flancs du mont *Sipyle*; elle a un bon port défendu par deux châteaux. Comme la plupart des cités orientales, elle est mal bâtie et mal percée; l'intérieur est sale et aussi triste que l'apparence extérieure est séduisante; le quartier franc est le seul construit à l'européenne. La population évaluée à 120,000 habitants, se compose de Turcs, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs et d'Européens (15,000 environ). On attribue sa fondation à Alexandre le Grand; elle fut la capitale de la principauté turque d'*Aïdin*, qui comprenait toute l'Ionie; prise par Tamerlan en 1402, elle passa sous la domination ottomane en 1409. La *Smyrne* d'Homère paraît avoir été à 3 kilomètres plus au nord-ouest, vers la fontaine des *Bains de Diane*. Les environs sont d'une fertilité extrême.

Dans le golfe de Smyrne vient se jeter le *Sarabat* ou *Hermus*,

né dans le mont Dindymène. Sa vallée est large et formée de belles plaines, où il arrose *Kolah ;* au-dessous de cette ville, il tourne à l'ouest et passe à *Magnésie*, ville d'un aspect agréable, peuplée d'environ 15,000 habitants, et renommée pour son commerce de cotons. L'Hermus reçoit, à gauche, le *Pactole*, qui arrose le village de *Sart*, bâti sur les ruines de l'ancienne *Sardes*, la capitale de l'Asie Mineure.

L'Hermus séparait la Lydie de la *Mysie*, dont la côte formait la province grecque d'*Éolie*, et qui s'étendait jusque vers la presqu'île de Cyzique, dans la Propontide. On y trouve d'abord la presqu'île de *Phocée*, qui présente au sud la baie de Phocée la vieille, berceau de Marseille, et au nord celle de Phocée la nouvelle, défendue par un fort ; enfin, plus au nord, on rencontre la baie de *Cumes*.

Au delà de la presqu'île de Phocée, la côte de Mysie forme deux grands golfes, ceux de *Sanderli* et d'*Adramit*, séparés par la pointe de Cydonie, en face de l'île de Lesbos. Au fond de la première se jette le *Caïcus*, qui naît dans les rameaux occidentaux du Kodja-Dagh, et va finir en aval de *Pergame*, ancienne capitale des rois de la dynastie d'Attale, ancienne capitale du royaume ottoman de *Karasie*, située au pied d'une colline que dominait l'Acropolis, et au milieu d'une plaine renommée pour son coton.

Entre ce golfe et celui d'Adramiti, sont les ruines de *Cydonie*, jolie ville grecque, célèbre dans le siècle dernier par ses établissements d'instruction, et dont les Turcs ont dispersé les habitants dans tout l'Archipel. On trouve ensuite *Adramit*, au fond du golfe, situé au pied du mont Ida, au milieu d'une plaine fertile en oliviers.

Entre le cap Baba et le cap Sigée, se trouve *Eski-Stamboul* (Alexandria Troas), grande ville bâtie par Alexandre, et dont les ruines ont servi aux constructions de Constantinople pendant deux siècles.

Au nord du cap Sigée est l'embouchure du *Simoïs*, qui descend

du mont Ida à travers la vallée d'Ænaï, arrose, à gauche, *Pounar-Bachi*, bâti sur l'emplacement présumé de *Troie* ou *Ilion*, dont la citadelle (Pergame) couronnait la hauteur, et après un cours de 75 kilomètres, va finir à l'entrée de l'Hellespont. Le Simoïs confondait autrefois ses bouches avec celle du *Scamandre*, cours d'eau de 17 kilomètres, situé plus au sud, que l'on a détourné aujourd'hui au sud-ouest par un canal allant aboutir en face de Ténédos.

Sur la côte de la Propontide, on trouve les embouchures de plusieurs petites rivières : la plus célèbre est le *Granique*, qui descend des rameaux septentrionaux du mont Ida, et sur les bords duquel Alexandre battit les Perses.

§ III. — *Bithynie, Pont et Paphlagonie.*

La province de *Bithynie* s'étendait depuis l'embouchure du Tarsius jusqu'à celle du Parthénius. Elle a été la première grande position des Ottomans. On y trouve d'abord, sur la côte de la Propontide, la presqu'île de Cyzique, où s'élève aujourd'hui le village de *Peramo*, situé sur l'emplacement de *Cyzique*, si célèbre jadis par ses ports, ses arsenaux et ses fortifications.

Entre la presqu'île et l'ouverture du golfe de Moudania, se jette le *Sousegherlu* (Macestus), qui descend du revers septentrional du *Codja-Dagh*, et se grossit d'un grand nombre d'affluents, dont les plus célèbres sont, à droite, le *Rhyndacus*, qui traverse le lac d'*Aboulioun*, et le *Niloufer* (Horisius), dont les deux sources comprennent entre elles le mont Olympe. Sur les pentes septentrionales de cette montagne, s'élève en amphithéâtre la ville de *Brousse* (Prusa), ancienne résidence des rois de Bithynie et des sultans ottomans, une des plus belles de la Turquie. Elle fait un commerce qui s'étend jusqu'aux confins de l'Asie, a des fabriques renommées de tapis et de soieries, la soie étant le plus riche produit du pays, possède 125 mosquées, de belles fontaines, des

eaux thermales et 100,000 habitants. Elle est entourée de murs flanqués de tours, et protégée par une citadelle qui couronne le mont Olympe : ses environs sont délicieux.

Au fond du golfe de Moudania (Cius) se déversent les eaux du lac *Ascanius*, à la pointe orientale duquel était *Nicée*, célèbre par le concile de 412 et la bataille de 1097, gagnée par les croisés sur les Seldjoucides : c'est aujourd'hui un misérable village du nom d'*Iznik*.

Le golfe de *Nicomédie*, ancien golfe d'*Astacus*, est très-profond et s'enfonce dans les terres jusqu'à *Nikomid* ou *Ismid*, village bâti sur les ruines de *Nicomédie*, prise par les Ottomans en 1330. La côte septentrionale de ce golfe remonte au nord-ouest, pour former ensuite, dans la direction du nord-est, le *Bosphore de Thrace*. A l'entrée du détroit se trouve d'abord le village de *Kadi-Keui*, l'ancienne *Chalcédoine*, et ensuite *Scutari*.

En sortant du Bosphore pour entrer dans la mer Noire, on trouve *Riva*, petit port dans une baie assez accessible ; *Kalpé*, petite ville remarquable par les belles forêts qui l'avoisinent. La côte dessine alors de Kalpé à Héraclée, un golfe très-ouvert, au fond duquel vient se jeter le *Sankaria* (Sangarius).

Ce fleuve naît sur le plateau qui domine *Angora* (Ancyre) ; il arrose cette ville, ancienne capitale de la Galatie, qui est encore assez florissante, et célèbre par la victoire de Tamerlan sur Bajazet ; elle est fermée par une double enceinte et a une population de 20,000 habitants. Son territoire est nu, mais fertile en pâturages, où s'élèvent des chèvres renommées pour la beauté de leur poil. Après de nombreux détours, où il baigne les ruines de *Gordium*, situées au pied du mont Gordion, et celles de *Pessinunte*, le Sangarius descend du plateau ; il reçoit à gauche le *Poursak* (Tymbrius), qui descend du mont Dindymène, arrose *Kutayé* ou *Koutaieh* (Cotyœum), grande ville de 30,000 habitants, ancien chef-lieu de la principauté turque de *Kermian*, et *Eskischehr* (Dorylée), célèbre par la bataille de 1097, gagnée par les croisés,

et dont les environs ont été le berceau de la puissance ottomane (1). Le fleuve remonte ensuite au nord-ouest, jusqu'à son confluent avec le *Gallus*, qui descend du mont Olympe; il tourne alors définitivement au nord et coule ainsi jusqu'à la mer.

Après avoir dépassé sur la côte la petite ville déchue d'*Héraclée*, on arrive à l'embouchure de *Parthénius*, où commence la *Paphlagonie*, qui formait, dans les premiers temps de l'histoire des Turcs, le royaume de *Kastamouni*. Le Parthénius, né sur le plateau d'Angora, arrose *Karadjour*, *Tcherkis*, et finit au sud d'*Amasra*, petite ville de 6,000 habitants, avec un bon port; la campagne d'alentour est d'une grande fertilité.

Au delà d'Amasra, on trouve encore les petits ports de *Kidros* et d'*Ineboli;* puis, vers la pointe la plus septentrionale de la côte, *Sinope*, petite ville située sur l'isthme d'une presqu'île, et qui possède deux rades, l'une au nord-ouest, l'autre au sud-est : celle-ci est bonne pour la marine militaire et la seule fréquentée. Sinope avait un chantier de construction et était le premier arsenal maritime des Turcs avant qu'ils eussent pris Constantinople : c'est le point le plus vulnérable de toute l'Asie Mineure; les Russes l'ont l'incendié en 1853.

Au delà de Sinope commence le *Pont*, et l'on y trouve l'embouchure du *Kizil-Ermak* (Halys), le fleuve le plus considérable de l'Anatolie par la longueur de son cours et le volume de ses eaux. Il naît sur les pentes méridionales du plateau de la petite Arménie, et arrose *Sivas* (Sébaste), ancienne capitale de ce pays, aujourd'hui chef-lieu d'une province turque, située dans une haute plaine très-fertile ; elle est entourée de murs, flanquée de tours, avec une vieille citadelle sur une hauteur. Sa population est évaluée à 35,000 habitants. C'est, avec Erzeroum, la clef de la Turquie du côté de l'orient, comme ouvrant la route du plateau d'Anatolie. L'Halys passe ensuite au pied des pentes du mont Argis-Dagh, et

(1) Voir livre II, ch. III, § I.

reçoit un petit ruisseau qui vient de *Kaisarieh* (Césarée), ancienne capitale de la Cappadoce; il remonte vers le nord à travers la Galatie, se grossit d'un petit affluent passant à *Yousgat*, ville de 10,000 habitants, renfermant d'assez beaux édifices; sépare la Paphlagonie du Pont, et, après de grands et nombreux détours, vient finir au-dessous de *Bafra*, dans la mer Noire.

Au-dessous de l'embouchure de l'Halys, on trouve sur la côte le petit port très-fréquenté de *Samsoun* (Amisus), puis l'embouchure de l'*Iekil-Ermak* (Iris). Ce fleuve est formé de deux bras parallèles qui naissent sur le plateau de la petite Arménie; l'Iris occidental passe près de *Tokat*, grande ville de 40,000 habitants, située dans une belle vallée, et bâtie sur trois collines, séparées par des ravins et couronnées de petits forts. Elle fait un grand commerce de soieries et de cuivre, qu'on exploite aux environs. De là, l'Iris tourne vers le nord, arrose *Amasieh* (Amasia), grande ville autrefois très-florissante, qui n'a plus que 10,000 habitants : c'est la patrie de Strabon; il traverse une gorge au nord de laquelle il reçoit, à droite, près des ruines d'*Eupatoria*, l'Iris oriental, qui n'arrose aucun lieu remarquable, mais qui ouvre la grande route de Constantinople à Erzeroum; enfin il se termine dans le golfe de Samsoun.

On trouve ensuite, sur la côte, l'embouchure du *Thermodon*, puis de misérables petits ports de pêche et de cabotage, dans des positions magnifiques et dans des territoires très-fertiles, *Ounieh*, *Kerisoun* (l'ancienne Cerasus), *Tireboli*, enfin *Trébizonde* (Trapezus), ville déchue, qui possède encore 30,000 habitants, importante par ses fortifications, mais ayant une mauvaise rade. Cette ville, ancienne capitale d'un empire fondé par les Comnène et détruit en 1452, est assise sur les flancs d'une colline et ceinte de murailles. C'est un des grands centres de commerce entre Constantinople et l'Asie intérieure, et l'une des clefs de l'Anatolie.

Au delà de Trébizonde, on ne trouve plus que Batoum, dont nous avons déjà parlé.

§ IV. — *Galatie, Phrygie et Cappadoce.*

Les bassins du Sangarius et de l'Halys nous ayant donné les lieux les plus importants de la *Galatie* et de la *Cappadoce*, il ne reste plus à parler que de la *Phrygie*, noyau du plateau d'Asie Mineure, haut pays plat entrecoupé de lacs, de déserts et de marécages, où l'on ne trouve guère à citer que *Konieh* (Iconium), ville déchue, ancienne résidence des sultans Seldjoucides de Roum, ancien chef-lieu de la principauté turque de *Karaman*, près de laquelle se livra, en 1833, une bataille entre les troupes de Méhémet-Ali et celles du sultan Mahmoud. Konieh est située à l'est et au pied du mont Lycaon, non loin d'un petit lac.

Tout l'intérieur de l'Asie Mineure, qui renfermait jadis tant de villes florissantes, n'est plus habité que par les hordes nomades des Turkomans, descendus autrefois de la haute Asie et ayant conservé les mœurs pastorales et hospitalières de leurs ancêtres; ils se gouvernent par eux-mêmes et ne payent qu'un tribut au sultan.

L'Asie Mineure a une surface de 130,000 kilomètres carrés. On estime que sa population, qui était, dit-on, autrefois de 25 millions d'habitants, n'est pas aujourd'hui de plus de 7 millions, dont 2 millions de chrétiens. La population musulmane est composée de peuplades errantes et de peuplades sédentaires : celles-ci sont les *Osmanlis*, les descendants des conquérants, qui se considèrent comme la race la plus noble de tout l'empire, et qui ont, en effet, gardé la plupart des vertus de leurs ancêtres, le courage, la dignité, la loyauté, le zèle religieux; ils regardent Constantinople et la Turquie d'Europe comme un campement et des postes avancés, et l'Asie Mineure, d'où sont sortis les fils d'Osman, comme le vrai centre de l'empire. La perte du Caucase a rendu ce centre très-vulnérable.

§ V. — *Les îles de l'Asie Mineure.*

1° *Chypre* (Cyprus), qui a 300 kilomètres de long sur 120 de

large, jadis riche et peuplée, aujourd'hui déserte et ruinée ; sa forme est à peu près celle d'un parallélogramme, dont les quatre sommets seraient marqués par les caps *Salizano* et *Cormachiti* au nord, *Grego* et *Gatte* au sud, et qui se prolongerait au nord-est par un promotoire très-effilé jusqu'au cap Saint-André. Une chaîne de montagnes, plus ou moins sinueuse, la parcourt depuis le cap Saint-André au nord-est jusqu'au cap Blanc au sud-ouest ; le point culminant est le mont *Sainte-Croix* (Olympe), qui jette un contre-fort vers l'est. Entre la chaîne et ce contre-fort s'étend une vallée où l'on trouve la capitale, *Nicosie*, grande et forte ville située sur un petit cours d'eau qui se jette au nord du cap Grego, près de *Famagouste*, ville forte. Sur la côte du sud, au pied du mont *Sainte-Croix*, se trouvent les ruines d'*Amathonte ;* sur celle du sud-ouest, au nord du cap Blanc, sont les deux *Paphos ;* au nord de Nicosie et au pied des montagnes, *Cythère*.

Cette île, l'une des plus fertiles de la Méditerranée, produit du blé, de l'huile, de la soie, du coton, de la garance, etc. On estime que sa population n'excède pas 60,000 habitants, dont 15,000 pour sa capitale. Le meilleur port de l'île est *Famagouste ;* mais sa rade la plus fréquentée est *Larnaca*, sur la côte méridionale.

Dans la décadence de l'empire grec, cette île eut des souverains particuliers ; Richard Cœur-de-Lion les en dépossséda et la donna à la famille de Lusignan, des mains de laquelle elle passa aux Vénitiens. Les Turcs en firent la conquête en 1571. C'est une possession très-importante, et d'où l'on domine les côtes de l'Anatolie, de l'Égypte et de la Syrie.

2° *Rhodes*, si célèbre dans l'antiquité par ses lois, sa civilisation et ses richesses, aujourd'hui ruinée, mais toujours importante par sa situation, qui commande la navigation de la Méditerranée orientale. Elle s'étend, dans sa plus grande longueur, du sud-ouest au nord-est, en face de la côte de l'ancienne Doride. La ville, située à l'extrémité septentrionale de l'île, est une des places les plus fortes de la Turquie, et son port un de ses principaux établissements

maritimes. Elle a été prise par les Turcs sur les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, en 1523.

Les autres îles principales sont :

Susam (Samos), île grecque et chrétienne, en face d'Éphèse, qui se gouverne par elle-même sous la protection du sultan ; — *Chio* (Chios), séparée par un étroit canal du promontoire de Clazomène, autrefois la plus riche et la plus civilisée de l'Archipel, ruinée par les Turcs en 1822, et de 100,000 habitants réduite à 14,000 ; — *Mételin* (Lesbos), florissante et peuplée avec de beaux ports militaires ; — *Ténédos*, la clef de l'*Hellespont*, etc.

CHAPITRE VII

TURQUIE D'ASIE. — LA SYRIE ET L'ARABIE

§ I. — *Montagnes de Syrie.*

Nous avons vu que du mont Taurus vers les sources du Pyrame se détache la chaîne des monts Amanus. Les monts *Amanus* (Alma-Dagh), qui se rapprochent au sud-est de la Méditerranée, séparent la Cilicie de la Syrie, en laissant seulement deux étroits passages, l'un vers l'Euphrate appelé *Portes Amaniques*, de Marach à Aïntab, l'autre, vers la mer, appelé *Portes Syriaques*, d'Alexandrette à Antioche ; ces deux cols sont célèbres dans toutes les invasions faites dans l'Asie intérieure, et notamment dans celle d'Alexandre, qui livra près du dernier la bataille d'Issus.

L'*Amanus* se termine, sur la rive droite de l'Oronte, par le mont *Pierus*, dont les hauteurs couronnent la basse vallée du

fleuve, et par elles il se joint, sur l'autre rive, au mont *Cassius*, grand pic situé au sud d'Antioche, et où commence le *Liban*.

La chaîne du Liban s'étend du nord au sud, dans la Syrie, en suivant les sinuosités de la côte, et se partage en deux branches principales : le *Liban* proprement dit, qui s'élève à une bauteur de 3,400 mètres, s'étend au sud-est de Tripoli entre l'Eleuthérus et le Léontès, et se prolonge par les montagnes de Judée et le mont Thabor vers Jérusalem; l'*Anti-Liban*, situé du côté des plaines de Damas, qui s'élève à 4,800 mètres. Le Liban et l'Anti-Liban forment vers Balbek une étroite vallée, l'ancienne *Cœlé-syrie*, où coulent en sens inverse les deux rivières de l'Eleuthérus et du Léontès. L'Anti-Liban se prolonge d'un côté à l'est de l'Eléuthérus, formant ainsi la ceinture occidentale de l'Oronte, tandis que de l'autre côté il forme la ceinture orientale de la vallée du Jourdain. Quant à la ceinture orientale du bassin de l'Oronte, elle est formée par une chaîne assez mal définie, se rattachant au nord à l'Amanus vers Aïntab, et composée de montagnes à formes coniques, d'une connexion peu certaine et qui, à l'instar des montagnes d'Algérie, sont le plus souvent unies par leurs bases ou s'effacent à l'est vers le désert d'Arabie en vastes plateaux, tels que ceux d'Alep et de Damas.

La chaîne du Liban se compose donc, en définitive, de deux chaînes reliées par l'Anti-Liban au nord de Damas : l'une orientale, peu prononcée dans le nord à l'est de l'Oronte, et mieux dessinée dans le sud par le prolongement de l'Anti-Liban à l'est du Jourdain; l'autre occidentale, comprenant le Liban et les montagnes de Judée qui en sont le prolongement. Le Liban, avec sa masse de 4,000 mètres qui se dresse brusquement au bord de la mer, ses pics éblouissants de blancheur, ses flancs couverts des plus belles forêts, ses anfractuosités garnies de villages et de couvents fortifiés, ses torrents tombant des plus grandes hauteurs, la riche végétation de ses rampes, son ciel d'une splendide sérénité, la belle mer qu'il borde, le voisinage du désert, les souvenirs his-

toriques qu'on y trouve à chaque pas, présente l'aspect le plus majestueux, les contrastes les plus poétiques et forme l'une des chaînes les plus intéressantes du monde.

Les hauteurs qui, sous le nom de *Djebel-Seir* et *Djebel-Hairas*, s'élèvent au sud de la mer Morte et serpentent dans la partie nord-ouest de l'Arabie, sont les dernières sommités du Liban, dont un contre-fort va se terminer par le point culminant du *Sinaï* au fond de la mer Rouge. On considère le Liban comme se prolongeant au sud-ouest à travers l'isthme de Suez, pour aller en Afrique continuer la ceinture du versant de l'océan Indien, tandis qu'au sud et au sud-est ses extrémités se perdent dans les déserts élevés du nord de l'Arabie. Cette presqu'île semble occupée par un immense plateau surmonté et couronné de montagnes qui, à ce que l'on croit, s'étendent sans ordre dans toutes les directions, tantôt s'élevant à de grandes hauteurs, tantôt interrompues par des plaines vastes et arides; la principale chaîne paraît longer la côte de la mer Rouge jusqu'au cap Bab-el-Mandeb.

§ II. — *Côtes et villes de la Syrie.*

La longue lisière de pays qui est comprise entre le Liban et la Méditerranée, si peuplée, si fertile, si policée dans les temps anciens, théâtre de tant de merveilles et de révolutions, est aujourd'hui déserte, barbare, aride, et les débris des vingt races d'hommes qui ont passé sur cette terre célèbre végètent au milieu des ruines. Parmi les peuples qui l'habitent, nous citerons les *Syriens*, anciens possesseurs du pays, confondus avec les *Grecs*, qui le leur enlevèrent, puis les *Arabes* et les *Turcs*, qui tour à tour en firent la conquête; on y trouve aussi, outre des Juifs, des tribus venues de tous les points de l'Orient : les *Ansaris*, les *Mutualis*, les *Druses*, les *Maronites*, des *Kourdes* et des *Turkomans*. Les Arabes forment la principale population des campagnes, et des hordes de *Bédouins*, ou Arabes nomades, sont répandues dans les plaines qui s'étendent

à l'est de la mer Morte jusque vers l'Euphrate ; les Turcs et les Grecs habitent les villes ; les Kourdes et les Turkomans se rencontrent surtout dans la vallée de l'Oronte, et les autres peuplades résident dans les montagnes. C'est dans l'intérieur du Liban, ou la *Montagne*, qu'habitent les deux peuples célèbres et souvent ennemis des Maronites et des Druses. Les premiers sont catholiques et, depuis le temps des croisades, placés sous la protection de la France ; nous aurons souvent à en parler dans le cours de cette histoire. Les *Ansaris*, qui adorent le soleil, se trouvent aussi dans le Liban, tandis que les *Mutualis*, musulmans, sont retirés dans l'Anti-Liban.

La superficie de la Syrie est évaluée à 120,000 kilomètres carrés ; sa population à 1,850,000 habitants, dont 900,000 musulmans (Turcs, Arabes, Kourdes, etc.), 20,000 Mutualis, 80,000 Druses, 250,000 Maronites, 345,000 Grecs, 165,000 Israélites.

Les deux principaux fleuves de la Syrie sont le Jourdain et l'Oronte, dont les vallées sont opposées par le sommet ; au couchant de ces deux cours d'eau, quelques ruisseaux ou torrents s'échappent vers la Méditerranée ; au levant, quelques autres vont se perdre dans la région des déserts. Le pays se trouve ainsi divisé en deux régions bien distinctes : le pays de montagnes et le pays plat.

La région montagneuse occupe le centre de la Syrie, c'est-à-dire qu'elle comprend le Liban et l'Anti-Liban, avec les montagnes de Judée qui lui font suite à l'ouest du Jourdain ; la région plate comprend tout le littoral et la chaîne orientale de Syrie, avec les plateaux d'Alep et de Damas qui la bornent à l'est, et les bassins de l'Oronte et du Jourdain qui la limitent à l'ouest. La région montagneuse fournit de l'huile, du vin, de la soie et des bois de chauffage et de construction ; le pays plat produit des céréales, des fruits de toute espèce et du tabac ; la partie la plus naturellement fertile est la région orientale, mais le voisinage des tribus nomades empêche de la cultiver. Les seuls minéraux qu'on y trouve sont le fer et la houille en petite quantité, le sel et l'asphalte. Le climat

est très-chaud dans les plaines de l'est et sur les côtes, tempéré dans les vallées ou dans la montagne.

La côte de la Syrie est presque droite et légèrement inclinée au sud-ouest ; elle offre peu de bons ports ; au sud, depuis l'isthme de Suez jusqu'au mont Carmel, s'étend l'ancienne *Palestine*, plaine unie, bordée à l'est par les montagnes de Judée, arrosée seulement par quelques torrents et néanmoins très-fertile. Les principaux ports qu'on y rencontre sont :

1° *El Arish* (Rhinocolura), place forte située à l'entrée du désert de Syrie et appartenant à l'Égypte ; prise par les Français en 1799.

2° *Gaza*, petite et ancienne ville, clef de la Syrie du côté du sud, située à 5 kilomètres de la mer, dans une plaine fertile en dattes et cannes à sucre ; prise par Alexandre et Napoléon.

3° *Ascalon*, dont il ne reste plus que des ruines, sur les bords d'un torrent descendu des montagnes de Judée ; bataille de 1099, gagnée par les croisés sur les musulmans.

4° *Jaffa* (Joppé), petit port, le plus voisin de Jérusalem ; la ville, bâtie en amphithéâtre, est assez faiblement fortifiée.

5° *Kaisarieh* (Césarée), importante au temps des croisades, aujourd'hui déserte.

6° *Kaïfa*, petite ville située au pied du mont Carmel, au sud d'une baie où se jette le *Kison*.

7° *Saint-Jean-d'Acre* (Acco ou Ptolémaïs), ville très-forte et très-célèbre au temps des croisades ; prise par Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion ; assiégée vainement par Bonaparte en 1799 ; prise par les Anglais en 1840 sur les troupes du pacha d'Égypte, Méhémet-Ali. Elle est entourée par la mer de trois côtés, et n'est accessible du côté de la terre que par un point défendu par un fort. C'est la ville la plus méridionale du littoral de la *Phénicie*, qui s'étendait du mont Carmel à Laodicée. Elle n'a plus que 6,000 à 7,000 habitants.

8° *Sour* (Tyr), la reine des mers dans l'antiquité, la capitale de

la Phénicie, qui tint pendant un an Alexandre devant ses murs; ce n'est plus qu'une chétive ville de 2,000 à 3,000 âmes.

9° *Seyde* (Sidon), sur un plateau peu élevé, ville nouvelle avec une rade ouverte, l'ancienne Sidon était à 8 kilomètres plus à l'est. Seyde est l'entrepôt du commerce qui vient de l'intérieur par Damas et Balbek.

10° *Beyrout* (Berytus), importante dans l'antiquité et du temps des croisades, aujourd'hui port fréquenté.

11° *Tripoli* (Tripolis) est située dans une petite plaine entre la mer et le Liban, au sud de l'embouchure de la *Kadicha*; elle a un port défendu par un château.

12° *Tortosa* (Orthosia), misérable village en face d'un îlot sur lequel était la grande ville d'Aradus.

13° *Ladikieh* ou *Latakieh* (Laodicée), fondée par Séleucus Nicator, est la plus jolie ville de Syrie; elle est bien bâtie et située sur un promontoire qui s'avance vers l'île de Chypre; son port ne peut recevoir que de petits bâtiments. Elle fait un grand commerce de vins et de tabac avec l'Égypte. 7,000 habitants.

Les principaux cours d'eau qui arrosent cette côte sont: 1° le *Kison*, torrent qui coule du sud-est au nord-ouest à travers la vallée d'*Esdrelon*, la plus fertile de la Judée, qui s'ouvre entre le mont *Thabor* (600 mètres) à l'est, et le mont *Carmel* (650 mètres) à l'ouest; cette vallée a été le lieu de campement de toutes les nations qui ont envahi la Judée, depuis Nabuchodonosor jusqu'à Napoléon; on y trouve *Nazareth*, *Cana*, au nord-ouest du mont Thabor, sur la route d'Acre à Damas, et une foule d'autres lieux célèbres.

2° Le *Kasmié* (Léontès), qui naît dans la *Cœlésyrie* (Syrie creuse), au pied des ruines de *Balbek*, l'ancienne et opulente Héliopolis, coule du nord-est au sud-ouest dans une vallée très-profonde et très-fertile entre le Liban et l'Anti-Liban, et finit à 10 kilomètres au nord de Tyr. La vallée du Léontès, qui a environ 40 kilomètres de long sur 13 ou 14 kilomètres de large, est habitée aujourd'hui par les *Mutualis*.

3° L'*Eleutherus* (aujourd'hui *Naar-el-Kebir*) descend des plus hautes sommités du Liban, qu'habitent les *Ansaris*, descendants des anciens sectateurs du *Vieux de la Montagne ;* il finit au nord de Latakieh.

4° L'*Oronte* naît sur le revers oriental de l'Anti-Liban et court parallèlement à cette chaîne du sud-est au nord-ouest; il arrose *Hems* (Émèse), ville de 3,000 à 4,000 habitants; *Hamath* ou *Hama* (Épiphanie), ville de 7,000 à 8,000 habitants, dans une gorge où passe la route d'Alep à Damas; *Famieh* (Aphamée), ville à moitié ruinée, à l'origine d'un petit lac qui traverse le fleuve, et célèbre par ses pâturages, où jadis se nourrissaient, dit-on, 30,000 cavales et 300 étalons; *Antakieh* (l'ancienne Antioche), autrefois la métropole de l'Orient, aujourd'hui réduite à 10,000 habitants, des 600,000 qu'elle avait au temps des Romains; elle a été prise par les croisés en 1097, et détruite par les mameluks en 1269. Au-dessous d'Antakieh, le fleuve, passant entre le Piérus, à droite, et le Cassius, à gauche, va se jeter dans la mer, un peu au sud des ruines de l'ancienne *Séleucie*.

§ III. — *La Palestine.*

Au sud de la Syrie, entre les deux Libans, se trouve le bassin intérieur du *Jourdain*, qui compose la plus grande partie de l'ancienne *Palestine* ou *Judée*. Cette rivière si célèbre naît dans le mont *Hermon*, sur le revers occidental de l'Anti-Liban, traverse le lac Méron, puis le lac de *Tabarieh* (Genesareth ou Tibériade), à l'ouest duquel était la *Galilée*, où l'on trouve le mont *Thabor*, sommité détachée du Liban et célèbre par la victoire des Français sur les Arabes en 1799. Le Jourdain, en sortant du lac Tabarieh, continue à couler au midi, en laissant à l'ouest tout le pays de *Samarie*, dans lequel on trouve *Sebasta*, petit village qui remplace l'ancienne *Samarie*, capitale des rois d'Israël; *Naplouse* (Sichem et Néapolis) et *Rihah*, misérable hameau sur les ruines de

Jéricho. Puis il se jette, après un cours de 160 kilomètres, dans le lac *Bahr-el-Louth* (mer Morte ou lac Asphaltite). Ce lac, si remarquable physiquement et historiquement, est enfermé entre les murailles noirâtres de deux chaînes âpres et arides qui lui forment un long bassin creusé dans des terres argileuses mêlées de couches de bitume, de sel, de soude ; il ne nourrit aucun poisson, et ses bords, ainsi que les montagnes qui l'entourent, portent l'aspect de la désolation la plus affreuse ; il a 14 myriamètres carrés, et se trouve enfoncé de 420 mètres au-dessous de la Méditerranée. A l'ouest de ce lac, « au centre de ces montagnes, dit Chateaubriand, se trouve un bassin aride fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, dans l'enceinte d'un mur, on aperçoit de tristes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes pareilles à des sépulcres blanchis recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem ! » — *Jérusalem* (Hierosolyma des Romains, Koudsi-Chérif, la ville sainte des Turcs) occupe le bas de la montagne de Sion, le mont d'Acra et le Calvaire ; elle est entourée de murs flanqués de tours et bordée par le torrent du *Cédron,* qui va se jeter dans la mer Morte. On y compte à peine 20,000 habitants. Assiégée, prise et détruite par les Romains en 70 ; rebâtie par Adrien sous le nom d'Ælia Capitolina ; prise par les Arabes en 637, par les croisés en 1099, par Saladin en 1188, par les Turcs en 1517. Dans ses environs sont le mont *Olivet,* la vallée de *Josaphat,* les villages de *Béthanie* et de *Bethléem :* le premier à l'est de Jérusalem, dont le Cédron le sépare ; le deuxième au sud de la ville, etc.

Deux autres bassins intérieurs, mais très-petits, sont situés à l'est du Liban et près du grand désert ; ce sont ceux du lac *Bahr-el-Merg* et du lac *Kincoïn.* Dans le premier se jette la rivière *Baradi* (Chrysorhoas), qui passe par *Damas* (Damascum), la plus

riche et la plus florissante des villes de la Syrie, située dans un véritable jardin de 240 kilomètres de circonférence, avec une population de 150,000 habitants. Damas est fortifiée, a de vastes faubourgs hors de ses murs, des écoles de lettres et de théologie, des fabriques de soierie et de bijouterie; ses sabres, célèbres autrefois, sont encore estimés. — Dans le lac *Kincoïn* se jette le *Koueïk*,qui passe à *Alep* (Beræa) ou *Haleb*, capitale de la Syrie, presque entièrement ruinée par le tremblement de terre de 1822.

La Syrie, naguère dans la dépendance du pacha d'Égypte, relève aujourd'hui directement du sultan.

§ IV. — *Arabie.*

Cette vaste presqu'île, limitée par la mer Rouge, la mer d'Oman, le golfe Persique, l'Euphrate, les montagnes de Syrie et l'isthme de Suez, n'est qu'un plateau carré parcouru par des chaînes de montagnes dont l'ordre et la direction sont inconnus, coupé par de vastes déserts de sable, sans vallées profondes, sans eaux, habité par des tribus indépendantes, les unes nomades, les autres sédentaires. Les côtes sont généralement fertiles, ainsi que quelques petites vallées intérieures; mais le climat est presque partout brûlant et ne donne que peu de produits; pourtant le café, le baume et le cheval sont la gloire de l'Arabie. Intermédiaire entre l'Afrique et l'Asie, jonction de la Méditerranée et de l'océan Indien, cette région était la route obligée du commerce des Indes avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, et elle a exercé une très-grande influence sur les destinées de l'Orient, non-seulement par sa position, mais encore par le caractère de ses habitants, énergiques, ardents, spirituels. C'est de là, comme nous le verrons, qu'est sortie la religion conquérante de Mahomet.

La plus grande partie de l'Arabie est nominalement sous la dépendance du sultan; mais, en réalité, il ne possède que le *Hedjaz*, voisin de la mer Rouge, et où sont les villes saintes de

l'islamisme. On y trouve : 1° la *Mecque*, grande ville célèbre par la naissance de Mahomet, peuplée de 60,000 habitants et défendue par trois forts; elle a pour port *Djeddah*, ville très-commerçante de 30,000 habitants; 2° *Yatreb* ou *Medinet-el-Nabi*, la ville du prophète et qui renferme son tombeau, avec 30,000 habitants; elle a pour port *Yambo;* 3° *Akaba*, village situé sur les ruines d'Asiongaber, d'où les Phéniciens et les Hébreux faisaient commerce avec l'Afrique et l'Inde ; 4° *Eldjy*, sur les ruines de Pétra, au nord de laquelle étaient *Karack* et *Montréal*, célèbres au temps des croisades.

CHAPITRE VIII

DIVISIONS ADMINISTRATIVES ET STATISTIQUE

§ I. — *Divisions administratives.*

L'empire ottoman, que nous venons de décrire en prenant principalement pour base ses divisions physiques et historiques, est aujourd'hui divisé, administrativement, en *eyalets* ou gouvernements généraux, subdivisés eux-mêmes en *livas* ou provinces, qui se partagent en *cazas* ou districts. La Turquie d'Europe comprend 15 eyalets, 42 livas et 376 cazas; la Turquie d'Asie, 17 eyalets, 83 livas, 858 cazas; on leur ajoute nominalement 3 eyalets pour les États vassaux d'Afrique.

Les eyalets d'Europe sont :

1° Andrinople, comprenant la Thrace;

2° Silistrie, comprenant la basse Bulgarie;
3° et 4° Viddin, Nissa, comprenant la haute Bulgarie;
5°, 6° et 7° La Moldavie, la Valachie et la Servie, comptées pour mémoire;
8° Belgrade, comprenant les places turques de la Servie;
9° Uskioup, comprenant la haute Macédoine;
10° Bosna-Seraï, comprenant la Bosnie et la Croatie;
11° Roumeli, comprenant la haute Albanie et la moyenne Macédoine;
12° Janina, comprenant la basse Albanie;
13° Salonique, comprenant la basse Macédoine et la Thessalie;
14° Djezaïr, comprenant les îles de l'Archipel;
15° La Crète.

Les eyalets de la Turquie d'Asie sont :

1° Kastamouni, comprenant l'ancienne Paphlagonie;
2° Khoudavanghiar, comprenant la Bithynie et la Mysie;
3° Aïdin, comprenant la Lydie;
4° Karaman, comprenant la Phrygie et la Pamphylie;
5° Adana, comprenant la Cilicie;
6° Bozoq, comprenant une partie de la Cappadoce;
7° Sivas, comprenant une partie de la Cappadoce;
8° Trébizonde, comprenant le Pont et la Colchide;
9° Erzeroum, comprenant l'Arménie;
10° Mossoul, comprenant l'Assyrie;
11° Le Kurdistan;
12° Kharberout, comprenant la Sophène et la Comagène;
13° Haleb, comprenant une partie de la Syrie;
14° Saïda, comprenant la Phénicie et la Palestine;
15° Damas, comprenant une partie de la Syrie;
16° Bagdad, comprenant la Babylonie;
17° Habesch, comprenant l'Arabie.

§ II. — *Statistique.*

D'après la description que nous venons de faire des pays qui composent l'empire ottoman, on voit que cet empire, produit de la conquête, mais d'une conquête dans laquelle les vainqueurs, immobilisés dans leur orgueil, n'ont jamais songé à s'assimiler les vaincus pour former une nation unique, n'est composé que d'éléments hétérogènes et presque partout ennemis. Toutes les races, toutes les religions, tous les idiomes, les habitudes les plus diverses, les mœurs les plus étranges, la civilisation raffinée, l'état nomade et sauvage, se croisent ou se tiennent côte à côte dans ces magnifiques contrées, qui rappellent tant de gloire, tant de souvenirs, tant de lumières, et où les Osmanlis avaient pourtant tout à faire pour que leur domination fût légitimée.

Nous allons achever notre description en donnant le tableau de ces races et de ces religions.

La superficie totale de l'empire ottoman est de 1,500,000 kilomètres carrés, dont 464,500 pour l'Europe. Sa population est de 32,600,000 habitants, dont 16,400,000 pour l'Europe, et en ne comprenant pas les États tributaires d'Afrique, qui sont réellement isolés de l'empire.

Les différentes races qui l'habitent se subdivisent ainsi :

RACES	EN EUROPE	EN ASIE	TOTAUX
Ottomans	1,600,000	10,200,000	11,800,000
Grecs	1,500,000	2,000,000	3,500,000
Slaves	7,300,000	»	7,300,000
Roumains	4,000,000	»	4,000,000
Albanais	1,600,000	»	1,600,000
Arméniens	400,000	1,500,000	1,900,000
Arabes, Syriens	»	2,500,000	2,500,000
Kourdes, Turkomans, etc.	»	»	»
	16,400,000	16,200,000	32,600,000

Les différentes religions se partagent ainsi les populations :

RELIGIONS	EN EUROPE	EN ASIE	TOTAUX
—	—	—	—
Mahométans.	4,300,000	11,500,000	15,800,000
Chrétiens grecs (1)	11,260,000	2,500,000	13,760,000
Arméniens ou Eutychéens. . .	400,000	1,500,000	1,900,000
Catholiques (2)	365,000	500,000	865,000
Juifs, yézides, etc.	75,000	200,000	275,000
	16,400,000	16,200,000	32,600,000

(1) L'Église grecque se subdivise en quatre patriarcats : celui de Constantinople, comprenant 108 diocèses ; celui d'Alexandrie, qui en comprend 4 ; celui d'Antioche, qui en comprend 20 ; celui de Jérusalem, qui en comprend 14.

(2) Les catholiques, sur lesquels la France a si longtemps exercé son protectorat, se subdivisent ainsi :

En Bosnie.	100,000
En Albanie	200,000
En Bulgarie, Roumélie, etc.	65,000
Dans l'Asie Mineure.	160,000
Grecs unis ou Melkites, dont le patriarche réside à Damas	25,000
Arméniens unis, dont le patriarche réside dans le mont Liban	75,000
Syriens et Chaldéens unis, dont les patriarches résident à Mossoul et à Alep	25,000
Maronites.	250,000
	900,000

LIVRE DEUXIÈME

HISTOIRE DE L'ISLAMISME JUSQU'A L'AVÉNEMENT DES TURCS OTTOMANS

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE DE L'ISLAMISME. — LE KORAN — CONQUÊTES DES ARABES. — L'EMPIRE DES KHALIFES JUSQU'A L'AVÉNEMENT DES TURCS SELDJOUCIDES

§ I. — *Antagonisme de l'Orient et de l'Occident.*

L'Orient et l'Occident forment deux mondes distincts de populations, de mœurs, de croyances, entre lesquels il y a eu perpétuellement haine et lutte, qui ont cherché jusqu'à nos jours à s'envahir, à se dominer mutuellement. Les siècles anciens virent cet antagonisme marqué principalement par les invasions des Perses dans la Grèce, invasions glorieusement repoussées par les victoires européennes de Salamine et de Marathon ; puis vint la réaction de l'Occident sur l'Orient par les conquêtes d'Alexandre, laquelle se continua et se compléta par la domination romaine.

L'Asie occidentale semblait alors à jamais acquise à la civilisation ; la barbarie, refoulée dans les plateaux inconnus du Thibet, était désormais impuissante à envahir l'Europe ; la Méditerranée, cette mer qui unit et sépare l'Occident et l'Orient, devint uniquement une mer européenne ; enfin, le christianisme, donné par les vaincus aux vainqueurs, en les unissant par le plus sûr de tous les liens, parut avoir pour toujours consommé l'œuvre de pacification commencée par les armes. Cette pacification n'était pourtant pas définitive : ni la puissance romaine ni la foi chrétienne n'avaient réussi à fondre ces deux natures si opposées, et, lorsque le monde romain se divisa en empire d'Orient et empire d'Occident, la lutte recommença.

Elle se manifesta d'abord par les croyances : le christianisme se sépara en deux Églises rivales ; celle d'Orient fut bientôt viciée par l'esprit sophistique et disputeur, l'imagination subtile et allégorique, les mœurs légères et corrompues de la Grèce ; elle s'égara dans les controverses les plus dangereuses, dans des erreurs qui faisaient retourner le genre humain dans les voies du passé ; enfin, elle devint la mère de nombreuses sectes, filles des anciennes écoles philosophiques, et qui semblaient avoir toutes une pensée commune, la négation plus ou moins voilée de la divinité de Jésus-Christ. Cette pensée fatale, qui faisait du christianisme une religion non révélée, mais inventée, et sous-entendait qu'un législateur mieux inspiré pourrait en apporter un jour une plus parfaite, devait enfanter une hérésie suprême ou une religion nouvelle, l'*islamisme*, car l'islamisme n'est autre qu'un christianisme bâtard, incomplet, barbare, enfant des hérésies d'Arius, d'Eutychès et de Nestorius.

§ II. — *Mahomet, le Koran, ses dogmes et ses préceptes.*

Un homme d'un génie merveilleux, Mahomet, né en 570, ayant vu cet état de l'Orient, s'annonça comme envoyé de Dieu pour ex-

pliquer les lois de Moïse et du Christ, et continuer leur œuvre ; il dit que l'Évangile avait été la voie du salut pendant six siècles, mais que, les chrétiens ayant oublié les lois de leur fondateur, il était le *Paraclet* dont la venue avait été prédite, le dernier et le plus parfait des prophètes (1) ; en conséquence, il résuma dans sa doctrine les hérésies arienne, nestorienne, eutychéenne, les méla à des pratiques juives, les accorda avec les mœurs arabes, et proclama l'*unité de Dieu sans compagnon*. Ce n'était pas une religion nouvelle qu'il annonçait, mais l'ancienne religion de Moïse et de Jésus, purifiée et transformée.

Mahomet n'avait d'abord en vue, lorsqu'il fonda sa doctrine, que l'Arabie, sa patrie, plongée alors dans la plus sauvage idolâtrie, et cette religion fut, en effet, un immense bienfait pour elle, ainsi que pour tous les pays barbares qui l'adoptèrent. « Ce que tu as dit de notre pauvreté, de nos divisions, de notre état de barbarie, disait un député arabe au roi de Perse Yezdedjerd, était juste naguère. Oui, nous étions si misérables, que l'on voyait parmi nous des hommes se nourrir d'insectes et de serpents, quelques-uns faire mourir leurs filles pour ne pas partager leurs aliments avec elles. Plongés dans les ténèbres de la superstition et de l'idolâtrie, sans loi et sans frein, toujours ennemis les uns des autres, nous n'étions occupés qu'à nous piller, à nous détruire mutuellement. Voilà ce que nous avons été ; nous sommes maintenant un peuple nouveau. Dieu a suscité au milieu de nous un homme, le plus distingué des Arabes par la noblesse de sa naissance, par ses vertus, par son génie, et l'a choisi pour être son envoyé et son prophète. Par l'organe de cet homme, Dieu nous a dit : « Je suis » le Dieu unique, éternel, créateur de l'univers. Ma bonté vous » envoie un guide pour vous diriger ; la voie qu'il vous montre » vous sauvera des peines que je réserve dans une autre vie à » l'impie et au criminel, et vous conduira près de moi dans le

(1) Le *cachet* de tous les prophètes, dit le Koran.

» séjour de la félicité. » Nous avons cru à la mission du prophète ; nous avons reconnu que ses paroles étaient les paroles de Dieu ; ses ordres, les ordres de Dieu ; la religion qu'il nous annonçait, la seule vraie religion. Il a éclairé nos esprits, il a éteint nos haines, il nous a réunis en une société de frères sous des lois dictées par la sagesse divine (1). » On ne peut nier la vérité de cet éloge donné par le peuple arabe à son bienfaiteur : Mahomet civilisa l'Arabie. Religion, morale, législation, société, tout était contenu dans les chapitres épars du Koran, source de tout droit, principe de tout devoir ; la société musulmane en est sortie tout entière. Aussi les musulmans professent-ils pour ce livre sacré la plus profonde vénération ; ils ne l'ouvrent qu'avec des marques de respect ; ils le lisent, ils le citent, ils l'appliquent sans cesse ; ils en inscrivent les versets partout sur les murailles de leurs mosquées et dans l'intérieur de leurs maisons ; c'est le guide de toutes leurs actions, la règle constante de toute leur vie, leur livre unique. Et les cent quatorze chapitres ou *sourat* révélés au prophète ne sont pas seulement gravés dans la mémoire des croyants : leur esprit respire dans toutes leurs institutions, leurs mœurs, leurs pensées. Le Koran est pour les musulmans à peu près ce que la Bible était pour les Hébreux, et beaucoup plus que ce que l'Évangile est pour les chrétiens : il embrasse toutes les relations de la vie politique, civile et religieuse, et réglemente depuis la conscience des individus jusqu'aux devoirs de l'État, depuis le gouvernement des nations jusqu'aux détails du ménage.

L'islamisme ne renferme, en réalité, qu'un seul dogme, l'unité de Dieu, dogme qui domine et féconde toute la religion nouvelle et qui devait paraître la lumière même, à cette époque où les hérésies grecques l'avaient obscurcie et comme déshonorée. « Dieu est un, dit Mahomet, c'est le Dieu éternel. Il n'a point enfanté et n'est point enfanté. Il n'a pas d'égal. » En plaçant Jésus au pre-

(1) Tabari, II, 272. — Ibn-Khaldoun, f. 194.

mier rang des prophètes, en reconnaissant ses miracles et sa mission divine, en traitant sa mère de *vierge sainte et immaculée*, il rejette comme une idolâtrie la Trinité des chrétiens. « Dieu, dit-il, ayant demandé à Jésus, fils de Marie, s'il avait commandé aux hommes de l'adorer lui et sa mère comme des dieux : « Seigneur, » répondit le prophète, « leur aurais-je ordonné un sacrilége? »

Au dogme de l'unité de Dieu, l'islamisme ajoute l'immortalité de l'âme et la rémunération future. Les souffrances de l'enfer, les joies du paradis, sont représentées, dans le Koran, par des images grossières; mais, après avoir décrit les délices matérielles réservées à l'homme juste, Mahomet ajoute : « Le plus favorisé de Dieu sera celui qui verra sa face soir et matin : c'est une félicité qui surpasse tous les plaisirs des sens, comme l'Océan l'emporte sur une goutte de rosée. »

Le culte est, comme le dogme, d'une simplicité extrême : point de mystères, point d'autels, point d'images d'aucune sorte, pas même de prêtres (1). Les pratiques de l'islamisme consistent uniquement en prières, en aumônes, en jeûnes, en ablutions qui sont des obligations d'hygiène appropriées au climat. La prière est un devoir essentiel : elle se fait cinq fois par jour, au lever du soleil, à midi, à trois heures, au coucher du soleil, à la nuit close. Le *muezzin* proclame les heures de ces cinq prières en criant du haut des tours ou minarets des mosquées : « Dieu est grand! J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu. J'atteste que Mahomet est le prophète de Dieu. Venez à la prière! venez au salut! Dieu est grand! il est unique. » C'est la formule d'annonce, *edhan*, adoptée par le prophète. Le visage du musulman en prière doit toujours être tourné du côté de la Mecque. Enfin, la circoncision, empruntée aux juifs, la sanctification du vendredi, le jeûne du Rhamadan, semblable au Carême des chrétiens, l'abstinence du vin, du sang et de la chair de porc, sont les autres pratiques extérieures imposées aux musulmans.

(1) « Pas de sacerdoce en Islam, » dit formellement le Koran; nous verrons comment un clergé s'est formé avec les *ulémas*.

Mais Mahomet ne réduisit pas la religion à ces signes extérieurs. « La chair et le sang des victimes, dit-il lui-même, ne montent pas jusqu'à Dieu ; c'est votre piété qui va jusqu'à lui (1). » — « La vertu ne consiste pas à tourner son visage pendant la prière du côté de l'orient ou de l'occident, mais à croire en Dieu et au dernier jour, au Livre et aux prophètes ; à donner, pour l'amour de Dieu, des secours à ses parents, aux pauvres et aux voyageurs, à racheter les captifs, à observer les prières, à faire l'aumône, à tenir ses engagements, à se montrer patient dans l'adversité, dans les temps durs et de violence. Ceux qui font ainsi sont justes et craignant Dieu (2). » — « La prière, disait le khalife Omar, nous conduit à moitié chemin vers Dieu ; le jeûne nous mène à la porte de son palais ; les aumônes nous y font entrer. » L'aumône est obligatoire ; elle est fixée pour chaque individu au dixième (*zécat*) de ses biens. — Ceux dont les largesses sont faites par ostentation ne tireront aucun profit de leurs œuvres. — Les croyants doivent donner aux pauvres les meilleures choses qu'ils ont acquises, celles-là même qu'ils voudraient recevoir s'ils étaient dans l'indigence. — Louables s'ils exercent publiquement la charité, les croyants le seront encore plus toutes les fois qu'ils l'exerceront en secret (3). — Le meilleur des hommes est celui qui fait le plus de bien à ses semblables. — L'hospitalité est de même ordonnée par la loi et pratiquée avec la même simplicité. Aussi les États musulmans sont-ils ceux du monde qui renferment le moins de mendiants : la mendicité y est même souvent inconnue.

La conséquence de cette charité universelle, qu'on trouve à chaque page du Koran, c'est un sentiment d'égalité et de fraternité qui est aussi profondément dans les mœurs que dans la loi, qui est la base de toute la société musulmane. « Il n'y a ni princes ni mendiants dans l'islamisme, disait le premier khalife, il

(1) Sourat XXII, v. 38.
(2) Sourat II, v. 172.
(3) Sourat II, v. 266 et suivants.

n'y a que des musulmans. » Point de noblesse, point de castes, point de classes, point de priviléges, point de distinctions ; le dernier et le plus pauvre des croyants monte tout naturellement aux plus hautes fonctions de l'État par son intelligence ou sa vertu ; il en descend sans honte et rentre aussi simplement dans sa pauvreté.

Ainsi qu'on le voit, la morale du Koran est la morale évangélique, et dans toutes les questions qui ne touchent pas au dogme, ce livre est presque toujours d'accord avec le christianisme : il recommande le pardon des injures, l'amour des uns pour les autres, la foi même envers les infidèles ; il maudit la colère, l'orgueil, surtout l'hypocrisie ; mais, par une contradiction qui n'est pas rare dans ce code, il admet la vengeance, la peine du talion, le mal pour le mal. Malgré cela, et en résumé, on peut dire que la loi de Mahomet n'est qu'un plagiat de l'Évangile accommodé aux mœurs barbares de l'Arabie. « Aussi, dit un historien du moyen âge, il serait plus exact d'appeler ses sectateurs hérétiques qu'infidèles ; mais l'usage a prévalu (1). »

§ III. — *Erreurs du Koran.*

Si Mahomet se rapproche du christianisme par sa morale, il s'en sépare par trois grandes erreurs qui dominent et caractérisent sa doctrine, qui creusent un abîme de séparation entre les peuples chrétiens et les peuples musulmans, qui sont la cause de l'immobilité de ceux-ci en face de la marche progressive de ceux-là, qui enfin renferment tout le secret des destinées de l'islamisme. Ces trois erreurs sont : la confusion de la loi civile et de la loi religieuse, la prédestination fatale, la vilité et la pluralité des femmes.

1° Le Koran est une œuvre inspirée de Dieu, parfaite et immuable, et, comme c'est un code politique et civil autant que reli-

(1) Jacques de Vitry, *Histoire des Croisades*, liv. I.

gieux, il s'ensuit que rien ne peut être changé dans l'ordre social, tel que le Koran l'a réglé, sans impiété et sans sacrilége (1). Ce que le christianisme a séparé, Dieu et César, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, se trouve ainsi réuni et confondu, et la concentration de ces deux pouvoirs a amené le despotisme. De plus, le Koran n'ayant été annoncé par Mahomet que par fragments et dans un espace de vingt-trois ans, renferme de nombreuses contradictions ; or, son interprétation n'est pas confiée à une autorité suprême et infaillible, mais aux lumières des *ulémas*, savants ou lettrés que les khalifes, accablés par les affaires temporelles, ont chargés des fonctions religieuses et judiciaires qu'ils ne pouvaient plus remplir : ces ulémas, qui sont devenus un corps très-puissant, ont tout intérêt à laisser la loi civile confondue avec la loi religieuse, et, par conséquent, sont opposés à tout changement et à toute réforme.

2o La prédestination fatale est inscrite même dans le nom de la religion, *Islam*, abandon à Dieu, et dans celui de ses sectateurs, *Moslem*, résignés à Dieu. « L'élu, comme le réprouvé, dit Mahomet, est prédestiné au bonheur ou au malheur éternel, étant encore l'un et l'autre dans le sein de leur mère. » — « Parmi les hommes, tel sera réprouvé, tel sera bienheureux. » — « L'homme ne meurt que par la volonté de Dieu, d'après le livre qui fixe le terme de sa vie (2). » Et ce dogme terrible ne regarde pas seulement les individus, mais les nations : « Chaque peuple a son temps, dit le Koran ; quand le terme est arrivé, les hommes ne sauraient ni le reculer ni l'avancer. » C'est ce dogme qui devait inspirer à ses sectateurs l'esprit aveugle de la conquête, le mépris de la mort, le fanatisme, mais aussi la soumission abrutissante au despotisme, l'apathie politique, la résistance à toute

(1) On pourrait en citer de très-nombreux exemples. Ainsi, dans ces derniers temps, le gouvernement ottoman n'a pu introduire dans l'empire la vaccine et les quarantaines qu'en combattant les préjugés populaires à l'aide d'une interprétation plus ou moins exacte du Koran.

(2) Sourat XII, v. 32.

réforme, l'immobilité (1). Cependant les *ulémas*, s'appuyant sur l'autorité des anciens *imans*, ont déclaré plusieurs fois que la prédestination ne regarde que la vie future, et que le Koran laisse à l'homme tout son libre arbitre ; mais cette croyance est instinctivement dans les mœurs et les idées des musulmans ; elle leur plaît, elle convient à leur nature nonchalante, à leur insouciance native, à leur vie orientale ; elle leur donne, d'ailleurs, dans l'adversité une singulière dignité, et inspire aux pauvres, aux malheureux, le contentement de leur sort, l'absence de toute envie, une résignation qui a quelque chose d'évangélique.

3o Mahomet conseille comme un acte louable de se borner à une seule épouse, mais il permet d'en prendre quatre légitimes et autant d'illégitimes ou d'esclaves qu'on peut en nourrir. Les enfants provenant de ces diverses unions sont égaux (2). Les femmes peuvent être achetées ; elles sont répudiées à la volonté du mari ; elles vivent continuellement renfermées ; elles ne reçoivent aucune instruction ; elles n'ont pas de dot ; elles ne sont enfin que des instruments de plaisir. Sans doute la polygamie n'est pratiquée, en Orient, que par un petit nombre d'hommes, seuls capables de supporter les dépenses et le luxe d'un *harem ;* mais le principe de la vilité des femmes n'en est pas moins dans les mœurs, avec toutes ses conséquences, c'est-à-dire l'état imparfait de la famille. Cependant il faut dire que Mahomet améliora la condition des femmes, qui, avant lui, étaient, en Arabie, traitées comme des animaux.

(1) Sourat XI, v. 107. On trouve néanmoins, soit dans le Koran, soit dans les *hadis* (préceptes attribués par la tradition à Mahomet), des paroles où la volonté et la liberté humaines ne sont pas entièrement niées : « S'il t'arrive quelque bien, dit le Koran, il t'arrive de Dieu ; le mal vient de toi. » — « O prophète ! disaient à Mahomet ses disciples, puisque Dieu a marqué nos places à l'avance, nous pouvons avoir confiance et négliger nos devoirs. — Non, dit-il, parce que les gens heureux font de bonnes œuvres, et les malheureux de mauvaises. »

(2) Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, t. III. — OElsner, *Des effets de la religion de Mahomet sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples*, etc.

« Hommes, dit-il, vous avez des droits sur vos femmes, et vos femmes ont des droits sur vous. Leur devoir est de ne pas souiller votre couche par un commerce adultère : si elles y manquent, Dieu vous permet de ne plus cohabiter avec elles et de les battre, mais non pas jusqu'à leur ôter la vie. Si elles se conduisent bien, vous devez les nourrir et les vêtir convenablement. Traitez-les avec bonté et affection. Elles vous ont livré leurs personnes sous la foi de Dieu, c'est un dépôt que Dieu vous a confié (1). » Avant lui, le père de famille faisait périr ses filles lorsqu'il les trouvait à charge ; mais, un jour, un des principaux chefs convertis à l'islamisme le trouva tenant sur ses genoux une petite fille qu'il caressait : « Qu'est-ce que cette brebis que tu flaires? lui demanda l'Arabe. — C'est mon enfant, repartit le prophète. — Par Dieu ! reprit Cays, fils d'Acim, j'en ai eu beaucoup de petites filles comme celle-ci, je les ai toutes enterrées vivantes. » Mahomet abolit cette exécrable coutume. Les filles n'héritaient point de leurs parents ; il leur attribua la moitié de la portion d'un héritier mâle. La femme était considérée comme faisant partie de l'héritage du mari ; il affranchit les veuves de cette condition humiliante, assura leur entretien aux frais de la succession pendant une année, et leur assigna, en outre de leur *mahr* ou *sedak* (don nuptial), une portion des biens laissés par le mari. Il recommanda aux enfants l'amour, le respect, l'humilité envers leur mère, plus spécialement encore qu'envers leur père. « O musulmans ! dit-il, respectez les entrailles qui vous ont portés. — Le baiser donné par un enfant à sa mère égale en douceur celui que nous imprimerons sur le seuil du paradis. — Un fils gagne le paradis aux pieds de sa mère. »

Le Koran ayant été, à l'origine, une règle immuable destinée à une race particulière, la triple erreur que nous venons de signaler n'eut pas d'abord de conséquences graves ; l'union du pouvoir

(1) Sourat-Vaçoul, f. 258.

religieux et du pouvoir civil était si conforme aux habitudes de la vie patriarcale, le fatalisme si commode à la nature paresseuse de l'Arabe, la pluralité des femmes si convenable à ses mœurs grossières et voluptueuses, que ces prescriptions étaient propres à maintenir l'ordre et le calme chez une nation que sa position exceptionnelle semble avoir vouée à une éternelle immobilité ; l'islamisme, demi-chrétien, demi-barbare, était la religion la plus épurée qu'il pût recevoir, et la législation la mieux appropriée à son génie, à ses mœurs, à toutes ses conditions d'existence. Transportés chez des peuples d'un génie différent, à qui le voisinage de l'Europe imposait une vie plus active, ces principes devaient produire les plus funestes résultats. Aussi l'histoire des États musulmans est-elle partout la même : une période de rapides conquêtes et de grand éclat, suivie d'une précoce et incurable décadence ; partout la faiblesse et les discordes inséparables de l'excès du pouvoir absolu avec une société qui jette d'abord des éclairs de civilisation, puis s'immobilise, rétrograde et descend peu à peu jusqu'à l'état demi-sauvage. Après avoir réveillé l'antique lutte de l'Orient et de l'Occident, après avoir précipité les peuples dans cette lutte avec une vigueur irrésistible, l'islamisme, « religion du sabre, » dès qu'il a cessé de conquérir, a cessé de se propager ; il n'a pas subjugué les peuples pour les convertir et les rendre meilleurs, mais pour les rançonner et les dominer ; il n'a rien fondé de durable ; il s'est partout montré impuissant en face de la propagande pacifique et des principes progressifs du christianisme ; tous les empires que l'Islam a successivement élevés ont disparu, à l'exception de trois : la Turquie, la Perse et le Maroc, tous trois frappés de décrépitude et qui n'ont d'espoir, de vie et d'avenir, qu'à la condition de se transformer radicalement par l'abandon de la triple erreur contenue dans le code de Mahomet. Revenons à l'histoire.

§ IV. — *Mort de Mahomet.* — *Conquêtes des Arabes.*

Mahomet prêcha d'abord sa doctrine à la Mecque : il y fut persécuté ; condamné à mort par le cheik Abou-Sophian, il se réfugia à Médine avec ses disciples (622). De cet événement date l'ère des mahométans, appelée *hégire* ou fuite. Médine reconnut le proscrit comme prophète et comme souverain. Alors il déclara que Dieu lui ordonnait de propager sa religion par le glaive, « le glaive, disait-il, qui ouvre le ciel et l'enfer. » — « Soyez humains et justes entre vous, disait-il aux siens ; tous les musulmans sont frères ; mais ne laissez pas subsister en Arabie deux religions : l'idolâtrie est pire que le meurtre. — Les mois sacrés expirés, tuez les infidèles partout où vous les trouverez. » Au bout de dix ans, « le prophète, qui était à la fois un flambeau pour éclairer le monde, un glaive pour frapper l'impiété, » avait soumis toute l'Arabie à sa doctrine et à ses armes.

Il ne s'arrêta pas là. « J'ai mission, dit-il, de combattre les infidèles jusqu'à ce qu'ils disent : *Il n'y a de Dieu que Dieu.* Lorsqu'ils ont prononcé ces mots, ils ont sauvegardé leur sang et leurs biens de toute atteinte de ma part ; quant à leur croyance, ils en rendront compte à Dieu. » Il partagea donc la terre en deux parties, *Dar-ul-Islam*, la maison de l'Islam, et *Dar-ul-Harb*, la maison de la guerre ou le pays des infidèles, et il dit aux siens : « Achevez mon œuvre, étendez partout la maison de l'Islam ; la maison de la guerre est à Dieu, Dieu vous la donne. » C'était proclamer le *djihad* ou l'état de guerre permanent, état qui peut être suspendu par des traités, mais qui subsiste en droit tant qu'il reste un seul infidèle qui ne soit pas converti à l'islamisme ou qui n'ait pas consenti à payer le tribut (1). Il traça même le plan de la conquête, régla d'avance la condition des nations vaincues et promit

(1) Ubicini, *Lettres sur la Turquie.*

aux croyants la possession de Constantinople. Mais, au moment où il se disposait à entrer en Syrie à la tête d'une armée, il mourut (632), ne laissant de ses dix-sept femmes qu'une fille, nommée Fathime, mariée au premier de ses disciples, Ali. Son œuvre s'accomplit après lui : il avait fait passer dans l'âme de tous les siens son fanatisme guerrier. « Le musulman, dit le Koran, est un soldat au service de Dieu; il s'enrôle par conscience; le maniement des armes est pour lui un acte de religion. » Une fois sous les drapeaux, il ne peut refuser de combattre, même en duel, lorsque son chef l'ordonne. La désertion ou le refus de contribuer aux frais de la guerre sainte sont mis au rang des crimes les plus odieux. Les enfants, les fous et les furieux sont seuls dispensés de combattre; et, comme la guerre est une œuvre sainte, elle ne doit être faite que par des saints; point de jeux, point de débauches, pas même de paroles oiseuses dans le camp des fidèles; la prière doit seule les distraire des combats (1). « Combattez, dit Mahomet, jusqu'à extermination. Quelques-uns d'entre vous tomberont dans la lutte : à ceux qui périront, le paradis; aux survivants, la victoire. » — *Le paradis est devant vous, et l'enfer derrière;* avec ces seuls mots, les successeurs de Mahomet entraînèrent les croyants à la conquête de l'Orient et de l'Occident.

Les chefs arabes élurent pour succéder à Mahomet son beau-père Abou-Bekre, qui prit le titre de *khalifé y reçoul Allah*, vicaire du prophète de Dieu; mais Ali, gendre de Mahomet, protesta contre cette élection, et commença le premier schisme de l'Islam. Cependant la guerre sainte s'ouvrit contre l'empire des Grecs et celui des Perses, empires affaiblis par les factions, défendus par des troupes mercenaires, divisés par des sectes religieuses dont l'esprit était favorable à l'islamisme. Mahomet n'avait été intolérant qu'en Arabie, où il voulait que sa religion régnât sans partage; mais, pour favoriser les conquêtes extérieures, il

(1) Sourat IV, v. 73, 79, 103; IX, 38, 39, etc.

avait recommandé l'indulgence envers les *Kitabi*, ou les peuples qui ont reçu des *livres*, c'est-à-dire les chrétiens et les juifs. « Les nations, avait-il dit, qui embrasseront votre foi seront assimilées à vous-mêmes ; elles jouiront des mêmes avantages et seront soumises aux mêmes devoirs ; à celles qui voudront conserver leurs croyances imposez seulement l'obligation de se déclarer vos sujets et de vous payer un tribut, en échange duquel vous les couvrirez de votre protection ; mais celles qui refuseront d'accepter l'islamisme ou la condition de tributaires, combattez-les jusqu'à ce que vous les ayez exterminées. » Partout les disciples de Moïse et de Jésus furent donc exhortés à admettre « la révélation plus parfaite de Mahomet ; partout les hérétiques chrétiens montrèrent pour les mahométans un attachement sincère et cordial (1). » Nestoriens, ariens, eutychéens, dès la première sommation (2), les accueillirent en libérateurs, s'empressèrent d'embrasser la religion nouvelle et d'étouffer leurs discordes dans une commune apostasie. Quant à ceux qui ne voulurent pas renoncer à leur foi, ils s'accommodèrent facilement des conditions que les conquérants leur offraient.

Jérusalem fut la première ville rendue tributaire (637), et l'acte qui consacra la soumission de la ville sainte servit de modèle à toutes les transactions des musulmans avec les peuples qui, devenant *raïas* (troupeau), voulurent conserver leur religion moyen-

(1) Gibbon, *Histoire de la décadence de l'empire romain*, t. X, p. 335.

(2) Voici quelle était cette sommation :

« Santé et prospérité à chacun de ceux qui suivent le droit chemin et croient en Dieu et en son apôtre. Nous vous demandons de reconnaître qu'il n'y a qu'un Dieu et que Mahomet est son prophète ; et, quand vous aurez rendu témoignage de cette vérité, il serait injuste de notre part ou de répandre votre sang, ou de nous emparer de vos biens et de vos enfants. Sinon, consentez à payer le tribut et soumettez-vous à nous sans tarder ; autrement, j'enverrai contre vous des hommes qui aiment la mort plus que vous n'aimez le vin et la chair de porc, et je ne vous quitterai point, s'il plaît à Dieu, que je n'aie écrasé ceux qui combattent pour vous et que je n'aie fait des esclaves de vos enfants. » (*Histoire de la décadence de l'empire romain*, tome II.)

nant un tribut. Voici les principales clauses de la capitulation : Les chrétiens payeront une rente annuelle; ils ne pourront ni monter à cheval, ni porter des armes, ni changer d'habits; ils ne placeront point de croix sur leurs églises et ne sonneront point leurs cloches; ils ne bâtiront point de nouvelles églises, ni dans la ville ni dans son territoire; ils n'empêcheront point les musulmans d'entrer dans leurs églises, soit de jour, soit de nuit; ils en ouvriront les portes à tous les passants et à tous les voyageurs. Si quelque musulman, étant en route, passe par leur ville et y séjourne, ils seront obligés de le défrayer pendant les trois premiers jours de son arrivée. *Ils ne parleront point ouvertement de leur religion;* ils n'engageront personne à l'embrasser et n'empêcheront point leurs parents de se faire musulmans (1).

Ces concessions, il est vrai, furent souvent rendues illusoires par les emportements d'une multitude fanatique; les chrétiens eurent à subir mille *avanies* (2), mille persécutions, résultats iné-

(1) César Famin, *Histoire de la rivalité et du protectorat des églises chrétiennes en Orient.*

Voici ce qui fut réglé, relativement aux églises ou synagogues des villes conquises : « Il n'est point permis, en pays musulman, de construire de nouveaux temples; mais il est permis de renouveler ou réparer ceux qui sont en ruine; car c'est une tradition qui est venue du prophète jusqu'à nous, de laisser ces temples dans les villes des musulmans; et comme les bâtiments ne durent pas toujours, il s'ensuit qu'il doit être permis aux chrétiens de reconstruire les leurs. L'iman, en les confirmant dans la possession de leurs églises, a contracté par là l'obligation de les leur laisser rebâtir, parce qu'elles ne durent pas toujours; mais il n'est pas permis de les transporter ailleurs, vu que ce serait établir réellement une nouvelle église dans cet endroit... Il est défendu d'y rien ajouter en la reconstruisant... Il en est de même des monastères, parce que, quand on les bâtit, c'est afin de les faire servir de retraite pour prier... Le principe est différent pour l'oratoire, qui fait partie d'une maison... Il ne convient pas d'empêcher une personne d'établir dans la maison qu'elle a louée d'un musulman, un oratoire destiné pour elle seule... Cette règle n'est applicable qu'aux villes et non aux villages; et nous entendons par villes l'endroit où l'on observe les pratiques extérieures de l'islamisme. »

(2) Ce mot est arabe, *avaniah.* Il indique aujourd'hui, dans toutes les langues européennes, les vexations, les insultes, les tyrannies, que les

vitables des haines religieuses; ils devinrent de fait, malgré la loi, la proie et le jouet des vainqueurs; mais on conçoit que, dans l'origine, cet esprit de tolérance dont les conquérants paraissaient animés dut singulièrement faciliter leurs progrès.

Sous Abou-Bekre (632-634), la Chaldée est conquise, la Syrie envahie, l'armée de l'empereur d'Orient Héraclius vaincue; Damas ouvre ses portes au vainqueur. Trois ans après (637), Omar, deuxième khalife, qui prit le titre d'*émir ul mouminin*, commandeur des croyants, après avoir reçu la soumission de Jérusalem, conquiert l'Égypte. Othman, troisième khalife, fait la conquête de la Perse (651), et la race des Sassanides disparaît avec la religion des mages; il commence aussi la conquête de l'Afrique. Le quatrième khalife fut Ali (655).

Alors les mahométans se divisèrent en deux grandes sectes qui existent encore, aussi haineuses que jamais. Les *shiites* regardent les trois premiers khalifes comme des usurpateurs, et Ali comme le vrai vicaire du prophète; les *sunnites* prétendent que la sainteté a réglé l'ordre de succession et qu'Ali est inférieur à ses prédécesseurs. D'ailleurs, les premiers sont moins attachés que les seconds à la prédestination, et, en admettant que le Koran a été *créé*, croient qu'il est perfectible. Les Turcs de nos jours sont sunnites et les Persans shiites.

Malgré le schisme, les conquêtes continuent, et le Koran se propage avec une merveilleuse rapidité. La Mésopotamie, la Cilicie, la meilleure partie de l'Asie Mineure, sont soumises; dès l'an 32 de l'hégire (654), les Arabes paraissent sous les murs de Constantinople. Ils y reviennent en 668, guidés par un ancien compagnon du prophète, Eyoub, vieillard octogénaire, qui mourut pendant le siége et dont les Turcs retrouvèrent plus tard le tombeau dans un des faubourgs (1). La ville, assaillie avec rage, n'est

musulmans, sans violer ouvertement le texte de la loi, accumulèrent sur la tête des chrétiens.

(1) La mosqué d'Eyoub fut élevée sur son tombeau. Voir page 58.

sauvée que par le feu grégeois, inventé pour sa défense. Mais les musulmans s'acharnent après cette proie qui leur est promise : avant la fin du premier siècle de l'hégire, la capitale de l'empire grec a déjà été quatre fois assiégée, et ce n'est qu'après douze siéges et huit siècles d'efforts qu'ils parviennent à s'en emparer.

§ V. — *Les premiers khalifes, les Ommiades, les Abassides.*

Pendant cette glorieuse période du *khalifat parfait* (c'est ainsi que les musulmans désignent le règne des quatre premiers khalifes), les musulmans se montrèrent dignes de la cause à laquelle ils avaient consacré leurs armes : ils mirent au service du Dieu de Mahomet un courage indomptable et des vertus guerrières. Ce fut le beau temps de l'islamisme. Les khalifes, élus par tous les fidèles, soumis à la loi commune, n'ayant d'autorité que celle qu'ils tirent du Koran, nous apparaissent comme les magistrats populaires de l'ancienne Rome. « Me voici chargé du soin de vous gouverner, dit Abou-Bekre en prenant possession du pouvoir ; si je fais bien, aidez-moi ; si je fais mal, redressez-moi ; dire la vérité au dépositaire de l'autorité publique est un acte de zèle et de dévouement ; la lui cacher est une trahison ; devant moi, l'homme faible et l'homme puissant sont égaux ; je veux rendre à tous impartiale justice ; si jamais je m'écarte des lois de Dieu et de son prophète, je cesserai d'avoir droit à votre obéissance. »

Les premiers chefs de l'islamisme, fidèles aux exemples de Mahomet, vécurent avec la plus grande simplicité. Les croyants aimaient à voir le prophète traire ses brebis, s'asseoir à terre, raccommoder de sa main ses vêtements de laine et ses chaussures, allumer son feu, balayer sa chambre, enfin se servir lui-même (1). Abou-Bekre, qui était négociant, continua, pendant les six premiers mois de son khalifat, de nourrir sa famille avec les produits

(1) Aboulféda, *Vie de Mahomet*, trad. de Desvergers, p. 95.

de son commerce. Ensuite, il s'appliqua exclusivement aux affaires de l'État, et prit jour par jour dans le trésor public ce qui était nécessaire à ses besoins. Avant de mourir, il ordonna de calculer les sommes qu'il avait ainsi employées à son usage. Elles s'élevaient à huit mille drachmes. « Je lègue aux musulmans, dit-il, la terre que je possède, comme indemnité des frais que je leur ai occasionnés (1). » Omar, en quittant Médine pour aller recevoir la soumission de Jérusalem, partit dans le plus modeste équipage : vêtu d'un habit grossier, n'ayant pour le servir qu'un esclave, il montait un chameau chargé de deux sacs, l'un contenant de l'orge, l'autre des dattes ; devant lui était une outre pleine d'eau, derrière lui un grand plat en bois.

En 661, le khalifat parfait cesse, ainsi que la simplicité patriarcale et le régime électif qui le caractérisent. Moaviah, dont le père, Abou-Sophian, avait persécuté Mahomet, se révolte contre Ali, le fait assassiner, prend le titre de khalife, qu'il rend héréditaire dans sa famille, et commence la dynastie des *Beni-Ummahié* ou *Ommiades*, qui donne quatorze khalifes pendant quatre-vingt-dix ans. L'empire de l'Islam subit alors un grand changement. Les Ommiades s'appuyèrent principalement sur les Syriens ; Damas devint la capitale de l'islamisme ; l'élément arabe cessa de prédominer ; les khalifes prirent les mœurs des peuples conquis ; les musulmans commencèrent à se corrompre, à mépriser les pratiques trop sévères du Koran ; des sectes nombreuses se formèrent et cherchèrent à triompher par la guerre civile, la persécution, l'assassinat. Néanmoins, les conquêtes continuèrent : l'Afrique septentrionale fut soumise, Carthage définitivement détruite, l'empire d'Orient morcelé sur toutes ses frontières ; le Koran se répandit dans le Khouaresme, la Boukharie, le Sind, etc. ; enfin, avant la fin du premier siècle de l'hégire, la domination arabe était parvenue à ses extrêmes limites : elle s'étendait, en

(1) Tabari, II, 152.

Afrique, de l'isthme de Suez au détroit de Gibraltar; en Europe, dans la péninsule Ibérique et dans les îles de la Méditerranée; en Asie, de la mer Rouge, des côtes de Syrie et du versant du Caucase aux steppes du Turkestan, aux bords de l'Indus et au golfe Persique.

Mais la marche conquérante de l'Islam allait, pour la première fois, se trouver arrêtée par la main d'un peuple destiné à jouer un grand rôle dans l'histoire des empires mahométans, et dont le nom glorieux était déjà arrivé à l'oreille des Arabes.

Avec l'islamisme, la lutte entre l'Orient et l'Occident avait recommencé, et l'Occident, sous le sabre des sectateurs du Koran, se trouvait déjà entamé : maîtres de l'Espagne, ils voulaient pénétrer dans la Gaule, pour aller de là en Italie, et d'Italie à Constantinople. L'empire des Césars, ainsi pris à revers, devait être facilement détruit. Mais, si les Romains n'existaient plus, il y avait alors un peuple qui semblait leur avoir succédé dans la domination de l'Occident : c'étaient les Francs. Seuls de tous les barbares qui avaient envahi l'empire romain, ils s'étaient assuré l'avenir en embrassant le catholicisme, en défendant l'Église latine, dont ils se disaient les fils aînés, en gardant au milieu des débris de la civilisation ancienne leur force guerrière et conquérante. Leur renommée était si grande, que seule elle avait déjà arrêté une armée arabe. En effet, au quatrième siége que Constantinople avait subi de la part des Arabes en 718, les Grecs, se voyant perdus, avaient répandu le bruit que les dominateurs de l'Occident arrivaient avec une flotte et une armée à leur délivrance, et, sur ce bruit, le siége avait été levé. Cependant les musulmans entrèrent dans la Gaule pleins d'orgueil et de confiance; mais ils trouvèrent à Tours le *marteau* des Francs qui les écrasa, et l'invasion asiatique fut à jamais arrêtée par cette bataille libératrice. Ils gardèrent néanmoins un pied dans la Gaule; ils continuèrent à dominer l'Espagne, ils essayèrent de conquérir l'Italie; mais partout, pendant un siècle, ils rencontrèrent l'épée

des Francs, qui les chassa de la Gaule, les refoula en Espagne, les contint en Italie.

Sous le contre-coup de ces événements, l'unité de l'empire et de la religion de Mahomet se rompit. En 752, la dynastie des Ommiades fut dépouillée du khalifat et détruite par les *Abassides*, descendants de l'oncle du prophète. Un seul rejeton des Ommiades échappa au massacre de sa famille, se réfugia en Espagne et y fonda à Cordoue un khalifat indépendant.

Avec les Abassides l'empire de l'Islam prend une nouvelle forme : la domination passe aux peuples du Khorassan et de la Chaldée ; le siége de l'empire est transféré dans ces plaines qui ont vu les grands empires de l'antiquité, d'abord à Kouffa, ensuite à Bagdad, et il y reste pendant cinq cents ans ; le Koran, oublié sous les Ommiades, est remis en tel honneur, qu'on le déclare *incréé*, c'est-à-dire divin et immuable ; le zèle religieux renaît, mais ami du merveilleux, et qui enveloppe de légendes et de miracles l'Islam et son fondateur ; les khalifes deviennent des souverains absolus, despotiques, craints et vénérés jusqu'à l'adoration ; l'âge de luxe, de lumière et de civilisation arabe commence et produit, outre des édifices d'une élégance parfaite, des ouvrages de mathématiques, de philosophie, d'astronomie, de géographie, qui ont éclairé le monde pendant des siècles.

Celui des khalifes abassides qui personnifie pour nous cet âge si remarquable dans l'histoire de l'Orient, c'est Haroun-al-Raschid, que nous connaissons surtout à cause de ses relations avec Charlemagne.

Les Francs, depuis la bataille de Poitiers, étaient devenus pour les musulmans, comme ils l'étaient déjà pour les chrétiens, le grand peuple de l'Occident ; l'islamisme ne connaissait l'Europe que sous le nom de *Frangistan* ou *Frankistan*, pays des Francs, nom que les Orientaux n'ont pas cessé de lui donner ; des relations pacifiques commencèrent avec les Arabes, et qui eurent principa-

lement pour objet ces chrétiens d'Asie, que les Césars de Byzance étaient désormais incapables de défendre.

Charlemagne remplissait l'Occident de sa gloire, quand le patriarche de Jérusalem réclama ses secours contre les infidèles qui profanaient les lieux saints. Il accueillit ces plaintes, fit passer en Palestine de grosses sommes d'argent destinées à la réparation des églises ; puis il envoya une ambassade et des présents au khalife Haroun, en le priant de regarder les chrétiens avec indulgence. Le khalife, qui avait besoin de l'alliance du César de l'Occident contre les musulmans schismatiques d'Espagne, répondit à ses lettres en lui envoyant les clefs du saint sépulcre, comme pour témoigner qu'il abandonnait la souveraineté des lieux consacrés par la mort du Christ. Alors, dit Éginhard, Charles prit ouvertement sous sa protection les chrétiens d'outre-mer ; il fit construire à Jérusalem un hospice pour les pèlerins et le dota même d'une bibliothèque ; enfin, il conclut avec Haroun des conventions de commerce par lesquelles on arrêta des tarifs de douanes et l'on assigna des lieux de sûreté pour les marchands francs en Égypte et en Syrie. Ces conventions furent respectées au moins pendant cinquante ans, car on trouve qu'au IXe siècle les habitants de Lyon et de Marseille avaient, à Alexandrie, des facteurs qui envoyaient en Europe toutes les marchandises de l'Asie ; un bazar français était établi à Jérusalem ; enfin, les troupes de pèlerins qui se dirigeaient chaque année vers les lieux saints devinrent de vraies caravanes de commerce.

L'ère des Abassides marque la fin des conquêtes arabes ; l'islamisme se retire dans ses possessions d'Orient, et en même temps l'empire se démembre en plusieurs États indépendants jusqu'à ce que des peuples nouveaux convertis à l'islamisme lui rendent son esprit guerrier et envahisseur.

Nous avons déjà dit que l'Espagne avait son khalife à Cordoue. Dans le IXe siècle, la Mauritanie, sous les Madratites ; la Libye, sous les Aglabites ; la Transoxiane, sous les Samanides ; le Kho-

rassan, sous les Tahérides et ensuite sous les Soffarides, formèrent des États séparés reconnaissant à peine la souveraineté religieuse des khalifes de Bagdad. Au milieu du xe siècle, la plus grande partie de la Perse obéit aux Boujides; la Géorgie, l'Arménie, la Syrie, étaient indépendantes ou soumises de nom à l'autorité des vicaires du prophète, et ceux-ci n'avaient plus de puissance réelle qu'à Bagdad, dans la Mésopotamie et dans l'Arabie. Le plus considérable de ces États fut celui des Fathimites ou descendants d'Ali, qui, après avoir cherché longtemps à renverser les Abassides, réunirent tous les shiites de l'Afrique septentrionale, et finirent par conquérir l'Égypte; ils y fondèrent (968), au Caire, un khalifat indépendant qui fit à celui de Bagdad une guerre acharnée; puis ils s'emparèrent de la Syrie et furent reconnus par une partie de l'Arabie.

Dans ce démembrement, l'histoire des Abassides n'est qu'un monstrueux récit de révoltes, de cruautés, de batailles, d'exécutions, de barbaries de tout genre : vingt-huit khalifes périrent de mort violente. Enfin un nouveau peuple apparut qui se fit une large part dans l'empire des Abassides et qui devait un jour recueillir leur héritage : c'étaient les Turcs.

CHAPITRE II

DEPUIS L'AVÉNEMENT DES SELDJOUCIDES JUSQU'A CELUI DES OTTOMANS. LES CROISADES.

§ I. — *Origine des Turcs.* — *Décadence du khalifat.*

Les *Turcs* sont originaires de ces contrées comprises entre la mer Caspienne, les monts Altaï, les monts Ourals et le Thibet, qui portent encore aujourd'hui le nom de Turkestan. De là sont sorties, à différentes époques, les populations barbares qui ont envahi l'Occident, puis les hordes dévastatrices des Tartares Mongols, des Kirguiz, des Kalmouks , nations de même origine que nous confondons sous la dénomination générale de *Tartares*, et dont la famille turque paraît avoir été une fraction considérable. Peut-être même ce nom de Turcs a-t-il été, à certaines époques, un nom générique commun à toutes ces tribus. Les Ottomans, auxquels nous l'appliquons aujourd'hui, le répudient : ce nom est devenu, chez eux, synonyme de *barbare;* et, quoique la famille de leurs princes soit peut-être celle qui paraisse avec le plus de certitude descendre des anciens habitants du Turkestan, ils ne veulent faire commencer leur histoire qu'à Othman, fondateur de leur dynastie.

D'après une ancienne légende, Oghus, père des Turcs, eut six fils. Il les envoya un jour à la chasse comme à la recherche de leur destinée future; ils lui rapportèrent un arc et des flèches qu'ils avaient trouvés. Le père donna l'arc aux trois aînés et les trois flèches aux plus jeunes; ceux-ci en prirent chacun une, mais les premiers rompirent l'arc et en conservèrent chacun un morceau. Oghus appela les aînés *Bosuk*, *destructeurs*, et les plus

jeunes *Utschok*, *trois flèches ;* il confia aux premiers l'aile droite et aux autres l'aile gauche de son armée. Après sa mort, les chefs de l'aile gauche furent les Turcs de l'orient ; ceux de l'aile droite se dirigèrent vers l'occident. A chacun des six héritiers d'Oghus, la légende donne quatre fils qui devinrent les chefs des vingt-quatre tribus turques (1).

Les Turcs orientaux (*Oïgours*) se répandirent dans les steppes où ils sont encore cantonnés. Vaincus par Genghis-Khan, ils portèrent, au moyen âge, le nom d'*Usbegs*, en mémoire d'un chef de la famille du conquérant mongol ; mais Usbegs ou Oïgours, et bien que séparés de leurs frères d'occident par toute l'étendue de la Perse, ils sont toujours restés en relation d'alliance avec eux contre leurs ennemis communs, les Persans ; ils parlent même encore une langue que l'on reconnaît comme étant de même famille que la langue des Ottomans, et que ceux-ci appellent le *vieux turc*.

Les Turcs occidentaux occupèrent les parties du Turkestan les plus voisines de la Perse et de la mer Caspienne ; ils donnèrent naissance à trois tribus principales : les *Oghouses*, les *Seldjoucides* et les *Ottomans*, dont les chefs se firent descendre directement des trois fils aînés d'Oghus, des trois khans de l'aile droite. Ces trois tribus embrassèrent l'islamisme et jouèrent successivement un rôle important dans l'histoire des États musulmans.

Le khalife Motassem, troisième fils d'Haroun-al-Raschid, fit venir du Turkestan un grand nombre d'esclaves dont il se composa une milice d'élite ; ce furent les premiers Turcs introduits dans la monarchie musulmane. Sous les faibles successeurs du khalife, cette milice se rendit bientôt redoutable. Dès 862 (248 de l'hégire), elle fit un khalife, elle le déposa, elle lui nomma un successeur, elle le déposa à son tour ; quatre se succédèrent ainsi dans l'espace de huit ans. La puissance de cette milice devint telle,

(1) Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. I, p. 7.

que, en 879, un chef turc, Ahmed, fils de Tholon, se rendit indépendant en Égypte, où trois de ses descendants régnèrent après lui. Enfin, vers le milieu du siècle suivant, un khalife imbécile, Rhadi, créa, en faveur de son ministre, et pour donner un maître aux Turcs, la dignité d'*emir-oloumera* (prince des princes), et avec cette dignité le droit de commander aux troupes, d'administrer les finances, etc. : c'était lui donner la souveraineté. Les chefs turcs gouvernèrent, en effet, sous le nom des khalifes ; mais leur dignité devint l'objet de tant de convoitises, de tant de calamités, que les habitants de Bagdad appelèrent les Boujides de la Perse à leur délivrance. Les Turcs furent chassés, et la dignité d'émir-oloumera passa aux Boujides, qui la gardèrent pendant un siècle : les khalifes n'avaient fait que changer de maîtres.

Dans les premières années du siècle suivant, d'autres hordes turques apparurent : les unes s'emparèrent de la Boukharie aux dépens de la dynastie persane des Samanides ; les autres s'emparèrent de la Perse et des Indes et fondèrent la dynastie des Ghaznivides, qui dura de 960 à 1189. Enfin, à la même époque, *Toghrul-Beg*, petit-fils de *Seldjouk*, émir du Turkestan, commença la fortune des *Seldjoucides*, qui allaient absorber les autres tribus et dominer tout l'Orient. Après avoir conquis le Khorassan, vaincu les Ghaznivides et les avoir rejetés dans l'Inde, il se tourna contre les Boujides, les vainquit et s'empara de la Perse. De là, il marcha dans la Mésopotamie, et, après une guerre de quatre ans, entra dans Bagdad. Il se fit donner par le prince abasside le titre de *sultan*, et l'arracha à la tutelle des Boujides pour lui imposer la sienne. Besariri, chef de la famille déchue, se révolta et appela à Bagdad le khalife fathimite d'Égypte ; mais il fut vaincu et mis à mort. Alors Toghrul-Beg reçut le titre d'*émir-oloumera*, et régna sous le nom du monarque qu'il avait rétabli. A partir de cette époque, les khalifes ne sont plus rien : ils n'ont que les honneurs et l'autorité pontificale ; les vrais maîtres de l'empire sont les sultans seldjoucides. Nouveaux convertis à l'is-

lamisme, ils ont l'ardeur farouche des premiers disciples de Mahomet et ne rêvent que guerres et conquêtes.

A la mort de Toghrul-Beg, son neveu Alp-Arslan (robuste lion) hérita de sa puissance. Il passa l'Euphrate, s'empara de Césarée en Cappadoce, subjugua l'Arménie et la Géorgie, et s'avança jusqu'au cœur de la Phrygie. Un empereur byzantin, Romain Diogène, tomba entre ses mains et reçut de lui la liberté au prix d'une énorme rançon.

Sous Melek-Shah, son successeur (1072-1092), l'empire des Seldjoucides jette son plus grand éclat. Cet empire s'étendait alors de la mer Caspienne à la Méditerranée : il comprenait le Khorassan, l'Irak persan, les possessions des khalifes, la Syrie et la Palestine, enlevées aux Fathimites, et la plus grande partie de l'Asie Mineure; il touchait au Bosphore. Aidé par son vizir, Nisamul-Mulk, le sultan fait fleurir les lettres et les arts, et fonde un grand nombre d'écoles. Son alliance est recherchée par le khan des Oghouses, qui faisait également prospérer, au delà de l'Oxus, la civilisation musulmane ; les deux chefs s'unissent par des mariages, et les deux races se confondent.

Après ce règne brillant commence la dissolution de l'empire seldjoucide. Les trois fils de Melek-Shah se disputent et se partagent son héritage, et il se forme ainsi plusieurs sultanies indépendantes dont les principales sont : celle de l'Iran ou de la Perse, celle d'Alep ou de la Syrie, celle de l'Asie Mineure, outre une foule de principautés où les émirs et les atabeks (gouverneurs) méconnaissent l'autorité des fils de Seldjouk. Ainsi c'était un parent de Melek-Shah, Soliman, qui avait fait la conquête de l'Asie Mineure sur les Grecs, ne laissant à l'empereur de Byzance que Trébizonde et quelques autres ports ; il s'était fait ainsi, dans le pays de *Roum* ou des *Romains* une sorte d'État sous la suzeraineté de Melek-Shah. Ayant voulu s'affranchir de cette suzeraineté, il fut vaincu et tué (1085). Ses fils, David et Kilidje-Arslan, à la mort de Melek, s'établirent dans l'Asie Mineure et y fondèrent (1095),

à Konieh (Iconium) dans la Cappadoce, le siége d'un État indépendant, la sultanie de Roum ou d'Iconium, qui devint si célèbre dans l'histoire des croisades, mais où, dès l'origine, plusieurs émirs étaient déjà indépendants. La sultanie de Syrie se divisa en deux autres : celle d'Alep, celle de Damas. Enfin les Fathimites profitèrent de tous ces troubles pour attaquer de nouveau la Palestine.

Telle était la situation de l'Asie occidentale quand la lutte entre l'Orient et l'Occident recommença par les croisades. Il n'est pas de notre sujet de raconter ces guerres célèbres ; mais nous devons exposer quelles en furent les causes politiques, l'influence qu'elles ont eue sur les empires mahométans, ainsi que sur les relations de la France avec les peuples d'Orient.

§ II. — *Causes politiques des croisades.*

La bataille de Poitiers et le protectorat de Charlemagne sur les lieux saints avaient popularisé, parmi les chrétiens d'Asie, la croyance que les Francs étaient leurs défenseurs naturels, et qu'ils viendraient un jour les délivrer de la domination des infidèles. Aussi ces chrétiens, et surtout ceux de la Syrie, ne regardèrent pas la donation d'Haroun comme une vaine politesse faite au grand empereur des Francs ; ils considérèrent les successeurs de Charlemagne comme leurs protecteurs ; ils bravèrent la tyrannie de leurs oppresseurs pour transmettre aux rois francs leurs plaintes sur la désolation des lieux saints ; ils réclamèrent leur secours pour relever les églises détruites et protéger les pèlerinages. On a conservé à ce sujet la lettre d'Hélie, patriarche de Jérusalem, adressée, en 881, « à tous les princes de l'illustre race du grand empereur Charles, aux rois, comtes, évêques, abbés de tous les pays des Gaules ; enfin, à tous ceux qui adorent le Christ dans l'univers. » Ces plaintes augmentèrent quand, la Syrie étant tombée au pouvoir des khalifes du Caire, ennemis acharnés des khalifes de Bag-

dad, la donation d'Haroun et les traités conclus avec Charlemagne se trouvèrent anéantis. Mais elles ne furent entendues que vers le XIe siècle, alors que l'Europe, sortie du travail d'enfantement de la société féodale, commençait à jouir de quelque repos, alors que la papauté jetait les fondements de sa monarchie universelle et que la ferveur religieuse se ranimait.

A cette époque, les pèlerinages en terre sainte se multiplièrent. « Alors, dit Raoul Glaber, on vit de toutes les extrémités de la terre accourir à Jérusalem d'innombrables fidèles, qui contribuaient à l'envi par leurs offrandes à restaurer la maison du Seigneur. D'abord le petit peuple, puis la classe moyenne, ensuite les rois les plus puissants, les comtes, les prélats; enfin, ce qui ne s'était jamais vu, beaucoup de jeunes nobles entreprirent le pèlerinage. » Bientôt ce ne furent plus des pèlerins isolés, mais des bandes nombreuses, de véritables armées qu'on vit partir pour la Palestine : en 1045, une troupe de sept cents hommes, conduite par l'abbé de Saint-Victor; en 1050, une réunion plus nombreuse encore, que guidait Lietbert, évêque de Cambrai; enfin, en 1064, l'*armée du Seigneur*, forte de sept mille pèlerins, sous les ordres de Sigefroid, archevêque de Mayence, et de trois évêques, que protégeaient des chevaliers de France et d'Allemagne. Ces expéditions devinrent bientôt inquiétantes, même pour les pays qu'elles traversaient. Les peuples encore barbares de la Pannonie et des provinces du Danube, les Grecs dégénérés, les Sarrasins avides, commencèrent à rançonner et à maltraiter ces troupes nombreuses, qui ne se montraient plus, comme autrefois, sous les dehors de pauvres et dévots pèlerins, mais qui affichaient de l'orgueil, de l'arrogance et un tel luxe, que les prêtres avaient des manteaux brodés en or, et les laïques des cottes resplendissantes d'argent. Les avanies et les mauvais traitements décimèrent ces caravanes; en Syrie, en Palestine, des combats sanglants furent livrés, et il est superflu de dire qu'ils tournèrent au détriment des chrétiens. D'autres caravanes, arrêtées et dépouillées à chaque station, se fondaient en

route, et peu de pèlerins arrivaient jusqu'à Jérusalem. A leur retour en Europe, ces malheureux, couverts de vêtements en lambeaux, portant en main le bourdon et la gourde, allaient de ville en ville sollicitant la charité publique, en même temps qu'ils excitaient la compassion par le récit de leurs souffrances. De la pitié, les esprits passèrent à l'exaspération, et des cris de vengeance appelèrent bientôt aux armes tous les peuples de l'Occident (1).

Ainsi se préparait ce grand mouvement qui allait précipiter l'Occident sur l'Orient et renouveler la lutte entre ces deux parties du monde. La prédication de Pierre l'Ermite ne fut que l'occasion et non la cause de la première croisade. Depuis un demi-siècle, l'idée en était présente à tous les esprits ; tout le monde en parlait, même les musulmans, qui voyaient avec crainte cette invasion prête à fondre sur eux. Déjà, en 1002, le pape Sylvestre II avait écrit, au nom de l'Église désolée de Jérusalem, à tous les chrétiens, pour les exciter « à lever l'étendard contre les Sarrasins. » Ce premier appel fut à peine entendu. Mais, quand l'islamisme eut retrempé son esprit de conquête par la conversion des Turcs, les chrétiens d'outre-mer poussèrent des cris de détresse vers l'Occident, et Constantinople vit avec effroi les infidèles planter leurs tentes devant le Bosphore. Grégoire VII, qui siégeait alors dans la chaire de saint Pierre, convoqua les chrétiens à la guerre sainte (1075) ; il promit des secours à l'empereur d'Orient ; il écrivit aux rois d'Europe : « Les chrétiens d'outre-mer ont envoyé humblement vers moi pour me prier de les secourir, afin que la religion évangélique ne soit pas chez eux, ce qu'à Dieu ne plaise, tout à fait anéantie. Et moi, touché d'une vive douleur, jusqu'à désirer la mort, car j'aimerais mieux mourir que de les abandonner, j'appelle, j'anime tous les chrétiens à défendre la loi du Christ, et à sacrifier leur vie pour leurs frères. Les Italiens et les Français ont, par l'inspiration divine, accueilli mes conseils.

(1) César Famin, *Histoire de la rivalité des Églises chrétiennes en Orient*, p. 163.

Déjà plus de cinquante mille sont prêts, s'ils peuvent m'avoir pour chef dans cette expédition, à se lever en armes contre les ennemis de Dieu... » Cependant Grégoire VII n'eut pas la gloire de commencer les croisades. L'idée de la guerre sainte fermenta encore vingt ans; enfin, quand cette idée fut devenue la passion de la foule, quand le monde chrétien fut convaincu que c'était un devoir pour les Latins de porter leurs armes en Orient, il suffit de la voix d'un pauvre ermite pour soulever des milliers d'hommes et les précipiter sur l'Asie.

Les croisades furent donc, pour les masses, des guerres toutes religieuses qui n'eurent d'autre but que la délivrance du saint tombeau; mais, pour les papes et les princes, on pourrait dire qu'elles furent des guerres autant politiques que religieuses, si l'on pouvait, à cette époque, séparer la politique de la religion, qui était l'âme de l'état social, la mère de toutes les pensées, l'inspiratrice de toutes les actions. En effet, malgré les chroniques naïves et ignorantes qui nous représentent les chevaliers et les soldats de la guerre sainte comme animés du même zèle aveugle et barbare, on ne saurait douter que les chefs et surtout les conseillers de ces expéditions héroïques n'en comprissent au moins la portée humaine et la nécessité politique, s'ils n'y voyaient pas, selon nos idées modernes, une réaction légitime de l'Occident sur l'Orient. Ils sentaient qu'il fallait, pour sauver l'Europe, conquérir une partie de l'Asie; que la délivrance des chrétiens d'outre-mer était pour les Latins, non-seulement une question de charité, mais une question d'existence. C'est ce que témoigne la lettre du patriarche de Jérusalem, portée par Pierre l'Ermite au pape et aux princes chrétiens : « Les royaumes de l'Occident se croient en sûreté, disait le prélat; mais qui peut répondre du nom chrétien quand Jérusalem est gardée par les infidèles et qu'ils menacent de prendre Byzance? » — De même, Urbain II disait aux Francs dans le concile de Clermont : « Nation d'au delà des monts, aimée et chérie de Dieu, comme le prouvent vos exploits, nation distinguée de

toutes les nations par votre foi et l'honneur que vous rendez à l'Église; que vos âmes s'émeuvent au souvenir de vos ancêtres! La terre que vous habitez a jadis été envahie par les Sarrasins, et l'Europe aurait reçu la loi de Mahomet sans la valeur de vos pères. Rappelez à votre esprit leurs dangers et leur gloire; ils ont sauvé l'Occident de la servitude; vous aussi, vous délivrerez l'Europe et l'Asie... » Les mêmes pensées se retrouvent dans les lettres de Grégoire VII et, plus tard, dans celles de saint Bernard et de saint Thomas d'Aquin. « Ce sont les infidèles, disait saint Bernard, qui nous ont attaqués les premiers ; notre glaive ne fait que repousser le leur. » — « Nous ne voulons pas les contraindre à croire, disait saint Thomas, mais les empêcher de nuire et de persécuter. » — Et après la prise d'Antioche, quand les sultans de Damas, d'Alep et de Mossoul vinrent attaquer les croisés, l'ermite Pierre, envoyé pour négocier avec eux, les invita naïvement à laisser la Syrie au christianisme : « Les provinces que nous conquérons, leur dit-il, ont appartenu de tout temps à des peuples chrétiens, et, comme tous les peuples chrétiens sont frères, nous sommes venus en Asie pour venger les outrages de ceux qui souffrent et défendre le patrimoine du Christ. Je vous adjure donc, au nom de Dieu, de nous laisser ce pays et de retourner dans les terres d'où vous sortez; nous conclurons avec vous une paix durable. »

Ainsi les croisades furent pour l'Europe chrétienne des guerres de défense et non d'agression, des guerres justes et nécessaires, des guerres de dévouement et de civilisation; elles eurent tous les résultats politiques qu'on devait humainement en attendre. Elles portèrent un coup si décisif à l'invasion mahométane, qu'il fallut ensuite à celle-ci trois siècles et demi de combats pour revenir devant les murs de Byzance, d'où les premiers croisés l'avaient chassée; et, lorsque cette ville fut prise, la civilisation chrétienne, grâce à ces trois siècles et demi de combats, était si fortement assise, si invinciblement consolidée, que l'islamisme ne put aller plus loin, et qu'il est resté isolé dans le coin de terre européenne

qu'il avait conquis. Le peuple qui contribua le plus à rendre à la chrétienté ce grand service fut le même qui l'avait déjà sauvée à Poitiers. La France était alors la première nation de l'Europe, le pays le plus chrétien et le plus guerrier, celui qui avait l'initiative de toutes les grandes actions; c'était elle, fille aînée de l'Église, que l'Orient appelait depuis trois siècles à sa délivrance. Les croisades furent, en effet, des guerres toutes françaises : les armées chrétiennes se composèrent presque entièrement de Français; on appela les croisades des *gestes de Dieu par les Francs*, et, plus tard, la *Franciade ;* la destinée de la terre sainte fut immédiatement liée pendant plusieurs siècles à celle de la France, et son histoire n'est, pendant cette période, qu'un épisode de notre histoire.

§ III. — *Conduite des Grecs à l'égard des Latins.*

Les établissements de la France en Asie n'eurent, comme l'on sait, qu'une durée éphémère. Des causes nombreuses amenèrent ce résultat : leur éloignement, l'affaiblissement de l'esprit religieux, les divisions des conquérants ; mais la principale fut l'inimitié d'un peuple qui était intéressé plus que tous les autres au succès des croisades et qui a tout fait pour les rendre inutiles; nous voulons dire les Grecs.

Le schisme grec est l'élément le plus funeste de toute l'histoire moderne, celui qui a enfanté presque toutes les calamités de l'Europe, celui qui menace encore d'en accabler l'avenir. D'abord, il a brisé l'unité du monde romain, continuée par le christianisme ; ensuite il a ouvert, par la lâcheté de ses sectateurs, la porte de l'Occident à l'islamisme; enfin, il menace aujourd'hui de donner la domination de l'Europe orientale aux derniers-nés de l'Église grecque, aux Russes.

L'empire byzantin, attaqué dès les premières années de l'islamisme, s'était vu, chaque fois que la ferveur musulmane se réveillait, dépouillé de quelque province et serré de plus près par ses

irréconciliables ennemis. Il n'en était plus séparé que par la largeur du Bosphore, et les Turcs seldjoucides mesuraient déjà des yeux les murailles de Constantinople. Incapable de se défendre lui-même, il sentait qu'il ne pouvait être sauvé que par le secours des peuples occidentaux. Aussi l'empereur Alexis Commène avait contribué lui-même à provoquer la croisade : en 1092, il avait adressé à Robert, comte de Flandre, qui passait à Constantinople au retour d'un pèlerinage, une lettre pathétique par laquelle il appelait l'aide des Francs : « Si l'on ne nous apporte un prompt secours, disait-il, la ville auguste subira le sort de la plus grande partie de l'empire. L'Occident verra-t-il sans le combattre le fléau qui va anéantir l'Orient? » Puis, après avoir fait le lamentable tableau des horreurs auxquelles sa capitale était exposée : « Si tant de motifs ne vous touchent pas, résisterez-vous à l'intérêt qui vous appelle dans nos opulentes contrées? Elles sont remplies de richesses; des ruisseaux d'or y coulent; il vous sera permis d'y puiser. Les femmes grecques, ajoutait-il, les plus belles de l'univers, peuvent devenir un digne prix de vos exploits. » Mais, à l'aspect des bandes pillardes de Pierre l'Ermite, Alexis fut effrayé du nombre de ses défenseurs. Ce n'était qu'à regret et par nécessité que les Grecs avaient recours aux peuples de l'Occident, qu'ils détestaient. « Ayons les Francs pour alliés, disaient-ils, mais non pour voisins. » Fière de sa civilisation en lambeaux, de sa science stérile, de sa fastueuse corruption, cette nation abâtardie avait conservé tout l'orgueil des anciens dominateurs du monde, et traitait de barbares ces peuples dont elle implorait le secours. Les Occidentaux n'étaient, à ses yeux, que des impies, des idolâtres, à l'égard desquels le parjure était permis et la trahison méritoire. Les armes des Turcs firent moins de mal aux Latins que le mauvais vouloir de leurs perfides alliés; et, si les croisades n'eurent pas tout le fruit qu'on en pouvait attendre, il faut l'attribuer surtout à la haine jalouse de ceux qu'elles avaient pour but de protéger.

Dès leurs premiers pas dans l'empire grec, les Francs rencontrèrent la malveillance la plus marquée : l'armée du centre composée de Français et de Normands d'Italie, ne s'ouvrit un passage dans l'Épire et la Macédoine que par la force ; le frère du roi de France, qui la commandait, fut pris par trahison et retenu pendant quelque temps comme otage. Cependant, quand Alexis vit campée aux portes de Constantinople cette redoutable élite de la noblesse française, il prit soin de dissimuler ses intentions hostiles sous les plus vives démonstrations d'amitié. Il combla les principaux chefs de présents et de caresses, et les éblouit en leur montrant ses trésors et la magnificence de sa capitale. Il eût été facile aux croisés de détruire à cette époque l'empire grec, de s'établir solidement à Constantinople, et l'on ne saurait calculer les conséquences qu'aurait eues un tel événement pour les destinées de l'Europe. Bohémond, fils du conquérant de Naples, en eut un instant la pensée : depuis leur établissement en Italie, les Normands avaient été aux prises avec les Grecs ; ils avaient été à même de les apprécier, et les détestaient autant que les musulmans. Robert Guiscard leur avait enlevé les îles Ioniennes et les côtes de l'Épire. Bohémond lui-même s'était emparé de Janina et d'Okhrida, ces deux plateaux de la péninsule Hellénique dont nous avons vu toute l'importance. Il avait de là pénétré jusqu'à Larisse, en Thessalie, jusqu'à Véria, en Macédoine, et n'avait été arrêté dans ses progrès que par les événements qui se passaient en Italie. Il proposa à Godefroy de Bouillon de se saisir de la cité impériale ; le pieux Lorrain refusa en disant qu'il ne s'était armé que pour combattre les infidèles et délivrer le tombeau de Jésus-Christ. L'empereur attira Bohémond dans son palais, l'y logea, l'y combla d'honneurs et finit par le séduire. La plupart des chefs furent de même enivrés par les flatteries et gagnés par les largesses de leur hôte (1).

(1) Étienne, comte de Blois, écrivait à sa femme : « L'empereur m'a reçu comme son fils et m'a comblé de riches présents. De tous les chefs de l'armée, je suis celui à qui il a témoigné le plus de confiance et à qui

Enfin, le rusé monarque les amena à lui prêter serment de soumission et d'obéissance. La cérémonie fut magnifique : Alexis Comnène put se croire un instant le vrai successeur de Constantin, en voyant les vaillants fils de la Gaule plier le genou devant lui. Il promit de les suivre avec une armée; quant à eux, ils s'engagèrent à remettre entre ses mains les villes qui avaient appartenu à l'empire et à lui rendre hommage pour leurs autres conquêtes. Les croisés passèrent enfin le Bosphore et se mirent en route à travers la Bithynie. Aussitôt ils se virent harcelés par les Turcs, qui avaient été avertis par les Grecs eux-mêmes de la marche de l'armée. Nous n'avons pas à retracer l'histoire de cette première croisade; on sait par quelles pertes et quelles fatigues l'armée chrétienne parvint à s'ouvrir un chemin jusqu'en Palestine; comment elle gagna sur le sultan de Roum, Kilidje-Arslan, la bataille de Nicée, comment elle vainquit les sultans d'Alep et de Damas à Antioche. La puissance des Seldjoucides en fut ruinée, et les Fathimites en profitèrent pour rentrer en Syrie et reprendre Jérusalem. On sait comment les croisés s'emparèrent de la ville sainte et fondèrent le royaume de Jérusalem, les principautés d'Antioche, de Tripoli, d'Édesse; on sait enfin par quels efforts héroïques, par quels prodiges de valeur ils durent défendre leurs conquêtes.

§ IV. — *Deuxième croisade. — Établissement des Normands en Albanie.*

Les États musulmans de la Syrie ayant été bouleversés par l'invasion chrétienne, Emadeddin-Zengui (que les historiens des croisades appelent Sanguin), *atabek* ou gouverneur de l'Irak-Arabi, se rendit maître de Mossoul (1122) et de tous les pays jusqu'à Damas; puis il battit partout les chrétiens et prit Édesse

il accorde le plus de faveur. Il y a plus, ma chère amie, il m'a demandé un de mes fils; il veut l'élever à un tel degré d'honneur, qu'il n'aura rien à envier aux nôtres. En vérité, il n'y a pas un prince tel qu'Alexis sous le soleil. »

d'assaut. Ce fut l'occasion d'une nouvelle croisade, et deux armées, conduites par Louis VII, roi de France, et Conrad III, empereur d'Allemagne, se dirigèrent vers Constantinople. La conduite des Grecs fut encore plus odieuse que la première fois. « Mon empire s'est réjoui, écrivait l'empereur Manuel au pape Eugène, en apprenant le grand mouvement qui se fait en France pour notre délivrance. » Et cependant « il n'y eut méchanceté, dit un historien grec, que l'empereur ne fît et n'ordonnât de faire aux croisés, pour servir d'exemple à ceux qui viendraient après eux. » Le patriarche de Constantinople disait que les Francs étaient des chiens, non des hommes, et que l'effusion de leur sang effaçait tous les péchés. Aussi l'évêque de Langres, qui était dans l'armée française, conseilla à Louis VII de s'emparer de Constantinople, afin de punir ces perfides alliés, pires que des ennemis, et de faire communiquer sans obstacle l'Europe avec ses colonies d'Asie. « Les hérétiques, disait-il, n'ont pas su défendre la chrétienté et le saint sépulcre, et il viendra un temps où leur lâcheté laissera prendre Constantinople et ouvrira ainsi aux infidèles l'entrée de l'Occident. C'est à nous de prévenir ce désastre : la nécessité, la patrie et la religion nous commandent de ne pas laisser derrière nous une ville de traîtres. » Le faible Louis VII, qui ne voyait dans la guerre sainte qu'un acte de dévotion, répondit à l'évêque : « Nous sommes venus en Asie pour expier nos péchés, non pour punir les Grecs ; d'ailleurs, le pape n'a rien ordonné à ce sujet. » Grâce à cet aveuglement, l'armée chrétienne périt presque entièrement sous les coups des Grecs ; et la croisade n'eut aucun succès, et le roi de France lui-même, à son retour, fut pris en mer par les Grecs, et ne dut sa liberté qu'à la valeur des Normands de Sicile.

Quelques années après, ces Normands furent sur le point de mettre à fin le projet si hardi de l'évêque de Langres. Roger II, roi de Sicile, reprit la guerre de Guiscard contre les Grecs. En 1148, il débarqua en Afrique, s'empara de plusieurs villes et força les rois de Tunis et de Tripoli à lui payer tribut. En 1153,

il attaqua l'empire d'Orient, ravagea l'Épire, l'Acarnanie, l'Étolie, se donna le titre de roi de ces provinces et en distribua les terres à ses chevaliers; puis il prit Thèbes, Athènes, Corinthe, entra dans la Thessalie, dans la Macédoine, et alla brûler les faubourgs de Constantinople. Ces conquêtes étaient trop étendues pour être durables ; néanmoins, les Normands se maintinrent pendant cinquante ans dans une partie de la Macédoine et de la Thessalie où l'on trouve encore les ruines de leurs forteresses, et ils formèrent des établissements permanents dans l'Albanie. La barrière de leur domination dans ce pays était marquée au delà du Pinde par une ligne de petites villes ou stations, dont Prespa, Pelagonie, Sosque, Motysque, étaient les principales. Raguse, Scodra, Durazzo, Butrinto, Berat, Avlone, devinrent des seigneuries vassales de la Sicile; les rives du Drin, de l'Apsus, de l'Aoüs, se couvrirent de châteaux dont les débris existent encore. Tout le pays fut ramené à l'obéissance de Rome, et des églises latines furent fondées, où l'on trouve encore aujourd'hui les piliers octogones et les chapiteaux gothiques de l'architecture normande. Enfin, la population catholique de ce pays, les Mirdites (1), eut sa destinée si intimement liée à celle des aventuriers normands, qu'elle prétend aujourd'hui avoir avec les Français une origine commune, qu'elle porte encore un costume qui rappelle celui des croisés, qu'on voit sur ses armes des fleurs de lis pour ornements, que sa langue renferme des mots français, enfin que le château qui était le chef-lieu de la contrée porte un nom français, le *Rocher*, ou, selon les géographes vénitiens, *Orocher*.

§ V. — *Noureddin et Saladin*.

Noureddin, fils de Zengui, profita des défaites des chrétiens pour s'emparer de toute la Syrie sur les autres sultans, puis il intervint en Égypte.

(1) Voyez page 77.

A cette époque les khalifes fathimites, réduits à la nullité, laissaient toute l'autorité à leurs ministres; et plus d'une fois l'Égypte avait été ensanglantée par les discordes de ceux qui se disputaient le titre de vizir. En 1163, un vizir déchu sollicite le secours de Noureddin. Celui-ci profite de cette occasion, et envoie en Égypte une armée commandée par Sirkouk et par son neveu Salaheddin ou Saladin, fils d'Ayoub. Le vizir égyptien, rétabli par les armes des Syriens, se brouille bientôt avec ses protecteurs; il appelle le roi de Jérusalem à son secours, et l'Égypte devient, de 1164 à 1169, le théâtre d'une guerre acharnée. A la fin, elle reste aux mains des Syriens; Sirkouk a pris le titre de vizir; il lègue son pouvoir à son neveu. Bientôt après, le khalife étant mort, Saladin ne lui donne pas de successeur, et gouverne au nom du khalife de Bagdad et du sultan de Syrie (1171). Ce fut la fin de l'empire des Fathimites, qui avait duré cent soixante-deux ans. Sur les débris de cet empire s'élevait une nouvelle dynastie jeune et vigoureuse, qui allait ruiner les colonies chrétiennes et rendre pendant quelque temps à l'empire de l'Islam son unité et sa puissance.

En 1173, Noureddin, qui commençait à prendre ombrage de la trop grande puissance de son lieutenant, meurt; aussitôt Saladin prend le titre de sultan d'Égypte, et commence la dynastie des *Ayoubites*. Puis il envahit la Syrie, bat les fils de Noureddin et les princes chrétiens et s'empare du pays. Le petit royaume de Jérusalem est alors cerné de tous côtés. Après de longues discordes, une bataille est livrée sous les murs de Tibériade, le 3 juillet 1187, qui décide du sort de la Palestine. Trois mois après, Jérusalem capitule, et il ne reste plus aux chrétiens que trois places en Orient : Antioche, Tyr et Tripoli.

Ce désastre jeta l'Europe dans une profonde consternation, et une troisième croisade fut résolue : elle fut conduite par Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion. On sait quel en fut le résultat : les chrétiens versèrent plus de sang pour s'emparer de Ptolémaïs qu'il n'en fallait pour conquérir toute l'Asie. Un traité fut conclu

avec Saladin, qui leur laissa toutes les villes du littoral et un chemin pour aller en pèlerinage à Jérusalem.

Saladin mourut l'année suivante (1193). Il avait un moment réveillé la ferveur religieuse et l'esprit guerrier des musulmans; mais son empire périt avec lui, et ses États furent partagés entre ses fils et son frère Malek-Adhel-Seipheddin.

§ VI. — *Prise de Constantinople par les Latins. — Établissements des Français en Grèce.*

Cependant les trahisons des Grecs envers les Latins avaient continué pendant la troisième croisade : la défaite de Tibériade, la prise de Jérusalem, avaient été regardées à Constantinople comme des victoires; l'armée de Philippe-Auguste dut prendre la voie de mer pour aller en Syrie, afin d'éviter le sort d'une armée allemande qui, ayant traversé l'Asie Mineure, périt presque entière par la perfidie des Grecs; enfin ceux-ci avaient mis le comble à leurs crimes envers l'Occident (1082) par un massacre général des Latins établis à Constantinople, massacre fait à l'instigation des prêtres byzantins, où les femmes, les enfants, les malades, furent enveloppés, et après lequel quatre mille malheureux, échappés aux meurtriers, furent vendus aux Turcs comme esclaves.

A cette nouvelle, l'Europe fut saisie d'un violent désir de vengeance, et, quelques années après, une nouvelle croisade ayant été prêchée, les seigneurs français qui prirent la croix se laissèrent persuader par les Vénitiens « que la terre d'outre-mer ne pourrait jamais être recouvrée que par la Grèce. » La conquête de Constantinople fut résolue.

On sait comment cette conquête s'effectua : Constantinople fut prise d'assaut après un siége de trois jours (10 avril 1204). Le désastre fut épouvantable; malgré les efforts des chefs et des prélats, les soldats ne respectèrent rien, ni les monastères, ni les églises, ni les vieillards, ni les femmes; ils portèrent le massacre

jusque dans le sanctuaire, dévastèrent Sainte-Sophie et s'enivrèrent dans les vases sacrés. Cette ville, la plus riche de l'Europe, fut mise tout entière au pillage; les chefs-d'œuvre de l'art antique qui décoraient ses monuments et ses places publiques furent mis en pièces et fondus par les vainqueurs; les traces de leurs ravages existent encore. « Bien témoigne, dit l'historien de cette conquête, Geoffroy de Villehardouin, le mareschal de Champagne, à son escient et pour vérité, que depuis les siècles ne fut tant gagné en une ville. » Et, après avoir raconté ces effroyables désordres, le chroniqueur ajoute naïvement : « Ainsi firent les pèlerins et les Vénitiens la Pasque fleurie et la grande Pasque après, en celle honneur et en celle joie que Dieu leur eut donnée. »

Les nouveaux maîtres de Constantinople se partagèrent l'empire, « la balance à la main, dit la Chronique de Morée, de telle sorte que chacun eut une part proportionnée à sa puissance. » Baudouin, comte de Flandre, fut élu empereur; Boniface de Montferrat fut créé roi de Macédoine ou de Thessalonique; le doge Dandolo, au nom de Venise, fut *despote* de Romanie, ayant la moitié de Constantinople sous ses lois. Toutes les provinces furent partagées, et, comme on n'avait aucune idée de l'étendue et des limites de l'empire, on se distribua le royaume des Mèdes, celui des Parthes, Iconium, Alexandrie, etc.; on échangeait, on jouait, on vendait sa part. « Constantinople fut pendant plusieurs jours un marché où l'on trafiquait de la mer et des îles, des peuples et de leurs richesses. » Bientôt les vingt mille vainqueurs se dispersèrent pour aller prendre possession de leurs États : les côtes de la Propontide et du Bosphore, celles de la mer Noire et de l'archipel, furent conquises; la Bithynie appartint au comte de Blois; le Péloponèse devint la principauté d'Achaïe et fut acquis par les Villehardouin; Athènes fut soumise par un seigneur bourguignon, et plus tard érigée en duché par saint Louis; Thèbes échut à des chevaliers picards; il y eut des seigneurs français à Cyzique, à Nicomédie, à Larisse, dans les Cyclades, etc.

La prise de Constantinople par les Latins aurait dû avoir la plus grande influence sur les destinées de l'Orient ; mais ce ne fut encore qu'un brillant fait d'armes, qu'un acte de chevaliers et de coureurs d'aventures. Un siècle plus tôt, cet événement eût peut-être pour jamais rattaché à l'Europe les contrées chrétiennes de l'Orient; à cette époque, il leur fut plutôt funeste : il changea l'esprit des croisades, et les détourna de leur véritable but ; au lieu d'aller en Palestine, on n'alla plus que dans la Grèce. Mais cette conquête si brusque, si imprévue, si merveilleuse, donna au nom français le plus grand éclat. Le nouvel empire était tout français, on l'appelait la *Nouvelle-France;* les mœurs, la langue, les lois de notre pays, se trouvèrent transportées dans la patrie d'Aristide et de Léonidas; nos lourds châteaux s'élevèrent sur les débris des temples de Jupiter; la gloire de nos chevaliers se mêla à la vieille gloire des héros de Marathon et de Platée. « On disait, raconte un contemporain, que la plus noble chevalerie du monde était celle de Morée; on parlait aussi bien français en ce pays qu'à Paris. » Il faut lire, dans l'histoire de Constantinople sous la domination française, quelles nombreuses et continuelles relations unirent alors la Grèce à la France, combien de familles illustres étaient intéressées à cette conquête, que de vaisseaux, d'aventuriers, de marchands, abordaient en ce pays, surtout quand la Morée se trouva inféodée par mariage au royaume de Naples, conquis par Charles d'Anjou; il y eut alors dans cette contrée de beaux faits d'armes et de grandes prouesses, témoin le combat de Prinitza, où vingt mille Grecs et Bulgares furent mis en déroute par trois cents chevaliers français; mais ce magnifique épisode de nos annales n'a eu que des chroniqueurs obscurs, et, par un oubli trop commun dans notre patrie, il n'est pas d'histoire moins connue, moins populaire que celle de notre domination dans la Grèce. A peine si quelques savants ont cherché à en relever les glorieux débris (1),

(1) Voir l'ouvrage de Buchon : *Éclaircissements historiques sur la principauté française de Morée*, etc.

et, lorsque nos soldats, il y a trente ans, venaient donner l'indépendance à la Grèce, aucun historien ne rappela à l'attention publique qu'au XIIIe siècle la France était maîtresse de ce pays, que la principauté d'Achaïe était alors un État français qui avait une organisation féodale régulière, et pour limites le Pinde, les Cyclades, les îles Ioniennes; que les villes de Misitra, de Klemoutzi, de Karitène, ainsi que les forts d'Akova, de Geraki, de Nicli, d'Andravida, avaient été fondés par nos ancêtres; que des Français avaient été palatins de Zante, marquis de Bodonitza, barons de Karitène; que les princes d'Achaïe, dont aujourd'hui l'existence est ignorée, avaient eu dans leur cour des Brienne, des la Trémouille, des Châtillon, des Courtenay, et que leurs derniers successeurs furent des Valois et des Bourbons.

On sait que les Français ne restèrent sur le trône de Byzance que pendant un demi-siècle; mais leur domination se maintint en Grèce, avec des fortunes très-diverses, pendant deux cent cinquante ans. Au XVe siècle, Louis, duc de Bourbon, portait encore le titre de prince d'Achaïe, et envoyait dans ce pays l'un de ses chevaliers pour recevoir l'hommage de ses vassaux. Nous verrons que le sabre des Turcs ne détruisit pas toutes les seigneuries françaises, et que les titres en furent portés par des familles de France jusqu'au XVIIIe siècle. Les évêchés latins fondés à l'époque de la conquête subsistèrent pendant cinq ou six cents ans; il en reste encore quelques-uns, et le droit de protéger les catholiques de la Grèce est resté à la France jusqu'à nos jours. Enfin, les voyageurs modernes racontent avec quelle émotion ils ont vu en Grèce des traces de la domination française, des murs de vieux manoirs, des débris d'églises latines, des tombeaux français à côté des tombeaux helléniques, et, dans les ruines d'Argos et d'Athènes, des armoiries françaises, des fleurs de lis, des croix du moyen âge.

§ VII. — *Invasion des Mongols. — Croisades de saint Louis. — Entreprises de Charles d'Anjou.*

A l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire au commencement du XIIIe siècle, l'islamisme était maître presque sans partage de toute l'Asie occidentale ; mais, encore bien que les Fathimites ne comptassent plus que comme des hérétiques vaincus et réduits à l'impuissance, il était sans force, livré partout à l'anarchie, divisé en une multitude de sectes, partagé en plusieurs États ennemis. Le khalifat de Bagdad n'était plus qu'un nom. La sultanie d'Iconium, composée d'innombrables petites principautés, allait être emportée dans la première tempête. La sultanie du Caire était tombée aux mains d'un homme énergique, Malek-Adhel, qui avait réuni sous sa domination les héritages des fils de Saladin ; mais, après sa mort, son empire fut partagé entre ses fils. Malek-Kamel, qui eut l'Égypte en sa possession, repoussa une nouvelle croisade, la cinquième, conduite par des seigneurs français et allemands (1221) ; il eut pour successeur Malek-Sahel, dont nous reparlerons. Enfin, il s'était formé dans le Turkestan, le Khorassan et et l'Irak persique, un nouvel empire, qui date de 1127, celui des Khouarismiens, qui renouvela la domination des Ghaznivides, et menaça de destruction le khalifat de Bagdad.

Telle était la situation de l'Asie occidentale, quand elle fut bouleversée par de nouveaux envahisseurs, à l'ombre desquels allaient apparaître les restaurateurs de l'islamisme, les Turcs ottomans.

Ces envahisseurs étaient les Mongols, de la grande famille tartare, et qui avaient conservé toute leur barbarie primitive, leur ardeur du pillage, leur sauvage amour du sang et de la guerre. Ils étaient conduits par Genghis-Khan, né en 1163, sur les bords de l'Onon, et qui, après avoir conquis la Tartarie, la Chine et l'Inde, se dirigea vers l'Occident et rencontra l'empire des Khouaris-

miens : cet empire fut bouleversé. Genghis mourut en 1227. Sous son fils Octaï, les Khouarismiens, vaincus et refoulés par les Mongols, se jetèrent sur la Syrie, la ravagèrent, s'emparèrent de Jérusalem, et en massacrèrent tous les habitants (1244). Le sultan du Caire, Malek-el-Sahel, fit alliance avec eux ; les chrétiens s'unirent avec le sultan de Damas, présentèrent la bataille aux Khouarismiens, et furent complétement vaincus. Les colonies chrétiennes semblaient perdues, quand les Khouarismiens entrèrent en lutte avec le sultan du Caire, et furent détruits dans deux batailles. La Syrie retomba sous la domination du sultan d'Égypte.

Ce fut dans ces circonstances que le roi Louis IX essaya de restaurer la puissance française en Orient par une nouvelle croisade. Il avait des plans complets de colonisation pour l'Égypte et pour la Syrie; il emmena des laboureurs et des artisans avec lesquels il aurait repeuplé la terre sainte; il devait donner des armes à toute la population chrétienne de ces contrées, réunir à elle les Mongols, qu'on croyait alors disposés à suivre la loi évangélique, et mettre fin à la religion et à l'empire des mahométans. Ceux-ci furent effrayés de ces préparatifs, et « l'on crut partout, dit un historien arabe, que l'islamisme était perdu sans ressource. » On sait comment tous ces projets échouèrent : ils échouèrent parce que les chrétiens d'outre-mer avaient été trop décimés par un siècle de désastres pour qu'ils pussent donner aux croisés de sérieux secours, parce que les relations entamées avec les Mongols servirent seulement à démontrer que l'Asie centrale ne connaissait qu'un peuple à l'Occident, les Francs, dont elle recherchait l'amitié ; ils échouèrent surtout parce que l'enthousiasme des croisades n'existait plus que dans le cœur du saint roi. Aussi ne fit-il que retarder la perte de la Palestine en se dévouant obscurément pendant quatre années à relever les murs des dernières places chrétiennes, à assurer l'existence de nos derniers comptoirs de commerce, à bâtir des églises qui sont encore les seules qui existent dans le pays; mais le héros du moyen âge laissa

en Orient des souvenirs de gloire qui sont encore pour la France son meilleur titre au protectorat des catholiques d'oûtre-mer, et les fellahs des bords du Nil répètent encore la chanson qui rappelle, avec la bataille de Mansourah, la bravoure du sultan chrétien.

La croisade de saint Louis amena dans la sultanie du Caire une nouvelle révolution, dont les conséquences se sont fait sentir jusqu'à nos jours.

Le sultan Nedj-Eddyn s'était formé une cavalerie redoutable avec des esclaves qu'il avait achetés en Circassie, et qu'on appelait *mameluks;* cette milice, semblable à celle que les khalifes s'étaient jadis donnée, arriva promptement à dominer ses maîtres. Nedj-Eddyn étant mort pendant les batailles livrées aux croisés, le chef des mameluks, Bibars, s'empara du pouvoir, massacra le dernier ayoubite, et fonda ainsi une domination (1268) qui devait durer jusqu'au commencement du XIXe siècle.

Avant de suivre l'islamisme dans ses autres révolutions, voyons quelles furent les dernières entreprises faites pour restaurer la puissance française dans la Méditerranée. Ce fut un frère de saint Louis, homme d'un génie audacieux et entreprenant, qui l'essaya. Charles d'Anjou, déjà comte de Provence et seigneur du Piémont, devint *protecteur* des républiques lombardes, et *vicaire impérial* en Italie; ensuite il se fit nommer *podestat* de Florence et *sénateur* de Rome, c'est-à-dire chef civil de ces deux États; enfin il obtint de la papauté, qui en dépouilla la maison de Hohenstaufen, les couronnes de Naples et de Sicile avec leurs annexes. Alors, maître de l'Italie, de la Sardaigne, de la Sicile, de Malte, des îles Ioniennes, ayant fondé à Nice et à Messine des arsenaux qui lui permirent d'avoir en mer jusqu'à deux cents vaisseaux, il marcha à la domination entière de la Méditerranée par les voies qu'avaient suivies les rois normands.

Il résolut d'abord de conquérir la côte septentrionale de l'Afrique, tributaire, depuis les Normands, des rois de Sicile, et il fit

entrer son frère dans cette expédition. C'était, disait-il, le moyen de couper en deux tronçons l'islamisme, qui se trouverait isolé à la fin en Espagne et en Égypte, quand Tunis et Tripoli auraient été rendus à la loi de l'Évangile. L'expédition échoua, et les ruines de Carthage virent, pour dernière gloire, la mort du plus saint homme qui ait honoré un trône. Mais Charles arriva en partie à son but : un traité fut conclu avec le roi de Tunis, par lequel celui-ci payait aux rois de France et de Sicile un tribut annuel de vingt mille onces d'or, ouvrait ses ports au commerce des Francs et laissait les chrétiens de ses États libres d'exercer leur culte.

Alors Charles aspira au trône de Byzance, retombé en 1261 aux mains caduques des Grecs, et il se prépara à cette conquête en faisant passer dans sa maison les principautés d'Achaïe et d'Albanie. Il obtint la première en mariant l'un de ses fils à l'héritière des Villehardouin, et c'est ainsi que la souveraineté de la Morée s'en alla dans la famille de Valois et ensuite dans celle de Bourbon. Il obtint la deuxième en faisant valoir les droits des rois de Sicile sur les colonies fondées par les Normands, colonies où s'étaient établis plusieurs princes grecs après la dissolution de l'empire d'Orient, mais qui n'avaient pas cessé d'appartenir à l'Église romaine : en effet, il fut reconnu (1272) comme suzerain ou roi d'Albanie par les chefs demi-sauvages de ce pays; et c'est alors que plusieurs familles provençales allèrent s'établir dans l'Albanie, où des dynasties françaises furent fondées. La plus célèbre de ces dynasties est celle des ducs de Durazzo (Dyrrachium), qui commença dans Philippe de Tarente, en 1294, et eut pour troisième prince le fameux Charles de Durazzo, usurpateur du royaume de Naples. Le dernier duc de cette maison vendit (1373) Durazzo à une de ces familles françaises établies en Albanie sous Charles d'Anjou, les *Balsa*, qui venaient de l'illustre maison provençale des *Baux*, et étaient seigneurs de Zenta, de Scodra, de Croïa, d'Avlone, etc. Les *Balsichides* devinrent alors la plus puissante

famille de l'Épire; ils s'emparèrent de l'Acarnanie et de l'Étolie, d'une partie de la Thessalie et même de plusieurs villes de Macédoine; mais ils perdirent successivement toutes leurs conquêtes de 1383 à 1421 par les armes des Turcs et furent réduits à un petit territoire chez les Mirdites, où l'on croit que leurs descendants existent encore.

Charles d'Anjou, dès qu'il fut assuré de l'Albanie, commença son expédition contre Constantinople ; mais l'empereur grec s'était préparé à détourner l'orage par une conjuration tramée avec les seigneurs de Sicile ; et l'avant-garde napolitaine venait à peine de débarquer à Avlone, que les *vêpres siciliennes* éclatèrent (1281). Ce fut un coup terrible, non-seulement pour la puissance de Charles, qui ne fit plus que décroître, mais encore pour la domination française dans la Méditerranée, qui fut presque entièrement anéantie pendant deux siècles. Le roi de Naples s'efforça vainement de restaurer cette domination par les moyens qui l'avaient donnée à la France, c'est-à-dire par les croisades. Il se fit céder par Marie d'Antioche ses droits au trône de Jérusalem; il envoya un de ses barons avec une petite flotte en Palestine pour y recevoir l'hommage de quelques seigneurs qui tenaient encore Ptolémaïs et plusieurs châteaux; il renoua l'alliance avec les Mongols; enfin il obtint de son neveu, Philippe le Hardi, qu'il reprît la croix. Mais le temps des guerres saintes était fini; Charles mourut en 1285, sans avoir rien pu faire pour reprendre son royaume de Jérusalem; six ans après, Ptolémaïs tomba au pouvoir des mameluks d'Égypte (1291), et la population chrétienne de la Syrie fut forcée de se soumettre à l'islamisme ou réduite en servitude. Une partie seule resta indépendante : ce fut le Liban, habité par les Maronites et les Druses, populations dont nous parlerons plus tard et qui demeurèrent unies d'affection et de souvenir aux Français, auprès desquels les Maronites avaient glorieusement combattu et dont les Druses prétendaient descendre.

§ VIII. — *Suite des conquêtes des Mongols. — Destruction du khalifat de Bagdad. — Résumé des six siècles précédents.*

Pendant ce temps, les Mongols continuaient leurs conquêtes ; et leur empire, à la fin du XIIe siècle, s'étendait des extrémités orientales de l'Asie aux bords de l'Euphrate et de la Caspienne. Sous Gaïouk, petit-fils de Genghis, ils passèrent dans les vastes steppes qui sont au nord de la Caspienne, soumirent le Kaptschak (entre l'Oural, le Volga et le Don), firent la conquête de la Russie, dévastèrent la Pologne, la Silésie, la Moravie, et pénétrèrent jusqu'en Hongrie. Ils incendiaient les villes, massacraient les populations, ruinaient tout dans leur marche dévastatrice ; ils semblaient avoir pris à tâche, non de se faire un grand empire, mais d'anéantir toute civilisation, tout établissement, et jusqu'à la race humaine. Plusieurs millions d'hommes périrent dans ces invasions gigantesques.

Cependant, comme les Mongols paraissaient principalement acharnés contre les peuples mahométans, comme ils avaient passé à côté de la terre sainte sans y toucher, comme on savait qu'il existait dans le centre de l'Asie, depuis le VIe siècle, certaines peuplades chrétiennes, et entre autres celles qu'on disait gouvernées par le fabuleux Prêtre-Jean, avec lesquelles les Mongols avaient des relations amicales, on crut en Europe qu'il serait possible de convertir ces conquérants idolâtres à la religion chrétienne et de tourner leurs armes à la destruction entière de l'islamisme. Ce fut l'objet de plusieurs ambassades qui furent envoyées par les papes aux khans des Mongols, et surtout de celle qui fut envoyée par saint Louis en 1253, et dont fut chargé le franciscain Rubruquis avec plusieurs autres moines. On assurait que le grand khan Mangou, quatrième successeur de Genghis, venait de se convertir au christianisme, à la prière du roi d'Arménie. Mangou fit bon accueil aux envoyés du roi de France ; mais cette ambassade, disent

les savants auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, fût un malentendu perpétuel : les ambassadeurs parlaient latin, et les Tartares leur répondaient dans leur langue. Rubruquis et ses confrères proposèrent au khan de se faire chrétien ; ils lui montrèrent la croix et l'image de la Vierge, qu'ils encensèrent en sa présence ; ils étaient revêtus de belles chapes et chantaient le *Salve Regina*. L'empereur tartare, faute d'un bon interprète, prit tout cela pour des hommages qui étaient rendus à sa personne, au nom et de la part de saint Louis. Il en parut fort content, fit boire aux ambassadeurs du lait de jument aigri, boisson favorite des Tartares, et les renvoya avec quelques présents et une lettre à saint Louis, dans laquelle, prenant le titre de Fils de Dieu et de Souverain des seigneurs de la terre, il ordonnait à ce monarque de se conformer aux lois du grand Genghis-Khan, s'il voulait obtenir son amitié. Ce fut tout le résultat de cette ambassade singulière, qui nous a fait connaître, par le curieux récit de Rubruquis, l'intérieur de l'Asie.

A cette époque, Mangou était occupé à détruire la secte des *Bathéniens* ou *Assassins* (1). C'était une association fanatique et mystérieuse, sortie de l'islamisme, et qui avait pris naissance un peu avant les croisades ; son prophète, Hassan, ennemi des musulmans comme des chrétiens, s'était donné la mission de redresser tous les torts et de punir tous les crimes, en envoyant ses sectateurs assassiner celui qu'il désignait à leurs coups. Elle fit trembler les princes occidentaux pendant deux siècles ; son chef, connu des Européens sous le nom de Scheik-al-Djebel, *Vieux de la Montagne*, résidait dans les montagnes de l'Irak persan ; ses adhérents, répandus dans toute l'Asie occidentale, exécutaient aveuglément ses ordres sanguinaires, et immolaient tous ceux dont l'association avait eu à se plaindre : trois khalifes furent tués de cette manière, ainsi que plusieurs héros des croisades ; enfin

(1) C'est-à-dire buveurs de *haschich*, boisson enivrante et dont les vapeurs faisaient croire aux Bathéniens, qu'ils voyaient les délices du paradis.

ils possédaient, dans toute la Syrie, des postes fortifiés d'où ils pillaient les routes et les caravanes. Les Mongols les traquèrent dans leurs retraites, et leur dernier chef vint se remettre entre les mains de Mangou.

Celui-ci avait réclamé pour cette expédition l'aide du khalife de Bagdad; il se vengea de son refus en envoyant son frère Houlagou contre la capitale de l'islamisme. Houlagou enleva la ville d'assaut, la saccagea pendant sept jours et en tira de prodigieuses richesses. Quant au khalife, Mostasem, le cinquante-sixième depuis Aboubekre, et le trente-septième Abasside, il fut mis à mort avec sa famille (1258), et c'est ainsi que finirent la race et l'empire des Abassides.

Dans le même temps, un autre lieutenant du khan s'était avancé dans l'Asie Mineure et avait tout soumis jusqu'au Bosphore. Les Seldjoucides d'Iconium conservèrent néanmoins pendant trois générations le vain titre de sultans, sous la domination des Mongols; le dernier, comme nous le verrons, fut renversé en 1307. Après Mangou-Khan, l'empire gigantesque des Mongols se divisa: pendant qu'une dynastie s'établissait en Chine, une autre branche de la famille de Genghis régna sur la Perse et l'Asie occidentale; mais ce dernier empire ne prit pas de consistance : toutes ses forces furent employées à disputer assez malheureusement aux sultans d'Égypte la possession de la Syrie. Peu faits d'ailleurs pour fonder, les Tartares ne régnaient que sur des ruines; ils étaient restés, au bout d'un siècle, aussi ignorants et aussi barbares que du temps de Genghis-Khan. Leurs chefs protégeaient tantôt le mahométisme, tantôt le christianisme, tantôt le judaïsme; ils flottèrent toujours entre ces religions rivales et n'en adoptèrent aucune définitivement. Plutôt campés qu'établis dans les provinces qu'ils avaient rendues presque désertes, ils n'essayèrent pas de les gouverner. Toute leur action se concentra bientôt sur la Perse, où ils résidaient, et sur les provinces voisines; les plus éloignées du centre de leur domination furent abandonnées aux ravages des

hordes errantes; de toutes parts, des gouverneurs devenus indépendants, d'anciens émirs musulmans, essayèrent de s'y former des États réguliers ; et c'est ainsi qu'au milieu de cette anarchie grandit, inaperçue, la puissance des Ottomans.

Avant d'entrer dans l'histoire proprement dite des Ottomans, il est nécessaire de jeter un coup d'œil en arrière sur les six siècles que nous venons de parcourir. Dès l'abord, le premier sentiment qu'on éprouve, c'est l'épouvante, c'est l'horreur : ces révolutions perpétuelles, ces empires qui s'établissent, se succèdent, se culbutent avec tant de facilité ; ces guerres, ces batailles, ces massacres qu'on ne saurait énumérer ; cette effroyable consommation d'hommes, où l'espèce humaine semble uniquement le jouet du génie du mal ; ce pêle-mêle d'événements sans suite, sans pensée, sans résultat, donneraient à croire que l'islamisme n'a produit que des ruines et n'a régné que sur des cadavres. Mais, s'il faut attribuer à cette religion du glaive, de la guerre, de la conquête, une bonne part de ces grandes calamités, il ne faut pas oublier que les pays qui en furent le théâtre sont ceux où les révolutions sont les plus fréquentes, les empires les plus éphémères, les conquêtes les plus faciles; c'est le pays où — avant les Omar, les Saladin, les Genghis-Khan — les Sésostris, les Cyrus et les Alexandre se sont fait en courant de vastes dominations et une sanglante renommée ; c'est le pays où les peuples se laissent insouciamment subjuguer, où ils changent de maîtres comme de vils troupeaux, où ils tendent le cou au bourreau sans regret comme sans murmure.

La cause de tout ce mal est donc moins dans les institutions que dans les hommes. Le Koran ne l'a pas produit ; il n'a fait que le continuer; mais il serait souverainement injuste d'oublier qu'il a fait autre chose que du mal, que l'histoire de la civilisation lui doit une de ses plus belles pages, que le génie arabe a ouvert de nouvelles voies à l'esprit humain, et continué l'œuvre intellectuelle des Grecs et des Romains. Il a produit une vaste et merveilleuse littérature, des ouvrages de mathématiques et de philosophie, qui

ont fait sentir leur bienveillante action sur toute l'Europe, de précieuses inventions dans les arts, de fécondes industries, des édifices qui sont la traduction calme, élégante, voluptueuse, des doctrines heureusement interprétées de l'islamisme ; une architecture spéciale, qui est sortie du Koran, comme l'architecture gothique de l'Évangile.

Nous allons, après ce rapide exposé des empires nés de l'islamisme et de leurs relations avec la France, raconter l'histoire du dernier héritier de ces empires, de celui qui, après avoir longtemps menacé l'Europe chrétienne, fait de vains efforts pour se régénérer dans la civilisation occidentale et semble destiné à une ruine certaine.

CHAPITRE III

LES TURCS OTTOMANS JUSQU'AU RÈGNE D'AMURAT Ier. (1231-1360)

§ I. — *Origine des Ottomans*. — *Erthogrul*.

A l'époque où Genghis, en renversant l'empire du Khouaresme, ouvrit l'Asie occidentale aux invasions des peuples de l'Orient, Soliman-Schah, fils de Kaialp, chef d'une tribu des Turcs Ogouses répandus dans le Khorassan, quitta ce pays avec cinquante mille des siens, et vint s'établir en Arménie aux environs d'Erz-Inghian, sur l'Euphrate. Quelques années après, regrettant le sol natal, la horde en reprit le chemin ; mais, en voulant passer l'Euphrate auprès du château de Djaber, son chef se noya (1231) ; son tom-

beau, qui existe encore sur le bord du fleuve, est connu sous le nom de *Turk-Mezari*, tombeau du Turc. Les familles qu'il avait sous sa conduite se dispersèrent ; les unes, avec ses deux fils aînés, retournèrent en Khorassan ; les autres, avec ses deux autres fils, Dundar et Erthogrul, et qui étaient au nombre de quatre cents familles, errèrent pendant quelque temps dans la vallée du haut Araxe et sur le plateau d'Erzeroum, vers les sources de l'Euphrate, séjournant l'été sur les hauteurs, descendant l'hiver dans les plaines, selon la coutume des peuples nomades. Bientôt Erthogrul s'avança plus à l'occident ; pendant qu'il cheminait avec sa tribu sur les frontières des Seldjoucides de Roum, il rencontra dans une plaine deux armées aux prises ; sans savoir quels étaient les combattants, il résolut de secourir le plus faible contre le plus fort, et sa valeur décida le gain de la bataille. Les vaincus étaient des Mongols, et le vainqueur Alaeddin, sultan seldjoucide, qui, pour reconnaître l'utile secours qu'il avait reçu du chef nomade, lui donna une résidence dans ses États : il lui assigna pour séjour d'été les pentes orientales des monts Toumanidsch, dont fait partie le mont Olympe de Bithynie, et pour séjour d'hiver les plaines de Sœgud sur le Sangarius.

Vassal du sultan, Erthogrul le servit dans ses guerres contre les Grecs, qui occupaient encore quelques villes dans cette région extrême de la Péninsule. Après une bataille où ses *akindschis* (coureurs ou fourrageurs), placés au front de l'armée, avaient rendu des services signalés, il reçut en récompense un petit territoire, dans le district de Bosœni, non loin d'*Eskischehr*, l'ancienne Dorylée. Alors le district de *Bosœni* (front de glace) changea de nom; Alaeddin l'appela *Sultan-OEni* (front du sultan), en l'honneur de sa brave avant-garde. Ce nom est resté longtemps celui d'un des dix-sept sandjaks de la Turquie d'Asie; l'étroit canton qui le porta d'abord fut le berceau de la puissance ottomane.

Toutes les nations, et surtout celles de l'Orient, se plaisent à

entourer leur origine de circonstances merveilleuses ; il n'est pas de fondateur de dynastie dont la grandeur n'ait été miraculeusement annoncée. Ainsi, l'on trouve dans les annales ottomanes qu'Osman, fils d'Erthogrul, que les sultans regardent comme le fondateur de leur dynastie, eut un jour un songe qui lui révéla les brillantes destinées de sa race. Il était épris de la belle Malkhatoun (femme trésor), fille du pieux et savant *scheik* Edebali, et, depuis deux ans, il la demandait vainement pour épouse ; car le scheik, homme sage, redoutait une alliance aussi disproportionnée. Une nuit qu'Osman avait reçu l'hospitalité chez le scheik, il lui sembla, pendant son sommeil, voir s'élever du sein de Malkhatoun le croissant de la lune, qui bientôt, se courbant vers lui-même, vint se perdre dans sa poitrine ; puis, de ses reins naissait un arbre immense qui, croissant en force et en beauté, couvrait de son ombrage les terres et les mers, et abritait des montagnes comme le Caucase et l'Atlas, le Taurus et l'Hémus ; du milieu de ses racines sortaient le Nil et l'Euphrate, le Tigre et l'Ister, qui, chargés de vaisseaux, arrosaient de riches campagnes et traversaient des villes florissantes. Alors un vent violent s'éleva, et les feuilles de cet arbre, semblables à des lames de sabre, se tournèrent vers les villes, et principalement vers la cité de Constantin, qui, placée à la jonction de deux mers, comme un diamant enchâssé entre deux émeraudes, formait la pierre la plus brillante d'un anneau qui donnait la domination du monde. Après avoir entendu le récit de ce songe merveilleux, le scheik donna sa fille à Osman, et la belle Malkhatoun fut mère d'Orkhan, son successeur (1).

§ II. — *Règne d'Osman.*

Erthogrul vécut jusque dans un âge avancé ; mais, longtemps avant sa mort, son fils le remplaça dans le commandement des

(1) Hammer, t. I, p. 66 de la traduction française.

armées. Il y avait dans la contrée plusieurs châteaux grecs dont les chefs, entièrement indépendants, entretenaient avec leurs voisins musulmans des relations tantôt amicales, tantôt hostiles; un de ces châtelains, Kœse-Michal, seigneur de Chermenkia, se lia d'étroite amitié avec Osman ; plus tard, il finit par embrasser l'islamisme, et ses descendants, sous le nom de Michalogli, occupèrent pendant plusieurs siècles un rang éminent parmi les premières familles de l'empire. Osman avait aussi pour allié le seigneur de Belokoma ou Biledchik ; c'était chez lui qu'il mettait en dépôt ses trésors, quand, chaque année, aux approches de l'été, sa troupe nomade regagnait les montagnes; il était, au contraire, en perpétuelle hostilité avec le commandant d'Angelokoma, ou Ainœgel, qui inquiétait ses gens et attaquait ses troupeaux au passage. Vers 1285, il résolut de s'en venger; avec soixante et dix des siens, il essaya de surprendre la forteresse d'Ainœgel, qui commande le défilé d'Ermeni (1). Un combat s'engagea dans ce défilé, entre Koutahieh et Brousse, et Osman remporta sa première victoire ; mais il ne put s'emparer d'Ainœgel. Une deuxième bataille lui donna Karahissar, ville importante située sur le Bathys. La même année Erthogrul mourut (1288) et Orkhan naquit. L'année suivante, Osman reçut du sultan seldjoucide, comme récompense de ses services, ses conquêtes mêmes, le territoire de Karahissar, le titre de *bey* avec les insignes : un drapeau, un tambour et une queue de cheval.

Cependant la prospérité croissante du nouveau bey portait ombrage à ses voisins; son allié même, le seigneur de Belokoma, entra dans une conjuration formée contre lui; il l'invita aux fêtes de son mariage, avec l'intention de se défaire de lui. Prévenu par son ami Kœse-Michal, Osman dissimule : il envoie comme à l'ordinaire ses trésors en dépôt dans le château de son infidèle allié; mais il les fait porter par quarante de ses compagnons dé-

(1) Voir page 99.

guisés en vieilles femmes. Après s'être ainsi emparé de la place, il court au-devant du cortége nuptial, tue le traître, enlève sa fiancée, la belle Niloufer (fleur du lotus), et la réserve pour femme à son fils; puis il attaque à l'improviste les châteaux d'Iarhissar et d'Ainœgel, dont les possesseurs avaient organisé le complot, et s'en empare sans grande résistance.

A cette époque, Alaeddin III, le dernier des Seldjoucides, après un règne qui avait jeté quelque éclat, fut détrôné (1307) par Ghazan, khan des Mongols. Sur les débris de son empire s'élevèrent de nombreuses principautés indépendantes, qui prirent le nom de leurs fondateurs, et qui jouèrent un grand rôle dans l'histoire des Ottomans. Ainsi se formèrent les États de *Karaman*, dans la Cappadoce et partie de la Cilicie, avec Iconium pour capitale; de *Kermian*, dans la Phrygie; de *Karasi*, dans la Mysie; de *Sarou-khan*, dans la Lydie; d'*Aïdin*, dans l'Ionie; de *Mentesché*, dans la Carie ; de *Tekieh* dans la Lycie et la Pamphylie ; de *Hamid*, dans la Pisidie et la Lycaonie ; de *Kastamouni*, dans la Paphlagonie (1), etc. Les possesseurs de ces principautés usurpèrent tous les droits souverains, battirent monnaie et firent prononcer leur nom dans les prières publiques. Osman ne fut pas le moins puissant : maître de presque toute la Bithynie, il possédait, avec Eskischehr, Karahissar et les autres châteaux qu'il avait conquis, une partie de la Phrygie, de la Galatie, et le haut bassin du Sangarius. Il fixa sa résidence à Ienitschehr (ville nouvelle), sur la frontière septentrionale de ses États, entre Nicée et Brousse, deux cités déjà convoitées par les Ottomans.

Tout prospérait, d'ailleurs, au fils d'Erthogrul. Protecteur des savants et des saints, il avait, dès ses premières conquêtes, fondé des communautés, des écoles, attiré auprès de lui les hommes pieux et instruits, ranimé parmi les siens le zèle religieux; aussi avait-il rempli son peuple d'audace et de confiance. D'après une

(1) Voir page 105.

opinion accréditée chez les musulmans, au commencement de chaque siècle de l'hégire, il doit se produire un homme destiné à régénérer l'islamisme ; aux yeux de ses compagnons, Osman devait être la gloire du VIIIe siècle, qui allait commencer. Son nom même était d'heureux présage. « Les noms viennent du ciel, » dit le Koran ; le sien signifie briseur de jambes ; et cette image, chez les Orientaux, se rattache aux idées de force et de grandeur. Ce nom, d'ailleurs, n'avait été porté avec gloire par aucun prince musulman depuis le second khalife, le collecteur du Koran, le conquérant de la Perse et d'une partie de l'Asie. Les soldats fanatisés d'Osman le croyaient donc destiné à renouveler la grandeur des khalifes ; ils se firent honneur de porter son nom, et lui-même prit le titre de *padischah* ou souverain des *Osmanlis* (1).

Sa première entreprise, comme prince souverain, fut dirigée contre le château de Keuprihissar, voisin de Ienitschehr. A cette occasion, son oncle Dundar, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, lui fit quelques reproches, essayant de modérer son ardeur des conquêtes ; Osman, irrité, le perça d'une flèche. On voit encore sur la route le tombeau de ce vieillard, première victime de la férocité des monarques ottomans. Keuprihissar fut pris. De là, on s'avança dans la direction de Nicée ; une armée grecque, commandée par l'hétériarque ou chef des gardes du corps, fut battue dans les environs de Nicomédie, et dans ce combat périt un neveu d'Osman ; son tombeau, qui subsiste encore, est aujourd'hui un lieu de pèlerinage. Comme les murs de Nicée défiaient toute surprise, on s'arrêta aux portes de cette ville ; mais un château fut bâti sur le penchant de la montagne, pour tenir en respect la garnison. Six ans plus tard (1307), les gouverneurs de plusieurs places grecques, sur l'ordre du commandant de Prusa, se réunirent pour combattre Osman ; ils furent vaincus, et les Ottomans arrivèrent

(1) *Othman* et *Osman* sont le même nom ; il en est de même d'*Ottomans* et *Osmanlis*.

jusqu'aux rivages de la Propontide : tous les bords du golfe de Moudania furent dévastés.

A la même époque, les autres princes turcs de l'Asie Mineure désolaient l'Archipel, mettaient à feu et à sang Chio, Samos, Lemnos, les Cyclades, Rhodes, Candie, Malte, et, de là, portaient la terreur dans toute la Méditerranée. En même temps, ils enlevaient aux Grecs, sur les côtes de l'Asie Mineure, les dernières places qui leur restaient : Éphèse, Tripolis sur le Méandre, Cenchrée, venaient de céder à ce réveil de l'esprit de conquête des musulmans. La tribu d'Osman prit part à ce mouvement général : toutes les places fortes voisines de Nicée furent soumises ; leurs défenseurs durent, sous peine de la vie, embrasser l'islamisme ; Kœse-Michal leur en donna volontairement l'exemple. L'empereur grec, épouvanté, avait imploré le secours du khan des Mongols et lui avait envoyé sa fille en mariage ; une horde tartare envahit, en effet, les États d'Osman, mais elle fut repoussée par son fils Orkhan, auquel il avait donné la garde de Karahissar. En récompense de ce premier exploit, Orkhan fut chargé de continuer les conquêtes de son père. Bientôt tout fut soumis jusqu'à l'embouchure du Sangarius ; Nicée et Nicomédie se trouvèrent comme emprisonnées, et deux forts furent élevés aux portes de Prusa. Pendant dix ans, cette dernière ville fut tenue presque bloquée ; enfin, en 1327, on résolut de l'attaquer : Osman, affaibli par l'âge, donna à son fils le commandement de l'expédition. Le château d'Edrenos, situé sur l'Olympe et qui dominait toute la contrée, fut assailli d'abord, emporté de vive force et détruit. Alors, quand les Osmanlis se présentèrent devant Prusa, ils ne trouvèrent aucune résistance : le gouverneur obtint, moyennant 30,000 ducats, la permission de se retirer avec tous ses biens, et la ville ouvrit ses portes. Ainsi tomba sans efforts la plus forte place de l'Asie Mineure, l'ancienne capitale du royaume de Bithynie ; déjà prise au milieu du xe siècle par les musulmans, puis occupée de nouveau par les Grecs, elle leur échappa définitivement pour devenir la première capitale des

Osmanlis. Elle est considérée aujourd'hui comme la troisième ville de leur empire.

Quand Osman apprit cette importante conquête, il était mourant; il voulut qu'on transportât son corps dans la nouvelle capitale où allait résider son fils. Austère et sans faste comme les premiers soldats du prophète, il ne laissait ni or, ni argent, ni pierreries; tout avait été distribué libéralement à ses compagnons. On ne trouva dans sa demeure qu'un cafetan brodé, un turban, quelques drapeaux de mousseline rouge, une cuiller et une salière; des chevaux de prix et plusieurs troupeaux bien entretenus formaient toute sa succession. On a conservé pieusement la race de ces troupeaux, et les sultans actuels font élever, dans les montagnes de Brousse, des moutons qui, dit-on, descendent de ceux du fondateur de l'empire. On montrait aussi à Brousse, il y a peu d'années, avant l'incendie qui a ruiné son tombeau, le grossier chapelet de bois du père des Ottomans, et le tambour qu'il avait reçu du sultan seldjoucide en signe d'investiture. Le sabre à deux pointes et le drapeau que le sultan lui avait envoyés en même temps sont encore déposés dans le trésor impérial.

§ III. — *Règne d'Orkhan.* — *Institution des janissaires.*

Osman avait désigné Orkhan pour son successeur, au préjudice d'Alaeddin, son fils aîné. Ce dernier, loin de se révolter contre la volonté paternelle, ne voulut pas même accepter la moitié des troupeaux; il consentit à être le vizir de son frère et se dévoua tout entier aux soins du gouvernement. Ce titre de *vezir* signifie portefaix, belle image qui rappelle seulement aux ministres tout-puissants des princes orientaux leurs obligations, et qui ne fait voir dans l'autorité souveraine qu'un fardeau! Alaeddin fut vizir de son frère dans la plus belle acception du mot; c'est le premier législateur des Ottomans, et sa mémoire est aussi vénérée chez eux que celle de leurs premiers souverains.

Chez les nations musulmanes, pour qui le Koran est la suprême ou plutôt l'unique loi, la part des législations humaines est assez restreinte : elles ne doivent être que le commentaire de la loi divine ; elles ne peuvent porter que sur des détails de formes ; mais ces détails ne manquent pas de gravité, puisqu'ils doivent être observés avec le même sentiment de respect que les choses de la religion. C'est ce qui explique l'esprit formaliste des Osmanlis, l'importance qu'ils attachent aux usages extérieurs et au costume. Ces objets, ailleurs si indifférents, sont réglés chez eux par des lois, et par des lois qui s'appuient sur le Koran. Trois points attirèrent particulièrement l'attention d'Alaeddin : les monnaies, le costume et l'armée. Osman, depuis son investiture ou au moins depuis l'extinction des sultans seldjoucides, avait joui des droits souverains de *sikke* et de *khoutbe* (droit de battre monnaie et droit de se faire nommer dans les prières publiques) ; mais il n'avait usé que du second, et les monnaies seldjoucides étaient les seules employées en Asie Mineure ; des monnaies nouvelles furent frappées au chiffre d'Orkhan (1). Quant au costume, il fut réglé dans tous ses détails, mais surtout la coiffure, qui est, dans l'Orient, le signe distinctif des peuples et des castes. On fixa donc, pour les différentes classes de la nation, la forme et la couleur du turban. Au prince était réservé le bonnet de feutre rouge entouré de mousseline blanche à plis bouffants. Les soldats et les fonctionnaires portèrent un bonnet de feutre blanc à forme allongée. Ces dispositions furent modifiées plus tard à différentes reprises : le feutre blanc fut réservé aux personnes de la suite des sultans ; les soldats reprirent le feutre rouge ; puis on le couvrit de dorures et de broderies.

La plus importante des institutions du règne d'Orkhan fut la

(1) Remarquons qu'il s'agit du chiffre, et non de l'effigie : on sait que toute représentation d'hommes ou d'animaux est regardée, chez les musulmans, comme une idolâtrie. Le nom et les titres du prince sont seuls tracés en caractères élégants sur le sceau et sur les monnaies.

création d'une armée permanente, plus d'un siècle avant que le premier essai en fût fait dans les États européens. Les *akindschis*, cavaliers armées à la légère, qui faisaient la force des armées d'Osman, n'avaient jamais été organisés régulièrement; on les convoquait pour chaque expédition, et ils se dispersaient après la campagne. Par les soins d'Alaeddin, on forma un corps de fantassins, soldés et entretenus en tout temps, qu'on nomma *piadés* (piétons); mais cette troupe se rendit bientôt insupportable par sa turbulence et ses prétentions. On résolut alors de créer une nouvelle milice qui, ne se recrutant pas parmi le peuple, lui fût étrangère et ne pût exciter des séditions; qui, d'un autre côté, n'eût pas, comme les mameluks, l'inconvénient de former un corps particulier dans l'État, séparé du reste des sujets par sa langue, son origine, ses intérêts, et capable de dominer ses maîtres; enfin une troupe qui fût uniquement et entièrement dévouée au souverain. Khalil-Djendéréli, l'un des chefs de l'armée, proposa de rassembler tous les enfants chrétiens dont on pourrait s'emparer, et de les élever dans l'islamisme pour en faire des soldats musulmans : « Ce serait, dit-il, un bienfait que de les ramener à la véritable religion; car, selon les paroles du prophète, tout homme apporte en naissant le germe de l'Islam. Sans famille, sans liens de parenté, ni entre eux ni avec le reste du peuple, ces soldats appartiendraient entièrement aux princes dont ils tiendraient tout. » Telle fut l'origine odieuse des *janissaires*, troupe d'élite qui ne trompa pas les espérances de son fondateur, et qui, pendant plusieurs siècles, fit la force des armées ottomanes.

Orkhan, étant allé visiter le derviche Hadji-Begtasch aux environs d'Amasia, lui demanda pour cette milice sa bénédiction, un drapeau et un nom. Le scheik, plaçant sur la tête d'un des soldats la manche de sa robe : « Que son nom, dit-il, soit *iéni-tchéri* (la troupe nouvelle); que son visage soit éclatant, son bras triomphant, son sabre tranchant, sa lance acérée; qu'elle revienne toujours avec la victoire. » En mémoire de cette bénédiction, le

bonnet de feutre blanc fut augmenté par derrière d'un morceau d'étoffe représentant la manche pendante du derviche. Comme la nouvelle milice était élevée et nourrie par le sultan, elle prit pour signe de ralliement la marmite (*kasan*) qui servait à la distribution des vivres ; la marmite fut pour elle un objet sacré, comme pour les soldats chrétiens le drapeau. Par suite de la même idée, les officiers eurent des titres culinaires ; le commandant en chef s'appelait *tchorbadgi-bachi*, premier faiseur de soupe ; après lui venaient l'*achtchi-bachi*, premier cuisinier, et le *sakka-bachi*, premier porteur d'eau ; le bonnet des soldats portait en guise de pompon une cuiller de bois. Ces usages bizarres ont duré autant que la milice des janissaires.

Ce corps ne fut d'abord que de mille hommes ; mais, chaque année, on enleva mille enfants chrétiens pour l'augmenter. Plus tard, on en enleva douze mille, vingt mille, et même quarante mille dans une année ; et jusqu'au temps de Mahomet IV, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où commença la décadence de cette troupe célèbre, elle ne se recruta pas autrement ; de sorte qu'on peut évaluer à cinq millions au moins le nombre des enfants chrétiens qui, dans l'espace de trois siècles, ont été ainsi convertis par force et sacrifiés à la politique barbare des sultans. C'est le plus épouvantable tribut de chair humaine qui ait jamais été levé par une religion victorieuse sur une religion vaincue. Il donne la mesure de l'abrutissement profond où étaient tombées les populations chrétiennes sous la domination tyrannique des conquérants ; il justifie l'exécration dont les Ottomans ont été l'objet de la part des Européens pendant des siècles (1). Ajoutons que, par cet

(1) Voici quelques détails sur l'organisation primitive des janissaires et qui sont tirés d'une adresse faite par le muphti au sultan Ahmet III, en 1720 :

« Les janissaires et généralement tous les corps militaires se recrutaient au moyen des *enfants de tribut*, que les provinces habitées par les infidèles étaient tenues de fournir, et l'on se conformait scrupuleusement à cette coutume, consacrée par les ordonnances impériales. Après

étrange mode de recrutement, les Ottomans trouvèrent à la fois le moyen d'enlever aux populations chrétiennes leur partie la plus virile, et de doubler leurs troupes sans mettre des armes aux mains des vaincus. C'est ce qui explique comment ils ont pu avoir sur pied des armées de 500,000 à 600,000 hommes, pendant que, aujourd'hui, où les janissaires n'existent plus et où les raïas n'entrent point dans les armées turques, ils ont tant de peine à lever 300,000 hommes.

Les *piadés* furent conservés, mais transformés; on leur donna les terres conquises, à la condition de les défendre et d'entretenir les routes en bon état; ce fut une milice territoriale. Tous ceux qui combattaient à pied en dehors de ces corps privilégiés, sans solde ni fiefs, furent rangés sous le nom d'*azabs* (libres ou légers); ce fut l'infanterie irrégulière. On créa aussi une cavalerie soldée, divisée en quatre corps : les *sipahis*, ou cavaliers; les *silihdars* (cavaliers vassaux) ; les *ouloufédjis* (mercenaires); les *ghourebas* (étrangers). Ces quatre corps d'élite, qui, sous le nom générique de *sipahis*, se sont rendus, dans les guerres d'Europe, aussi célè-

avoir été visités et inspectés à la Sublime Porte, les enfants étaient distribués dans les différents *seraïs* (palais) établis à cet effet. On les élevait dans les principes de l'islamisme; leur éducation exigeait quatre à cinq années, et, lorsqu'elle était terminée, on les répartissait dans les odjaks (corps) selon leurs inclinations particulières. Tous les sept ans, on procédait au remplacement des morts dans le corps des janissaires. Il était interdit à ceux qui en faisaient partie de se lier par le mariage, et tous devaient habiter dans leurs *odas* (chambres) respectives. Si quelqu'un d'eux se rendait coupable de lâcheté, on le cassait, et, dès ce moment, il ne pouvait plus prétendre au titre de janissaire; on n'accordait celui d'*oturak* (vétéran) qu'aux sujets légalement reconnus impropres au service actif; ceux-là pouvaient se marier et recevaient trois aspres de haute paye, à charge par eux de prier pour la conservation des princes et la prospérité de l'État. Leurs enfants étaient admis dans les *adjem-oglans* (novices ou recrues), et pouvaient devenir janissaires. Tous les dix ans, les officiers étaient astreints à recevoir de nouveaux brevets. Lorsque le *buluk-bachi* avait démérité par sa conduite, les agas convoquaient un divan où le coupable, en présence de tous les chefs de l'odjak, était déclaré déchu de son emploi. » — Nous verrons quelle organisation reçut la milice des janissaires sous Soliman le Grand.

bres que les janissaires, composaient dans les batailles la garde d'honneur des sultans ; on leur confiait l'étendard sacré. On organisa aussi une troupe de cavaliers possesseurs de terres, à l'imitation des piadés; on les appelait *mossellimans* (exempts d'impôts). Enfin les *akindschis* furent conservés comme cavalerie irrégulière; ils furent, pendant plusieurs siècles, commandés par les Michalogli, descendants de Kœse-Michal, qui conduisait les premiers coureurs d'Osman.

§ IV. — *Conquêtes d'Orkhan.* — *Les derviches.* — *État des sciences.*

Pendant qu'Alaeddin affermissait l'empire par ses institutions, Orkhan l'agrandissait par de nouvelles conquêtes. Ses compagnons d'armes étaient Konour-Alp, Agdjé-Hodja, Abdurraman-Ghazi, Mursal le Noir, Ali le Noir, et d'autres encore dont les noms sont restés chers aux Ottomans. Ils achevèrent de chasser les Grecs des bords du Sangarius et des côtes de la Propontide; tous les châteaux forts dont ces contrées étaient hérissées furent successivement enlevés. Enfin Nicomédie et Nicée restèrent seules, cernées de toutes parts : la première fut prise, en 1330, par Agdjé-Hodja. L'empereur grec, Andronic le Jeune, fit un effort pour sauver la seconde; un combat fut livré près de Philokrène (aujourd'hui Tawschandschil), sur les bords du golfe de Nicomédie, et les Turcs, vainqueurs, n'eurent plus qu'à se présenter devant les portes : la ville capitula. Nicomédie, qui avait eu tant d'éclat au temps de Dioclétien et de Constantin, avait depuis longtemps perdu son importance; elle n'est plus aujourd'hui, sous le nom d'Ismid, qu'une chétive bourgade. Nicée (Iznik), en passant entre les mains des Turcs, resta une ville considérable; ce fut la seconde capitale d'Orkhan et la rivale de Brousse. L'église du Saint-Synode, où avait été rédigé le fameux symbole de la foi catholique, fut convertie en mosquée, et auprès de cette mosquée furent fondés

le premier *médressé*, ou école supérieure, et le premier *imaret*, cuisine publique pour les pauvres; mais Nicée décrut rapidement et elle n'est plus aujourd'hui qu'un village.

Jusqu'ici, les Ottomans ne s'étaient agrandis qu'aux dépens des Grecs; en 1335, ils eurent, pour la première fois, occasion d'intervenir dans les affaires d'un des États musulmans qui les entouraient. Adjlan-Bey, prince de Karasi (1), avait laissé deux fils; le plus jeune, qui avait été élevé auprès d'Orkhan, lui proposa de l'aider à renverser son frère, promettant de lui abandonner, pour prix de ce service, quatre des principales villes de ses États. Orkhan y consentit, et envahit le Karasi. Le prince menacé s'était réfugié dans la citadelle de Pergame, qui passait pour imprenable; il entama des négociations, et parut disposé à un accommodement; mais, s'étant rendu maître de la personne de son frère, il le fit assassiner. Orkhan marcha aussitôt contre Pergame. Les habitants ouvrirent leurs portes et lui livrèrent le fratricide. On lui laissa la vie, en lui assignant pour séjour la ville de Brousse; et la principauté de Karasi fut, sans coup férir, annexée aux États ottomans.

La conquête du Karasi fut suivie de vingt ans d'une paix profonde. Cette période, sur laquelle les historiens ottomans gardent un dédaigneux silence, paraît avoir été consacrée par Orkhan aux soins de l'administration intérieure et à des fondations pieuses. Partout s'élevèrent des mosquées, des cloîtres, des écoles, des imarets. Brousse fut favorisée sous ce rapport, non-seulement par les soins du prince, mais aussi par les libéralités de ses compagnons, que la guerre avait enrichis. Les pentes ombragées et les fraîches vallées de l'Olympe se peuplèrent de *derviches* et de *santons*.

(1) Ces petits États turcs, dont les noms vont revenir souvent dans cette histoire, n'avaient pas de limites bien marquées. Le *Karasi* occupait les pentes méridionales des monts Toumandsch et le bassin du Caïcus, c'est-à-dire une grande partie de la Mysie.

Sous ces noms, l'on désigne tous les musulmans qui s'adonnent à la vie ascétique, soit en communauté, comme les moines, soit dans la solitude, comme les ermites; leur nombre devint considérable sous les premiers princes ottomans. Mahomet avait dit : « Il n'y a pas de moines dans l'Islam; » paroles qui semblaient interdire toute imitation de l'ascétisme chrétien; mais le goût des Orientaux pour la vie contemplative l'emporta bientôt sur la volonté du prophète, et une autre maxime : « La pauvreté est ma gloire, » servit à légitimer cette infraction à la loi. Trente-sept ans après la mort de Mahomet, Oweis, Arabe de l'Yémen, fonda le premier ordre de derviches. On en compte aujourd'hui jusqu'à soixante et dix dans les divers pays musulmans; trente-six sont en vigueur dans l'empire ottoman, sur lesquels vingt-quatre ont été fondés depuis l'origine de l'empire. Sous Osman, avait pris naissance l'ordre des *nakschbendis*, qui est encore un des plus célèbres; sous Orkhan furent institués les *saadis*, qui ont dégénéré en jongleurs; Hadji-Begtasch, le patron des janissaires, fonda l'ordre des *begtaschis*, ordre moitié religieux, moitié militaire, auquel les janissaires eux-mêmes étaient affiliés.

Les membres de la plupart de ces ordres religieux vivent en communauté dans des cloîtres; on les appelle *derviches*, mot qui veut dire seuil de porte; les plus élevés en dignité sont appelés *scheiks* ou anciens. Quant aux *santons* ou *sahids*, ce sont de véritables ermites; cachés dans leurs cellules au milieu des sites les plus isolés, ils ont, pour la plupart, une grande réputation de sainteté. Ceux d'entre eux qui ont le plus de renommée reçoivent les noms d'*abdals* ou *babas*, c'est-à-dire pères. « Il y a toujours, disent les musulmans, quarante abdals sur la terre, » c'est-à-dire quarante personnes d'une sainteté éminente, destinées à occuper dans le ciel une place distinguée; mais il y a toujours plus de quarante solitaires à qui l'opinion populaire décerne ce titre; et ce sont bien souvent ceux qui se font remarquer par les extravagances les plus bizarres. Plusieurs de ces saints étaient en faveur

auprès d'Orkhan, qui bâtit des cloîtres pour leurs disciples. Les plus renommés étaient Gheilik-Baba, le père des cerfs, ainsi appelé parce que, monté sur un cerf, il était venu trouver Orkhan, pour lui prédire ses victoires; Dogli-Baba, le père potier, qui ne se nourrissait que de lait caillé; Abdal-Mourad et Abdal-Musa, qui, tous deux, accompagnèrent le fils d'Osman à la conquête de Brousse, le premier armé d'un sabre de bois, avec lequel il porta la terreur dans les rangs ennemis; le second tenant des charbons ardents sur du coton. On montre encore aux pèlerins le sabre de bois d'Abdal-Mourad; Soliman le Grand en prit un morceau, qu'il fit déposer dans le trésor du sérail.

Protecteur des sciences aussi bien que de la religion, Orkhan s'attacha par ses libéralités les savants les plus célèbres; il les mit à la tête des écoles nouvellement fondées et les admit à ses conseils. Tels étaient les *mollahs* ou légistes David de Césarée et Tadscheddin le Kourde, qui remplirent l'un après l'autre les fonctions de premier *mouderris* ou professeur à l'école supérieure de Nicée; et le Persan Sinan, qu'on appelait, à cause de son importance, Sinan-Pacha (1). Du reste, la ville de Brousse, longtemps après qu'elle eut cessé d'être la résidence des souverains ottomans, conserva le privilége d'attirer les savants, les solitaires et les gens de lettres. C'est dans ses délicieux environs que les premiers poëtes turcs sont venus s'inspirer, que les plus fameux légistes ont médité leurs ouvrages. Leurs tombeaux, mêlés à ceux des scheiks et des abdals, ont fait de la campagne de Brousse une terre doublement sacrée; c'est, pour les Ottomans, le pays des saints et des poëtes, le sanctuaire des arts en même temps que le

(1) Ce titre de pacha, sous lequel sont désignés les gouverneurs de province, ne marque aucune fonction spéciale; c'est une qualification honorifique qui, surtout dans les premiers temps de l'empire ottoman, était donnée à tous les personnages considérables : Alaeddin, frère d'Orkhan, et Soliman, son fils, portaient le titre de pacha; sous Osman, deux savants l'avaient déjà porté.

rendez-vous des élus (1). Dans les mosquées de la ville s'élèvent les mausolées des six premiers souverains qui en ont été les fondateurs; autour d'eux sont rangés leurs frères, leurs fils, leurs femmes et leurs filles, vingt-six princes de leur sang, leurs plus illustres vizirs et beylerbeys, et environ cinq cents tombes de pachas, de scheiks, de professeurs, de rhéteurs, de poëtes, de médecins et même de musiciens célèbres. Pleine des souvenirs du premier âge de la dynastie ottomane, Brousse n'est pas seulement une des villes les plus florissantes de l'empire; c'en est, par-dessus tout, la ville sainte.

§ V. — *Prise de Gallipoli.*

Cependant Orkhan, tout en s'occupant avec sollicitude de la prospérité intérieure de ses États, ne négligeait pas les occasions d'étendre au dehors sa puissance ou son influence. Ces vingt années, qui ne furent marquées par aucune entreprise militaire, servirent à préparer la plus importante de toutes par ses résultats, le premier établissement des Ottomans en Europe.

Dès la fin du XIIIe siècle, peu de temps après la restauration de l'empire grec par Michel Paléologue, une première horde turque avait passé la mer et s'était fixée sur le continent européen : c'étaient les Turkomans, sujets des Seldjoucides. Ils étaient allés s'établir sur les côtes de la Bulgarie, dans la Dobroutcha; mais ils n'y restèrent pas longtemps et émigrèrent en Crimée. Nous avons vu que, après la chute des Seldjoucides, les Turcs des principautés d'Aïdin, de Karasi, etc., commencèrent à ravager l'Archipel et les côtes de la Grèce. Les Ottomans, à leur tour, débarquèrent pour la première fois en Europe en 1321; mais ils ne firent qu'une expédition de pirates; et c'est seulement du règne d'Orkhan que datent les premières relations suivies entre les Otto-

(1) On sait que, dans ces derniers temps, Abd-el-Kader avait choisi Brousse comme lieu de sa retraite ou de son exil.

mans et les Byzantins. Andronic le Vieux avait succédé, en 1282, à Michel Paléologue ; après avoir longtemps lutté contre les Ottomans en Asie (1), il fut menacé par la révolte de son petit-fils, Andronic le Jeune, et demanda des secours à Orkhan. Ces secours ne l'empêchèrent pas d'être battu et contraint de partager sa couronne avec le rebelle. L'empire byzantin, tombé au dernier degré de l'avilissement, était gangrené des mêmes vices, de la même anarchie, de la même corruption, des mêmes disputes théologiques, qui avaient commencé sa ruine. Le peu d'hommes éclairés qu'il renfermait encore, entre autres Michel Paléologue, savaient qu'il n'y avait de salut que dans la réunion sincère et complète avec l'Église latine, union qui intéresserait tout l'Occident à leurs dangers et ranimerait les croisades ; ils l'essayèrent en envoyant au concile de Lyon que présidait le pape Grégoire X, un acte d'union signé de l'empereur et de trente-cinq évêques, mais leurs efforts échouèrent contre le fanatisme, la haine aveugle, la folie du peuple et du clergé. Jamais nation n'avait mieux préparé et mérité sa ruine.

Dans cette situation, Andronic le Jeune, étant devenu seul empereur, ne compta plus se mettre à l'abri des invasions des Turcs qu'en recherchant leur alliance ; il traita, en 1330, avec les princes d'Aïdin et de Sarou-Khan ; en 1333, avec Orkhan ; mais cette alliance ne lui fut qu'onéreuse, et son règne se passa en efforts continuels pour repousser les agressions de ses infidèles amis. Il mourut en 1341 ; et les discordes qui suivirent sa mort allaient livrer l'empire aux barbares. Profitant de la minorité de Jean Paléologue, le *grand domestique* Cantacuzène, qui exerçait la régence, prit la pourpre et se déclara collègue du jeune empereur. Pour soutenir la guerre civile, il appela à son aide le prince

(1) Dans cette guerre, il prit à sa solde des aventuriers catalans qui, après avoir plusieurs fois battu les Turcs, ravagèrent la Thrace et la Macédoine, s'établirent dans le duché d'Athènes et firent trembler la Grèce.

d'Aïdin, Oumour-Bey, qui était son ami particulier; les partisans de Paléologue achetèrent les secours du prince de Sarou-Khan : trente mille Turcs vinrent ravager l'empire au nom des deux empereurs. En 1347, le prince d'Aïdin, rappelé en Asie par une attaque des Vénitiens (1), abandonna son allié. Orkhan intervint alors : il demanda à Cantacuzène la main de sa fille; on s'empressa de la lui accorder. Les noces furent célébrées en grande pompe à Selymbria, et, l'année suivante, le vieil époux vint visiter son beau-père à Scutari. Fort de cette nouvelle alliance, Cantacuzène imposa à son rival une apparente réconciliation et rentra dans Constantinople. Mais, peu de temps après, en dépit de l'alliance et des liens de parenté, une bande d'Ottomans ravageait de nouveau les côtes de la Thrace. Bientôt Oumour-Bey mourut en défendant ses États, et Orkhan se trouva le seul arbitre de l'empire grec. Sollicité par les deux partis, il profita de cette heureuse position, qui lui permettait de perpétuer leurs discordes, pour en recueillir le fruit; sans rompre avec son beau-père, il envoya des renforts aux Génois ses ennemis (2), combattit les Vénitiens ses alliés et donna des espérances à Jean Paléologue.

Tel était l'état des choses, lorsqu'un coup de main fit tomber au pouvoir des Ottomans le château de Tzympe, situé sur la côte européenne, à une lieue et demie de Gallipoli. Le fils d'Orkhan, Soliman-Pacha, se trouvait campé en face de cette ville, non loin des ruines de Cyzique; à la faveur d'une nuit orageuse, il traversa le détroit sur des radeaux avec soixante de ses compagnons, surprit le château et s'en empara (1356). Cantacuzène réclama hautement

(1) La principauté d'Aïdin comprenait l'Ionie et avait Smyrne et Éphèse pour principales villes. Les Vénitiens, déjà maîtres de tant de points maritimes dans la Méditerranée, convoitaient la possession de Smyrne et avaient fait une sorte de croisade avec le pape et le roi de Chypre.

(2) Les Génois étaient restés, depuis l'empire latin, maîtres de Péra et de Galata, et ils les gardèrent jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs.

contre cet attentat; pendant qu'il négociait la restitution de Tzympe, un tremblement de terre désola toutes les côtes de Thrace, et détruisit en partie plusieurs villes. Tandis que les habitants fuyaient épouvantés, les Turcs entrèrent par les brèches que le fléau avait faites ; c'est ainsi que fut prise Gallipoli (1357.)

Outre cette place, dont la possession suffisait pour leur assurer une libre entrée en Europe, ils s'emparèrent de Boulaïr, d'Ipsala et de Rodosto ; ils n'étaient plus qu'à trente lieues de Constantinople. Dès lors, il ne fut plus question de restitution; en vain Cantacuzène offrit 40,000 ducats ; Orkhan fit traîner la négociation en longueur, puis il indiqua une entrevue où l'empereur grec fut le seul à se rendre ; enfin à toutes les plaintes il répondit que ce n'était pas la force des armes, mais la volonté divine qui avait ouvert aux Turcs les murs de Gallipoli. Cette importante acquisition fut annoncée à tous les princes musulmans d'Asie par des lettres officielles, premier modèle des emphatiques circulaires qui sont restées en usage dans la chancellerie ottomane.

Soliman-Pacha ne jouit pas longtemps de son triomphe; il mourut, en 1359, d'une chute de cheval. Son corps fut, déposé à Boulaïr dans une mosquée qu'il avait fait bâtir ; de tous les tombeaux que nous avons signalés comme lieux de pèlerinage, nul n'est plus révéré que celui du fondateur de la puissance ottomane en Europe ; nul n'attire une plus grande affluence de visiteurs. Orkhan mourut un an après (1360), dans la soixante-quinzième année de son âge et la trente-cinquième de son règne. Guerrier heureux, sage législateur, il donna de solides garanties de durée à l'empire dont Osman avait jeté les fondements. Né sous la tente d'un obscur chef de horde, il mourait maître des deux rives de l'Hellespont, et les Turcs, sortis avec son père des steppes de la Tartarie, dominaient maintenant l'Asie Mineure et menaçaient les débris de l'empire de Byzance.

Avant de voir comment ces débris furent absorbés dans la puissance ottomane, il faut que nous disions quelques mots des peuples

qui avaient déjà ruiné presque entièrement cet empire; car les Ottomans n'ont eu tant de facilité à s'établir en Europe que parce qu'ils sont arrivés à point pour profiter des destructions faites à leur profit par les peuples de la Servie, de la Bosnie, de l'Albanie, de la Bulgarie et de la Valachie.

§ VI. — *Histoire de la Servie, de la Bosnie, de l'Albanie, etc.*

L'autorité des empereurs ne s'étendait plus que jusqu'au Strymon, au couchant, et jusqu'à l'Hémus, au nord. Outre le midi, qui appartenait encore aux Français et aux Vénitiens, les provinces occidentales et septentrionales, depuis longtemps occupées par des nations slaves ou tartares qui s'étaient souvent rendues redoutables aux césars de Byzance, venaient d'être, à la faveur des discordes qui affaiblirent Jean Paléologue et son rival, arrachées définitivement à la domination grecque, et la *Servie*, la *Bosnie*, l'*Albanie*, la *Bulgarie*, la *Valachie*, formaient des États distincts et indépendants.

1° Les Serbes appartiennent à celle des quatre branches de la race slave (1) qu'on appelle vulgairement *illyrienne*, et qui peuple aujourd'hui la Bosnie, la Servie, la Croatie, la Dalmatie, l'Esclavonie, etc. Vers le milieu du VIIe siècle, ils occupèrent le pays des anciens Triballes dans la Mœsie supérieure. Leur conversion au christianisme date du règne d'Héraclius, qui leur envoya des prêtres; mais elle ne fut complète que sous l'empereur Basile, dont ils reconnurent la suzeraineté en recevant un second baptême. Soumis deux fois par les Bulgares, ils rentrèrent avec eux sous la domination des Grecs en 1018, mais ils ne tardèrent pas à s'émanciper. En 1085, Bodin et Voulkan soulevèrent la Servie et la Bosnie et prirent le titre national de *Schoupans*. Beli-Ourosch, fils de Voulkan, s'intitula grand-duc de Servie, et eut pour successeur

(1) Les trois autres sont les *Tchèques*, qui habitent la Bohême, les Polonais et les Russes.

(1143) Étienne Nemania, son petit-fils, qui se fit reconnaître, par les empereurs grecs, prince indépendant de Servie, et fut le fondateur d'une dynastie qui dura trois cents ans. Nemania eut trois fils : Étienne II, qui lui succéda (1197), Volkan, duc de Zenta et de Choulm, c'est-à-dire d'une partie de la Dalmatie et de l'Hertzegovine; enfin Sava, fondateur du patriarcat de Servie. Étienne obtint de la cour de Rome le titre de roi ou de *kral*. Émeric, roi de Hongrie, s'en offensa, le chassa de la Servie et prit momentanément le titre de roi de *Rascie* (1); mais la dynastie de Nemania fut promptement rétablie et prit un nouvel éclat sous Étienne Ourosch III. Enfin vint le règne glorieux d'Étienne Douschan (1333), qui faillit remplacer l'empire grec par un empire serbe, faire avorter la puissance ottomane et changer ainsi les destinées de l'Europe.

Ce prince conquérant et législateur, qui fut en quelque sorte le Charlemagne des Serbes, possédait par lui-même ou par ses vassaux presque toute la Turquie d'Europe actuelle, c'est-à-dire la Servie, la Bosnie, la Bulgarie, la Macédoine, la Dalmatie, l'Hertzegovine, l'Albanie, l'Étolie, etc. Il se fit couronner en 1340, à Uskioup, *empereur des Romains et des Triballes*, et conçut le projet de détruire l'empire d'Orient. Après avoir une première fois assiégé Constantinople et forcé l'empereur Andronic à lui demander la paix, il marchait de nouveau contre cette ville à la tête de 80,000 hommes, lorsqu'il mourut dans le chemin (1356).

Il eut pour successeur Ourosch V, qui n'hérita pas de ses qualités; alors, et sous les attaques des vassaux qui cherchaient à se rendre indépendants, l'empire serbe se démembra. Nous verrons ce qu'il devint pendant le règne d'Amurat Ier, et comment les Turcs profitèrent des conquêtes de Serbes, qui leur avaient frayé le chemin vers Constantinople.

2° La Bosnie, ainsi que nous venons de le voir, habitée par des

(1) Voir sur ce pays, page 50.

peuples de race slave, avait suivi les destinées de la Servie jusqu'à l'époque (1085) où Voulkan en fit un État tantôt indépendant, tantôt vassal des rois de Hongrie. Elle fut comprise dans l'empire d'Étienne Douschan, s'en sépara après sa mort, forma un royaume indépendant en 1376, sous le ban Étienne Tvarko, et enfin tomba, comme nous le verrons, sous la domination des Turcs.

3° Nous avons dit, dans la description de la Turquie, que les Albanais étaient de race ancienne. Faiblement attachés à l'empire grec, il avaient repris, dans la décadence de cet empire, leur indépendance, lorsqu'ils furent subjugués passagèrement par Étienne Douschan; ils rentrèrent après sa mort dans leur isolement, se divisèrent en plusieurs petites principautés qui prirent part à toutes les guerres des Serbes contre les Turcs.

4° Les Bulgares, d'origine tartare, s'établirent vers la fin du VIIe siècle dans la Mœsie, et furent, pendant trois siècles, la terreur des empereurs byzantins. Domptés par Jean Zimiscès (971) et convertis au christianisme, ils se rendirent de nouveau indépendants en 980 et formèrent un royaume qui fut en guerre continuelle avec les Serbes et les Grecs. Basile II les annexa de nouveau à son empire. Quand Constantinople fut tombée au pouvoir des Latins, les Bulgares reprirent leur indépendance et firent une guerre acharnée aux empereurs francs. Ils tombèrent ensuite sous la domination des rois serbes, qui leur laissèrent néanmoins des chefs nationaux. A la mort d'Étienne Douschan, ils formèrent de nouveau un État particulier sous le prince ou *kral* Sisman, et suivirent les Serbes dans toutes leurs guerres contre les Turcs.

5° Il ne nous reste plus qu'à parler de la Valachie. Nous avons dit ailleurs quelle était l'origine des peuples qui s'appellent *Roumains* et qui sont répandus dans la péninsule Hellénique, la Hongrie, etc. Ces peuples, dans le Xe siècle, devinrent tributaires des Hongrois; ils reprirent leur indépendance sous Radoul le Noir (1290-1314); mais ils rentrèrent bientôt sous la domination

hongroise. Leurs princes ou voïvodes eurent de nombreux rapports d'amitié avec les rois de Servie, et luttèrent avec eux contre les Ottomans jusqu'à la fin du xve siècle.

Ainsi que nous venons de le voir, de tous ces peuples, le plus important était sans contredit le peuple serbe : en effet, il avait absorbé une si grande partie de la race hellénique, que la population qui porte aujourd'hui le nom de Grecs n'est réellement composée que de Slaves hellénisés; il s'était mêlé aux Albanais, il avait donné sa langue aux Bulgares, qui sont aujourd'hui confondus avec lui; il était répandu dans presque toute la péninsule Hellénique. Un tel peuple semblait appelé à de grandes destinées; mais la race slave n'a rien fondé dans le moyen âge, et la branche illyrienne, brave, poétique, insouciante, légère, sans ambition, sans pensée d'avenir, n'a jamais vécu qu'au jour le jour, gardant ses mœurs vagabondes, ses instincts primitifs, ne songeant pas à s'assimiler les restes de la civilisation antique, enfin étant entachée du défaut qui a perdu tous les peuples chrétiens de l'Orient, son isolement de l'unité latine. Nous allons voir comment ce peuple si intéressant, auquel l'héritage de Constantin semblait prédestiné, allait laisser cette proie facile aux heureux Osmanlis.

CHAPITRE IV

RÈGNES D'AMURAT Ier ET DE BAJAZET Ier (1360-1402)

§ I. — *Amurat* Ier. — *Conquête d'Andrinople.* — *Défaite des Serbes.* — *Prise des places de l'Hémus.*

Mourad ou Amurat, deuxième fils d'Orkhan, destiné, par sa naissance, à servir sous son frère, avait été tenu éloigné des affaires jusqu'au moment où la mort de Soliman l'appela au souverain pouvoir. Il s'en trouva digne, et son règne, d'une prodigieuse activité, ne fut qu'un long enchaînement de guerres et de conquêtes.

Alaeddin, prince de Karaman, qui commençait à s'inquiéter de la puissance croissante des Ottomans, soulève les tribus des *Akhis*, qui possédaient une partie de la Galatie. Le nouveau sultan marcha contre eux, les soumit, et leur enleva la ville d'Angora (Ancyre), récemment tombée entre leurs mains. Le prince de Karaman s'empressa de conclure une alliance avec Amurat, et lui demanda sa fille en mariage.

Après cette courte et brillante expédition, tout se prépara pour une campagne en Europe. Amurat donna le commandement en chef des troupes, avec le titre de *beylerbey* (prince des princes), à Lalaschahin, un des compagnons d'armes de son père, et qui avait accompagné Soliman à la prise de Tzympe. La charge de juge de l'armée, jusqu'alors temporaire, fut rendue permanente, et conférée à Khalil-Djendéréli, celui à qui on devait l'institution des janissaires, alors âgé de plus de soixante et dix ans, et destiné à jouer un rôle important dans les événements du nouveau règne.

Outre ces deux vétérans, l'armée comptait parmi ses chefs Ewrenos-Bey, renégat, Hadji-Ilbek, Timour-Tasch, qui, tous trois, se signalèrent par leurs succès.

Aidé de ses lieutenants, Amurat, au commencement de 1361, s'avança dans la Thrace. Cantacuzène avait abdiqué (1355) après la perte de Gallipoli, et Jean Paléologue régnait sans partage; mais, réduit à l'impuissance, il n'essaya pas d'opposer la moindre résistance à cette menaçante invasion. Après s'être emparés de Didymotichon ou Dimotika et de quelques places secondaires, les Ottomans marchèrent droit à Andrinople. Cette ville, bâtie par Adrien au confluent de trois rivières, la Maritza, l'Arda et la Toundja, était promptement devenue, grâce à son admirable position, riche, peuplée et florissante; c'était, sous les Byzantins, comme ce fut sous les Ottomans, la seconde ville de l'empire. Le commandant grec s'avança au-devant de l'armée turque, fut battu et s'enfuit; la garnison, découragée, se rendit presque sans résistance (1361). Ewrenos et Lalaschahin furent ensuite chargés, l'un de descendre, l'autre de remonter les bords de la Maritza, et de soumettre les villes circonvoisines : le premier s'avança jusqu'à l'embouchure du Vardar; le second prit Philippopolis et les deux Sagra, villes fortes au pied de l'Hémus. A la suite de ces expéditions fut établie la loi qui fixa le partage du butin. En vertu d'une disposition du Koran, qui adjuge un cinquième aux pauvres et au prophète, le trésor préleva un cinquième sur le prix de chaque prisonnier,

Après la conquête de Philippopolis, Amurat accorda la paix à l'empereur grec, et retourna à Brousse; il fut bientôt rappelé par une attaque inattendue. Les princes chrétiens de l'autre côté de l'Hémus, qui voyaient les musulmans arrivés jusqu'à leurs frontières, avaient donné l'alarme en Europe : le pape Urbain V prêchait une croisade contre les Turcs. Sans attendre les secours de l'Occident, Ourosch V, roi ou *kral* de Servie, les voïvodes de Bosnie et de Valachie, se liguèrent; le roi Louis de Hongrie se joignit à

eux, et 20,000 chrétiens descendirent sur les bords de la Maritza, jusqu'à deux journées d'Andrinople. Les Turcs n'étaient pas assez forts pour risquer un engagement à force ouverte ; mais, à la faveur d'une nuit obscure, Hadji-Ilbek, avec un corps de 10,000 hommes, surprend le camp négligemment gardé ; les chrétiens, désarmés, entendent avec épouvante retentir le cri de guerre des musulmans : *Allah ! Allah !* Ils fuient en désordre, et périssent, pour la plupart, dans les flots de la Maritza (1363). La plaine porte encore aujourd'hui le nom de *Sirh-Zindughi* (défaite des Serbes).

Amurat employa les loisirs que lui laissa cette victoire à construire des mosquées, des cloîtres, des écoles et des bains à Biledschik, à Ienitschehr, à Brousse. C'est aussi à cette époque qu'il conclut le premier traité qu'aient fait les Ottomans avec une puissance chrétienne : il accorda à la petite république de Raguse des priviléges pour commercer dans ses États. Lorsqu'il fallut signer l'acte, le souverain barbare trempa ses cinq doigts dans l'encre et en porta l'empreinte sur le parchemin ; ce fut sa signature, à laquelle les calligraphes ajoutèrent son nom et ses titres. Le *toughra* ou sceau des sultans rappelle encore par sa forme cette primitive empreinte.

Revenu en Europe en 1365, sa présence fut le signal de nouvelles conquêtes, qui donnèrent pour limite à ses possessions la chaîne de l'Hémus depuis la source de la Maritza jusqu'à la mer. Pendant que ses lieutenants enlevaient Islivné (Selivno) et Iamboli, sur la Toundja, Ichtiman et Samakov, dans les Balkans, lui-même s'empara d'Aïdos et de Karnabat, places qui commandent deux des principaux défilés de l'Hémus (1) ; Visa, Kirk-Kilissia, Binar-Hissar (le château des Sources), Sizeboli, etc., tombèrent successivement en son pouvoir. Cinq ans furent employés à ces expéditions. En même temps, de Dimotika, où il s'était établi d'abord,

(1) Voir page 38.

il pressait la construction du sérail d'Andrinople, qui devint sa principale résidence. A la même époque, la charge de vizir, vacante depuis dix années, fut donnée à Khalil-Djendéréli, qui l'occupa pendant dix-huit ans, sous le nouveau nom de Chaireddin-Pacha. Cette dignité resta héréditairement dans sa famille, jusqu'à l'époque de la prise de Constantinople.

Les années suivantes se passèrent à châtier quelques villes byzantines dont les gouverneurs avaient inquiété le territoire ottoman, ou à faire des conquêtes aux dépens de petits princes serbes ou bulgares ; puis il s'attaqua à l'empereur grec Paléologue et lui enleva Tschatal-Borgas, Indschigis, etc., sur la route d'Andrinople à Constantinople. Il lui accorda une nouvelle trêve, afin de se tourner contre les princes slaves ou valaques établis dans l'ancienne Macédoine, à l'ouest du Rhodope. Cette branche de l'Hémus, qui avait jusqu'alors servi de barrière aux incursions des Ottomans, fut franchie : au sud, tout fut conquis jusqu'à la ville de Serès, et les deux princes serbes du pays, Dragès et Bogdan, furent faits prisonniers ; puis, Amurat marcha lui-même contre le kral de Servie ; c'était alors Lazare Brankovich, petit-fils naturel du grand Douschan ; il franchit le Balkan, le battit près de Samakov, s'empara de l'importante ville de Nissa, le força à lui payer tribut et à lui fournir des troupes auxiliaires. Le kral de Bulgarie, Simans, qui avait pris part à la guerre, subit le même traitement, et fut forcé d'envoyer sa fille dans le harem d'Amurat.

§ II. — *Acquisitions dans l'Asie Mineure. — Organisation féodale des sipahis.*

Six années de paix suivirent la prise de Nissa ; Amurat les employa d'abord à marier son fils aîné, Bajazet, avec la fille du prince de Kermian, ce qui lui donna Koutaieh et cinq autres villes de la Phrygie ; ensuite, à acheter six des principales villes de la principauté de Hamid, dans l'ancienne Pisidie : achat forcé,

auquel le souverain de ce petit pays dut souscrire pour éviter une lutte devenue trop inégale. Enfin, pendant cet intervalle de repos, fut introduite une modification importante dans l'organisation militaire.

« Il fut érigé, dit d'Ohsson (1), des fiefs dans toutes les provinces de l'empire, dans le but de pourvoir à leur défense et de récompenser les services militaires. Le cavalier (sipahi) pourvu d'un pareil bénéfice percevait à son profit le produit des impositions publiques sur les terres de son fief, cultivées par des paysans, mahométans ou chrétiens, sur lesquels il exerçait en même temps une juridiction seigneuriale. Ceux-ci en avaient la propriété ; mais, lorsqu'ils la transmettaient à des individus de leur famille autres que leurs fils, les héritiers ne pouvaient entrer en possession sans avoir obtenu l'agrément du sipahi et lui avoir payé une redevance. Si le possesseur ne laissait pas d'héritier, son fonds de terre devait être donné par le sipahi à un des voisins du défunt. De son côté, le sipahi, obligé de résider dans son fief, sous peine d'en encourir la déshérence, recevait en concession (*ihtaâ*) le revenu de la terre, c'est-à-dire une partie de la totalité de l'impôt dû par elle, mais nullement le fonds, qui restait entre les mains de l'État. »

Les fiefs ainsi constitués se partageaient en trois classes, d'après leur étendue : les *timars*, les *ziamets*, les *beyliks*. Chaque fief devait fournir un homme à cheval, armé de cuirasse, à raison de 3,000 aspres (2) de son revenu. On comptait au XVIe siècle 50,000 fiefs de la troisième classe, 300 de la deuxième et 200 de la première. Les *timariots* marchaient sous les ordres des *zaïms* ; ceux-ci obéissaient aux *beys* ; les beys devaient se ranger sous la bannière des pachas de province. Les fiefs ne pouvaient être conférés qu'à des fils de sipahis, et, à chaque vacance, les candidats

(1) *Tableau général de l'empire Ottoman*, t. VII, p. 372.

(2) L'aspre valait alors un peu plus que la piastre d'aujourd'hui ; il ne vaut maintenant que le cent vingtième d'une piastre.

devaient prouver leur descendance par le témoignage de deux zaïms et de deux timariots. L'avancement des feudataires était réglé d'après les services rendus sur le champ de bataille : celui qui rapportait la tête d'un ennemi recevait une augmentation d'un aspre de revenu par chaque dizaine d'aspres que rapportait son fief; quinze têtes donnaient droit à un fief plus considérable. Cette forte organisation subsista jusqu'à Soliman, où les fiefs ne fournissaient pas moins de 200,000 cavaliers (1).

Amurat, en réorganisant les puissants escadrons de sipahis, leur donna un étendard particulier, l'étendard rouge; le blanc avait été la couleur des Ommiades, le noir celle des Abassides, le vert celle des Fathimites; le jaune, couleur du soleil, avait été celle du prophète; le rouge, couleur du sang, devint celles des Ottomans.

§ III. — *Nouvelles conquêtes en Europe et en Asie. — Bataille d'Iconium.*

En 1381, la guerre recommença contre les Serbes. Timour-Tasch, devenu beylerbey après la mort de Lalaschahin, acheva de les chasser de la Macédoine, poussa jusqu'aux frontières de l'Albanie et s'empara de Monastir, de Pirilpa et d'Istip. Une autre armée franchit l'Hémus, du côté de Samakov, et vint mettre le siége devant Sophia, l'ancienne Sardique; après une résistance de deux ans, le gouverneur fut pris par trahison, et la ville ouvrit ses portes. Avec Sophia, Monastir, Nissa, les Ottomans se trouvaient maîtres des positions militaires qui dominent la péninsule Hellénique.

Cependant l'empire grec, réduit presque aux faubourgs de Constantinople et placé dans l'absolue dépendance des Ottomans, ne subsistait plus que par leur bon plaisir; Paléologue essaya d'émou-

(1) Ubicini, *Lettres sur la Turquie.*

voir en sa faveur les nations de l'Occident : il se rendit lui-même à Rome, reconnut la suprématie du pape et souscrivit à la réunion des deux Églises. Urbain V lui promit en récompense une flotte et une armée, mais ces promesses restèrent sans effet : l'Occident ne bougea pas; et l'empereur grec, en revenant de Rome, se vit retenu à Venise par ses créanciers; il fallut qu'un de ses fils vendît ses biens pour le dégager. Cette tentative ne fit qu'aggraver sa situation : tremblant d'avoir irrité son redoutable voisin, il protesta de sa soumission, et envoya Théodore, le plus jeune de ses fils, servir dans l'armée ottomane.

Peu de temps après, Andronic, fils de Paléologue, et Sandschi-Bey, fils d'Amurat, osèrent conspirer contre leurs pères. Au premier bruit de la révolte, Amurat, qui était en Asie, appelle devant lui l'empereur et lui fait promettre de crever les yeux à son fils; puis il passe en Europe, où sa seule présence dissipe les rebelles. Le prince grec fut aveuglé; Sandschi-Bey mis à mort; tous les nobles qui avaient pris part à la conjuration, sous les yeux d'Amurat, précipités du haut des murs de Dimotika dans la rivière. Sans être effrayé du sort de son frère, un autre fils de Paléologue, Manuel, gouverneur de Thessalonique, essaya de surprendre Serès. Cette folle entreprise avorta; Chaireddin-Pacha marcha sur Thessalonique et s'en empara. Manuel s'était enfui ; son père n'osa pas le recevoir à Constantinople; après avoir erré dans l'Archipel, repoussé en tous lieux par la crainte qu'inspirait son terrible ennemi, il fut réduit à venir implorer sa clémence ; Amurat lui fit grâce, mais garda Thessalonique.

L'empire ottoman devenait de plus en plus redoutable à ses voisins : des nombreuses principautés qui s'étaient formées après la chute des Seldjoucides, trois déjà étaient absorbées : Karasi par conquête, Kermian par mariage, Hamid par achat; les princes de Karaman, qui avaient été longtemps les plus puissants héritiers des sultans de Roum, se voyaient dominés et menacés; aussi, en 1386, l'un d'eux, Alaeddin, enhardi par quelques symptômes

de troubles intérieurs, et surtout par la mort du sage Chaireddin-Pacha, crut l'occasion favorable pour prendre l'offensive; il réunit à ses troupes les hordes turkomanes, répandues dans toute l'Asie Mineure, et envahit la province de Hamid. Tout à coup, il apprit qu'Amurat, qu'il croyait prendre au dépourvu, réunissait dans la plaine de Koutaieh toutes ses forces militaires; que le beylerbey arrivait d'Europe avec une armée où marchaient deux mille Serbes auxiliaires et les habitants de tous les pays récemment conquis. Aussitôt il envoya une ambassade pour implorer la paix; mais il était trop tard; le jeune vizir, Ali-Pacha, fit rejeter toutes ses propositions. Les deux armées se rencontrèrent sous les murs d'Iconium, capitale des princes de Karaman. Ce fut là que Bajazet, qui devait succéder à Amurat, fit ses premières armes et mérita par sa valeur fougueuse le surnom d'*Ilderim* (l'Éclair). Les Karamaniens furent vaincus; la ville, aussitôt assiégée, ne pouvait faire longue résistance; Alaeddin se soumit : grâce à l'intercession de sa femme, qui était fille d'Amurat, il conserva sa capitale et ses États, à la condition de payer tribut.

Le sultan se trouvait alors sur les frontières de la petite principauté de Tekieh, formée de l'ancienne Pamphylie et d'une partie de la Lycie. On lui proposa de s'en emparer : « Le lion n'attaque pas les mouches, » répondit-il dédaigneusement. Puis il ajouta : « Ne savez-vous pas que le seigneur de Tekieh ne règne que sur Istinos et Attalia ? » Celui-ci comprit à demi-mot, et offrit le reste de ses domaines pour conserver les deux villes indiquées.

§ IV. — *Bataille de Kassova.* — *Mort d'Amurat.*

A peine la guerre était-elle achevée en Asie, qu'elle éclata en Europe. Lazare, kral de Servie, et Sisman, kral des Bulgares, se liguent, attaquent un corps de vingt mille Turcs qui pillait la Bosnie, et le détruisent presque entièrement (1387). Le vizir Ali-Pacha s'avança aussitôt vers la Bulgarie, et y pénétra par le

défilé de Nadir-Derbend (1) : Pravadi fut prise de force ; Choumla se rendit ; Sisman, assiégé dans Nicopolis, fut obligé de se soumettre : Amurat, par considération pour sa fille, exigea seulement de lui le payement du tribut arriéré et la reddition de Silistrie. Ali-Pacha se dirigea ensuite vers la Servie. A peine était-il parti, que Sisman, au lieu de rendre Silistrie, y ajouta de nouvelles fortifications. Aussitôt le vizir revint sur ses pas, et la guerre recommença : elle se termina par la soumission presque entière de la Bulgarie.

Pendant ce temps, Amurat marchait en personne contre les Serbes. Lazare avait appelé à son aide les princes de Bosnie, de Valachie, d'Albanie, de l'Hertzegovine ; il lui était venu même des contingents de la Hongrie et de la Pologne. Toutes ces troupes réunies attendirent l'armée turque dans la plaine de Kassova, dont nous avons signalé l'importance militaire (2) ; c'était là qu'allait se décider à qui appartiendrait cet empire d'Orient qui n'était plus qu'un nom (1389). Les Turcs étaient si inférieurs en nombre, qu'ils hésitèrent à engager le combat. Le vizir ouvrit au hasard le Koran pour y chercher, selon l'usage des musulmans, un signe de la volonté céleste ; il tomba sur ce passage : « O prophète ! dompte les infidèles et les hypocrites ; car souvent une plus faible troupe en abat une plus grande. » Dès lors, il insista pour livrer bataille ; l'ardent Bajazet appuyait son avis ; mais, comme un vent violent soulevait la poussière et aveuglait les Ottomans, la nuit vint avant qu'on eût pris un parti. Vers le matin, il tomba un peu de pluie, et le combat fut résolu. Du côté des chrétiens, nul ne doutait de la victoire, et, comme on proposait d'attaquer l'ennemi pendant la nuit, l'Albanais Castriot s'y opposa parce que la nuit, dit-il, empêcherait de poursuivre les fuyards. Dès que la pluie eut cessé, les deux armées se mirent en bataille ; quelques-uns des janissaires, placés au front de l'armée ottomane, maniaient

(1) Voir page 41.
(2) Voyez page 29.

gauchement de grossiers canons, récente invention venue de l'Occident, et sur laquelle on ne comptait guère que pour intimider les ennemis. Déjà la bataille était engagée et la mêlée furieuse, surtout à l'aile gauche, quand, s'élançant au milieu des gardes du sultan, un noble serbe, Milosch Kabilovitch, s'écrie qu'il veut lui confier un secret; sur un signe d'Amurat, on le laisse approcher; il se couche comme pour lui baiser les pieds, et lui plonge son poignard dans le ventre. Puis, se dégageant violemment du milieu des gardes, il s'élance et bondit jusqu'au bord de l'Ibar. Atteint au moment où il va s'échapper, il est mis en pièces. Tel est le récit des historiens ottomans; voici ce que racontent la tradition serbe et l'historien byzantin Jean Ducas: « La veille de la bataille, le roi Lazare étant à boire avec ses nobles, dans des coupes appelées *stravizas* : « Vide cette coupe à ma santé, dit Lazare à Milosch, quoique tu sois accusé de nous trahir. — Merci, répondit Milosch; la journée de demain prouvera ma fidélité. » Le lendemain matin, Milosch se rendit, sur un puissant coursier, dans le camp ennemi, et demanda comme transfuge à être admis à baiser les pieds du sultan, ce qui lui fut accordé. Alors il se baissa..., etc.» Quoi qu'il en soit, Amurat eut le temps de donner des ordres qui assurèrent la victoire; Lazare, fait prisonnier, fut amené devant lui et décapité; il expira lui-même au bout de quelques heures. Une chapelle turque marque l'endroit où il mourut; trois grandes pierres, placées à cinquante aunes l'une de l'autre, indiquent, à ce qu'on prétend, les trois bonds que fit le meurtrier en cherchant à s'échapper. Le nom de Milosch Kabilovitch est resté populaire chez les Serbes et n'est pas moins connu chez les Turcs; on conserve dans l'arsenal du sérail son armure et l'équipement de son cheval; enfin c'est, dit-on, depuis cet événement que s'est introduit l'usage de tenir par les deux bras tous ceux qui se présentent devant les sultans.

La bataille de Kassova fut la ruine des Serbes; elle décida l'abaissement ou la sujétion de tous les peuples slaves et devait

donner définitivement aux Osmanlis la domination des pays qui avaient formé l'empire byzantin.

§ V. — *Bajazet* Ier *(Bajezid Ilderim).* — *Avilissement des empereurs grecs.* — *Acquisitions dans l'Asie Mineure.* — *Conquête de la Valachie et de la Bulgarie.*

Bajazet fut proclamé sultan sur le champ de bataille de Kassova. Son premier acte fut d'ordonner la mort de son frère Yacoub, dont la valeur et la popularité lui faisaient ombrage. « La sédition, dit le Koran, est pire que le meurtre. » Cette maxime du prophète a servi à légitimer les atrocités politiques qui ont inauguré le règne de la plupart des sultans.

Après avoir fait à son père et à son frère de magnifiques funérailles, Bajazet poussa avec vigueur la guerre de Servie ; pendant que ses lieutenants pénétraient en Bosnie et en Bulgarie, il força le prince Étienne, fils de Lazare, à se reconnaître son tributaire et à lui donner sa sœur en mariage. En même temps, il faisait et défaisait des empereurs, plus maître à Constantinople que les fantômes de souverains qu'il y laissait résider. Andronic, fils de l'empereur Jean Paléologue, et condamné, sur l'ordre d'Amurat, à perdre la vue, n'avait pas été entièrement aveuglé ; du fond de sa prison, il sollicita la protection de Bajazet, promettant, s'il lui donnait l'empire, de payer un énorme tribut. Le sultan vint à Constantinople avec six mille cavaliers et quatre mille fantassins, se saisit de l'empereur Jean et de son fils Manuel, et les remit entre les mains d'Andronic, en lui conseillant de s'en défaire. Celui-ci se contenta de les enfermer ; mais, peu de temps après, les prisonniers s'échappèrent et allèrent chercher appui auprès de celui qui les avait renversés. Ils n'eurent pas de peine à le décider en leur faveur ; le vieil empereur promit de continuer le tribut et d'envoyer chaque année un corps de douze mille hommes à l'armée ottomane. Jean et Manuel furent rétablis (1390). Toutefois, An-

dronic ne retourna pas en prison : il reçut de Bajazet, à titre de vassal, Selymbria, Héraclée, Rodosto et Thessalonique. Manuel fut couronné comme corégent de son père ; il ne restait à l'un et à l'autre que Constantinople et ses faubourgs.

Cependant ils n'étaient pas arrivés au dernier degré d'abaissement ; il leur était réservé une dernière humiliation, unique, incroyable : une seule ville en Asie était encore occupée par les Grecs : c'était Philadelphie (aujourd'hui Alaschehr), sur les confins de la principauté d'Aïdin et des États ottomans ; Bajazet résolut de s'en emparer pour en consacrer les revenus à la construction de sa mosquée d'Andrinople. Le gouverneur ayant refusé d'ouvrir les portes, Philadelphie fut investie par une armée où figuraient les troupes byzantines, commandées par l'empereur lui-même et son fils ; tous deux montèrent eux-mêmes à l'assaut de leur propre ville, et s'en emparèrent pour le compte des Ottomans ! Manuel resta à la cour du sultan, parmi ses valets et ses gardes.

Maître d'Alaschehr, Bajazet paraissait disposé à envahir la principauté d'Aïdin ; le prince turc vint faire sa soumission, se reconnut son vassal, renonça aux droits souverains, et livra ses principales villes. Les princes de Sarou-Khan et de Mentesché, qui régnaient dans la Lydie et la Carie, imitèrent son exemple, et bientôt tous trois, renonçant à un vain simulacre d'autorité, s'enfuirent dans la principauté de Kastemouni. Ainsi disparurent sans résistance ces trois États pour se transformer en provinces ottomanes. Du même coup fut confisqué ce qui restait des principautés de Tekieh et de Kermian. Les princes de Karaman et de Kastemouni restaient seuls debout. Le premier fut attaqué et Iconium investie : pour éviter d'être entièrement dépouillé, il abandonna la plus grande partie de ses possessions.

Après ces faciles conquêtes, Bajazet se mit en marche pour l'Europe et se trouvait à Brousse, lorsqu'il apprit que l'empereur Jean avait fait élever deux tours neuves à Constantinople, à la porte Dorée ; il lui fit signifier de raser ces ouvrages, s'il ne vou-

lait voir son fils Manuel aveuglé. L'empereur obéit. Au commencement de l'année suivante (1391), il mourut ; à cette nouvelle, Manuel s'échappa furtivement de Brousse, où il faisait son service à la porte du sultan. A peine arrivé à Constantinople, il reçut l'ordre d'y installer un cadi pour juger les affaires des musulmans ; sur son refus, la campagne environnante fut envahie par une armée turque qui tint la ville assiégée. Manuel résista pendant sept ans, et fut, durant tout ce temps, prisonnier dans les murs de sa capitale.

Alors Bajazet, déjà maître d'une partie de la Bulgarie, passa le Danube et attaqua la Valachie. Le duc (1) ou voïvode Marcea, qui avait figuré à la bataille de Kassova, est battu et contraint d'accepter un traité (1373) par lequel le sultan force « la principauté, soumise à ses lois invincibles, à payer tribut, et consent qu'elle continue à se gouverner par ses propres lois. » Le roi de Hongrie, Sigismond, qui prétendait à la suzeraineté des principautés du Danube, s'avance en Bulgarie ; il est forcé de se retirer précipitamment. L'année suivante, le vizir Ali-Pacha achève la conquête de la province. Enfin le prince de Bulgarie, enfermé depuis longtemps dans Nicopolis, capitule avec son fils, qui embrasse l'islamisme (1394).

§ VI. — *Soumission de l'Asie Mineure. — Bataille de Nicopolis, — Conquête de la Grèce.*

La guerre reprit en Asie. Alaeddin, prince de Karaman, tenta un dernier effort : il se jeta à l'improviste sur les provinces ottomanes, pénétra jusqu'à Brousse et s'empara du beylerbey Timour-Tasch. A cette nouvelle, Bajazet repassa le détroit. En vain Alaeddin essaya encore de négocier ; une grande bataille fut livrée dans la plaine d'Aktschaï en Kirmian ; le prince de Karaman fut pris

(1) *Dux belli*, chef de guerre.

et mis à mort; tout le pays fut conquis et incorporé à l'empire (1392). Il devait reprendre son indépendance et embarrassér longtemps encore le développement de l'empire des Osmanlis.

Cette conquête amena la soumission du dernier des États turcs, le Kastemouni, qui comprenait, comme nous l'avons dit, l'ancienne Paphlagonie avec une partie du Pont. Amisus (aujourd'hui Samsoun), Amasia, Sinope, anciennes colonies milésiennes, avaient été des villes considérables aux beaux temps de l'empire romain et n'avaient pas encore perdu leur importance; riche en mines, industrieux et peuplé, ce pays florissait sous le gouvernement des Isfendiars, qui y avaient établi leur domination au commencement du XIVe siècle. Le dernier représentant de cette dynastie, Bajazet le Perclus, avait donné asile aux princes dépossédés d'Aïdin, de Mentesché et de Sarou-Khan; ce fut le prétexte de la guerre. L'attaque fut si subite, que les plus fortes places opposèrent peu de résistance. Bajazet Isfendiar s'enferma dans Sinope et traita avec le vainqueur, qui lui laissa cette ville et son territoire; mais, ne se croyant pas en sûreté, il s'enfuit et alla chercher un appui auprès de Timour, dont les conquêtes commençaient à retentir dans l'Orient. Laissant à son beylerbey le soin d'affermir sa domination dans ces provinces reculées, Bajazet revint en Europe pour surveiller de plus près Constantinople, que ses troupes tenaient assiégée. Il enleva aux Grecs Thessalonique, qu'il leur avait rendue, et battit une flotte chrétienne venue d'Italie au secours de la place.

L'empire grec était maintenant à sa discrétion; le moindre effort devait le lui livrer; sa domination s'étendait en Europe jusqu'au Danube, en Asie jusqu'au Taurus; il semblait parvenu à l'apogée de sa puissance. Ce fut alors que, mécontent du titre d'émir qu'avaient porté ses prédécesseurs, il envoya une ambassade au khalife d'Égypte, vain fantôme que les mameluks présentaient aux musulmans comme le descendant des Abassides, et lui demanda l'autorisation de prendre le titre de *sultan :* il l'obtint sans peine.

Jamais la chrétienté n'avait fait de si grandes pertes, ni paru si voisine d'une entière destruction ; jamais une croisade n'avait été si nécessaire. Le roi Sigismond de Hongrie, après avoir inutilement tenté de défendre la Bulgarie, voyant ses frontières menacées, fit un appel à l'Europe, et une partie des chevaliers de l'Occident accourut sur les bords du Danube. Les Français donnèrent l'exemple; en 1395, le comte d'Eu, connétable de France, amena cinq à six cents chevaliers, avec lesquels Sigismond entra en Bulgarie et reprit quelques forteresses sur le Danube. L'année suivante, arriva une petite armée de mille lances, où figuraient le comte de Nevers (Jean Sans-Peur), fils du duc de Bourgogne, le sire de Bourbon, Henri et Philippe de Bar, cousins du roi de France, le connétable, l'amiral Jean de Vienne, le maréchal Boucicaut, Guy de la Trémouille, le sire de Coucy, la fleur de la noblesse française. En traversant l'Allemague, ils emmenèrent avec eux les chevaliers Teutoniques et leur grand prieur, une troupe de seigneurs bavarois commandés par l'électeur palatin, et la jeune noblesse de Styrie sous Hermann, comte de Cilly. Le grand maître de Saint-Jean de Jérusalem vint de Rhodes avec ses chevaliers; enfin le voïvode de Valachie refusa le tribut aux Turcs et fit alliance avec le roi de Hongrie.

Vers la Pentecôte de l'année 1396, soixante mille chrétiens environ se trouvèrent rassemblés à Vienne; ils se partagèrent en deux corps et se dirigèrent vers la Bulgarie : les Hongrois, par la Servie, qu'ils ravagèrent; leurs alliés, par la Valachie. Viddin et Orsova furent prises, et l'on se réunit pour attaquer Nicopolis. C'est alors que les chrétiens rencontrèrent l'armée de Bajazet, forte de 200,000 hommes et qui était composée, à la honte des schismatiques de l'Orient, autant de Serbes, de Grecs, de Bosniaques que d'Osmanlis. Ici, comme à Kassova, une confiance folle, une aveugle présomption préludèrent au désastre de l'armée chrétienne ; à ces dispositions funestes se joignit encore cette fougue indisciplinée qui fit perdre tant de batailles aux armées françaises

du moyen âge. Quand on annonça l'approche des Turcs, la plupart des croisés refusèrent d'y croire; puis les Français, malgré les représentations du sage Coucy, insistèrent pour être placés en première ligne et commencer le combat; enfin, la veille de la bataille, ils massacrèrent leurs prisonniers, justifiant ainsi d'avance les sanglantes représailles qui devaient rendre cette journée tristement célèbre. Le 22 septembre, l'avant-garde de Bajazet engagea l'action. Rien ne résista d'abord à la furie française : les *azabs* furent dispersés en un instant, les janissaires enfoncés; les sipahis, derrière lesquels ils allèrent se reformer, laissèrent 5,000 des leurs sur le champ de bataille et furent mis en déroute. Les Français se crurent vainqueurs, et ils poursuivaient en désordre les fuyards, quand, arrivés sur les hauteurs, ils se trouvèrent en présence de la véritable armée turque : 40,000 hommes en bon ordre les attendaient. Dans le premier instant, saisis d'une terreur panique, quelques-uns s'enfuirent; la plupart se lancèrent en désespérés sur ces masses profondes, résolus à vendre chèrement leur vie et à sauver du moins l'honneur de la chevalerie. A mille pas en arrière, restait rangée l'armée hongroise; au moment où l'on vit le trouble se répandre parmi les Français, l'aile droite tout entière, commandée par le traître Lazkovitz, voïvode de Transylvanie, s'enfuit; Marcea, qui formait l'aile gauche avec ses Valaques, ordonna immédiatement la retraite. Restait le centre, composé de Hongrois fidèles, sous les ordres du roi Sigismond, et des auxiliaires d'Allemagne, en tout 12,000 hommes; ils marchèrent résolûment en avant. Malgré l'inégalité du nombre, le combat se rétablit; et la victoire fût peut-être restée aux chrétiens, sans l'acharnement des Serbes, qui servaient en auxiliaires dans l'armée turque; ce furent eux qui décidèrent du sort de la journée, plus fatale pour leur pays que la bataille de Kassova! Le roi de Hongrie et les principaux chefs allemands s'arrachèrent de la mêlée, trouvèrent deux barques au bord du fleuve et le descendirent jusqu'à son embouchure, où une

flotte vénitienne les recueillit. Tout le reste fut tué ou fait prisonnier après une effroyable lutte. Soixante mille Turcs avaient, dit-on, péri. Bajazet, ivre de fureur, parcourut le soir le champ de bataille couvert des cadavres des siens ; jamais victoire ne lui avait coûté si cher : il résolut d'en tirer vengeance. Le lendemain, au lever du soleil, il se fit amener tous les prisonniers ; ils étaient au nombre de 10,000, garrottés et à demi nus : le massacre commença. Le comte de Nevers obtint la vie sauve pour lui et vingt-quatre des siens, mais il dut assister à l'égorgement de tous les chrétiens ; enfin, à quatre heures du soir, cédant aux supplications de ses lieutenants, le sultan consentit à épargner ce qui restait. Parmi ceux qui survécurent, se trouva Schiltberger, jeune écuyer bavarois qui, plus tard, après trente-quatre ans de captivité, revint dans son pays donner les détails de cette effroyable journée. Les rois de Hongrie, de France et de Chypre s'unirent pour payer la rançon des malheureux captifs : elle s'éleva à 200,000 ducats.

Cet éclatant succès mettait le comble à la puissance de Bajazet ; le moment semblait venu de prendre Constantinople, qui continuait à être bloquée par les troupes ottomanes. Cependant le sultan craignit que cette entreprise ne poussât les Grecs au désespoir et n'attirât sur lui une ligue des princes chrétiens : il se contenta d'imposer à Manuel une trêve avec les conditions suivantes : un tribut annuel de 30,000 écus d'or, l'introduction du culte public de l'Islam dans Constantinople, la fondation d'une mosquée et l'établissement d'un cadi.

Cette trêve dura peu de temps : Bajazet fit alliance avec le prince de Selymbria, Jean, neveu de Michel, et qui prétendait au trône ; puis il bloqua de nouveau Constantinople. Manuel implora le secours du roi de France, qui lui envoya un petit corps de troupes commandé par le maréchal de Boucicaut, l'un des vaincus de Nicopolis. Celui-ci, avec 4 vaisseaux de guerre, força l'entrée de l'Hellespont, que défendaient 17 galères turques, et entra dans

Constantinople avec 600 hommes d'armes et 1,600 archers. Ce secours éloigna d'abord les Ottomans, et permit de leur reprendre plusieurs forteresses; mais bientôt ils revinrent plus nombreux. Boucicaut, désespérant du succès, offrit à Manuel de le conduire en France, et lui conseilla de partager le trône avec son neveu. En effet, Manuel laissa Constantinople à Jean, et se retira dans la Morée.

Bajazet ne tarda pas à l'y poursuivre : il envahit la Thessalie, passa les Thermopyles, et vint jusque dans l'Attique sans rencontrer de résistance; toutes les villes lui ouvrirent leurs portes. Quant à Manuel, il s'était embarqué pour aller solliciter les secours de l'Occident. Ce ne fut que sous les murs d'Athènes, que les Ottomans eurent à combattre : là subsistait encore, dernier reste des établissements français du siècle précédent, une principauté qui relevait des rois de Sicile et d'Aragon : la ville, défendue avec courage, fut prise d'assaut; Argos eut le même sort; tout le Péloponèse fut saccagé, et des colonies de Turkomans furent amenées du centre de l'Asie pour remplacer les populations helléniques qu'on transporta dans l'Anatolie (1397). Enfin, Bajazet revint sous les murs de Constantinople et la somma d'ouvrir ses portes. Les Byzantins, qui s'étaient pourvus de vivres pour un long siége, firent cette réponse toute chrétienne : « Allez dire à votre maître que, faibles comme nous sommes, nous ne connaissons nulle puissance à laquelle nous puissions avoir recours, sinon à Dieu, qui soutient les faibles et abat les forts. Que le sultan fasse ce qui lui plaira. » Le siége allait commencer, quand l'invasion de Tamerlan sauva Constantinople.

§ VII. — *Conquêtes de Tamerlan.*

L'empire des Genghiskhanides de Perse était entièrement tombé en dissolution moins d'un siècle après la mort de son fondateur. Dans un des innombrables petits États qui s'étaient formés de ses

débris, naquit, en 1335, Timour, appelé généralement Timour-Lenk (Timour le Boiteux), dont les Européens ont fait *Tamerlan*. Souverain par sa naissance d'un petit canton de la Transoxiane, il commença à trente ans sa vie guerrière en se soulevant contre le sultan de Balkh, dont il était vassal ou allié. La capitale fut prise et détruite; le prince, tué par ses émirs; en lui finit la famille de Dschagataï, qui descendait d'un des fils de Genghis-Khan. Timour s'empara de ses États. Quinze années se passèrent en luttes obscures contre les Dgètes, tribus à demi barbares du Turkestan, et contre le schah du Kharisme, dont la capitale fut détruite et l'empire conquis en 1379. A partir de cette époque, Timour, maître des pays au delà de l'Oxus, conçut de vastes projets de conquêtes, et commença à les accomplir avec une étonnante rapidité. Le Khorassan fut subjugué en trois ans. Des deux familles qui se partageaient la Perse, l'une, les Mozaffer, devint vassale du conquérant; l'autre, les Ilkhans, fut obligée de s'enfuir. Bientôt, à la suite d'une révolte, qui fut punie par des massacres, la Perse entière fut réunie sous la domination de Timour; toutefois, il lui fallut cinq ans de guerre et des flots de sang pour consolider sa conquête. Les princes de Géorgie et du Chirvan s'étaient hâtés de se soumettre; celui de Diarbekir, qui osa résister, fut puni par la dévastation de ses États et la prise de ses forteresses. Le khan du Kaptschak, ou de la grande Tartarie, fut vaincu dans une grande bataille; ses possessions agrandirent le nouvel empire; dans une seconde campagne, Timour le poursuivit au delà du Caucase et dévasta la Russie jusqu'à Moscou. En 1393, il s'empara de Bagdad, de toute la Mésopotamie et de l'Arménie; enfin, cinq ans après, il fit une expédition dans les Indes, prit Delhi avec les principales villes, et pénétra jusqu'au Gange en faisant un immense butin.

Toutes ces conquêtes furent marquées par d'effroyables cruautés : en Perse, 70,000 habitants d'Ispahan massacrés en un jour; dans le Khorassan, 2,000 hommes entassés vivants et scellés

avec de la chaux pour former les assises d'une tour, monument des vengeances réservées aux rebelles ; sur les bords du Gange, plus de 100,000 captifs égorgés de sang-froid. Cependant Timour n'était pas seulement un sauvage massacreur ; il n'a pas fait que détruire, et il doit être distingué entre tous ces tueurs d'hommes qui ont ravagé le monde, et dont la postérité glorifie si stupidement les noms. Genghis-Khan et ses fils n'avaient pas eu de religion bien établie : également ennemis des musulmans et des chrétiens, ils avaient même paru pencher de préférence vers la religion de l'Europe. Sous leurs successeurs, les Mongols se convertirent à l'islamisme, mais ils embrassèrent les doctrines des shiites, et, à l'époque de Timour, ils étaient dans toute la ferveur du prosélytisme. Celui-ci développa cet esprit religieux, et se montra lui-même zélé musulman. Il employa les dépouilles de l'Inde à construire à Samarkand une mosquée magnifique ; il fit de Kesch, sa patrie, « le dôme des sciences et de la civilisation ; » partout sur son passage il visitait, dotait ou embellissait les tombeaux des saints, les monuments de l'islamisme, et marchait accompagné d'un cortége de savants. La doctrine shiite, plus libre, plus souple que l'aveugle foi des sunnites, laissait plus de latitude à la législation humaine ; Timour fut législateur, et, comme tel, il montra une remarquable intelligence du gouvernement. Son *Toufoukat*, ou code de lois, présente un grand nombre de sages dispositions concernant les finances, la justice, la hiérarchie administrative, l'organisation de l'armée. Dans ses immenses troupes, composées de cent peuples barbares, il fit régner une merveilleuse discipline ; et c'est chez les Tartares de Timour qu'on trouve le premier exemple de l'usage des uniformes. Il savait, d'ailleurs, inspirer à ses soldats un enthousiasme et un dévouement sans bornes ; et on les vit souvent sacrifier à ses volontés jusqu'à leur butin. Des agents spéciaux parcouraient ses vastes États, comme chez nous les *missi* de Charlemagne, et lui rendaient un compte exact de leurs observations ; d'autres visi-

taient les pays étrangers, et les renseignements qu'ils lui rapportaient étaient soigneusement enregistrés. Chef d'une nombreuse famille, Timour s'en fit aider dans ses conquêtes et dans l'administration de son empire : ses fils, ses petits-fils, étaient à la tête de ses armées, ou gouvernaient les provinces ; il leur faisait conclure des mariages avec les familles régnantes ; et tous les États de l'Asie centrale se trouvaient ainsi rattachés à lui par des liens de parenté. Il fut, d'ailleurs, mal secondé par les siens ; et ce fut la cause de la ruine de sa dynastie. Ce conquérant, si féroce pour ses ennemis, était d'une excessive mansuétude pour ses enfants : il pardonna toutes leurs révoltes, il répara toutes leurs fautes ; mais, après sa mort, son immense empire tomba dans l'anarchie et se démembra.

§ VIII. — *Guerre entre Timour et Bajazet. — Bataille d'Angora. — Mort de Bajazet.*

Les princes turcs, dépossédés par Bajazet, étaient allés, comme nous l'avons dit, chercher un asile auprès de Timour ; un peu plus tard, deux ennemis du conquérant tartare se réfugièrent dans les États de Bajazet ; c'étaient Ahmed-Djelaïr, prince de Bagdad, de la dynastie d'Ilkhan, et le prince de Diarbekir, Kara-Yusuf, de la dynastie turkomane du Mouton noir. Enfin, dans les dernières conquêtes des Ottomans, se trouvait compris le territoire d'Erz-Inghian sur l'Euphrate, qui appartenait à un fidèle vassal de Timour. Une ambassade fut envoyée à Bajazet pour réclamer en termes menaçants le redressement de ces griefs ; mais le sultan, loin de satisfaire à la demande de son terrible voisin, ordonna d'abord, dans le premier moment de sa colère, de massacrer les ambassadeurs ; puis, s'apaisant, il les renvoya avec une lettre insultante. Aussitôt Timour entra en campagne, et, le 22 août 1400, il envahit le territoire ottoman, se dirigeant vers Sivas. Cette ville était alors une des plus riches et des plus peu-

plées de l'Asie ; elle s'était livrée à Bajazet pour échapper à la domination de Kara-Youlouk, prince turkoman de la dynastie du Mouton blanc, allié et vassal de Timour. Défendue par Erthogrul, fils du sultan, elle opposa d'abord une résistance opiniâtre ; puis, après dix-huit jours de siége, elle se rendit. Timour fit mettre à mort Erthogrul avec une partie de la garnison et les principaux habitants musulmans ; quant à la population chrétienne, qui comprenait plus de la moitié de la ville, il la fit périr tout entière dans les plus atroces supplices.

Bajazet reçut la nouvelle de ce désastre au moment où il allait attaquer Constantinople. Aussitôt il courut au secours de ses États d'Asie. Déjà Timour s'était mis en retraite : il avait une plus grande injure à venger sur le sultan d'Égypte, qui avait fait mettre à mort ses ambassadeurs. La Syrie fut dévastée avec d'autant plus de fureur, que les shiites y rencontraient à chaque pas les monuments de la secte opposée. Après deux victoires remportées, l'une sous les murs d'Alep, l'autre devant Damas, ces deux capitales furent prises : à Alep, tout fut massacré ; Damas, après avoir payé une rançon d'un million de ducats, fut, sur un mot de mécontentement du vainquenr, livrée à la fureur des soldats, et complétement brûlée (1401). Maître de la Syrie, Timour revint à Bagdad, où, en son absence, Ahmed-Djelaïr était rentré et avait rétabli son autorité, du consentement de la ville : cette faute fut punie par l'extermination de tous ses habitants.

Pendant cette course sanglante, Timour avait envoyé à Bajazet une nouvelle ambassade chargée de paroles de conciliation ; celui-ci n'y répondit que par de nouvelles insultes, et la guerre recommença. Ce fut auprès d'Angora que les deux armées se trouvèrent en présence (30 juin 1402). Elles s'élevaient ensemble à près d'un million d'hommes ; toutes les nations répandues depuis le Danube jusqu'à l'Indus y étaient représentées. C'était la lutte la plus redoutable que chacun des deux empires, que chacun des deux monarques eussent encore eue à soutenir. Mais les dispositions des

deux armées n'étaient pas les mêmes : pendant que les Tartares étaient animés d'un farouche enthousiasme et de la plus entière confiance dans leurs chefs, l'avarice et les rigueurs de Bajazet avaient indisposé les Ottomans ; les troupes de l'Asie Mineure étaient travaillées par des agents de Timour et prêtes à trahir ; enfin, la hauteur, l'obstination dont le sultan avait fait preuve dans les négociations faisaient douter ses soldats de la justice de sa cause, disposition funeste chez ces esprits si profondément imbus de fatalisme. Dès le début de l'action, les troupes d'Aïdin, de Menteschê, de Kermian, de Sarou-Khan, passèrent à l'ennemi. Cependant le combat dura toute la journée ; les Serbes auxiliaires, qui formaient la gauche, et 10,000 janissaires placés au centre, soutinrent avec un courage inébranlable les assauts de l'ennemi. Enfin, avec la nuit commença la déroute ; Bajazet, entraîné par les fuyards, fut poursuivi et fait prisonnier ; et, avec lui, son fils Musa, son fidèle beylerbey, le chef du harem, le commandant des eunuques et les principaux émirs.

Tous les historiens européens ont raconté, sur la foi d'un chroniqueur byzantin, comment Timour humilia l'orgueil de son captif, comment il le traîna à la suite de son armée, enfermé dans une cage de fer. On ne trouve pas la moindre trace de cette fable dans les écrivains orientaux ; il paraît, au contraire, que Bajazet fut traité avec de grands égards ; Timour s'entretint même familièrement avec lui et lui donna quelque espérance de liberté. Toutefois, le prisonnier, ayant tenté de s'enfuir, fut gardé plus étroitement ; et, pendant les marches, il suivit l'armée enfermé dans une de ces litières grillées (*kafes*) dont on se sert dans tout l'Orient ; de là sans doute le conte de la cage de fer. Mais le fougueux Bajazet ne put résister longtemps au désespoir de sa défaite et aux ennuis de sa captivité : il mourut le 9 mars 1403.

Le règne de Bajazet l'Éclair, si remarquable par les conquêtes des Ottomans et par le désastre qui les interrompit, ne l'est pas moins par l'affaiblissement de l'esprit religieux et la décadence

morale des conquérants. Les premiers chefs des Ottomans avaient eu la simplicité, le zèle farouche, l'austérité fanatique des premiers successeurs du prophète; mais Bajazet, encore bien qu'à l'exemple de ses pères il protégeât les savants, bâtît des mosquées et des cloîtres, ne s'inquiéta point de violer les préceptes du Koran et de donner l'exemple de l'intempérance et de la débauche. Son vizir, encore plus corrompu que lui, mit en honneur les vices de l'antique Orient, et introduisit tous les désordres dans le sérail du sultan en créant le corps des *ichoglans* ou pages, qui se recruta comme celui des janissaires. La corruption se répandit partout, dans l'armée, dans les tribunaux; et la vénalité des juges devint si scandaleuse, que Bajazet ordonna en un jour la mort de quatre-vingts juges prévaricateurs. Nous ne disons rien des cruautés qui souillent les conquêtes des Osmanlis; c'est la honte de leur histoire, de l'histoire de tous les peuples de l'Orient, et nous n'avons pas fini ce lugubre et dégoûtant récit de massacres, de supplices et de barbaries de tout genre.

CHAPITRE V

RÈGNES DE MAHOMET Ier, D'AMURAT II ET DE MAHOMET II, JUSQU'À LA PRISE DE CONSTANTINOPLE (1403-1453)

§ I. — *Interrègne. — Guerre entre les fils de Bajazet* (1403-1413).

Le désastre d'Angora plongea l'empire ottoman dans l'anarchie, et l'on crut un moment à sa ruine. Tous les États vaincus récem-

ment, la Bulgarie, la Servie, la Valachie, la Morée, etc., reprirent leur indépendance ; Constantinople respira, et l'on vit reparaître dans l'Asie Mineure les dynasties rivales de Kastemouni, de Sarou-Khan, d'Aïdin, de Karaman, que les Osmanlis avaient eu tant de peine à détruire. Quatre fils du sultan s'étaient échappés du champ de bataille : Soliman, l'aîné, suivi du vizir Ali-Pacha, de l'aga des janissaires et du vaillant Ewrenos-Bey, s'enfuit précipitamment à Brousse, et de là en Europe. Mahomet, le deuxième, qui devait rendre à l'empire son unité et sa grandeur, s'enferma dans Amasia et s'y défendit obstinément contre les entreprises des Tartares et la malveillance de ses voisins ; Isa, le troisième, se cacha en Karamanie ; le quatrième, Moustapha, disparut, au moins pour quelques années, car nous le verrons revenir sur la scène historique. Les troupes tartares se répandirent dans toute l'Asie Mineure. Mirsa-Mohammed, petit-fils de Timour, s'étant lancé à la poursuite de Soliman, arriva derrière lui à Brousse, avec 4,000 cavaliers, ayant parcouru soixante-quinze lieues en cinq jours : il s'empara du trésor et du harem de Bajazet, et livra la ville au pillage et à l'incendie. D'autres bandes détruisirent Nicée, mirent à contribution les villes moins importantes, et saccagèrent les campagnes.

Pendant ce temps, Timour, avec le gros de l'armée, se rendit à Koutaieh, où il fixa momentanément sa résidence. Son premier soin fut de reconstituer les principautés et les dynasties turques détruites par Bajazet. En même temps, il se mit en relation avec les trois princes ottomans, encouragea leurs prétentions, laissa Soliman maître des provinces d'Europe, accueillit l'envoyé d'Isa, invita Mahomet à se rendre auprès de lui. Cette habile conduite menaçait d'une entière dissolution l'empire si patiemment construit par les premiers Osmanlis : l'Asie Mineure allait se trouver de nouveau morcelée comme au commencement du XIVe siècle ; mais Timour n'y resta pas assez longtemps pour consommer son œuvre. Après avoir assisté à la ruine de Smyrne, où les chevaliers

de Rhodes se défendirent avec un héroïsme inutile, après avoir pendant près d'un an dévasté, ensanglanté les côtes de l'Archipel et de la Méditerranée, le massacreur s'éloigna, comptant sur les germes de discorde qu'il laissait derrière lui pour empêcher l'empire ottoman de se relever. Il confia au prince de Kermian le corps de Bajazet et la garde de son fils Musa, qui avait partagé sa captivité; puis il se dirigea vers l'orient dans le dessein de conquérir la Chine; mais la mort vint le surprendre (1405).

Dès qu'il fut parti, la lutte commença entre les fils de Bajazet. Manuel Paléologue, à qui la bataille d'Angora avait rendu le trône de Constantinople, y prit une grande part; il fit alliance alternativement avec les trois frères, et obtint de Soliman la restitution de Thessalonique, des places du Strymon et du littoral de la mer Noire. Ce fut une sorte de résurrection pour l'empire byzantin, qui allait avoir encore un demi-siècle de durée. Cependant Isa parut à Brousse, accompagné du beylerbey Timour-Tasch, et y établit son autorité; mais il ne put s'y maintenir contre Mahomet son frère. Après avoir successivement imploré l'appui de Soliman, du prince de Kastemouni, des seigneurs d'Aïdin, de Mentesché, de Kermian, battu quatre fois, il disparut de la scène politique et finit obscurément sa vie.

Restaient Mahomet et Soliman, qui prirent le titre de sultan, l'un en Europe, l'autre en Asie; leur rivalité devait être plus longue et plus acharnée. Djouneïd, lieutenant de Soliman, s'empara en son nom de la principauté d'Aïdin; puis il s'y rendit indépendant, et se fortifia de l'alliance des princes de Kermian et de Karaman. Appelé en Asie par cette trahison, Soliman s'empara de Brousse, et se mit ainsi en hostilité à la fois avec son frère et avec les princes ligués. Il eut d'abord quelques succès : ses ennemis se divisèrent; Djouneïd fit une prompte soumission; en même temps son armée s'empara d'Angora. Mais Soliman, prince voluptueux et efféminé, avait affaire à un rival actif et infatigable; son bonheur ne fut pas de longue durée.

Après s'être allié avec les princes turcs d'Asie Mineure (1406), Mahomet fit passer en Europe son frère Musa, que le prince de Kermian lui avait livré, et il lui assura l'alliance des princes de Servie et de Valachie, qui reprirent les armes. Soliman, attaqué ainsi dans ses propres États, fut contraint d'abandonner l'Asie. Cependant Musa fut vaincu par la trahison du kral de Servie, et il se réfugia en Valachie; mais, pendant que Soliman se livrait dans le sérail d'Andrinople à son goût pour les plaisirs, Musa parut tout à coup aux portes de cette ville (1410). Ce pressant danger ne put arracher Soliman à son inaction : il fit couper la barbe à l'aga des janissaires qui vint lui annoncer l'arrivée de l'ennemi. Ses émirs, indignés, l'abandonnèrent; contraint de s'enfuir, il fut tué sur la route de Constantinople par des paysans.

Musa, qui lui succédait, était actif, sobre, courageux, mais d'une cruauté tyrannique; il se rendit bientôt odieux à tous les siens. Cependant il commença la guerre contre l'empereur grec, s'empara de Thessalonique et des villes du Strymon, puis il vint assiéger Constantinople. Manuel ayant imploré le secours de Mahomet, celui-ci accourut; mais il ne put vaincre son frère, et retourna à la hâte en Asie, où plusieurs révoltes avaient éclaté. Deux ans après, il revint avec des forces plus considérables. La tyrannie croissante de Musa avait fait de nouveaux mécontents; la défection devint générale : resté avec 10,000 janissaires qu'il s'était attachés à force d'or, il fut abandonné par eux au moment de combattre; il s'enfuit, et les cavaliers chargés de le poursuivre trouvèrent dans un marais son cadavre mutilé (1413).

§ II. — *Règne de Mahomet* Ier (1413-1421).

Mahomet se voyait enfin seul maître de l'empire, mais de l'empire amoindri et déchu : il trouvait son territoire réduit, ses forces épuisées, les acquisitions de deux règnes perdues, les nations dont son père et son aïeul avaient été maîtres remontées au

rang d'alliées ou de rivales; ajoutons le prestige du nom ottoman fortement compromis, la confiance ébranlée chez les soldats de l'Islam jusqu'alors invincibles, des germes funestes de discorde et de rébellion laissés dans les esprits par douze années d'anarchie et de guerres civiles. Mahomet avait donc beaucoup à faire pour rendre à l'empire sa grandeur : c'était une tâche qui demandait un rare mélange de prudence et de fermeté, et qu'il sut remplir. Loyal envers ses alliés, modéré envers ses ennemis, équitable et clément à l'égard des siens, au dedans il rétablit l'ordre et la paix, au dehors il conserva une attitude défensive que ses succès firent respecter. Enfin, en huit années de règne, il parvint à effacer les traces de la tourmente qui avait failli anéantir l'empire ottoman.

Dès qu'il fut délivré de son frère, l'empereur grec, les princes de Valachie, de Servie, de Bulgarie, d'Épire, d'Achaïe, lui adressèrent leurs félicitations. Il fit bon accueil à leurs envoyés, et leur dit en les congédiant : « Dites à vos maîtres que je donne la paix à tous, et que je l'accepte de tous; que le Dieu pacifique châtie les violateurs de la paix! » Fidèle à sa parole, il rendit à l'empereur les places que Musa venait de lui enlever; il renouvela avec les Vénitiens le traité de commerce qu'ils avaient fait avec son frère; il laissa les princes de Servie et de Valachie libres de tout tribut, etc. Cependant un double danger réclamait sa présence en Asie : le prince de Karaman était venu attaquer Brousse, et Djouneïd, l'ancien lieutenant de Soliman, s'était de nouveau emparé d'Éphèse, de Smyrne, de Pergame, pour s'en faire une principauté indépendante. Mahomet se porta d'abord contre Djouneïd, qui demanda sa grâce, l'obtint, et fut fait, quelques années après, gouverneur de Nicopolis. Il marcha ensuite contre le prince de Karaman, le battit à plusieurs reprises, et le força de demander la paix (1415). Pendant cette expédition, le sultan remit dans sa dépendance le prince de Kastemouni : il obtint de lui un de ses fils pour servir dans l'armée ottomane, et lui fit céder la plus grande partie de son État.

De retour en Europe, il dirigea une expédition contre le duc de Naxos, seigneur des Cyclades, qui inquiétait les vaisseaux turcs dans l'Archipel. Ce duc était un noble vénitien, Pietro Zeno; il réclama l'appui de ses compatriotes, et de là naquirent les premières hostilités entre Venise et les Ottomans. Le 29 mai 1416, une escadre vénitienne parut sous les murs de Gallipoli; elle arbora en vain le pavillon blanc, car elle voulait négocier; les Turcs, ne pouvant croire à une ambassade accompagnée d'une flotte entière, engagèrent le combat : ils perdirent 27 vaisseaux brûlés ou pris. Cependant cette guerre causée par un malentendu fut promptement terminée : on conclut un traité le 9 juillet de la même année, et la ratification solennelle en fut portée l'année suivante à Venise par un ambassadeur turc, le premier qui ait paru dans la chrétienté. Par ce traité, les Ottomans s'obligèrent à ne point sortir du détroit de Gallipoli avec des vaisseaux armés.

Les années suivantes sont remplies par des soins pacifiques et des hostilités peu importantes. Le sultan intervient dans les affaires de la Valachie, et oblige le voïvode à payer tribut; puis il fait envahir la Bosnie et la Croatie; mais ses troupes sont défaites par Nicolas Peterfy, vice-palatin de Hongrie, et par le roi de Hongrie Sigismond (1419). En Asie, il noue des relations avec les princes qui se disputent les débris de l'empire de Timour, et leur promet son alliance en attendant le moment de profiter de leurs discordes.

Au milieu de cette prospérité renaissante éclata tout à coup une sédition extraordinaire, sédition à la fois démocratique et religieuse, qui attaquait non-seulement l'autorité personnelle du sultan, mais les principes mêmes de l'islamisme et la société musulmane. Aux environs de Smyrne parut une secte dont les adhérents prêchaient l'égalité absolue, la pauvreté, la communauté de tous les biens; ils semblaient de plus adorer le même Dieu que les chrétiens et les accueillaient en frères. De tous côtés les raïas, les pauvres, les opprimés, embrassèrent la nouvelle doctrine, et

surtout un grand nombre de derviches. Le véritable promoteur de ces dogmes étranges était Bedreddin de Siman, savant jurisconsulte et théologien distingué, qui, après avoir été juge de l'armée sous Musa, occupait des fonctions judiciaires à Nicée. Il ne se mit pourtant pas ouvertement à la tête de l'insurrection : ses instruments furent un Turc de naissance obscure, Berekloudje-Moustapha, qui prit le titre de Dédé-Sultan (père et seigneur), et qui se donna ou se prit lui-même pour un prophète ; puis un juif apostat, nommé Torlak-Kemali, qui, suivi de 3,000 derviches, se mit à courir le pays en prêchant la doctrine de l'égalité.

Le quartier général des sectaires était au mont Stylarios, vis-à-vis de Chio ; c'était la patrie et la résidence de Dédé-Sultan. Ils s'y réunirent au nombre de 10,000, exterminèrent le premier corps de troupes qui fut envoyé pour les disperser, et battirent le gouverneur de la province, qui s'était mis à la tête d'une nouvelle expédition. On fut obligé d'envoyer contre eux une armée considérable que commandaient le jeune Amurat, fils du sultan, et Bajezid-Pacha, son meilleur général. Après une sanglante bataille, Dédé-Sultan fut pris avec ceux de ses adhérents qui avaient survécu. On les tua tous : hommes, femmes, enfants, refusèrent jusqu'au milieu des tortures d'abjurer leur doctrine. Éphèse fut inondée de sang. On poursuivit ensuite le juif Torlak et ses derviches ; ils furent défaits près de Magnésie ; le chef fut pendu avec son principal disciple ; les autres se dispersèrent. Enfin, l'armée revint en Europe, où le principal foyer du soulèvement venait de se déclarer : Bedreddin avait paru dans les montagnes de l'Hémus et s'était formé rapidement une armée considérable. Battu près de Serès, il fut pendu, malgré la réputation qu'il avait comme savant et la haute dignité dont il avait été revêtu. Ainsi finit la révolte des derviches, fait unique dans les annales ottomanes, unique même dans l'histoire de l'islamisme, et qui ne nous est que très-imparfaitement connu ; car on ne saurait douter qu'il ne

cache une tentative des races chrétiennes pour reprendre leur indépendance.

Ce soulèvement était à peine calmé, qu'il s'en produisit un autre d'une nature toute différente. On vit paraître un prétendant au trône, qui se donna pour Moustapha, le quatrième fils de Bajazet, disparu après la bataille d'Angora. Les historiens ottomans affirment que c'était un imposteur. Soutenu par Marcea, voïvode de Valachie, et par Djouneïd, pour la troisième fois rebelle, il envahit la Thessalie. Vaincu près de Thessalonique, il chercha asile dans la ville ; l'empereur Manuel, qui était l'allié et l'ami de Mahomet, le retint captif avec ses partisans, et reçut pour ce service une pension annuelle de 900,000 aspres.

Au printemps de l'année suivante (1421), Mahomet, après un voyage de quelques mois en Asie, s'arrêta à Gallipoli, et y mourut d'apoplexie. Il laissa trois fils, Amurat, son héritier, qui se trouvait alors à Amasia, et deux jeunes princes qu'il avait recommandés à son ami Manuel. Ses courtisans tinrent sa mort secrète jusqu'à ce qu'Amurat en fût averti ; mais le bruit de sa maladie s'étant répandu, les troupes, mutinées, demandèrent à voir le sultan. On leur donna l'ordre de repasser le détroit et de se diriger sur Brousse. Les janissaires s'y refusèrent. Pour les calmer, on imagina d'asseoir le mort sur son trône derrière les vitres d'un kiosque obscur ; un page caché derrière lui, les bras passés dans sa pelisse, salua de la main les soldats, qui défilèrent sans soupçonner cette supercherie. Ils partirent aussitôt, et apprirent, en arrivant à Brousse, la mort de leur maître et la présence de son successeur.

§ III. — *Amurat II* (1421-1450). — *Guerre civile.* — *Siége de Constantinople.*—*Soumission des États turcs de l'Asie Mineure.*

Le règne d'Amurat s'ouvrit par une guerre civile. L'empereur Manuel demanda au nouveau sultan qu'on lui remît les jeunes

princes dont Mahomet lui avait confié l'éducation. On lui répondit qu'il était contraire à la loi de l'Islam que les frères du sultan fussent élevés chez les *giaours*. Aussitôt Manuel tira de prison Moustapha, le fit venir à Constantinople, et signa avec lui un traité par lequel le prétendant s'engageait à rendre aux Grecs Gallipoli, la Thessalie et le littoral de la mer Noire jusqu'à la Valachie. Peu de jours après, Moustapha se présenta devant Gallipoli à la tête d'une armée grecque. La ville ouvrit ses portes; de là, et accompagné de Djouneïd, qu'il avait nommé son vizir, il se dirigea sur Andrinople ; les fils d'Ewrenos et plusieurs beys vinrent se joindre à lui, ainsi qu'une foule de soldats irréguliers dont il forma une armée. Cependant Amurat s'était hâté d'envoyer en Europe Bajezid-Pacha, qui rassembla toutes les troupes de la *Roumélie* (1) et se porta au-devant des rebelles. Mais Moustapha, au moment où la bataille allait s'engager, s'avança seul, harangua les soldats du sultan, et, à sa voix, tous passèrent de son côté ; Bajezid fut pris et massacré.

Moustapha se voyait déjà maître de l'Europe. Prenant l'offensive, il passa le détroit, et vint s'établir devant le camp d'Amurat. Là, il perdit plusieurs jours en hésitations qui amenèrent sa perte. Toute sa cavalerie se composait d'akindschis; Amurat employa pour les séduire leur ancien commandant Michalogli, retenu en prison depuis la chute de Musa. Celui-ci fut délivré et amené au camp ; dès qu'il parut, ses anciens soldats vinrent le rejoindre. En même temps, le vizir d'Amurat noua des intelligences avec Djouneïd, qui abandonna secrètement le camp de Moustapha. Dès qu'on s'aperçut de son absence, tout le reste, frappé d'une terreur panique, se dispersa ; Moustapha, lui-même, s'enfuit précipitamment à Lampsaque, et de là à Gallipoli. Amurat le suivit de près : il passa le détroit à l'aide des vaisseaux des Génois, et vint débarquer auprès de la même ville. Un combat fut livré : Mous-

(1) *Roumélie*, pays des Romains : c'était le nom donné par les Ottomans à leurs possessions d'Europe.

tapha, défait, se sauva vers Andrinople, ne s'y arrêta que pour emporter les joyaux du trésor, et se remit en route du côté de la Valachie. A peine était-il à une journée de marche, que ses gens s'emparèrent de lui et le ramenèrent à Andrinople, où Amurat venait d'arriver. Il fut pendu à une tour de la ville.

L'empereur grec, en apprenant ce prompt dénoûment, essaya de désarmer le ressentiment d'Amurat; mais il n'était plus temps. Le sultan refusa d'écouter ses ambassadeurs, et les renvoya en leur annonçant qu'il les suivrait de près. En effet, 20,000 Ottomans parurent bientôt sous les murs de Constantinople (1422). Ils brûlèrent les villages et les moissons, détruisirent les vignes et les oliviers, massacrèrent les habitants; puis ils élevèrent autour de la ville un retranchement qui ferma toute issue aux assiégés du côté de la terre. La promesse d'un pillage général attira dans le camp ottoman une foule de soldats et d'aventuriers de toute espèce. Cinq cents derviches s'y rendirent, conduits par le grand scheik de Brousse, Seid-Bochari, qu'on appelait *Émir-Sultan;* ils réclamèrent, comme leur part de butin, les religieuses des couvents de Constantinople. Après avoir consulté les livres des devins, le scheik annonça que, le lundi 24 août, à une heure après midi, il monterait à cheval, agiterait son sabre, pousserait trois fois le cri de guerre, et qu'aussitôt les murailles de la ville s'écrouleraient. Le jour venu, il donna le signal de l'assaut, qui fut terrible. On combattit avec fureur sur toute l'étendue des remparts, depuis la porte d'Or jusqu'à la porte de Bois. Femmes, enfants, vieillards, concoururent à la défense; la lutte durait encore au coucher du soleil avec le même acharnement, quand, tout à coup, les Turcs incendièrent leurs machines de siége et se retirèrent. Les Grecs attribuèrent leur délivrance à la Mère de Dieu; Émir-Sultan affirma, dit-on, lui-même que, au plus fort de la mêlée, la Vierge avait paru sur les murs, couverte d'un vêtement violet dont l'éclat attirait tous les regards, et que cette intervention surnaturelle avait changé la loi des destinées.

La levée du siége peut s'expliquer d'ailleurs sans miracle : Amurat venait d'apprendre qu'une nouvelle révolte avait éclaté en Asie ; que son plus jeune frère, appelé aussi Moustapha, soutenu par le prince de Karaman et sollicité par l'empereur grec, avait pris les armes et s'était emparé de Nicée. Il envoya des troupes en Asie. A leur approche, les complices de Moustapha se saisirent de sa personne et le livrèrent au sultan, qui le fit étrangler.

Délivré de ce danger, Amurat ne reprit pas ses projets sur Constantinople, préférant assurer sa domination en Asie. Il dirigea d'abord une expédition contre le prince de Kastemouni, en obtint de nouvelles soumissions, la cession des mines du pays et la main de sa fille (1423). Puis, l'année suivante, l'indomptable Djouneïd, avec des bandes d'aventuriers, s'étant emparé de la principauté d'Aïdin, Amurat envoya une armée pour le châtier de toutes ses rébellions. Djouneïd ne put résister aux forces dirigées contre lui ; son frère et son fils furent pris ; lui-même réduit à s'enfermer dans la forteresse d'Hypsela, y fut bloqué par terre et par mer à l'aide de vaisseaux génois. Il se rendit en stipulant qu'il aurait la vie sauve ; mais Hamsa-Bey, frère de Bajezid, le fit étrangler dans sa prison avec toute sa famille.

Amurat reprit possession du pays d'Aïdin ; puis il s'empara de l'État de Mentesché au préjudice des neveux du dernier prince, qui furent envoyés en prison. A la même époque, le prince de Tekieh et celui de Karaman, ayant attaqué Attalia, périrent tous deux devant ses murs. L'État de Tekieh fut réuni aux possessions ottomanes ; celui de Karaman, diminué de moitié, fut laissé à l'un des fils du prince mort. Ainsi, des États turcs rétablis par Timour, il ne restait plus que le Karaman très-amoindri, le Kastemouni réduit à l'impuissance et le Kermian. Peu de temps après, le vieux prince de Kermian vint visiter Amurat dans ses provinces d'Europe ; il fut reçu avec magnificence, et, en retour, il légua ses États au sultan ; il mourut l'année suivante. Enfin, sur la frontière orientale, du côté du Diarbekir, s'agitaient des tribus de Turko-

mans ; Amurat y plaça, comme gouverneur d'Amasia, un des beys qui possédaient sa confiance, Jurkedj-Pacha, qui se rendit maître par trahison des chefs les plus turbulents, et, par leur mort, assura la tranquillité des frontières. Désormais, du côté de l'Asie, les Ottomans n'avaient plus de rivaux ; ils portèrent tous leurs efforts du côté de l'Europe.

§ IV. — *Guerres en Albanie, Valachie et Servie. — Hunyade Corvin. — Défaites des Ottomans.*

Amurat intervint d'abord dans une guerre entre les Serbes et les Hongrois, et il parvint ainsi à acquérir un premier point sur le Danube, Columbatz, à l'entrée du défilé d'Orsova, et Kruschewatz, position centrale de la Servie (1428). Puis il porta aux Grecs des coups qui devaient amener définitivement leur ruine. Nous avons vu quels efforts les Ottomans avaient déjà faits pour s'emparer de Thessalonique. Jean Paléologue, nouvel empereur de Constantinople, se sentant incapable de défendre cette ville importante, l'avait cédée aux Vénitiens. Amurat, irrité, rompit avec ces dominateurs de la Méditerranée et attaqua Thessalonique (1430). Les habitants étaient disposés à se rendre, mais ils furent contenus par la garnison vénitienne, qui se défendit avec fureur. Après quinze jours de siége, la ville fut emportée d'assaut et saccagée, les églises pillées, toute la population massacrée ou réduite en esclavage. Les Vénitiens firent encore une tentative infructueuse contre Gallipoli ; puis ils traitèrent, et la paix fut rétablie.

Le sultan tourna alors ses armes contre l'Albanie, la Servie et la Valachie, voulant être maître de toutes les provinces détachées de l'empire grec, avant d'attaquer Constantinople. Les Turcs allaient par là se trouver en contact avec la Hongrie, et une lutte mémorable allait s'engager.

L'Albanie était partagée en deux dominations principales : le Midi, ainsi que l'Étolie et l'Acarnanie, appartenaient aux héritiers

d'un aventurier florentin, Carlo Tocci, qui s'en était rendu maître dans le siècle précédent, et ces héritiers s'en disputaient la possession. Dès l'entrée des Ottomans sur leur territoire, Janina et les principaux châteaux se soumirent, à la condition que les habitants conserveraient leurs lois et leur religion. Le Nord était soumis à Jean Castriot, descendant ou héritier des Balsa; il fut forcé de livrer ses quatre fils au sultan, qui, à sa mort, s'empara du pays et envoya même quelques bandes jusque dans la Croatie.

A la même époque, la Valachie changea de maître. Wlad-Drakul, ou le Diable, renversa et mit à mort Dan, son parent; il battit les troupes turques envoyées contre lui, mais il ne conserva son trône qu'à la condition de payer le tribut et de donner des troupes au sultan (1431).

Dans la Servie régnait Georges Brankowich, descendant de Lazare; il fut attaqué à son tour par les Turcs, obligé de se soumettre et de donner sa fille en mariage à Amurat.

De là, traînant après lui les corps auxiliaires de Brankowich et de Drakul, le sultan entra dans la Transylvanie, ravagea le pays et en enleva 70,000 prisonniers (1438). Le kral de Servie ayant mis en état de défense Semendria, sur le Danube, il lui en demanda les clefs, et, sur son refus, il l'assiégea, la prit et fit crever les yeux au fils du kral, qui la défendait. Albert, alors roi de Hongrie et d'Allemagne, vint pour secourir les Serbes; mais, à l'aspect des Turcs, ses soldats s'enfuirent (1439). Une armée ottomane assiégea vainement Belgrade pendant six mois; alors elle pénétra de nouveau dans la Transylvanie et vint assiéger Hermanstadt.

A Albert avait succédé sur le trône de Hongrie Ladislas, roi de Pologne; le voïvode de Transylvanie était Jean Hunyade Corvin, qui devait arrêter la marche conquérante des Turcs pendant vingt ans. Ce héros, de race roumaine, s'était élevé par son mérite au commandement des armées hongroises; c'était à lui que Ladislas devait le trône de Hongrie, et, par reconnaissance, il l'avait

nommé voïvode de Transylvanie. Hunyade accourut à la défense d'Hersmanstadt ; il battit les Turcs, leur tua 20,000 hommes et les rejeta au delà du Danube. Il envoya au kral de Servie un chariot chargé de butin avec les têtes des généraux vaincus, en l'invitant à s'unir à lui. Une nouvelle armée de 80,000 Turcs vint arrêter ses progrès ; il osa, avec 20,000 hommes seulement, leur livrer bataille à Vasag, et remporta une victoire aussi complète que la première (1442).

La campagne de 1443 fut encore plus désastreuse pour les Ottomans, et mit le comble à la réputation de Hunyade ; c'est ce que les Hongrois appellent sa *longue campagne*. Parti d'Ofen, le 22 juillet, à la tête d'une armée de toutes nations, il passe le Danube à Semendria, traverse la Servie en la ravageant jusqu'à Nissa, et là livre une grande bataille où les Turcs laissent 2,000 morts et 4,000 prisonniers. Puis il s'empare de Sofia, entreprend, malgré les rigueurs de l'hiver, le passage de l'Hémus, force le défilé de Soulu-Derbend ou la porte de Trajan, malgré les efforts des Turcs, et, le jour de Noël, entre sur le territoire bulgare, où les habitants le reçoivent en libérateur. Enfin, il remporte à Yalovaz, au pied du mont Konovicza, une grande victoire, et reprend le chemin d'Ofen chargé d'un immense butin, et traînant une longue suite de captifs parmi lesquels était le beylerbey de Roumélie.

Amurat fut contraint de s'humilier : il restitua la Valachie à Drakul, rendit à Brankowich Semendria et ses autres places ; puis il envoya demander la paix à Hunyade. Une trêve de dix ans fut conclue (juillet 1444), qui plaça la Servie et la Valachie sous la suzeraineté de la Hongrie.

A tant de revers vint se joindre la mort d'Alaeddin, fils aîné du sultan ; Amurat, dégoûté du pouvoir, ne put résister à ce dernier coup : il remit l'autorité à son fils Mahomet, alors âgé de quatorze ans, et se retira parmi les derviches de Magnésie, dans le gouvernement de Sarou-Khan, avec l'intention d'y achever ses jours dans le repos.

§ V. — *Bataille de Varna.* — *Scanderbeg.* — *Bataille de Kassova.*

A peine était-il arrivé dans sa retraite, qu'il en fut tiré par un événement imprévu : la paix était déjà rompue. Les négociateurs turcs s'étaient à peine retirés, que le cardinal Césarini, légat du pape, somma le roi Ladislas de déchirer le traité qu'il avait juré sur l'Évangile, la parole donnée aux infidèles étant, dit-il, nulle de plein droit. A cette sommation se joignirent les lettres de l'empereur grec et du cardinal Condolmieri, commandant de la flotte pontificale, qui insistaient pour qu'on profitât de l'éloignement du sultan : une grande croisade, disaient-ils, avait été résolue pour rejeter les Turcs en Asie. L'armée des croisés ne se composait que d'aventuriers allemands et italiens, dont le cardinal Cesarini prit le commandement, et les forces des Hongrois ne montaient pas à plus de 10,000 hommes : c'est avec ces faibles ressources qu'on voulait détruire la puissance ottomane. Jamais parjure ne fut plus manifeste ; on attendit que les Turcs eussent évacué les places de la Servie ; puis, le 1er septembre 1444, la guerre fut déclarée, et l'on se mit en marche le long du Danube en entraînant Drakul et les Valaques. La Bulgarie fut dévastée, et Varna assiégée. Tout à coup, on apprit qu'Amurat était revenu ; les Génois, gagnés par l'or du sultan, avaient transporté ses troupes d'Asie en Europe en traversant la flotte des croisés ; il était campé à quatre milles de l'armée chrétienne, avec 40,000 hommes. Malgré l'infériorité du nombre, on résolut de livrer bataille. Le 10 novembre, les deux armées se trouvèrent en présence. Amurat, placé au centre avec ses janissaires, faisait porter devant lui au bout d'une lance l'original du traité violé. Au premier choc, Hunyade enfonça l'aile gauche de l'armée turque, les Valaques dispersèrent l'autre aile et pénétrèrent dans le camp du sultan. Déjà Amurat se disposait à fuir ; un de ses beys le retint par la bride de son

cheval et le supplia de tenir ferme. En ce moment, le roi Ladislas se jette sur les janissaires, perce jusqu'au sultan et va le frapper de sa main, lorsqu'il tombe avec son cheval; un janissaire lui coupe la tête et la met au bout d'une pique en criant : « Giaours, voilà votre roi ! » A cette vue, les Hongrois se débandent, et leurs débris vont chercher asile derrière les retranchements; Hunyade et les Valaques prennent la fuite. Le lendemain, les Turcs enlevèrent d'assaut le camp chrétien, dont les défenseurs furent massacrés : de ce nombre était le légat Cesarini.

Content d'avoir sauvé l'empire, Amurat, dès qu'il eut ramené son armée, abdiqua une seconde fois et retourna dans sa voluptueuse retraite de Magnésie ; mais, au bout de quelques mois, il fut obligé de renoncer au repos. La discorde s'était mise dans le conseil du jeune prince et dans les troupes; les janissaires se révoltaient. Sollicité par le vizir de ressaisir l'autorité, il revint à Andrinople pendant que son fils était envoyé à Magnésie (1445).

La victoire de Varna lui permettait de reprendre les projets des Ottomans contre les débris de l'empire byzantin.

L'empereur Manuel avait partagé ces débris entre ses sept fils : l'aîné, Jean, ne possédait que Constantinople et ses environs; deux autres, Constantin, qui fut le dernier empereur de Byzance, et Thomas possédaient la Morée, Thèbes et une partie de la Thessalie. Prévoyant l'attaque qui les menaçait, Constantin et Thomas firent relever les anciennes fortifications de l'isthme de Corinthe. Mais, après avoir imposé son alliance au duc d'Athènes (c'était alors le Florentin Neri), Amurat s'avança vers le mur de l'isthme, l'assiégea, y fit brèche à coups de canon et l'emporta d'assaut. Cet obstacle une fois renversé, Corinthe fut prise et brûlée, et le Péloponèse saccagé sans pitié. Les deux Paléologue obtinrent la paix à la condition d'un tribut.

Cette facile expédition terminée, Amurat tourna ses efforts contre l'Albanie, qui commençait à l'inquiéter. Là s'était élevé un nou-

veau Hunyade, qui devait être non moins célèbre que le héros hongrois. Georges Castriot était le plus jeune des fils de Jean Castriot, despote de l'Albanie septentrionale, ou plus exactement du canton de *Mirdita*. Nous avons dit que ce Castriot avait été réduit à payer tribut et à donner ses quatre fils en otage. Les trois aînés moururent empoisonnés, dit-on ; le quatrième, Georges, obtint la faveur du sultan ; et, lorsque la Mirdita, après la mort de Jean, eut été annexée à l'empire ottoman, il obtint un commandement de 5,000 hommes dans l'armée d'Amurat, où, à cause de sa valeur impétueuse, il était connu sous le nom d'*Iskender-Bey* (seigneur Alexandre), nom que les Européens ont transformé en *Scanderbeg*. Les faveurs du sultan ne lui firent pas oublier sa religion et sa patrie, et, en 1443, après la première bataille de la *longue campagne*, il résolut d'abandonner les infidèles : il se présenta chez un secrétaire du sultan, le força, le poignard sur la gorge, de signer l'ordre au commandant de Croïa de remettre la place entre ses mains ; puis il tua le secrétaire et courut en Albanie. Après s'être fait dans les environs une bande de 600 partisans, il pénétra dans Croïa, ouvrit les portes à ses gens et massacra la garnison turque. Ce fut le signal d'une insurrection générale ; les Ottomans répandus dans les villages furent égorgés, les garnisons des villes forcées de se rendre, et, en trente jours, Scanderbeg se trouva maître de l'Albanie ; tous les princes et seigneurs chrétiens du pays le reconnurent comme chef et lui fournirent chacun son contingent. De 1443 à 1447, trois armées furent envoyées contre lui et successivement défaites ; une quatrième se mit en marche, plus forte que les précédentes ; elle fut encore battue, et le général ottoman pris avec ses principaux officiers. Alors Amurat résolut de diriger lui-même une expédition décisive, qui fut préparée pour l'année suivante (1448) ; mais, à cette époque, la guerre recommença avec la Hongrie.

Hunyade, avec une armée de 24,000 hommes, envahit la Servie, ravagea le pays et se dirigea par le plateau de Kassova

pour descendre dans la Macédoine. Amurat réunit toutes ses forces, et, avec plus de 150,000 hommes, il vint l'attendre sur ce plateau célèbre où se décident les destinées de la péninsule Hellénique. Hunyade devait être joint par Scanderbeg et une armée albanaise; au lieu de les attendre, il résolut de combattre. Alors s'engagea une lutte terrible et inégale qui dura trois jours; le 17 octobre, il n'y eut guère que des escarmouches; le 18, ce fut une mêlée effroyable. Trahis par les Valaques, pris à dos par une partie de l'armée turque, les Hongrois se défendirent toute la journée; mais, la nuit venue, Hunyade, désespérant du succès, s'enfuit, et ses soldats se dispersèrent. Il ne resta sur le champ de bataille que les auxiliaires allemands avec l'artillerie; cette poignée d'hommes recommença à combattre le lendemain jusqu'à ce qu'elle fût anéantie.

Au printemps suivant, Amurat entra en Albanie avec son immense armée de Kassova. Il prit Sfetigrad et Dibra; mais il perdit devant ces deux bicoques 20,000 hommes, et fut obligé de remettre à l'année suivante le siége de Croïa (1450). La place fit une résistance héroïque; en même temps, Scanderbeg, avec 8,000 hommes, se tenait à un mille des assiégeants et les fatiguait par des attaques multipliées. Le sultan essaya de corrompre le commandant de la garnison; il essaya de négocier avec Scanderbeg : l'un et l'autre repoussèrent toutes ses ouvertures; enfin, le siége fut levé. Amurat était à peine de retour à Andrinople, qu'il mourut d'apoplexie (9 février 1451).

§ VI. — *Règne de Mahomet II. — Siége et prise de Constantinople.*

Le successeur d'Amurat II, à peine âgé de vingt-deux ans, était dévoré d'une ambition inquiète, emportée. Depuis qu'il avait vu le pouvoir échapper de ses mains, il rongeait son frein à Magnésie; aussi, quand arriva la nouvelle de la mort de son père, il

s'élança à cheval en criant : « Qui m'aime me suive ! » et il arriva en deux jours à Gallipoli. C'était à un tel homme qu'il appartenait d'en finir avec l'empire de Byzance.

Mahomet reçut d'abord les ambassadeurs de l'empereur : c'était alors Constantin Dragozès, le défenseur de la Morée, qui, l'année précédente, avait succédé à son père par la protection d'Amurat ; il lui témoigna des intentions pacifiques, et s'engagea même à payer une pension de 300,000 aspres pour l'entretien d'un petit-fils de Soliman qui était tenu captif à Constantinople. Puis il renouvela les traités avec tous ses alliés chrétiens, conclut avec les envoyés de Hunyade une trêve de trois ans, et s'en alla en Asie guerroyer contre le prince de Karaman. Pendant qu'il était occupé de ce côté, Constantin, qui n'avait pas reçu la pension promise, eut l'imprudence de la réclamer, ajoutant que, si on ne la payait pas, il mettrait en liberté le prisonnier. Mahomet s'irrita de cette menace, et dès lors il ne songea plus qu'à en finir avec Constantinople. Il repassa en Europe, et, pour affamer la ville et la séparer de la mer Noire, il ordonna d'élever sur la rive européenne du Bosphore, à l'endroit le plus étroit, en face du château construit par Mahomet Ier en Asie, un château fort auquel il donna le nom significatif de *Boghazkesen* (coupe-gorge) ; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le château d'Europe (1). Trois mille ouvriers, protégés par une armée, furent employés à cette construction, qui s'acheva en trois mois sous les yeux et sous la direction du sultan. Tout vaisseau passant à la portée des batteries de ce château dut payer rançon, et un navire vénitien qui s'y refusa fut coulé bas (août 1452).

A ces nouvelles, l'empereur, effrayé, envoya à Mahomet une humble ambassade pour lui offrir de payer tribut et le supplier d'épargner les campagnes qui nourrissaient Constantinople. Pour toute réponse, le sultan donna ordre aux sipahis de mener paître

(1) Voir page 60.

leurs chevaux dans les récoltes des Grecs ; et, quelques jours après, une rixe s'étant élevée entre les soldats et les paysans, ce fut le commencement de la guerre. L'empereur envoya un dernier message à Mahomet : « Puisque ni les serments, ni les traités, ni les soumissions, ne peuvent assurer la paix, lui dit-il, poursuis les hostilités. Ma confiance est en Dieu ; s'il lui plaît d'adoucir ton cœur, je me réjouirai de cet heureux changement ; s'il te livre Constantinople, je me soumettrai sans murmure à sa volonté ; mais, tant que le juge des princes de la terre n'aura pas prononcé, je dois vivre et mourir en défendant mon peuple. » Et il fit fermer les portes de la ville et ne songea plus qu'à la défendre.

Mahomet, de son côté, revint à Andrinople pour faire les préparatifs du siége. Son ardeur, son inquiétude, étaient si grandes, qu'il en perdit le sommeil, et que ses journées étaient uniquement employées à discuter avec ses généraux les moyens de prendre la ville. Pendant qu'on travaillait au château du Bosphore, un fondeur hongrois, nommé Orban, vint offrir ses services au sultan, et, sur son ordre, contruisit le plus énorme canon dont l'histoire fasse mention : cette gigantesque machine lançait des boulets de pierre de douze palmes de circonférence et du poids de douze quintaux ; il fallait sept cents hommes pour la remuer et la servir. On en fit l'essai à Andrinople : la vapeur de la poudre couvrit la ville entière, la détonation se fit entendre à plusieurs lieues, et le boulet, à la distance d'un mille, s'enfonça d'une brasse dans la terre. On fondit ensuite d'autres pièces d'un moindre calibre, et on rassembla des troupes de tous les points de l'empire. Une flotte de quatre cents voiles fut équipée et mise sous les ordres du renégat bulgare Baltaoghli.

Pendant ce temps, la plus grande confusion régnait à Constantinople. Le recensement fait de toutes les forces, il ne se trouva que 4,973 hommes en état de combattre ; il s'y joignit 2,000 étrangers et 500 Génois qui arrivèrent sur deux galères, commandés par Jean Longus Justiniani. On n'avait pas de vaisseaux : les bâti-

ments chrétiens qui arrivaient de l'Archipel furent retenus pour la défense de la ville; il se trouva ainsi dans le port quatorze navires. Les murs s'écroulaient; ils n'avaient pas été réparés depuis des siècles; on les restaura à la hâte. L'empereur envoya dans toute l'Europe solliciter des renforts, et, dans l'espérance d'intéresser l'Occident à sa cause, il annonça la ferme résolution de terminer le schisme. « Mais, dit Æneas Sylvius, la chrétienté était un corps sans tête, une république sans magistrats; le pape n'était plus qu'un fantôme éblouissant. » Au lieu d'envoyer une armée au « dernier héritier de la dernière étincelle du nom romain (1) », on lui envoya un légat du pape pour effectuer la réunion. Une assemblée solennelle eut lieu dans l'église de Sainte-Sophie, le 12 décembre 1452; le légat célébra la messe; l'empereur et toute la cour y assistèrent. Mais les moines, le clergé et tout le peuple se révoltèrent contre cet acte, qu'ils traitaient de sacrilége. A la tête des plus fougueux *orthodoxes* se placèrent le patriarche Gennadius et le grand amiral Notaras, qui déclarèrent qu'ils aimaient mieux voir à Constantinople « le turban du sultan que le chapeau d'un cardinal. » Toute l'énergie de ce peuple dégradé semblait réservée pour ces misérables discordes. Il ne lui vint aucun secours efficace de l'Occident. Les princes de la Morée et des îles de la Grèce se tinrent en repos, et les Génois de Galata firent avec le sultan un traité de neutralité; il est vrai, que, malgré ce traité, il firent passer aux assiégés de nombreux secours; aussi Mahomet jura-t-il « d'écraser le serpent quand il aurait tué le dragon. » Tout le monde désespérait de la défense; on était convaincu que l'heure fatale était arrivée. Des prophéties de tout genre circulaient dans la foule : une d'elles assurait que les ennemis pénétreraient jusqu'à la place du Taureau, et que, là, un ange descendant du ciel mettrait un glaive à la main d'un homme du peuple, qui ressaisirait la victoire et chasserait les

(1) Phranza, liv. III, ch. VII. — Gibbon, t. XIII.

Turcs jusqu'aux extrémités de la Perse (1). Toutes les autres prédictions étaient sinistres : on avait trouvé, disait-on, dans un couvent du mont Athos, deux tablettes prophétiques attribuées à Léon le Sage, contenant la liste des empereurs et des patriarches ; les noms de l'empereur et du patriarche actuels manquaient. On racontait aussi qu'une vieille femme avait dit à Jean Hunyade, après la défaite de Kassova, que les revers des chrétiens finiraient quand Constantinople aurait été détruite par les Turcs. Toutes ces prédictions, passant de bouche en bouche, achevaient d'abattre les esprits.

Tel était l'état de la cité quand, au mois d'avril 1453, 200,000 Osmanlis l'investirent du côté de la terre. C'était la douzième fois qu'elle était assiégée par les musulmans (2) ; de tout temps, ils avaient été convaincus que cette ville devait leur appartenir : Mahomet la leur avait promise (3). Des scheiks, des derviches accoururent en foule dans les rangs de l'armée otto-

(1) Gibbon, ch. LXVIII.

(2) Dont sept fois dans les deux premiers siècles de l'hégire, et cinq fois par les Turcs. Voici les sept premiers siéges, d'après une note de Hammer : 1° Dans l'année 34 de l'hégire (654), sous le règne de l'empereur Constance, par Moawia, le général d'Ali, dont la flotte s'empara de Rhodes en revenant de Constantinople ; 2° en 47 (667), sous le même règne, par Yezid, fils de Moawia ; 3° en 52 (672), sous le règne de Constantin Pogonate, par Sofian-ben-Aouz, général de Moawia ; 4° en 97 (715), par Moslema, général du khalife Omar-ben-Abdol-Assiz ; 5° en 739, sous Léon l'Isaurien, par Sid-al-Battal, général du khalife Hachem ; 6° en 164 (780), par Haroun-al-Raschid ; 7° en 182 (798), par Aboumelek, général d'Haroun-al-Raschid, sous le règne d'Irène.

(3) D'après les traditions ou *hadis* du prophète, celui-ci aurait dit à ses disciples : « Avez-vous entendu parler d'une ville dont un côté regarde la terre et les deux autres la mer ? — Oui, envoyé de Dieu ! — La dernière heure ne viendra point sans que cette ville ait été conquise par soixante et dix mille croyants. En s'approchant de ses murs, ils ne combattront point avec leurs armes ni avec des balistes et des catapultes, mais avec ces seules paroles : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Dieu est » grand ! » Alors un des côtés qui regardent la mer s'écroulera ; le second tombera ensuite ; enfin, les remparts du côté de la terre tomberont aussi, et les vainqueurs y feront leur entrée. »

mane et l'animèrent par leurs prédications. Le plus célèbre d'entre eux, le grand scheik Akjemseddin, retrouva le cercueil du porte-étendard Eyoub, mort pendant le troisième siége : on lui construisit un tombeau sur lequel s'éleva plus tard une mosquée. Cet incident, qui parut miraculeux, contribua puissamment à exalter le fanatisme des assiégeants. Le gros canon arriva traîné par cinquante paires de bœufs, soutenu en équilibre par quatre cents hommes et précédé par deux cent cinquante charpentiers et pionniers. On le dressa d'abord contre la porte Caligaria (aujourd'hui *Egri-Kapouci*, porte courbée); ensuite on le transporta à la porte de Saint-Romain, qui en a conservé le nom de porte du Canon, *Top-Kapouci*. De chaque côté étaient établies deux pièces qui lançaient des boulets de six quintaux : quatorze autres batteries ébranlèrent le reste des murailles. La monstrueuse pièce ne rendit pas, du reste, tous les services qu'on en avait attendus ; il fallait deux heures pour la charger et une énorme quantité d'huile pour l'humecter après chaque décharge de peur qu'elle ne se brisât ; elle ne pouvait tirer que huit fois dans une journée. Au bout de quelques jours, elle éclata et tua son inventeur.

Cependant, animés par l'exemple de l'empereur, qui combattait en personne sur les remparts et par l'infatigable activité de Justiniani, les défenseurs de la ville firent des prodiges : on comblait chaque nuit les brèches ouvertes pendant le jour ; on élevait de nouveaux remparts et on creusait de nouveaux fossés. Les Turcs faisaient peu de progrès : ils n'étaient pas encore habiles au maniement de l'artillerie ; ce furent des renégats qui leur apprirent à ouvrir promptement une brèche, en visant alternativement à droite et à gauche, puis au milieu, dans l'espace déjà ébranlé. Ils avaient construit une tour en bois recouverte d'un triple vêtement de peaux, et munie de ponts-levis pour aborder de plain-pied les murailles de la ville ; cette immense machine fut incendiée.

A la fin d'avril, cinq vaisseaux, dont un grec et quatre génois, se présentèrent en vue du port ; la flotte ottomane se porta tout

entière à leur rencontre, et un combat naval s'engagea près du rivage. Malgré la disproportion des forces, les chrétiens se jetèrent résolûment au milieu des Turcs. Du haut des ponts, ils firent pleuvoir sur les bateaux plats de l'ennemi une grêle de projectiles et des torrents de feu grégeois; le désordre se mit dans la flotte turque; plusieurs vaisseaux s'entre-choquèrent et coulèrent bas. Mahomet, qui du rivage assistait à cette honteuse défaite, voulait dans sa fureur se jeter avec son cheval au milieu des flots pour châtier la maladresse de ses marins; il vit enfin les cinq navires percer à travers toute sa flotte et entrer dans le port, dont les chaînes furent refermées derrière eux. Il se vengea de cet affront sur son amiral : il le fit charger de fers, lui appliqua, lui-même, cent coups de bâton, puis le dépouilla de ses biens et l'envoya en exil.

Cet échec fit reconnaître aux Turcs qu'ils ne pourraïent faire de progrès tant que la ville serait libre du côté de la mer, les vaisseaux grecs étant maîtres de la Corne-d'Or et même de la Propontide. Ce fut alors que Mahomet, n'espérant pas forcer l'entrée du port, conçut l'idée singulière d'y introduire ses vaisseaux par terre. La flotte turque fermait le Bosphore à Beschiktasch. On lui fit une route derrière les collines de Péra pendant deux lieues, par Saint-Dimitri et Khalskoei; on recouvrit cette route de planches qu'on enduisit de graisse, et, pendant une seule nuit, soixante et dix galères, à deux, trois et cinq rangs de rames, furent traînées par des milliers d'hommes et de chevaux à travers collines et vallées dans la Corne-d'Or, en face des portes aujourd'hui appelées de Balat et de Haïwan. Sur chaque navire, le capitaine « était à l'avant, le lamaneur à l'arrière; les voiles étaient déployées au vent, les trompettes sonnaient, les tambours battaient, et, au point du jour, les assiégés virent avec autant de surprise que d'effroi plus de soixante et dix bâtiments turcs jeter l'ancre au milieu de leur port (1). » Ils ne firent, à ce qu'il semble,

(1) Hammer, t. II, p. 409.

aucune tentative pour empêcher ou troubler l'étrange opération des Turcs.

Dès la nuit suivante, Justiniani essaya de brûler la flotte turque ; mais il fut trahi par les Génois de Galata, qui, pendant tout le siége, jouèrent un double rôle : le vaisseau qu'il montait fut coulé à fond ; ses compagnons furent pris ou noyés, lui-même n'échappa qu'à grand'peine. Les Turcs construisirent alors un pont sur le port d'où ils canonnèrent la muraille ; les Grecs tentèrent d'incendier ce pont et les vaisseaux ennemis ; mais cette entreprise échoua comme la précédente ; quarante Génois d'élite qui s'en étaient chargés furent égorgés le lendemain à la vue des assiégés ; ceux-ci, par représailles, placèrent sur leurs créneaux les têtes de deux cents prisonniers turcs.

Pressée par terre et par mer, la ville était dans une situation désespérée ; sa petite garnison était affaiblie, décimée par sept semaines d'une lutte acharnée, et, de plus, il fallait qu'elle se divisât pour résister sur deux points à la fois : une énorme brèche était ouverte à la porte de Saint-Romain ; la muraille du côté du port ne pouvait offrir une longue résistance. Mahomet envoya un message aux assiégés, promettant, si la ville capitulait, aux habitants la vie sauve et la liberté, à l'empereur la paisible possession de la Morée ; Constantin aima mieux s'ensevelir sous les ruines de sa capitale. C'était le 24 mai ; le sultan annonça un assaut général pour le 29. Aussitôt le camp ottoman prit un aspect de fête : on mit en liberté les soldats de la flotte, qu'on avait jetés en prison après leur défaite ; on promit aux janissaires le pillage de la ville, des *timars* et des *sandjaks* aux premiers qui monteraient sur les remparts ; les derviches parcoururent les tentes pour réveiller l'ardeur fanatique des *moslims*. Le soir venu, la flotte et le camp tout entiers s'illuminèrent ; Constantinople se vit entourée d'une ceinture de feux ; on entendait de tous côtés retentir les bruyantes clameurs des barbares et ce cri mille fois répété : « Dieu seul est grand, et Mahomet est son prophète. » Du sein

de la ville en deuil, on n'y répondait que par des gémissements et des prières : « *Kyrie, eleison !* Seigneur, ayez pitié de nous ! »

Cependant on employa les derniers jours à réparer les brèches, à reconstruire les remparts, à creuser des fossés derrière ceux qui avaient disparu. Dans la nuit du 28 au 29, l'empereur communia en grande pompe à Sainte-Sophie; puis il alla prendre sa place à la porte de Saint-Romain avec l'élite des siens. Au point du jour, l'attaque commença. Le sultan, pour fatiguer ses adversaires, fit donner d'abord ses plus mauvaises troupes; leurs corps comblèrent les fossés. Vers dix heures, les assiégés soutenaient encore la lutte sans désavantage, quand Justiniani, blessé à la main, se retira malgré les supplications de l'empereur; sa retraite jeta le découragement parmi ceux qui l'entouraient. Cependant l'exemple de Constantin les ranima, et le combat se rétablit; tout à coup retentit un cri d'alarme : « Les Turcs sont dans la ville, la ville est prise ! » La porte de Bois ou du Cirque, murée depuis deux siècles à cause d'une ancienne prophétie, avait été rouverte la veille pour faire une sortie; ce fut par là que cinquante Turcs s'introduisirent et vinrent prendre à dos les défenseurs de la brèche. Aussitôt tout se disperse, tout s'enfuit vers le port. L'empereur court à la porte Caligaria, et arrive au moment où les assaillants enfoncent le passage; il se jette en désespéré dans leurs rangs et tombe sous le sabre d'un janissaire.

Cependant la foule se précipitait du côté du port, cherchant un refuge sur les vaisseaux grecs et génois. Quelques-uns parvinrent ainsi à se sauver; mais les gardes fermèrent les portes de la mer et en jetèrent les clefs. Tout le torrent des fuyards reflua alors vers le milieu de la ville, et la plupart coururent s'enfermer dans Sainte-Sophie et les autres églises. Bientôt parurent les Turcs, qui enfoncèrent les portes à coups de hache; alors commencèrent des scènes de pillage, des profanations, des excès de tout genre. Il y eut, pourtant, peu de sang répandu, excepté dans le premier emportement de la victoire. Hommes, femmes, enfants, étaient

liés deux à deux, et chassés vers les vaisseaux. Puis les pillards se répandirent dans les rues, les maisons, les palais, enlevant d'énormes richesses. Le sultan avait dit la veille à ses soldats : « La ville et les édifices publics m'appartiennent ; mais je vous abandonne les captifs et le butin, les métaux précieux et les belles femmes : soyez riches et heureux. »

Ainsi tomba Constantinople, après onze siècles d'existence. Sa chute, depuis que l'empire d'Orient était partagé en une multitude d'États ennemis, était inévitable ; si elle n'eut pas lieu plus tôt, ce fut peut-être uniquement à cause du respect qu'inspirait encore aux barbares, qui le menaçaient depuis des siècles, ce dernier reste de l'empire romain. Cet événement ne mit fin, en réalité, qu'à un nom, qu'à un titre d'empire ; il renouvela même l'existence de la ville de Constantin. Il fut pourtant, par ses conséquences, toute une révolution : il faisait disparaître le dernier obstacle que l'islamisme trouvât encore pour s'établir dans la chrétienté ; il donnait définitivement le triomphe à l'Orient dans sa lutte contre l'Occident ; il semblait menacer l'Europe du sort auquel elle avait échappé dix-huit cents ans auparavant par les victoires de Salamine et de Marathon ; enfin, il livrait la Méditerranée, cette mer de la civilisation, à la barbarie orientale. L'Europe en fut consternée ; elle se sentit souillée d'une grande honte, en même temps que menacée d'un grand danger. Elle redoutait l'intrusion de ce peuple étranger à sa religion, à ses mœurs, à son esprit, qui, jusqu'à ce jour, avait été seulement campé sur son sol, mais qui maintenant semblait s'y asseoir définitivement. Quelles auraient été ses alarmes, si elle avait pu prévoir les embarras interminables que cette domination barbare susciterait un jour dans son sein, et les périls infinis dont il menace l'avenir !

LIVRE TROISIÈME

DEPUIS LA PRISE DE CONSTANTINOPLE JUSQU'A LA PAIX DE CARLOWITZ (1453-1699)

CHAPITRE PREMIER

RÈGNE DE MAHOMET II, DEPUIS LA PRISE DE CONSTANTINOPLE (1453-1481)

§ I. — *État des Grecs après la conquête.*

Mahomet entra dans Constantinople, vers le milieu du jour, par la brèche de la porte Saint-Romain. Entouré de ses gardes du corps et de ses vizirs, il alla droit à Sainte-Sophie, dont il admira longtemps la magnifique architecture. Un soldat brisait les mosaïques des murs; il l'étendit à ses pieds d'un coup de sabre. Par son ordre, un muezzin, du haut des marches ensanglantées du sanctuaire, appela les musulmans à la prière ; et ainsi fut inauguré le règne de l'Islam dans sa nouvelle capitale.

Il fit ensuite chercher le corps de l'empereur; on le reconnut à

ses brodequins de pourpre ornés d'aigles d'or. Sa tête fut exposée sur la place d'Augusteon, au pied de la statue équestre de Justinien ; puis on l'envoya dans les provinces.

De là, le sultan fit son entrée dans le palais des Blaquernes, dernière résidence des empereurs, et, en pénétrant sous ces voûtes désertes, il récita tristement ce distique d'un poëte persan : « L'araignée s'établit comme gardienne dans le palais des empereurs ; la chouette fait retentir les voûtes royales de son chant lugubre. » Le lendemain, il célébra son triomphe par une orgie, qui fut suivie de sanglantes exécutions. Le grand-duc Notaras, accueilli d'abord avec une extrême faveur, fut mis à mort avec toute sa famille : son crime était d'avoir refusé de livrer son plus jeune fils pour le harem du sultan. On livra ensuite aux bourreaux un grand nombre de Grecs distingués à qui Mahomet avait pardonné la veille ; le *bayle* vénitien, un envoyé du roi d'Aragon, furent compris dans ce massacre.

Cependant, au bout de trois jours, les scènes de désordre et de violence cessèrent ; la flotte et l'armée s'éloignèrent chargées d'un immense butin ; le sultan songea à rebâtir, à repeupler, à réorganiser ce qu'il venait de détruire. La prise de Constantinople jeta la consternation dans les anciennes parties de l'empire byzantin. « Toute la Grèce se sentit frappée par ce désastre. Dans la Morée et dans les îles, on fuyait sans savoir où aller. La mer était couverte de vaisseaux, de barques, portant les familles et les richesses des Grecs. Les montagnes, les monastères, les îles occupées par les Génois et les Vénitiens, servaient de refuge. « C'était, » disent les chroniqueurs, « une dispersion comme celle des Hébreux » après la prise de Jérusalem (1). » Un firman enjoignit à tous les Grecs dispersés dans les États ottomans de rentrer dans la capitale, et il promit la conservation de leurs biens avec le libre exercice de leur religion à ceux qui s'étaient réfugiés sur le territoire étran-

(1) Villemain, *Essai sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane.*

ger. Puis Mahomet convoqua ce qui restait à Constantinople de prêtres et de laïques pour procéder, selon le rit accoutumé, à l'élection d'un patriarche. Lui-même assista à la cérémonie, et conféra au nouvel élu un sceptre pastoral enrichi de diamants, emblème de la double autorité civile et religieuse qu'il était appelé à exercer sur ses compatriotes ; puis il l'accompagna jusqu'à la porte du palais, ordonnant à ses vizirs de lui faire cortége ; enfin, il lui remit un firman qui fixait la condition des Hellènes sous leurs nouveaux maîtres, et dont la plupart des dispositions sont encore en vigueur.

Les Grecs conservèrent leurs églises, à l'exception de Sainte-Sophie, le libre exercice de leur religion, le droit de s'administrer eux-mêmes, et formèrent ainsi une vaste communauté, entièrement distincte de la nation conquérante. Ils furent soumis à une double capitation, soit pour leurs personnes, soit pour leurs terres, et qu'on appelait *kharadj*. A la tête de la nation ou communauté grecque était le patriarche assisté d'un synode. Ce patriarche avait rang de vizir, et des janissaires formaient sa garde. Toutes les causes civiles et correctionnelles des raïas grecs dans le diocèse de Constantinople, les contrats de mariage, les legs, les testaments, les divorces, les vols et autres délits, ressortissaient à son tribunal. Ce tribunal, composé des principaux dignitaires du clergé, pouvait prononcer la peine de l'emprisonnement, la bastonnade, les galères, etc. Toutes les autorités militaires étaient tenues de faire exécuter les sentences du patriarche à l'égard des chrétiens grecs, de même que celles des évêques dans leurs diocèses respectifs.

Le synode formait le grand conseil de la nation ; il connaissait en appel de tous les jugements rendus par les évêques dans leurs diocèses, administrait les revenus de l'Église et de la nation, etc. Le patriarche et les membres du synode étaient exempts du *kharadj*.

Chaque évêque exerçait dans son diocèse les mêmes attributions et jouissait des mêmes priviléges que le patriarche à Constanti-

nople ; ils étaient aussi exempts du kharadj. Enfin, les *papas*, ou membres inférieurs du clergé, exerçaient sur leurs paroissiens une juridiction civile analogue à celle de l'évêque.

Les terres des grandes familles grecques furent confisquées et transformées en *timars ;* mais celles des *raïas* restèrent en leur possession, et, à part les nombreuses *avanies* auxquelles les vainqueurs les soumirent, elles ne furent assujetties qu'à l'impôt du kharadj. Chaque commune s'administrait elle-même par ses *primats*, magistrats élus qui avaient pour fonction principale de répartir entre tous les habitants le kharadj, ainsi que les autres taxes.

§ II. — *Conquête de la Servie.*

Après avoir assuré l'existence et la condition des vaincus, Mahomet fit venir de Sinope, de Trébizonde et de douze autres villes, des familles musulmanes pour repeupler la ville; il fit raser les fortifications de Galata, en laissant aux Génois leurs priviléges commerciaux; il rassembla un grand nombre d'ouvriers pour rétablir les murailles en ruine; puis il revint à Andrinople.

« La conquête de Constantinople, dit un historien turc, fut la clef qui ouvrit la serrure de bien des choses difficiles. » En effet, nous allons voir que toutes les conquêtes ébauchées sous les règnes précédents s'achevèrent avec une étonnante facilité sous Mahomet; que la Grèce, la Valachie, la Servie, la Bosnie, l'Albanie, la Crimée, les principales îles de l'Achipel, furent complétement soumises; et que l'empire turc atteignit à peu près ses limites définitives en Europe. Ce rapide développement de la puissance ottomane fut l'ouvrage de moins de trente ans.

Le retour du sultan à Andrinople fut marqué par le supplice de son vizir Khalil-Pacha. C'était l'arrière-petit-fils de Khalil-Djendéréli, le vizir d'Amurat Ier. Convaincu d'avoir eu des intelligences avec les Grecs pendant le siége de Constantinople, il fut

jeté en prison, puis mis à mort. La charge de vizir resta vacante pendant plus d'un an, fait unique dans la suite de l'histoire ottomane ; elle fut conférée, l'année suivante, à Mahmoud-Pacha, fils d'un père grec et d'une mère serbe, et c'est là le premier exemple de ces Hellènes devenus musulmans qui ont, presque sans interruption, gouverné l'empire des Osmanlis.

Mahomet reçut les félicitations et les tributs des princes d'Asie, des Génois de l'Archipel, des Grecs de Trébizonde et de la république de Raguse. Puis il porta ses armes contre le plus puissant des États démembrés de l'empire d'Orient, la Servie (1454) ; il s'empara d'Ostrowitz, échoua devant le château de Semendria et laissa une armée de 30,000 hommes pour occuper le pays. Le kral Georges, aidé de Hunyade, battit cette armée et obtint une trêve, moyennant un tribut de 30,000 ducats. L'année suivante, la guerre recommença, et les Turcs s'emparèrent de Novoberda.

Enfin, au mois de juin 1456, une armée de plus de 150,000 hommes, commandée par le sultan, traversa la Servie et vint mettre le siége devant Belgrade. Trois cents bouches à feu, dont plusieurs d'un monstrueux calibre, foudroyèrent les remparts ; une flottille de deux cents petits vaisseaux coupait la navigation du Danube, au-dessus et au-dessous de la ville. Oubliant que son père avait échoué devant Belgrade après six mois de siége, Mahomet se vantait de réduire la place en quinze jours ; mais une croisade se préparait en Hongrie à la voix du franciscain Jean Capistrano, de race roumaine. Hunyade, avec une armée, se jeta dans la place ; il détruisit la flottille turque et repoussa avec succès les assauts. Enfin, une vigoureuse sortie, commandée par Capistrano, jeta le désordre dans le camp ottoman et détermina la levée du siége : le sultan se retira, emmenant cent chariots de blessés, blessé lui-même, laissant sous les murs de Belgrade 24,000 morts et toute son artillerie. Les deux sauveurs de la ville survécurent peu à leur triomphe : Hunyade succomba au bout de quinze jours ; Capistrano, trois mois après.

Malgré ce grand succès, la Servie resta occupée en partie par les Ottomans : elle répugnait au secours que lui apportaient les Hongrois, à cause de sa haine contre les peuples de l'Église latine. Sur ces entrefaites, le prince Georges mourut; son plus jeune fils, Lazare, s'empara du pouvoir, mais ne le conserva que deux mois. Il laissait deux frères aveugles et une sœur, veuve d'Amurat, qui tous trois se disputèrent son héritage et se réfugièrent près du sultan. Aussitôt le grand vizir, Mahmoud-Pacha, envahit la Servie : il s'empara des places fortes du Danube, poussa ses dévastations jusqu'en Hongrie, revint assiéger Semendria et la prit le 8 novembre 1459. En deux années, la conquête de la Servie fut terminée, et ce pays, qui avait eu une existence si glorieuse, qui semblait appelé à de si grandes destinées, fut réduit en province de l'empire ottoman.

§ III. — *Asservissement de la Morée. — Guerre contre Scanderbeg. — Conquêtes en Asie.*

A la même époque, fut consommé l'asservissement de la Grèce. Démétrius et Thomas Paléologue, frères du dernier empereur grec, se disputaient la possession de la Morée, et avaient à lutter chacun contre ses propres sujets et les attaques des Albanais; ils ne s'étaient maintenus dans le pays que par la protection du sultan, auquel ils payaient tribut.

Mahomet, au commencement de 1458, se rendit lui-même dans le Péloponèse à la tête d'une armée ; il s'empara de Corinthe, intimida, par ses cruautés, les autres villes, qui se rendirent sans résistance, enfin déposséda Thomas et ne laissa le reste de la Morée à son frère que moyennant un tribut exorbitant. Il s'était à peine éloigné, que Thomas prit les armes à la fois contre les Turcs et contre son frère; et ce malheureux pays fut livré, par tous les partis, à la plus affreuse dévastation. Démétrius finit par se jeter dans les bras des Turcs; il accompagna même le sultan,

qui revint en personne terminer cette épouvantable guerre. Mahomet fit massacrer sans pitié les habitants de toutes les villes qui essayèrent de lui résister; il livra les chefs de ces villes aux supplices les plus raffinés; enfin, quand il se retira, il ne laissa que des ruines. Modon, Pylos, et quelques châteaux qui appartenaient aux Vénitiens, avaient seuls échappé à la barbarie turque. Thomas s'enfuit en Italie; Démétrius fut relégué à Énos; enfin, le dernier duc d'Athènes, Franco Accaiuoli, ayant été étranglé, les Turcs dominèrent sans partage toute la péninsule Grecque (1460). Pendant ce temps, une flotte ottomane de cent quatre-vingts voiles parcourait l'Archipel : elle rançonna Lesbos et Chios, occupées par les Génois, soumit Imbros, Thasos, Samothrace, etc.

Une autre guerre occupait, en Europe, les armées ottomanes; c'était la guerre d'Albanie, dont le succès ne devait être ni si prompt ni si facile. Depuis l'avénement de Mahomet II, Scanderbeg soutenait, avec une persévérance infatigable, les attaques continuelles des Ottomans. Malgré les trahisons de deux de ses compagnons, il battit successivement trois armées. Cette longue série d'exploits lui valut l'admiration même de ses ennemis : Mahomet, à son retour du Péloponèse, lui offrit la paix et lui abandonna la tranquille possession de l'Épire et de l'Albanie (1460).

Le sultan tourna ensuite ses vues du côté de l'Asie. Sur la côte de la mer Noire subsistaient trois États indépendants enclavés dans les possessions ottomanes : l'empire grec de Trébizonde, fondé par les Comnènes après la prise de Constantinople par les Latins ; la colonie d'Amastris (Amaszrah), entrepôt de tout le commerce des Génois dans ces régions; enfin, entre ces deux villes et sur la route qui mène de l'une à l'autre, Sinope, où régnait encore un Isfendiar. Quand l'armée ottomane se mit en marche, au commencement de 1461, personne ne savait contre lequel de ces établissements était dirigée l'expédition. Un des juges de l'armée ayant osé le demander au sultan, celui-ci répondit avec colère : « Si je croyais qu'un poil de ma barbe connût mes desseins, je l'arra-

cherais et le jetterais au feu. » Les Génois furent attaqués les premiers : Amastris ouvrit ses portes; les deux tiers des habitants furent transportés à Constantinople. Ensuite le prince de Sinope fut sommé de livrer sa ville; et le grand vizir, avec une flotte de cent cinquante voiles, bloqua le port. Isfendiar céda, et reçut en dédommagement des domaines en Bithynie. Enfin Mahomet, après une expédition en Arménie contre un prince turkoman, qui était allié des empereurs de Trébizonde, se présenta devant cette ville. Elle n'essaya pas de résister; les Comnènes furent embarqués pour Constantinople, et, à son retour, le sultan ordonna leur supplice. Le plus jeune fut seul épargné, parce qu'il s'était fait musulman; la princesse Anne, fille du dernier empereur, devint esclave dans le harem; l'impératrice Hélène, après avoir vu le massacre de ses enfants, les ensevelit de ses propres mains, malgré la défense du sultan, et mourut de douleur et de misère.

§ IV. — *Conquête de la Valachie. — Cruautés de Wlad le Diable.*

Les expéditions d'Asie furent suivie d'une guerre en Valachie. Ce pays était, depuis une trentaine d'années, au pouvoir du tyran le plus sanguinaire dont l'histoire fasse mention. C'était Wlad, que ses sujets appelaient Wlad le Diable (Drakul); les Hongrois, Wlad le Bourreau; les Turcs, Wlad l'Empaleur. Les atrocités qu'on raconte de lui surpassent tout ce que l'imagination peut enfanter de plus monstrueux : ce sont d'abord des supplices en masse : quatre cents jeunes Transylvains venus en Valachie prêcher la croisade, six cents marchands revenus riches de la Bohême, cinq cents nobles et magistrats qui s'étaient plaints des cruautés de Wlad, brûlés ou empalés à la fois; puis tous les mendiants du pays convoqués à un grand festin et brûlés à table; des femmes mutilées, des enfants contraints de manger la chair de leurs mères.

Son divertissement favori était de dîner avec sa cour au milieu d'un cercle de gens empalés. Il avait imaginé des procédés particuliers pour hacher les hommes et les faire cuire. Il faisait écorcher les pieds de ses prisonniers turcs et frotter de sel les muscles mis à découvert. On portait à plus de vingt mille le nombre de ses victimes.

Mahomet se disposa à attaquer cette bête féroce, non à cause de ses crimes, mais pour remettre la Valachie sous la domination ottomane. Wlad se hâta de se soumettre et obtint du sultan (1460) un traité qui est regardé encore aujourd'hui comme la charte des droits de la Valachie à l'égard de l'empire ottoman. Ce traité, qui confirmait celui de 1393 conclu entre Bajazet et le voïvode Marcea, disait que le sultan s'engageait pour lui et ses successeurs à protéger la Valachie et à la défendre contre tout ennemi, sans exiger autre chose que la suzeraineté sur cette principauté; qu'il ne se mêlerait en rien de l'administration intérieure; que la nation continuerait de jouir de l'exercice de ses propres lois; que le duc ou voïvode serait élu par les évêques et les boyards; qu'il conserverait le droit de paix et de guerre, de vie et de mort sur ses sujets; qu'il ne serait jamais soumis par ses actes à aucune responsabilité envers la Porte; que les Valaques seraient exempts du kharadj lorsqu'ils se trouveraient sur le sol de l'empire; que les Turcs ne pourraient s'établir en Valachie; que le tribut serait de 10,000 ducats (1).

A peine le traité était-il signé, que Wlad en signe un autre avec Mathias Corvin, roi de Hongrie, et s'engage à attaquer les Ottomans. Mahomet essaye de se défaire de son ennemi par ruse et lui envoie Hamsa, pacha de Viddin, avec son secrétaire, pour l'attirer à une entrevue. Wlad le devine, s'empare des deux envoyés et les fait empaler avec toute leur suite, « le pacha sur un pieu plus élevé en signe d'honneur. » Puis il entre en Bulgarie,

(1) Vaillant, *la Roumanie*, etc., t. I, p. 228.

détruit ou massacre tout sur son passage, et emmène 25,000 captifs. Le sultan lui envoie de nouveaux ambassadeurs ; Wlad les admet en sa présence ; mais, comme ils refusent d'ôter leur turban pour le saluer, il le leur fait clouer sur la tête. A cette nouvelle, Mahomet, saisi de fureur, fait marcher ses armées par terre, et lui-même, avec cent soixante et quinze bâtiments, remonte le Danube, prend Kilia et Braïla et poursuit son ennemi, qui dévaste tout devant lui ; ses forces s'élevaient, dit-on, à 150,000 hommes. Wlad n'avait guère que 10,000 soldats ; il n'en surprit pas moins, pendant une nuit, le camp ottoman, y fit un grand carnage et faillit prendre ou tuer le sultan lui-même. Quelques jours après, Mahomet se dirigea sur Bukharest ; mais, lorsqu'il arriva dans la plaine de Prœlatu, à quelque distance de la ville, il resta frappé d'horreur : sur une demi-lieue de longueur et une profondeur d'un quart de lieue, se dressait la plus épouvantable forêt : 20,000 Turcs et Bulgares, hommes, femmes, enfants, étaient empalés ! Le cadavre de Hamsa-Pacha s'élevait au milieu de toutes ces victimes ! Après avoir contemplé cet effroyable spectacle, Mahomet s'écria avec une sorte d'admiration : « Comment dépouiller de ses États un homme qui fait de telles choses pour les sauver ? » Lui-même, en effet, faisait impitoyablement décapiter, assommer, mutiler, scier en deux tous ses prisonniers. Il voulut, un jour, savoir d'un de ces prisonniers où était Wlad, qu'il poursuivait ; ce malheureux répondit qu'il le savait bien, mais qu'il n'oserait jamais le dire ; et il aima mieux mourir dans les tortures, tant était grande la terreur que ce monstre inspirait aux siens. Cette guerre abominable désola tout le pays pendant plusieurs mois. Enfin, Wlad s'enfuit en Hongrie, où Mathias Corvin le fit jeter en prison. Le sultan établit à sa place son frère Radul, qui avait été élevé dans son sérail, mais il le réduisit à la condition de pacha, et la Valachie se trouva ainsi définitivement réunie à l'empire ottoman. Quinze ans après, Wlad reparut et épouvanta de nouveau le pays par ses cruautés ; il finit par être assassiné.

§ V. — *Conquête de la Bosnie. — Guerre contre les Vénitiens et en Albanie. — Prise de Négrepont.*

L'année 1463 vit commencer à la fois trois guerres : contre la Bosnie, contre les princes de Karaman, contre les Vénitiens; les deux dernières embrassèrent l'Asie, l'Europe et les îles, et durèrent jusqu'aux dernières années du règne de Mahomet; quant à la guerre de Bosnie, elle fut promptement terminée.

Après la mort d'Étienne Douschan, qui avait annexé la Bosnie à l'empire serbe, Tvartko (Étienne), ban de Bosnie (1376), prit le titre de roi; mais lui et ses successeurs eurent à lutter continuellement contre les Hongrois et les Turcs, et devinrent alternativement tributaires des uns et des autres. Le roi Étienne ayant refusé de payer le tribut, Mahomet se mit en campagne à la tête d'une armée de 150,000 hommes, s'empara du château de Babicza, qui passait pour la plus forte place de la Bosnie, et reçut la soumission de la plupart des villes. Il en partagea ainsi la population : le bas peuple fut laissé dans le pays; les gens de la classe moyenne furent donnés à ses troupes comme esclaves; les riches furent envoyés à Constantinople. Le roi et son fils s'étaient enfermés dans le château de Kliacza, sur la Sanna ; assiégés par le grand vizir Mahmoud, ils se rendirent après avoir obtenu un traité qui leur garantissait la vie sauve. Le sultan, mécontent de ce traité, se fit donner par le scheik Ali-Bistami, aussi fameux par sa science que par son fanatisme, un *fetwa* qui déclarait le traité nul; le prince bosnien fut exécuté avec toute sa famille, de la main même du savant barbare qui avait prononcé la sentence. L'année suivante (1464), Mathias Corvin essaya de délivrer la Bosnie ; il s'empara de Jaïcza et la défendit d'abord avec succès contre une armée turque ; mais, obligé de céder devant des forces supérieures, il se retira avec perte. La Bosnie fut alors réduite en province de l'empire ottoman ; 30,000 de ses habitants furent incorporés dans les janissaires, et la plupart des autres contraints à embrasser l'islamisme.

La guerre contre les Vénitiens éclata à cause d'un esclave réfugié à Coron et qu'ils refusèrent de livrer parce qu'il s'était fait chrétien. Les Ottomans dévastèrent le territoire de Lépante; mais, une flotte vénitienne ayant débarqué dans la Morée quelques troupes, toute la Grèce se révolta. Argos fut prise, le rempart de l'isthme relevé et mis en état de défense, Corinthe assiégée; mais, en apprenant l'arrivée de 80,000 Turcs, les défenseurs de l'isthme se dispersèrent : les Ottomans entrèrent librement en Morée, reprirent Argos et ravagèrent le territoire vénitien; cinq cents prisonniers furent envoyés au sultan, qui les fit tous scier en deux. L'année suivante (1464), l'amiral vénitien essaya de se rendre maître de Lesbos; mais il ne put que transporter une partie de la population chrétienne à Négrepont. Son successeur, plus heureux, s'empara d'Imbros, de Thasos, de Samothrace, et se trouva maître un instant d'Athènes; mais sur terre les Vénitiens n'éprouvèrent que des revers; trois défaites successives décimèrent leur armée.

Cependant le pape Pie II s'efforçait de réveiller le zèle des croisades; il voulait même se mettre à la tête de l'armée chrétienne, quand sa mort rompit l'entreprise. Le seul résultat de ses efforts fut un nouveau soulèvement de l'Albanie. Scanderbeg, dégagé par le pape du traité qu'il avait juré, reprit les armes et battit coup sur coup cinq armées musulmanes. Après avoir tenté de nouvelles négociations, après avoir essayé de faire assassiner ce redoutable ennemi, Mahomet vint lui-même avec 100,000 hommes assiéger Croïa; il échoua, et l'armée qu'il laissa devant cette place fut, après son départ, détruite par Scanderbeg dans deux batailles. Les Ottomans se bornèrent à ruiner Tchorli, fondée par le héros chrétien; et à fortifier Elbassan. Tel était l'état de choses quand le *dragon de l'Albanie* mourut à Alessio (1467), après avoir été, pendant vingt-cinq ans, l'effroi des musulmans. Il avait, quelque temps auparavant, cédé aux Vénitiens presque toute sa principauté de Croïa.

Après une année de trêve, les hostilités recommencèrent entre les Turcs et les Vénitiens. Ceux-ci s'emparèrent de l'île de Lemnos, prirent Énos en Europe et Phocée en Asie; mais ces légers succès furent promptement effacés par la perte de Négrepont. Cette île était le centre des possessions vénitiennes dans l'Archipel; Mahomet l'attaqua avec une flotte de trois cents voiles et une armée de 70,000 hommes, qui franchit l'Euripe sur un pont de galères. Une flotte vénitienne, qui stationnait à l'entrée de ce canal, assista, sans bouger, au passage des troupes turques, au siége, qui dura dix-sept jours et qui coûta au sultan 50,000 hommes, enfin à la prise de la ville, dont les défenseurs furent livrés aux plus atroces supplices (1470).

Dans le même temps, une guerre importante éclatait en Asie.

§ VI. — *Conquête de la Karamanie.*

Les princes de Karaman, depuis cent cinquante ans, ne cessaient de faire la guerre aux sultans dès qu'ils les voyaient occupés en Europe : Mahomet saisit l'occasion d'en finir avec ce petit État, dont la situation éloignée faisait toute la puissance. Ibrahim, prince de Karaman, étant mort, avait laissé son trône, non à ses fils légitimes, mais à Ishak, qu'il avait eu d'une esclave. Mahomet prit les premiers sous sa protection, battit Ishak et institua l'un des fils d'Ibrahim comme pacha de Konieh; puis, Ishak ayant repris les armes, il le vainquit de nouveau, réunit toute la Karamanie à son empire, et en donna le gouvernement à son fils Moustapha. A la suite de cette guerre, le grand vizir Mahmoud, qui déplaisait au sultan par sa modération, fut disgracié.

Cependant la conquête était loin d'être définitive; des soulèvements éclatèrent en faveur de la famille déchue. Trois vizirs, qui succédèrent à Mahmoud, furent successivement envoyés dans le pays, s'emparèrent de quelques places, mais ne purent entièrement le soumettre. De plus, les princes karamaniens trouvèrent un

protecteur dans Ouzoun-Hassan, le plus puissant des princes turkomans, qui envahit les provinces ottomanes. C'était le petit-fils de ce Kara-Youlouk, de la dynastie du Mouton blanc, qui fut allié de Timour et s'agrandit sous la protection du conquérant tartare. Il avait, en 1466, mis fin à la monarchie rivale du Mouton noir, qui était l'alliée du sultan, conquis le Khorassan, que possédait un descendant de Timour, et étendu sa domination depuis l'Oxus jusqu'à l'Euphrate. Il se crut en état de tenir tête à la puissance ottomane. Après la chute de la dynastie du Mouton noir, il avait envoyé au sultan la tête du prince vaincu ; puis il avait donné asile au dernier Isfendiar et aux princes dépossédés de Karaman ; enfin, il avait adressé à Mahomet une lettre insultante où il l'appelait simplement Mahomet-Bey. Il prit l'offensive, parut devant Tokat, emporta la ville d'assaut, la livra aux horreurs du pillage et fit périr tous les habitants. Dans ce danger, Mahomet rendit la dignité de vizir au conquérant de la Servie et de la Bosnie ; puis il fit les préparatifs d'une grande expédition et ordonna à son fils Moustapha, gouverneur de Karaman, d'aller au-devant de l'ennemi. Celui-ci le rencontra à Koraïli, sur les frontières du Hamid, et lui fit essuyer une sanglante défaite.

Alors (1472) le sultan se mit en marche avec une armée de 100,000 hommes. Ouzoun-Hassan l'attendait un peu au delà de Sivas ; il mit d'abord en déroute l'avant-garde ottomane ; mais, peu de jours après, il fut vaincu à Outloukbeli, près d'Erz-Inghian, non loin de l'Euphrate ; plusieurs milliers de Turkomans furent faits prisonniers, puis massacrés en détail. Le sultan retourna en Europe, et laissa à ses lieutenants le soin d'achever la guerre de Cilicie.

A peine revenu à Constantinople, il déposa Mahmoud-Pacha et le fit mettre à mort. Mahomet n'aimait pas ce descendant des races vaincues, converti dès l'enfance et par force à l'islamisme, qui contribua par ses talents et son courage à l'agrandissement de l'empire des Osmanlis ; le caractère humain et généreux du vizir

contrastait avec la cruauté et les vices du sultan ; il ne lui avait point pardonné le traité accordé autrefois au roi de Bosnie ; sa modération, en cette circonstance et pendant la guerre de Karamanie, avait été la cause de sa première disgrâce ; cette fois, le sultan lui fit un crime des conseils trop prudents qu'il lui avait donnés dans sa marche contre Ouzoun-Hassan ; enfin, le prince Moustapha étant mort en Cilicie, il lui reprocha de s'en être réjoui et ordonna son supplice. « Je suis arrivé à la Porte, dit Mahmoud dans son testament, avec mon sabre, un cheval et cinq cents aspres ; tout le reste est le bien du padischah. » Conquérant de la Servie, de la Bosnie et de Négrepont, protecteur des savants, fondateur de monuments utiles, bienfaiteur des pauvres, sa mort indigna le peuple, et sa mémoire fut vénérée comme celle d'un martyr.

Cependant la guerre contre les Vénitiens continuait. Ouzoun-Hassan et les princes karamaniens envoyèrent demander du secours en Occident ; tous les ennemis des Ottomans se liguèrent ; une flotte vénitienne et pontificale apporta aux Karamaniens des canons et du renfort, attaqua Attalia, courut la côte et fit la guerre comme la faisaient les Turcs, ravageant le pays et emmenant les habitants pour les vendre comme esclaves. Selefkeh fut reconquise, ainsi que quelques châteaux ; mais bientôt les Ottomans reprirent l'avantage. Kéduk-Ahmed, devenu vizir à la place de Mahmoud, et qui était aussi d'origine chrétienne, acheva l'entière soumission de la province, et le prince Djem succéda à son frère Moustapha en qualité de gouverneur.

§ VII. — *Guerre de Moldavie. — Conquête de la Crimée.*

L'ardeur belliqueuse des Ottomans ne se borna pas aux expéditions que nous venons de raconter ; la Servie et la Bosnie leur ouvrant les Balkans et le bassin du Danube, ils se ruèrent vers l'Occident, non pas en armées régulières, mais en bandes sauvages

qui ne cherchaient que le pillage et le massacre des chrétiens. Ils envahirent ainsi, pendant ces quatre années (1470 à 1473), la Croatie, la Carniole, la Carinthie, la Styrie. L'Allemagne commença à trembler; mais le danger qui menaçait l'Europe ne put réunir les rois chrétiens pour la défense commune, et les Ottomans purent, sans empêchement, continuer leurs conquêtes ou leurs ravages.

La possession de la Valachie n'avait donné à l'empire turc qu'une partie de l'ancienne Dacie ; la Moldavie, habitée de même par des peuples roumains, était indépendante, ou, pour mieux dire, la suzeraineté en était disputée par la Hongrie et la Pologne. Alors régnait en Moldavie Étienne IV, le prince qui, par ses victoires et ses talents, a fourni les plus belles pages à l'histoire de ce pays ; il avait déjà battu successivement les Hongrois, les Polonais et les Tartares, quand Mahomet voulut l'obliger à payer tribut ; il refusa ; une armée ottomane de plus de 100,000 hommes envahit le pays : elle fut mise en pleine déroute par 40,000 Moldaves près de Racovitza, sur le Berlatu (1475). A l'exemple de son voisin Wlad le Diable, car les princes chrétiens étaient aussi féroces que les Turcs, Étienne fit empaler les prisonniers. Mahomet fut saisi de fureur à la nouvelle de cette défaite ; mais, pour mieux assurer sa vengeance, il voulut attaquer la Moldavie de deux côtés et faire marcher contre elle les Tartares du Kaptschak ou de la Crimée.

La Crimée avait été comprise dans le grand empire de Genghis-Khan, et, après le partage de cet empire, dans le khanat du *Kaptschak*, qui comprenait tous les pays au nord de la Caspienne et du Pont-Euxin, avec la Russie. L'invasion de Tamerlan ayant bouleversé le Kapstchak, la race de Genghis périt tout entière, moins un prince, Devlet-Gheraï, qui fut le fondateur des khans de Crimée. Mais ce pays n'appartenait déjà plus que nominalement aux Tartares. Une petite république chrétienne avait compris l'importance de cette presqu'île, qui commande la mer Noire et le

Bosphore de Constantinople : déjà maîtresse de Pera et de vingt autres points maritimes dans la Méditerranée, elle s'était emparée des côtes de la Crimée, y avait fait des établissements commerciaux et fondé une ville très-florissante, Kaffa. Mahomet II ne pouvait laisser à ses vassaux de Pera une possession qui menaçait Constantinople, et, la guerre de Moldavie lui en ayant fourni l'occasion, il dirigea sur la Crimée une flotte de trois cents bâtiments. Kaffa ne tint que six jours; elle fut livrée par trahison aux Ottomans, qui en enlevèrent presque tous les habitants; les autres places génoises se rendirent sans résistance, et, la presqu'île se trouvant ainsi en grande partie au pouvoir des Turcs, Mahomet y installa, comme son vassal et tributaire, un fils de Devlet, Mengli-Gheraï. Il forma ainsi contre les Russes une barrière qu'il croyait infranchissable; car « il craignait, dit un historien turc, que les Moscovites, dont la puissance commençait à s'acroître, ne continuassent à profiter des longues divisions des tribus tartares. »

On reprit alors la guerre de Moldavie. La flotte victorieuse se rabattit sur Ackerman, qu'elle enleva, et sur les bouches du Danube, pendant que le sultan lui-même passait le fleuve à la tête de 100,000 hommes. Étienne IV avait acquis, comme Hunyade et Scanderbeg, la renommée de champion de la chrétienté, ou, comme le pape l'appelait, d'athlète du Christ; mais il demanda vainement des secours à la Hongrie et à la Pologne; alors il recula devant la formidable armée qui le menaçait, l'attira dans une forêt près de Robœni, et la mit en pleine déroute. Mahomet perdit 30,000 hommes (1476).

Ce revers n'affaiblit que médiocrement l'empire turc, et le sultan trouva dans les malheureuses populations chrétiennes de quoi renouveler ses armées.

§ VIII. — *Prise de Croïa. — Siége de Scutari. — Paix avec les Vénitiens.*

Les hostilités avaient repris contre les Vénitiens. Lépante en Morée, Croïa en Albanie, furent attaquées sans succès ; mais, en 1477, les Turcs, ayant envahi la Croatie et la Dalmatie, passèrent les Alpes Juliennes, arrivèrent sur l'Isonzo, battirent une armée vénitienne, saccagèrent le Frioul et vinrent porter le ravage jusqu'aux rives de la Piave. Venise, elle-même, se crut un instant menacée. Découragée par ces revers, abandonnée par ses alliés, car les rois de Hongrie et de Naples négociaient avec le sultan, la république se décida à faire la paix en abandonnant Croïa. Les défenseurs de cette ville étaient les derniers compagnons de Scanderbeg : réduits à toutes les horreurs de la famine, ils se rendirent moyennant la promesse signée du sultan, qu'ils auraient la vie sauve. A leur sortie de la forteresse, ils furent arrêtés et conduits à Mahomet, qui les fit décapiter.

Croïa étant prise, les exigences du sultan augmentèrent; il demanda aux Vénitiens de lui céder Scutari, et, sur leur refus, il vint lui-même en faire le siége. La place opposa une résistance désespérée; les murailles, ruinées par l'artillerie des Turcs, qui lançait des boulets de treize quintaux, furent défendues avec acharnement. Après six semaines d'assauts continuels, qui lui enlevèrent la moitié de son armée, le sultan se vit obligé de renoncer à son entreprise, et le siége fut converti en blocus.

Cependant les Ottomans prirent leur revanche sur des places moins importantes, qui cédèrent les unes après les autres; alors les Vénitiens traitèrent (26 janvier 1479), et la principale condition de la paix fut l'abandon de Scutari. Les habitants, réduits à 450 hommes et 150 femmes, aimèrent mieux s'expatrier que de supporter le joug musulman. La paix conclue à Constantinople fut scellée par l'envoi à Venise d'un ambassadeur ottoman, qui fut

reçu avec les plus grands honneurs. On dit même qu'une alliance secrète fut alors conclue entre la république et la Porte. Nous touchons à l'époque où l'empire ottoman va jouer un grand rôle dans les affaires de l'Europe occidentale.

§ IX. — *Expéditions dans la Hongrie et l'Italie. — Siége de Rhodes.*

Forcés de respecter les frontières vénitiennes, les coureurs turcs se jetèrent avec une nouvelle furie sur la Transylvanie ; le voïvode Étienne Bathory, et Kinis, comte de Temeswar, s'efforcèrent de les repousser. Une grande bataille se livra, le 13 octobre 1479, à Kenger-Mesœ, près de Karlsbourg. Au moment où les Hongrois commençaient à plier, et où Bathory, atteint de blessures mortelles, croyait la bataille perdue, Kinis de Temeswar arriva avec du renfort et décida la victoire ; 30,000 Turcs périrent. Le soir, les vainqueurs célébrèrent leur triomphe par une orgie : on dressa les tables sur des monceaux de corps ; le vin se mêla au sang et Kinis lui-même, tenant aux dents un cadavre de Turc, figura une danse guerrière. Cette victoire n'empêcha pas les Turcs de reparaître, dès l'année suivante, et de pénétrer jusqu'en Styrie.

Deux expéditions importantes signalèrent l'année 1480. Kéduk-Pacha, avec vingt-neuf vaisseaux, attaqua les îles Ioniennes et les enleva sans résistance ; puis il cingla vers l'Italie et parut tout à coup devant Otrante. C'était le signal des nouveaux projets de Mahomet : à sa conquête de la Grèce, il voulait ajouter celle de l'Italie. On disait qu'il s'était promis de faire manger l'avoine à son cheval sur le maître-autel de Saint-Pierre de Rome. Otrante fut prise (11 août) ; cette malheureuse ville se vit livrée aux barbaries familières aux Ottomans, et dont l'Italie avait perdu le souvenir depuis les premières incursions des Sarrasins.

Une autre flotte était partie en même temps de Constantinople. Elle se composait de plus de soixante galères sous les ordres de

Mesih-Pacha, et était dirigée contre Rhodes. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui occupaient cette île depuis la fin du XIIIe siècle, étaient, par l'esprit même de leur institution, en guerre perpétuelle avec les musulmans. Cependant, ayant à lutter déjà contre les sultans d'Égypte et les Tunisiens, ils avaient évité de heurter la puissance trop formidable des Ottomans, et s'étaient maintenus en bonne intelligence avec les prédécesseurs de Mahomet II. Du consentement même de Mahomet Ier, ils avaient fortifié Halicarnasse, Cos et les îles moins importantes qui couvrent les approches de Rhodes. Le grand maître, Pierre d'Aubusson, prévit le danger dont il était menacé; il s'empressa de conclure la paix avec le sultan d'Égypte et le bey de Tunis, et fit ses préparatifs de défense. Le 23 mai 1480, la flotte turque et une armée venue d'Asie parurent sous les murs de Rhodes, et la ville fut battue en brèche par terre et par mer. Toute la population courut à la défense : hommes, femmes, enfants, vieillards, travaillaient à réparer les murs ruinés par l'artillerie, à élever de nouveaux remparts, à retirer, au moyen de conduits souterrains, les fascines, les pierres, à l'aide desquelles les musulmans essayaient de combler les fossés. Trois assauts furent dirigés contre la tour Saint-Nicolas, qui formait la principale défense du port; ils furent vaillamment repoussés. Sur les débris de la muraille, les assiégés avaient dressé une machine énorme qui renvoyait aux Turcs les fragments de leurs boulets de pierre ; on l'appelait par dérision le *tribut*.

Enfin, le 28 juillet, le jour même où l'escadre du vizir paraissait devant Otrante, un assaut général fut livré à Rhodes. Les Turcs se ruèrent en masse sur la brèche; déjà elle était forcée, quand Mesih-Pacha ralentit l'ardeur de ses soldats en leur faisant défense de piller la ville; les assiégeants furent repoussés en désordre, ils avaient perdu 9,000 morts et 15,000 blessés ; il fallut se rembarquer. L'amiral, de retour à Constantinople, fut ignominieusement déposé.

L'année suivante, le sultan mourut (3 août 1481).

§ X. — *Caractère de Mahomet II.* — *Ses institutions.* — *Les Oulémas.*

Mahomet II est, de tous les souverains ottomans, celui dont les Européens ont le plus souvent parlé. Ses contemporains, surtout les Byzantins, l'ont peint sous les plus noires couleurs ; à ses cruautés réelles ils en ont ajouté d'imaginaires ; aussi, quand sa mort fut connue à Rome, le pape ordonna des fêtes et des prières qui durèrent trois jours ; la chrétienté se crut délivrée de son plus redoutable ennemi. Plus tard, des écrivains romanesques ont pris plaisir à faire son panégyrique, a énumérer pompeusement les villes et les royaumes qu'il avait conquis, à vanter sa tolérance et ses lumières. La vérité est qu'il avait tous les vices d'un barbare corrompu, et que, s'il aimait les lettres et les protégeait, il n'en était pas moins un tyran perfide, dissolu, violent, sanguinaire, enfin un de ces exécrables tueurs d'hommes comme il y en a tant dans l'histoire des peuples de l'Asie. Mais il n'a pas fait seulement des massacres et des ruines, il a voulu fonder, régir, gouverner. Ainsi nous avons vu que par ses soins Constantinople prit une existence nouvelle ; il y contruisit quatre mosquées parmi lesquelles on distingue la grande mosquée du conquérant (*Féthiyé*). Il fit bâtir, en outre, une multitude d'écoles, d'imarets, de bains, deux palais, le vieux et le nouveau sérail (1). Des artistes et des ouvriers de tous les pays furent amenés pour embellir ces édifices ; et il sut les récompenser : ainsi l'architecte de la Féthiyé reçut en don toute une rue de la ville.

(1) Sur l'emplacement de l'acropolis de l'ancienne Byzance, là où s'élevaient, dans l'antiquité, les temples de Pallas, de Bacchus, de Jupiter ; sous les empereurs chrétiens, les églises des saints Démétrius et Minas, de Théodore Sergius et de la Sainte-Vierge. On y lit cette inscription : « Que Dieu éternise l'honneur de son possesseur ! que Dieu consolide sa construction ! que Dieu fortifie ses fondements ! » (*Constantinople et le Bosphore*, t. I.)

Comme guerrier, Mahomet, malgré l'étendue de ses conquêtes, n'était pas un homme extraordinaire ; il dut ses principaux succès au nombre de ses soldats et à la faiblesse de ses ennemis ; mais, comme législateur, il se distingue de ses pères. Avant lui, les Ottomans étaient plutôt une armée qu'une nation ; leurs institutions étaient celles d'un peuple demi-nomade et aventurier. Ce fut Mahomet qui régularisa ces institutions et leur donna un caractère de stabilité. Son code, appelé le *Kanoun-Namé* (loi fondamentale), est divisé en trois parties : la première traite de la hiérarchie des grands de l'empire ; la seconde, des cérémonies ; la troisième, des amendes pour les délits et du produit des emplois.

Le nombre quatre est pris pour base de la hiérarchie gouvernementale, en l'honneur des quatre anges qui portent le Koran, et des quatre khalifes disciples de Mahomet. L'État est comparé à une tente ; le gouvernement en est la porte ou la partie la plus apparente. On sait que ce nom, la *Sublime Porte* (Babi-Dwelet), a servi dès l'origine et sert encore à désigner le gouvernement des sultans. Les quatre soutiens de la Sublime Porte, les quatre colonnes de la tente, sont les quatre premiers dignitaires de l'empire : le *vizir*, le *kadi-asker* ou juge de l'armée, le *defterdar* ou secrétaire du trésor, et le *nischandji*, secrétaire pour la signature du sultan.

Il n'y eut d'abord qu'un vizir, puis deux, puis trois ; sous Mahomet, leur nombre fut porté à quatre ; mais le grand vizir était de beaucoup au-dessus des autres, et par ses prérogatives et par l'importance de ses fonctions : il avait en dépôt le sceau de l'État ; c'était l'insigne de sa dignité ; il le portait toujours suspendu à son cou ; il avait le droit de tenir chez lui un divan particulier, qu'on appelait la Haute Porte, où étaient débattues les affaires de détail ; il recevait les visites officielles de tous les autres grands dignitaires.

La dignité la plus élevée, après celle de vizir, était celle de *kadi-asker*. Il n'y en eut qu'un d'abord ; la dernière année seule-

ment du règne de Mahomet, on en créa deux, un pour l'Europe et un pour l'Asie. C'étaient, chacun dans son département, les chefs suprêmes de l'ordre judiciaire ; ils nommaient à tous les emplois de juges et de professeurs (*kadis* et *mouderris*), sauf quelques places privilégiées dont le grand vizir se réservait la disposition.

Venait ensuite le *defterdar*, qui tenait les registres des finances. Il n'y en avait qu'un du temps de Mahomet; plus tard, il y en eut quatre. Le *nischandji* apposait la *toughra* sur les diplômes, et de plus les préparait et les revisait. Cette fonction devint plus tard presque entièrement honorifique, ses attributions les plus importantes ayant passé au *reis-effendi*, secrétaire d'État.

Après ces quatre catégories de dignitaires, qui seuls avaient entrée au divan, se rangeaient les *agas* extérieurs ou chefs de l'armée : c'étaient l'aga des janissaires, chargé, outre le commandement de cette milice, de la sûreté de Constantinople ; les agas des sipahis et des autres corps de cavalerie régulière ; le *topdschi-baschi*, général de l'artillerie, le général des munitions, celui des transports ; les douze officiers de l'étrier impérial, le porte-étendard, les écuyers, chambellans, maîtres de la vénerie, etc. On désignait sous le nom d'agas intérieurs les grands officiers du sérail ; les principaux étaient le *kapou-aga* (aga de la Sublime Porte), ou chef des eunuques blancs ; le trésorier, le surintendant de la table, le commandant des *kapidjis* ou garde des cours ; celui des *bostandjis* ou jardiniers ; le *tschauch-bachi*, chef des messagers d'État, qu'on appelait aussi bey du divan, parce qu'il veillait au maintien de l'ordre dans la salle du conseil ; enfin, le chef des eunuques noirs (*kislaragaci*, aga des filles), qui se trouva souvent le plus puissant de tous par son influence secrète.

Les provinces étaient gouvernées par des beys, pachas à une queue, des beylerbeys, pachas à deux queues, qui levaient les impôts et rassemblaient sous leur bannière (*sandjak*) les cavaliers feudataires. Les noms des possesseurs des fiefs étaient inscrits sur les registres du defterdar ; Mahomet y fit joindre un état de la

valeur de leurs domaines, qui servit à régler proportionnellement leurs redevances : amélioration notable dans le système des finances. Les autres sources du revenu de l'empire étaient les douanes, les amendes, les mines et les tributs dont le sultan abandonnait une part aux vizirs et aux defterdars.

Le monument le plus remarquable de la législation de Mahomet fut la hiérarchie de fonctionnaires judiciaires et religieux qu'on appelle la *chaîne des oulémas*.

Les oulémas ne sont pas des prêtres, ce sont des légistes, des théologiens ; c'est un corps de lettrés (1) où se recrutent exclusivement les juges, les docteurs, les professeurs et les premiers fonctionnaires civils de l'empire. L'organisation de ce corps singulier fut surtout l'œuvre du vizir Mahmoud, savant lui-même et ami des savants.

La chaîne des oulémas comprend ceux qui enseignent et ceux qui étudient, les fonctionnaires et les candidats. Les premiers sortent tous des écoles supérieures ou *médressés*, où l'on apprend la grammaire, la syntaxe, la logique, la métaphysique, la rhétorique, la géométrie, l'astronomie, puis le droit civil, la doctrine dogmatique, les traditions du prophète, l'explication du Koran, en un mot la jurisprudence et la théologie ; car ces deux sciences n'en font qu'une chez les peuples musulmans ; le Koran, les traditions du prophète, celles des khalifes, les *kanouns* ou décrets des sultans, sont à la fois les sources du droit et de la doctrine religieuse. Dans le cours de leurs études, les candidats prennent successivement les noms de *thalebs*, étudiants, ou plus communément de *souktès* (enflammés de zèle), de *danischmends* (doués de science) et de *moulasims* (préparés). La grade de *danischmend* suffit pour

(1) « Les prêtres proprement dits, c'est-à-dire les desservants des mosquées, les crieurs de la prière, les imans et les prédicateurs, ne jouissent peut-être, dans aucun État, de moins d'influence que dans l'empire ottoman ; le corps enseignant, au contraire, a une importance et une autorité dont on ne voit pas d'exemple ailleurs, la Chine exceptée. » (Hamm., liv. XVIII, p. 342.)

obtenir les places d'*imans*, de *naïbs* (juges inférieurs) ou de maîtres dans les écoles élémentaires; celui de *moulasim* donne accès aux fonctions de *mouderris* (professeurs des médressés), de juges supérieurs et de *mollahs*. Toutes ces places dépendaient, comme nous l'avons dit, des kadiaskers; mais, depuis Mahomet, les nominations, aux plus basses comme aux plus élevées, durent être confirmées par un diplôme du sultan. Les mouderris sont divisés en plusieurs catégories d'après l'importance de leur place et la nature de leur enseignement. On les distingue par le chiffre de leur traitement; et on les appelle les vingt, les trente, les quarante, cinquante, soixante, selon qu'ils reçoivent 20, 30, 40 aspres par jour. Le titre de *mollah* est réservé aux plus hauts fonctionnaires de l'ordre judiciaire. Les premiers de tous, au temps de Mahomet, étaient les kadiaskers; ensuite venait le *chodja* (précepteur des princes), le juge de Constantinople, puis le grand *mufti*. Ce titre de mufti (interprète des lois) désignait les savants, dont la décision (fetwa) faisait autorité en matière de religion et de jurisprudence; tel était le scheik qui autorisa l'exécution du roi de Bosnie. Plus tard, l'autorité des grands muftis, appuyée sur la religion, devint toute-puissante; ils acquirent le rang suprême dans le corps des oulémas, et leurs fetwas balancèrent souvent le pouvoir révéré des sultans.

Cette corporation des oulémas, si fortement constituée, embrassant tous les degrés de l'administration, est la plus importante des institutions de l'empire ottoman. Elle a puissamment contribué à maintenir, chez les Ottomans, malgré le contact de l'Europe, l'esprit immobile de l'Islam dans toute sa rigidité primitive; elle nourrit encore ce fanatisme religieux, cet attachement servile à la lettre de la loi, cet aveugle respect de la tradition, qui repoussent tout essai de transformation et qui élèvent comme une barrière infranchissable entre le monde musulman et le monde européen; enfin, elle est devenue pour l'empire ottoman l'une des causes de ruine les plus menaçantes.

La seconde partie du *Kanoun-Namé* présente moins d'intérêt. Il faut cependant remarquer, après des prescriptions relatives au cérémonial du sérail, aux fêtes du *beïram* (1), cette disposition qui caractérise le despotisme de l'Orient et la personne de Mahomet : « Ce n'est pas ma volonté que personne mange avec Ma Majesté impériale. Mes illustres ancêtres avaient autrefois admis leurs vizirs à leur table; cette coutume, je l'ai abolie. » Il faut surtout signaler cette célèbre loi du fratricide, témoignage éternel de la férocité des mœurs ottomanes : « Les oulémas ont déclaré ceci permis : quiconque de mes illustres fils et petits-fils arrivera au pouvoir suprême peut faire mourir ses frères pour assurer le repos du monde. » Ajoutons que cette coutume barbare a été fidèlement observée; qu'elle était pratiquée bien avant qu'on eût l'audace ingénue de l'ériger en loi. La proscription s'est étendue non-seulement aux frères, mais aux neveux et petits-neveux des sultans, mais aux fils de leurs filles; ce n'était qu'à la deuxième génération qu'on laissait vivre les descendants des sultanes.

Quant à la troisième partie du code de Mahomet, elle règle la pénalité, c'est-à-dire *le prix du sang :* « Le prix du sang doit être prélevé par les employés de police; il sera, pour un meurtre, de 3,000 aspres; de 1,500 aspres pour un œil crevé; de 50 pour une blessure à la tête, etc. » C'était là une des principales ressources du trésor!

Le *Kanoun-Namé* est, avec les ordonnances de Soliman le Magnifique, toute la législation civile des Ottomans. On voit par là dans quel cercle étroit le Koran renferme les sociétés qu'il forme; mais il faut ajouter que les Turcs, en s'établissant dans l'empire byzantin, laissèrent subsister presque toutes les lois, les coutumes, les formes, les cérémonies, l'étiquette fastueuse, le système administratif, financier, municipal, enfin on pourrait dire presque tout l'état social du Bas-Empire et des provinces qui s'en

(1) La Pâque des musulmans.

étaient depuis longtemps séparées. Trop simples, trop ignorants, trop orgueilleux pour démêler ce qu'il y avait de bon ou de nuisible, de juste ou d'injuste, d'oppressif ou de salutaire dans la législation raffinée, confuse, despotique, vénalé, corruptrice, de cet empire, qui n'avait gardé de Rome et de la Grèce que ses vices ; séduits par ces traditions si commodes d'arbitraire, d'oppression, d'anarchie, qu'ils trouvaient établies partout, ils acceptèrent tout et l'employèrent à leur profit, sans calcul, sans réflexion, sans pensée d'avenir, ne s'inquiétant que de jouir du présent, comme ces conquérants barbares avaient toujours fait. « En même temps qu'ils adoptaient, dans son esprit sinon dans ses détails, le mode d'administration et d'impôt en vigueur parmi les Hellènes, ils reconnaissaient les priviléges des grands feudataires de la Bosnie, de l'Albanie, de la Servie; enfin, ils instituaient eux-mêmes peu à peu, sous le nom de *beylouks*, de vastes fiefs fondés sur le servage des paysans, et qui encourageaient les sipahis possesseurs de *ziamets* et de *timars* à transformer leur droit de dîme en droit de propriété sur la terre et les personnes (1). »

Ce résultat ne doit pas surprendre, si l'on considère qu'il n'y avait pas de grandes différences morales entre les vainqueurs et les vaincus ; que les uns et les autres s'étaient entremêlés depuis deux siècles par la guerre, la paix, le commerce, les transactions de tout genre; qu'ils avaient à peu près mêmes mœurs, même cupidité, même corruption et surtout même cruauté ; enfin, que, si l'on regarde à la différence fondamentale, celle des religions, on trouve que le christianisme, corrompu, abâtardi, dégénéré, des peuples de l'Orient, s'était beaucoup rapproché de l'islamisme.

A ces considérations si nous ajoutons que les armées ottomanes étaient en grande partie composées, soit de chrétiens convertis de force à l'islamisme, comme les janissaires; soit de chrétiens auxiliaires, comme les Serbes, les Bulgares, les Albanais, que

(1) Hipp. Desprez, *Les Peuples de l'Autriche et de la Turquie*, I, 201.

nous avons vus tant de fois figurer dans les rangs des Osmanlis ; que la plupart des grands vizirs (1), des hommes d'État, des généraux, étaient de race chrétienne ; que presque tous les administrateurs, collecteurs d'impôts, scribes, envoyés diplomatiques, étaient des Hellènes ou des Slaves ; enfin, que « c'était une maxime d'État chez les Osmanlis, dit Hammer, qu'il fallait être fils de chrétien pour parvenir aux plus hautes dignités de l'empire, » on tirera les conclusions suivantes par lesquelles s'éclaire toute l'histoire des Ottomans et la prescience de leurs destinées : « que le peuple turc s'est formé, comme se formait autrefois la milice des janissaires, qui était en cela l'image de la Turquie, en se recrutant dans les populations grecques, slaves, albanaises, bulgares, auxquelles la violence imposait l'apostasie ; que si la puissance ottomane foula aux pieds tant de nations, ce résultat ne doit pas être attribué au caractère indolent et grossier de la race turque, mais à l'esprit de finesse et d'adresse qui distingue les peuples grecs et slaves, à l'intrépidité des Albanais et des Dalmates, à la persévérance des Bosniens et des Croates, en un mot à la valeur et au talent des habitants mêmes des pays conquis (2) ; » enfin, que l'empire ottoman n'a été, par les raisons que nous venons d'exposer comme par les maux et les embarras qu'il a causés à l'Europe, que la restauration, la transformation, la continuation du Bas-Empire.

(1) Sous Mahomet II, sur cinq grands vizirs, quatre étaient d'origine chrétienne, dont deux Grecs et deux Illyriens ; sous Soliman le Grand, sur neuf vizirs, huit étaient d'origine chrétienne, etc. Les cinq Kopruli étaient Macédoniens.

(2) Ranke, *Hist. de la Révol. serbe* ; Hammer, *Hist. de l'Emp. ottoman.*

CHAPITRE II

RÈGNE DE BAJAZET II ET DE SELIM Ier (1481-1520)

§ I. — *Révolte et aventures de Djem.*

Mahomet II laissait deux fils : Bajazet, gouverneur d'Amasia, et Djem, gouverneur de Karamanie. Ce prince Djem, ou Zizim, comme l'ont appelé les historiens européens, était le plus jeune des deux frères. Il avait alors vingt-deux ans. Brave, robuste, d'un esprit brillant et orné, beau lutteur et poëte remarquable, il avait su gagner l'affection des peuples indociles qu'il gouvernait, et s'était fait un parti parmi les grands de l'empire. Le vizir Mohammed-Karamani, qui était d'intelligence avec lui, entreprit de cacher la mort du sultan jusqu'à ce que son successeur fût déclaré; il envoya des messagers aux deux princes, et, comme Mahomet était mort à Scutari, il fit ramener le corps à Constantinople dans une barque fermée, publiant que le sultan venait prendre des bains pour rétablir sa santé. Mais déjà le peuple soupçonnait la vérité; les *adjem-oghlans* (recrues des janissaires) éclairèrent l'armée. Aussitôt les janissaires se soulèvent, pillent plusieurs quartiers de la ville et mettent à mort le vizir. Cette milice, pendant les guerres continuelles des derniers règnes, avait acquis une importance démesurée et commençait à se rendre redoutable; déjà, au commencement du règne de Mahomet II, elle avait demandé tumultueusement un supplément de solde, et le sultan, tout en punissant les chefs, avait dû céder aux exigences des soldats. Cet exemple funeste allait se renouveler; il passa en coutume, et le présent d'avénement fut payé par tous les sultans jusqu'en 1774.

Cependant le messager adressé à Djem avait été arrêté par le beylerbey d'Anatolie; mais Bajazet fut averti à temps : il quitta son gouvernement, arriva en neuf jours à Scutari et se fit proclamer sultan. Les janissaires vinrent en foule à sa rencontre : ils demandèrent une amnistie pour les désordres commis, un présent d'avénement, l'éloignement de Moustapha-Pacha, favori du nouveau prince, et l'élévation d'Ishak-Bey, gouverneur de Constantinople, à la dignité de grand vizir. Tout fut accordé. Ainsi fut consacrée la tyrannie de ces nouveaux prétoriens.

Le nouveau sultan était d'un caractère pacifique; dans son gouvernement d'Amasia, il vivait entouré de poëtes et d'écrivains, cultivant lui-même les lettres. Les historiens ottomans l'appellent Bajazet le *Sofi*, nom qu'on donne aux savants qui se livrent à la vie contemplative. Cependant il fut jeté, par les nécessités de sa situation et, pour ainsi dire, par les destinées de l'empire ottoman, dans des guerres presque continuelles. Djem avait pris les armes; il se dirigea vers Brousse, battit un corps de 2,000 janissaires et entra dans la ville. Pendant qu'il y installait sa cour et faisait reconnaître aux environs sa souveraineté, Bajazet leva une armée et s'avança pour soutenir ses droits. La sultane Seldjoukchatoun, grand'tante des deux frères, essaya vainement de les réconcilier. « Il n'y a pas de parenté entre les princes, » répondit Bajazet. Djem partagea ses forces déjà insuffisantes, fut battu près d'Ienischehr (20 juin 1481) et obligé de s'enfuir vers la Karamanie. De là, il se réfugia dans les États du sultan d'Égypte. Bajazet, après l'avoir poursuivi pendant plusieurs jours, regagna sa capitale. En passant devant Brousse, les janissaires demandaient qu'on livrât la ville au pillage pour la punir d'avoir reconnu Djem; le sultan, après les avoir harangués lui-même, fut contraint de traiter avec l'émeute; il donna mille aspres par homme pour racheter la ville.

L'année suivante, Djem revint du Caire à Alep et s'allia avec Kasim-Bey, le dernier des princes de Karaman; plusieurs gouver-

neurs ottomans prirent parti pour lui ; Konieh fut assiégée. Mais la fortune fut encore favorable à Bajazet : grâce à l'habileté de Keduk-Ahmed, le conquérant de Kaffa et d'Otrante, Djem se vit contraint de lever le siége de Konieh ; le gouverneur d'Angora fut battu et tué ; la désertion se mit dans l'armée du prince rebelle, qui dut fuir une seconde fois. Il envoya des ambassadeurs à Bajazet, lui proposant un partage ; le sultan répondit : « La fiancée de l'empire ne peut être partagée. Que mon frère cesse d'enfoncer les pieds de son cheval dans le sang musulman ; qu'il se contente de ses anciens revenus et les dépense à Jérusalem. » Djem refusa et aima mieux se jeter dans les bras des ennemis de l'empire. Nous allons voir ce qu'il devint. Quant à Kasim-Bey, il fit sa soumission, et toute la Karamanie fut pacifiée. Keduk-Ahmed, qui avait conduit cette guerre, s'était rendu odieux à Bajazet par ses hauteurs et sa popularité : il fut mis à mort. Il était gendre du grand vizir Ishak-Bey : celui-ci fut déposé et remplacé par Daoud, beylerbey d'Anatolie.

Cependant Djem avait entrepris de soulever les provinces ottomanes de l'Europe, avec l'aide des puissances chrétiennes ; à cet effet, un de ses affidés fut envoyé au grand maître de Rhodes. La surprise des chevaliers fut extrême ; cependant on promit au prince un accueil honorable et une retraite assurée. Le 23 juillet 1482, une galère de l'ordre l'amena à Rhodes, où il fut reçu en grande pompe. Bientôt arrivèrent des agents du sultan chargés de faire des offres magnifiques, et des négociations furent entamées. On conclut d'abord, avec le prince fugitif, un traité qui assurait à l'ordre de grands avantages, si Djem était un jour rétabli ; puis, sous prétexte qu'il n'était pas en sûreté à Rhodes, on le fit partir pour la France. Quelques jours après son départ, les chevaliers signèrent avec le sultan un traité par lequel celui-ci s'engageait à rester en paix toute sa vie avec l'ordre et à lui payer une pension annuelle de 45,000 ducats pour la garde de son frère. Ce traité était une violation manifeste de la parole donnée à Djem,

une perfidie d'autant plus odieuse, qu'elle était stipendiée. En vain le pape, le roi de Hongrie, l'empereur, demandèrent la mise en liberté du prince, espérant le faire servir à l'affaiblissement de l'empire ottoman ; le grand maître de Rhodes, gagné par de nouvelles promesses ou flatteries du sultan, éluda toutes leurs instances.

Arrivé à Nice, le prince ottoman n'eut plus à se dissimuler qu'il était captif; on lui enleva la plus grande partie de sa suite, qui fut ramenée à Rhodes ; et, de Nice, on le transporta à Chambéry, au Puy, à Bourganeuf; pendant sept ans, on le traîna de château en château sous une garde de plus en plus rigoureuse. Enfin, en 1489, le grand maître le livra au pape Innocent VIII. Celui-ci étant mort, son successeur, le fameux Alexandre Borgia, proposa au sultan de garder son frère à raison de 40,000 ducats par an, ou de l'en débarrasser pour 300,000 ducats une fois payés. Pendant que ce marché se débattait, l'Italie fut envahie par le roi de France, et l'empire ottoman menacé de grands troubles.

Le romanesque Charles VIII avait rêvé la conquête de Constantinople et de Jérusalem; la soumission du royaume de Naples ne devait être que le prélude de cette gigantesque expédition, pour laquelle la chevalerie française avait été convoquée comme pour les anciennes croisades. Un fils de Thomas Paléologue avait vendu au jeune roi ses droits au trône d'Orient; le grand maître de Rhodes devait commander l'armée quand elle serait arrivée en Grèce; plusieurs souverains de l'Europe avaient promis de contribuer à la guerre, soit de leurs biens, soit de leurs soldats. On avait envoyé des agents pour soulever la Macédoine, la Grèce et l'Albanie; on leur avait fait passer des armes et de l'argent; l'archevêque de Durazzo et les Mirdites étaient à la tête de la conjuration; la route des Français était indiquée d'Otrante à Avlone, d'Avlone à Byzance, à travers les populations albanaise et grecque, dont on espérait le concours. Enfin, on comptait sur la personne de Djem, que réclamait Charles VIII, pour inquiéter Bajazet et faire

diversion en réveillant la guerre civile dans les provinces turques.

A la nouvelle de la marche de Charles en Italie, où les peuples le saluaient des titres de défenseur de l'Église et de libérateur de la foi, l'effroi et l'espérance se répandirent en Orient; les Grecs prirent les armes; les Turcs évacuèrent leurs positions en Albanie : « Bajazet, dit un historien qui répète aveuglément un bruit populaire, Bajazet prit un tel épouvantement, qu'il fit venir tout son équipage de mer pour se sauver en Asie. » Mais le pape, la république de Venise, Ferdinand, roi de Naples, pour s'opposer à la conquête des Français, sollicitèrent le sultan de descendre en Italie; Alexandre VI, assiégé par les Français dans le château Saint-Ange et contraint de livrer son captif, le livra, mais empoisonné; enfin, les Vénitiens arrêtèrent les députés que les Albanais et les Grecs envoyaient au roi de France et livrèrent leurs papiers au sultan, qui, instruit de tous les détails de la conjuration, l'éteignit dans le sang de 40,000 chrétiens. Djem mourut à Naples, où il avait suivi l'armée française, le 24 février 1495. Son corps, déposé d'abord à Gaëte, fut, quelques années après, transporté à Gallipoli et, de là, à Brousse, dans la sépulture des premiers sultans. On conserva longtemps en France le souvenir de ses malheurs, de sa longue captivité et de ses romanesques amours avec la belle Hélène, fille du châtelain de Sassenage.

§ II. — *Expéditions en Hongrie, en Moldavie, dans l'Asie Mineure.*

La captivité de Djem et les événements qui en furent la suite contribuèrent à multiplier les relations des Ottomans avec l'Europe occidentale; c'est, à ce titre, le fait le plus important du règne de Bajazet, car ce long règne n'est rempli que par des expéditions sur les frontières qui n'ont ni grand éclat ni grand intérêt. Du côté de la Hongrie et de la Bosnie, la guerre était à peu près per-

manente, guerre de pillage et de cruautés, dans laquelle Kinis, Jaxich, Tœkely et les autres chefs chrétiens rivalisaient de férocité avec les pachas turcs; chaque année, les deux rives du Danube étaient au loin dévastées.

En 1483, le sultan dirigea lui-même une expédition sur les frontières hongroises; mais ce ne fut qu'une promenade militaire, à la suite de laquelle il renouvela pour cinq ans les trêves conclues avec le roi de Hongrie. En même temps, un de ses lieutenants attaqua l'Herzegovine. Cette province, qui n'est qu'une dépendance de la Bosnie, fut soumise sans résistance et incorporée à l'empire ottoman. En 1484, Bajazet tourna ses armes contre la Moldavie, et s'empara de Kilia et d'Ackerman; au siége de cette dernière place parurent comme auxiliaires 50,000 Tartares de la Crimée, conduits par le khan Mengli-Gheraï.

L'année 1486 vit commencer une guerre plus grave. Depuis les dernières années du règne de Mahomet II, des mésintelligences étaient survenues entre les Ottomans et le sultan d'Égypte; elle se renouvelèrent au sujet de quelques tribus turkomanes établies dans la Cilicie, vers Tarsus et Adana. Ces tribus étant en lutte avec les habitants du pays, leurs chefs finirent par demander du secours au sultan d'Égypte, et l'aidèrent à se rendre maître des plus fortes places de la contrée. Le gouverneur de Karamanie reçut l'ordre de s'opposer à ces usurpations; mais son armée fut trois fois battue; le grand vizir en prit lui-même le commandement (1487). Les Égyptiens n'en remportèrent pas moins une grande victoire entre Adana et Tarsus, et pillèrent le camp ottoman. Bajazet songeait à prendre lui-même la direction de cette guerre, lorsque le bey de Tunis proposa sa médiation aux deux princes musulmans. Une paix honorable mit fin aux hostilités (1491).

En 1492, la guerre recommença ouvertement avec la Hongrie. Comptant sur les troubles qui agitaient ce pays après la mort de Mathias Corvin, le sultan essaya de surprendre Belgrade; il échoua, mais les brigandages de ses troupes n'en désolèrent pas moins la

Transylvanie, la Croatie, la Dalmatie, l'Illyrie, la Carniole et la Styrie. L'empereur Maximilien envoya des renforts dans ces malheureuses provinces, et les Turcs furent défaits à Villach; ils prirent leur revanche l'année suivante (1493) à Udwine, où périrent 25,000 Hongrois. En 1494, pendant qu'ils désolaient la rive gauche du Danube, Kinis et les Hongrois passèrent sur la rive droite, brûlèrent les faubourgs de Semendria et ramenèrent à Belgrade des troupeaux de captifs avec un immense butin. Enfin, en 1495, la paix fut momentanément rétablie. Les pillards turcs se rejetèrent sur les provinces vénitiennes.

§ III. — *Premières relations avec la Russie. — Guerre avec les Vénitiens.*

A cette époque commencèrent les premiers rapports de l'empire ottoman avec la Russie. Dès le IXe siècle et principalement sous les premiers successeurs de Rurik, les Russes s'étaient rendus redoutables à l'empire grec : ils avaient ravagé les provinces valaques, occupé la Bulgarie et menacé même Constantinople. Ce fut à la suite de ces expéditions qu'ils embrassèrent le christianisme; ils le reçurent avec le schisme grec, qu'ils ont conservé. Divisée plus tard en un grand nombre de principautés, la Russie fut presque tout entière assujettie par les Mongols. Enfin, en 1481, Ivan III, grand-duc de Moscou, s'affranchit de la domination tartare, réunit sous son autorité la plupart des principautés, et fut, en un mot, le véritable créateur de l'empire russe. En 1492, il fit faire des propositions d'amitié au sultan par l'intermédiaire du khan de Crimée, son allié; en 1495, un ambassadeur moscovite parut à Constantinople, et, quatre ans après, un second envoyé obtint, pour les marchands russes, des priviléges commerciaux.

Bajazet noua aussi des rélations pacifiques avec la Pologne : en 1490, il conclut avec Jean-Albert, troisième prince de la dynastie

des Jagellons, un traité qui fut renouvelé en 1493. Mais, trois ans après, cette bonne intelligence fut troublée au sujet de la Moldavie, dont les deux princes se disputèrent la suzeraineté. Jean-Albert ayant envahi ce pays, les Turcs l'en chassèrent et firent deux irruptions en Pologne, secondés par le prince de Moldavie, Bogdan, qui fit sa soumission à la Porte. Ils dévastèrent le pays, brûlèrent plusieurs villes, pillèrent Jaroslaw, et ne furent arrêtés que par la disette et le froid qui décimèrent leur armée.

A cette même époque, une rupture éclata entre le sultan et Venise. Une flotte et une armée turques se dirigèrent sur Lépante; un combat naval, livré près de l'île Sapienza, ouvrit à la flotte l'entrée du golfe; la ville, menacée par terre et par mer, se rendit. En même temps, Iskender-Pacha, gouverneur de Bosnie, envahit le Frioul, franchit l'Isonzo, et ravagea le territoire vénitien; ses coureurs poussèrent même au delà du Tagliamento et parurent sous les murs de Vicence. Dans la campagne suivante, les Vénitiens s'emparèrent de Céphalonie, et brûlèrent, à Prevesa, une escadre de quarante vaisseaux turcs; mais, plus tard, ils perdirent Modon, Coron, Navarin.

Dans ce danger, ils implorèrent les secours de la chrétienté, et une sorte de croisade réunit un instant le pape, les rois d'Espagne, de France et de Hongrie. Navarin fut repris, puis une seconde fois perdu; les galères françaises et celles du pape croisèrent dans l'Archipel, assiégèrent Mitylène, brûlèrent quelques vaisseaux turcs; une autre escadre s'empara de Sainte-Maure. En revanche, les Turcs enlevèrent Durazzo. Cependant, la guerre sur la frontière hongroise ayant été malheureuse, Bajazet fit lui-même des propositions de paix; et deux traités furent conclus en 1502 avec Venise, en 1503 avec la Hongrie, où se trouvèrent compris tous les États chrétiens.

§ IV. — *Révoltes des fils de Bajazet.* — *Sa mort.*

Les dernières années du règne de Bajazet furent troublées par les prétentions ambitieuses de ses fils. Il en avait eu huit, dont trois lui survécurent : Korkud, Ahmed et Sélim. Le premier, passionné pour les lettres et les arts, protecteur des savants et ami de la paix, déplaisait aux soldats; le sultan même était peu disposé à le désigner pour son successeur, et penchait visiblement en faveur d'Ahmed. Ahmed comptait, d'ailleurs, parmi ses partisans le grand vizir, Ali-Pacha, et les personnages les plus influents du divan. Mais le troisième fils de Bajazet, Sélim, par son extérieur martial, par son penchant décidé pour la guerre, et aussi par des attentions marquées pour les soldats, avait gagné la faveur de l'armée et surtout des janissaires. Une lutte paraissait imminente. Bajazet, pour empêcher qu'elle n'éclatât, distribua à ses fils les principaux gouvernements : Korkud eut celui de Tekieh, Ahmed celui d'Amasia, Sélim celui de Trébizonde. Le jeune fils de Sélim, Soliman, fut fait aussi gouverneur de Kaffa.

Cet arrangement ne satisfit pas l'ambition de Sélim; il abandonna sans ordre son gouvernement pour se rendre à Kaffa, où il se ménagea des intelligences avec les Tartares de Crimée. On lui ordonna de retourner à sa résidence : il répondit en demandant un gouvernement en Europe, afin d'être, disait-il, plus à portée de revoir son père. Sur le refus du sultan, il se révolta ouvertement et marcha vers la Roumélie. Bajazet espéra l'intimider en envoyant une armée contre lui; mais Sélim tint ferme, et ce fut l'armée de son père qui dut se retirer pour éviter un engagement. Alors le sultan traita avec son fils et lui donna le gouvernement de Semendria et de Viddin (1511).

Sélim se dirigeait lentement vers sa nouvelle résidence, quand on apprit que Korkud s'était saisi du gouvernement de Sarou-Khan, pour se rapprocher aussi de la capitale. A cette nouvelle,

Sélim rétrograda et entra dans Andrinople en souverain. Bajazet, cédant aux représentations de ses ministres, se résolut à punir son fils : un combat fut livré près de Tchorli, et Sélim, défait, s'enfuit en Crimée. Alors les janissaires se révoltèrent, et il forcèrent le sultan à rappeler son fils au gouvernement de Semendria. Le prince s'étant mis en route, ils allèrent au-devant de lui, et l'amenèrent comme en triomphe à Constantinople. Quelques jours après (25 avril 1512), ils se portèrent au sérail avec les sipahis et une grande foule de peuple. « Que voulez-vous ? leur dit Bajazet. — Notre padischah est vieux et malade, répondirent-ils ; nous voulons le sultan Sélim. — Je lui cède l'empire, reprit le sultan ; que Dieu bénisse son règne. » Aussitôt il alla s'enfermer dans le vieux sérail, abandonnant le nouveau à son fils. Vingt jours après, il se mit en route pour Dimotika, son pays natal, où il voulait mourir ; il expira en route (26 mai). Plusieurs historiens accusent Sélim de l'avoir fait empoisonner.

Le règne de Bajazet II forme un temps d'arrêt dans la période ascendante de l'empire ottoman ; il faut l'attribuer surtout au caractère du prince. Son humeur pacifique et débonnaire était en désaccord avec l'esprit de la nation ; aussi les guerres qu'il fit contre les chrétiens furent inspirées surtout par des motifs religieux : il avait fait recueillir la poussière qui s'était attachée à ses habits dans ces expéditions saintes, et ordonna qu'on la mît sous sa tête dans son cercueil, afin de se conformer à cette maxime du prophète : « Celui dont les pieds se couvrent de poussière dans les sentiers du Seigneur, sera préservé du feu éternel. »

§ V. — *Sélim Ier* (1512-1520). — *Guerre avec la Perse.*

Élevé au trône par les janissaires, Sélim leur fit distribuer trois mille aspres ou cinquante ducats par tête. Un sandjak-bey profita de l'occasion pour demander une augmentation de revenu : Sélim lui abattit la tête d'un coup de sabre. Puis, laissant à Soliman,

son fils, le gouvernement de la capitale, il courut en Asie, où deux fils et sept petits-fils de Bajazet menaçaient son pouvoir. Pendant qu'une escadre surveillait les côtes, il marcha contre son frère Ahmed, et le poursuivit inutilement jusqu'au delà d'Angora. En passant à Brousse, il y trouva cinq de ses neveux : il ordonna de les mettre à mort. L'un d'eux, encore enfant, se jeta en pleurant aux pieds des bourreaux; un autre, âgé de vingt ans, se défendit avec désespoir; Sélim fit achever l'exécution.

Korkud résidait paisiblement à Magnésie dans son gouvernement de Sarou-Khan; Sélim s'y rendit secrètement pour le surprendre; le prince eut à peine le temps de s'enfuir. Il erra pendant plusieurs semaines dans les montagnes de Tekieh, fut découvert dans sa retraite et mis à mort. Enfin Ahmed, après avoir employé l'hiver à réunir des troupes, entra en campagne au commencement de 1513. Vainqueur à Ermeni, il donna à son frère le temps de réparer ses pertes, fut vaincu à son tour près d'Ienischehr (24 avril), pris dans sa fuite et mis à mort.

Affermi sur le trône par ces sept meurtres, Sélim revint à Andrinople, où il reçut l'hommage des princes tributaires et les ambassadeurs de Venise, de Hongrie, de Moscovie et d'Égypte. Les trêves furent renouvelées avec tous les États européens; c'était du côté de l'Asie que se portaient les regards du nouveau sultan.

Dans les dernières années du règne de Bajazet, une révolution importante s'était accomplie en Orient; révolution à la fois politique et religieuse, qui réveilla la querelle assoupie des shiites et des sunnites, et éleva sur les ruines des empires tartares et turkomans le nouvel empire persan des *Ssafis*.

Vers le commencement du XIVe siècle, vivait à Erdebil un scheik shiite, renommé par sa sainteté, et qu'on appelait Ssafieddin. C'est de son nom que ses descendants prirent leur titre de *Ssafis* ou *Sofis*. Ils héritèrent de l'autorité religieuse que le scheik avait acquise et cherchèrent à fonder sur elle une domination politique. Pendant plus d'un siècle, leurs efforts furent infructueux. Enfin,

l'un d'eux, Ismaïl, vers l'an 1500, commença la fortune de sa famille. L'autorité religieuse qu'il s'était acquise se perpétua dans ses descendants. Son arrière-petit-fils, Djounéid, essaya le premier d'en user pour acquérir un pouvoir politique; protégé par Ouzoun-Hassan, le prince conquérant du Mouton blanc, il se fit des sectateurs et se jeta dans une vie d'aventures guerrières. Il fut vaincu et tué par un prince de Chirvan. Son fils Haider marcha sur ses traces et périt de même, en 1488. Il laissait un fils, nommé Ismaïl, qui, vers 1500, entreprit de venger son père et son aïeul et fit la fortune de sa maison. Moitié guerrier, moitié prophète, mêlant la doctrine shiite à quelques maximes nouvelles, il rassembla sur les frontières de Tekieh et de Hamid un grand nombre de shiites, les entraîna à la conquête du Chirvan, et y réussit. — Il intervint ensuite dans les querelles des petits-fils d'Ouzoun-Hassan, en profita et établit le siége de sa puissance à Tébriz, résidence des princes de la dynastie du Mouton blanc. Puis il soumit l'Irak-Arabi à l'ouest, le Khorassan à l'est, le Diarbékir, où restait encore un dernier représentant de la race d'Ouzoun-Hassan; un de ses émirs s'empara de Bagdad. En 1510, il joignit à son empire le Farsistan et l'Aderbaidjan, détruisit, l'année suivante, l'État des Usbeks sur l'Oxus, et étendit sa domination du golfe Persique à la mer Caspienne, des sources de l'Euphrate jusqu'au delà de l'Oxus.

Cette puissance nouvelle arrivait à son apogée, quand éclatèrent les révoltes des fils de Bajazet II; les adhérents d'Ismaïl en profitèrent pour inquiéter les frontières ottomanes ; le *schah* lui-même se brouilla avec Sélim : il prit parti pour Ahmed et offrit un asile à ses fils fugitifs; enfin, il sollicita le sultan d'Égypte de former une ligue contre le nouveau souverain des Ottomans. Mais déjà Sélim se préparait à prendre l'offensive. Les doctrines d'Ismaïl s'étant fort répandues dans les provinces limitrophes de l'empire, et surtout dans le Tekieh et le Hamid, on rechercha tous les sectaires, on en fit un dénombrement exact dans le plus grand secret;

puis un massacre général fut ordonné : 40,000 hérétiques périrent en un jour. C'est la Saint-Barthélemy des musulmans ; mais les massacres sont des faits si ordinaires dans l'histoire des peuples d'Orient, que celui-ci n'a pas plus de célébrité que les autres et se trouve perdù dans le nombre de ces grands crimes.

Après cette exécution, la guerre fut annoncée dans le divan, et l'armée se mit en campagne (mars 1514). C'était une guerre sainte. Le grand mufti la déclara même obligatoire, en ajoutant que la mort d'un shiite était plus agréable à Dieu que celle de soixante et dix chrétiens.

Sélim adressa à son ennemi un message menaçant ; Ismaïl y répondit par une lettre assez mesurée qu'il terminait en disant : « Ta lettre n'est pas digne d'un sultan ; c'est sans doute l'ouvrage de quelque secrétaire ivre d'opium. » Le sultan, furieux, fit massacrer le porteur du message. Pendant ce temps, Ismaïl changeait lui-même en désert tout le pays que l'armée ottomane devait parcourir ; aussi, quand cette armée de 140,000 hommes arriva sur la frontière, elle se vit aux prises avec la famine ; il se retira devant elle, et, malgré les insultes et les provocations de Sélim, il se refusa à tout engagement. L'armée turque murmurait ; on fut obligé d'en laisser une partie en route ; enfin, les janissaires demandèrent hautement la retraite. Au premier bruit, le sultan accourt au milieu d'eux et les accable de reproches. « Que les lâches, dit-il, se séparent des hommes de cœur qui ont pris l'épée et le carquois. » L'enthousiasme renaît à sa voix, et on se dirige vers Tébriz. Quelques jours après, on apprit que le schah, las de fuir, attendait le combat dans la vallée de Tchaldiran. Ce fut là que se livra une bataille décisive (23 août 1514). L'armée ottomane arrivait harassée ; les vizirs étaient d'avis de lui donner quelque repos ; le defterdar Piri-Pacha insista pour livrer bataille sans délai. Ce fut l'origine de sa fortune. Aussitôt, le combat s'engagea, et l'artillerie des Ottomans leur donna la victoire. Ismaïl faillit périr dans l'action ; il s'enfuit précipitamment jusqu'à Tébriz et n'osa y attendre

l'ennemi. Tébriz ouvrit ses portes sans résistance; le sultan y fit son entrée le 4 septembre. Il s'empara des trésors du schah et fit transporter à Constantinople les plus habiles artisans de la ville.

Après un repos de huit jours, il se remit à la poursuite d'Ismaïl; mais, arrivés sur les bords de l'Araxe, ses soldats refusèrent d'aller plus loin. L'hiver approchait; on manquait de vivres : il fallut céder; mais le grand vizir Moustapha fut destitué. Après avoir soumis, dans sa retraite, quelques forteresses, le sultan traversa la Géorgie et l'Arménie, et vint passer l'hiver à Amasia.

Les hostilités recommencèrent au printemps; mais elles se bornèrent à la prise du château de Koumach et à la conquête de la principauté de Soulkadr (1515). Sélim revint à Constantinople, laissant à ses lieutenants le soin de continuer la guerre. L'historiographe Idris y déploya une remarquable activité. Les Kurdes, sunnites zélés, furent soulevés; les principales villes du Diarbékir se soumirent presque sans résistance; et, quand Ismaïl, qui était rentré dans Tébriz, se mit en campagne, les troupes ottomanes, de concert avec la population du pays, le repoussèrent avec succès. La lutte se prolongea jusqu'à l'année suivante; la prise de Mardin (1515), celle d'Offa (l'ancienne Édesse), de Raka et de Mossoul, achevèrent la conquête du Diarbékir. Idris reçut mission d'organiser cette nouvelle province; il sut ménager la jalouse indépendance des Kurdes, laissa l'autorité à leurs chefs de tribus, et, par là, assura la domination ottomane dans ces contrées.

§ VI — *Conquête de l'Égypte. — Mort et caractère de Sélim.*

La guerre n'était pas terminée sur les bords du Tigre, que déjà Sélim préparait une entreprise plus importante. Depuis longtemps, les sultans des Osmanlis portaient haine et envie aux sultans d'Égypte. Ceux-ci, qui tenaient les khalifes en captivité et avaient le titre de *serviteur des villes saintes*, s'attribuèrent une

sorte de suprématie sur tous les princes de l'Islam; ils s'étaient irrités souvent des déprédations des Ottomans sur les frontières de leurs États; enfin, Kansou-Ghawri, sultan du Caire, avait fait alliance avec le schah Ismaïl et se disposait à lui porter des secours. Sélim résolut de lui faire la guerre, et il fit justifier son agression par un fetwa du grand mufti. « Si un padischah, demanda Sélim, engagé dans une guerre sainte pour la destruction des impies, rencontre des obstacles dans le secours prêté à ces impies par un autre padischah, la loi lui permet-elle de le frapper? » Le mufti répondit : « Celui qui aide les impies est lui-même impie. » Aussitôt la guerre fut déclarée, et la Syrie envahie. Le sultan égyptien essaya de négocier et offrit sa médiation entre Ismaïl et Sélim; son ambassadeur eut toute sa suite massacrée et fut ignominieusement renvoyé. Il marcha alors au-devant des Ottomans. Les deux armées en vinrent aux mains près d'Alep, dans la plaine de Dabik, où se trouve, selon les musulmans, le tombeau du roi David. Les discordes qui régnaient parmi les mameluks amenèrent leur défaite : les *djelbans*, mameluks de la première classe, jaloux de ceux de la troisième, ou *korsans*, refusèrent de prendre part à l'action. La puissante artillerie des Ottomans acheva de leur donner la victoire. Le sultan Ghawri, qui était âgée de quatre-vingts ans, périt dans sa fuite.

Cette victoire livra à Sélim toute la Syrie : il entra dans Alep, dont le gouverneur Chair-Bey se soumit volontairement; et, dans la grande mosquée de cette ville, il entendit, pour la première fois, ajouter à ses titres celui de serviteur des deux villes saintes. Hama (Épiphania), Hems (Émèse), Damas, ouvrirent leurs portes. Le sultan y mit des gouverneurs, reçut avec bonté les savants, visita les scheiks, enrichit et répara les mosquées, particulièrement la grande mosquée de Damas, le plus magnifique monument de l'islamisme.

Cependant les mameluks avaient élu un nouveau prince, Touman-Bey. Sélim lui envoya offrir la paix à la condition qu'il

reconnaîtrait la suzeraineté ottomane ; au moment où ses envoyés sortaient de l'audience du prince, un mameluk, indigné de leurs propositions, se jeta sur eux et les tua. La guerre fut aussitôt déclarée. Au mois de novembre 1516, un premier engagement eut lieu sur la frontière de Syrie : les mameluks furent encore défaits, et les villes de Ramla et de Gaza, qui s'étaient soulevées à leur approche, furent punies par le massacre de leurs habitants. L'armée ottomane se mit en marche en plein hiver, et en dix jours traversa le désert qui sépare l'Égypte de la Syrie, malgré les attaques des Arabes, et, le 22 janvier 1517, elle se trouva en présence de l'ennemi, à quelque distance du Caire. Le combat venait de commencer, quand un détachement de cavaliers, tout couverts d'acier, se jeta au centre de l'armée ottomane et pénétra jusqu'au sultan. C'étaient Touman-Bey et ses plus hardis compagnons ; ils avaient résolu de s'emparer de Sélim ; mais ils se trompèrent et prirent pour lui le grand vizir Sinan-Bey, que le sultan mameluk tua de sa main. Malgré cela, les mameluks perdirent la bataille. Huit jours après, les Ottomans entrèrent au Caire ; les vaincus se défendirent de rue en rue, de maison en maison, pendant trois jours et trois nuits ; enfin, ils se rendirent moyennant la promesse d'une amnistie. Ils furent presque tous massacrés et avec eux 30,000 habitants.

Touman-Bey s'était retiré au delà du Nil, et, secondé par les Arabes, il faisait une guerre d'escarmouches dont on ne voyait pas la fin. Sélim essaya de négocier ; mais les mameluks massacrèrent ses envoyés. Cependant, affaibli par la désertion de plusieurs chefs, Touman-Bey se retrancha dans le Delta, s'y tint sur la défensive et y fut abandonné par les Arabes. Quelques jours après, un combat s'engagea avec les Ottomans ; les Arabes tombèrent sur les derrières des mameluks et déterminèrent leur défaite. Touman-Bey, avec quelques centaines de cavaliers, chercha un refuge dans le désert. Trahi par son hôte, il fut pris et amené en présence de Sélim : « Dieu soit loué ! s'écria le sultan, mainte-

nant l'Égypte est conquise, » Touché de la dignité de son langage et de sa contenance, il traita d'abord son captif avec égard ; mais, des traîtres ayant éveillé ses soupçons, le dernier sultan mameluk fut pendu à la porte du Caire (15 avril 1517).

Sélim passa un mois dans la capitale de l'Égypte, distribuant des faveurs et des dignités, organisant le gouvernement, visitant les mosquées et les établissements publics. Il séjourna pendant quelques jours dans l'île de Randa, où s'élève le Nilomètre, et fit construire une voûte pour le protéger. Il assista aux deux grandes fêtes de l'Égypte, l'ouverture du canal du Caire et le départ de la caravane annuelle de la Mecque. Il reçut du chérif de la ville sainte les clefs de la Kaaba, et, en retour, éleva à 28,000 ducats le *sourré* ou présent annuel que les souverains ottomans, depuis Mahomet Ier, avaient coutume d'envoyer à la Mecque. Enfin, cédant aux murmures de l'armée, il quitta l'Égypte, dont le gouvernement fut donné à Chair-Bey ; il emportait les trésors des sultans mameluks, emmenait une colonie d'artisans qu'il établit à Constantinople ; enfin, il se faisait suivre de Mohammed XII, dernier représentant des khalifes abassides, chef nominal de l'Islam, à qui les maîtres de l'Égypte avaient toujours conservé son titre honorifique. Il se fit même céder par lui les droits et les insignes du khalifat, à savoir : l'étendard, le glaive et le manteau du prophète, et c'est ainsi que les sultans de Constantinople sont devenus les représentants des khalifes et les chefs religieux et politiques de l'Islam. Après avoir visité pieusement les saints sépulcres d'Hébron et de Jérusalem, après avoir séjourné plusieurs mois en Syrie pour organiser le gouvernement de cette province, Sélim revint à Constantinople, à la fin de juillet 1518, et bientôt à Andrinople, où il reçut de nombreuses ambassades, et renouvela les traités avec les puissances européennes.

Après deux années de repos, il prépara une nouvelle expédition. Cent galères et cent cinquante autres navires furent équipés ; des troupes nombreuses se rassemblèrent en Europe et en Asie : il

s'agissait de faire une nouvelle attaque sur l'île de Rhodes. La chrétienté en fut alarmée; le pape Jules II prêcha une croisade nouvelle; mais, au milieu de tous ces préparatifs, le sultan mourut (22 septembre 1520).

Sélim Ier a reçu des historiens ottomans eux-mêmes le nom d'Inflexible. Il s'est, en effet, rendu célèbre entre tous les sultans par son excessive cruauté. Jamais prince ne fut plus redoutable à ses ministres : la charge de vizir devint, sous lui, tellement périlleuse, qu'on disait, par proverbe, à son ennemi : « Puisses-tu être vizir du sultan Sélim ! » Celui qu'il aimait le mieux, Piri-Pacha, lui dit un jour, dans un moment de gaieté, qu'il le priait de l'avertir quand il voudrait se défaire de lui, afin qu'il mît ordre à ses affaires ; et Sélim lui répondit qu'il le ferait à l'instant même s'il connaissait quelqu'un qui pût le remplacer. Un jour, il donna l'ordre à l'un des vizirs de rassembler l'armée; celui-ci ayant demandé de quel côté il fallait dresser les tentes, il le fit mettre à mort. Un deuxième vizir fit la même question et périt de même; enfin, le troisième s'avisa de faire dresser des tentes aux quatre points cardinaux; Sélim dit alors : « La mort de deux vizirs m'en a procuré un comme il m'en fallait. »

Malgré ces folies sanguinaires, Sélim est compté parmi les grands hommes de l'empire ottoman, d'abord à cause de ses conquêtes, ensuite à cause des soins qu'il donna à l'administration des provinces. Hardi dans ses projets, d'une opiniâtreté invincible dans l'exécution, la violence de son caractère ne l'empêchait pas d'assurer, par de sages précautions, le succès de ses entreprises. Les Ottomans racontent qu'un scheik lui avait prédit que son règne serait de peu de durée. Il l'interrogea alors sur le sort de son fils : « Il régnera près d'un demi-siècle, répondit le scheik, et se distinguera par ses vertus guerrières et ses grands succès. —Ah ! reprit Sélim en soupirant, si Allah m'eût accordé un aussi long règne, j'aurais égalé le roi Salomon. »

CHAPITRE III

RÈGNE DE SOLIMAN Ier JUSQU'A L'ANNÉE 1535

§ I. — *Premiers actes de Soliman. — Prise de Belgrade et de Rhodes.*

Le successeur de Sélim fut Soliman, Soliman le *Grand*, le *Magnifique*, le *Conquérant*, le *Législateur*. Ces titres, que l'histoire a confirmés, ne sont pas trop pompeux pour l'homme extraordinaire dont le règne est le plus éclatant de l'histoire des Ottomans.

Soliman avait vingt-cinq ans à la mort de son père. De Magnésie, dont il était gouverneur, il accourut à Constantinople, rendit les derniers devoirs à Sélim, et fit construire sur son tombeau une mosquée, la *Sélimiié*, avec une école et un médressé ; puis il distribua aux janissaires le présent d'avénement. Ses premiers actes montrèrent son amour pour la justice et sa générosité : plusieurs hauts fonctionnaires furent déposés ou mis à mort pour abus de pouvoir ; les artisans égyptiens, transportés par Sélim à Constantinople, furent renvoyés dans leur pays ; des marchands persans, que les édits contre le commerce de la Perse avaient ruinés, reçurent des indemnités.

Une seule révolte troubla le commencement du nouveau règne : ce fut celle de Djanberdi Ghazali, gouverneur de Syrie, qui crut l'instant favorable pour soulever cette province nouvellement conquise ; il essaya vainement d'entraîner dans son entreprise Chair-Bey, gouverneur de l'Égypte. Le troisième vizir, Ferhad-Pacha, fut chargé de comprimer la révolte. Ghazali, après avoir essayé de

s'emparer d'Alep, recula à l'approche de l'armée du sultan et s'en alla à Damas, où il fit massacrer par trahison cinq mille janissaires. Quelques jours après, il livra bataille aux portes de la ville (27 janvier 1521). Vaincu et livré par un des siens, il fut mis à mort; sa tête fut envoyée à Constantinople.

Cette révolte était à peine apaisée, que les hostilités reprirent avec la Hongrie. Un *tschaouch*, ayant été envoyé pour réclamer le tribut, fut outragé et massacré; le sultan fit aussitôt des apprêts de guerre, et il se mit en marche avec 150,000 hommes, que suivaient trente mille chameaux chargés de munitions et de vivres, et trois cents pièces de canon. Pendant que le grand vizir Piri-Pacha commençait l'investissement de Belgrade, et que les akindjis portaient le ravage de l'autre côté du Danube, le sultan se dirigea vers Czabacz. La garnison, qui se composait de deux ou trois cents hommes, fit une héroïque résistance ; elle fut exterminée, et Soliman fit son entrée dans la ville entre deux rangées de têtes plantées sur des pieux. Il revint ensuite presser Belgrade, qui fut ruinée par son artillerie, et capitula (29 août 1521). Les assiégés étaient réduits à 400 hommes, et avaient repoussé plus de vingt assauts. La population serbe fut transportée à Constantinople; et trois mille janissaires furent mis en garnison dans cette ville, qui devint le plus fort boulevard de l'empire.

Soliman, revenu à Constantinople, reçut les ambassades et les félicitations du grand-duc de Russie et de plusieurs autres princes. La paix fut renouvelée avec les Vénitiens, et un traité fut conclu qui leur assurait de nouveaux avantages commerciaux, et fixait à 10,000 ducats le tribut payé par la république pour la possession de l'île de Chypre et des îles Ioniennes. Alors le sultan reprit les projets de son père sur l'île de Rhodes.

Depuis que la Syrie et l'Égypte étaient réunies à l'empire, la possession de cette île devenait nécessaire pour assurer les communications avec ces provinces. Les circonstances étaient d'ailleurs favorables : la moitié de l'Europe, engagée dans la lutte de

François Ier contre Charles-Quint, n'avait pas le temps de porter secours à ce poste avancé de la chrétienté; la prise de Belgrade avait terrifié la Hongrie, qui ne demandait que la paix; Venise venait de resserrer ses relations d'amitié; Soliman pouvait donc espérer qu'il effacerait à Rhodes, comme à Belgrade, le souvenir des échecs essuyés par son aïeul.

Au commencement de 1522, une flotte de trois cents voiles fut prête, et cent mille hommes, commandés par le sultan, se mirent en route par terre pour la seconder. La flotte parut devant Rhodes le 26 juin; l'armée arriva le 28 juillet, et le siége commença. Un mois entier se passa en travaux de mines et en combats partiels, dont l'avantage resta souvent aux chrétiens. Le premier assaut eut lieu le 4 septembre; les Turcs y laissèrent deux mille morts; il fut suivi de plusieurs autres; la garnison, composée en grande partie des chevaliers de l'ordre, luttait avec une héroïque opiniâtreté, exaltée par l'exemple du grand maître, le vieux Villiers de l'Isle-Adam, dont cette mémorable défense a immortalisé le nom. Le 24 septembre, les remparts furent assaillis de tous les côtés à la fois; une mêlée effroyable s'engagea sur les brèches; les femmes elles-mêmes prenaient part au combat, portaient les vivres et les munitions et versaient de l'huile bouillante sur les assaillants. On vit l'une d'elles, après avoir tué ses deux enfants sur la brèche, se précipiter l'épée au poing dans les rangs des janissaires et mourir en combattant. Les Turcs se retirèrent après avoir perdu quinze mille des leurs.

Soliman redoubla d'efforts, et, après deux autres mois de combats continuels, il fit offrir aux chevaliers une capitulation (10 décembre). La poudre et les vivres allaient leur manquer; ils n'avaient nul espoir d'être secourus; cependant ils essayèrent encore de se défendre, et repoussèrent deux nouveaux assauts. Enfin, le 21 décembre, le grand maître envoya deux chevaliers pour négocier la capitulation : il fut convenu que l'ordre évacuerait la ville dans l'intervalle de douze jours, en laissant cinquante otages;

et l'armée ottomane dut s'éloigner à la distance d'un mille pour assurer la libre retraite des assiégés. Mais, cinq jours après, le jour de Noël, une bande de janissaires força une des portes, s'empara de la ville et mit au pillage les maisons et les églises. Ainsi tomba Rhodes, après un siége de cinq mois, qui avait coûté aux Turcs plus de cent mille hommes. Soliman fit venir auprès de lui le grand maître, le reçut avec honneur, et assura à l'égard des chevaliers l'exacte observation de la capitulation. « Je suis vraiment affligé, dit-il aux siens, d'avoir chassé ce vieillard de son palais. » Les chevaliers s'embarquèrent le 1er janvier 1522 ; ils trouvèrent un refuge à Malte, que leur céda Charles-Quint, et d'où ils allaient continuer la guerre contre les sectateurs du Koran.

§ II. — *Le grand vizir Ibrahim. — Troubles en Égypte, en Crimée, en Valachie.*

Au retour de l'expédition de Rhodes, le grand vizir Piri-Pacha fut déposé (1523); sa place fut donnée à Ibrahim-Pacha, depuis longtemps favori du sultan et grand maître de sa fauconnerie. Cet homme célèbre entre tous les ministres de l'empire ottoman, par la faveur extraordinaire dont il jouit pendant plus de vingt ans et par l'influence presque souveraine qu'il exerça sur les événements de ce règne, appartenait, par sa naissance, comme presque tous les grands hommes qui ont gouverné l'empire ottoman, aux races chrétiennes; c'était le fils d'un matelot de Parga. Enlevé par des corsaires turcs, il avait passé sa jeunesse chez une veuve de Magnésie qui lui avait fait donner une brillante éducation. Soliman le rencontra quand il était gouverneur de cette ville, fut charmé de sa bonne mine, de son esprit, de son habileté sur le violon, en fit son page et son favori, puis son premier vizir.

La nomination d'Ibrahim fut vue avec chagrin par Ahmed-Pacha, qui avait convoité cette haute dignité; il sollicita de dépit

le gouvernement de l'Égypte, qui lui fut accordé. Bientôt il entreprit de s'y rendre indépendant. Il s'attacha les mameluks, distribua des fiefs aux principaux chefs; puis il se jeta ouvertement dans la rébellion, se saisit par surprise du château du Caire, et prit le titre de sultan d'Égypte. Un tschaouch, envoyé pour lui signifier sa déposition, fut mis à mort, ainsi que le gouverneur qui venait le remplacer; des monnaies furent frappées en son nom. Déjà une armée de trente mille janissaires était en route pour le combattre, lorsque le rebelle, trahi par un de ses vizirs, fut contrait de s'enfuir du Caire. Livré par les Arabes, il fut mis à mort. Kasim-Pacha le remplaça (1524).

En Valachie, une tentative fut faite pour détruire le dernier vestige d'indépendance de ce pays, et y établir la domination directe de la Porte. A la suite de la campagne de Belgrade, un corps détaché de l'armée principale était entré dans cette province, avait emmené à Constantinople le fils du dernier voïvode et réduit le pays en *sandjak*. Mais bientôt les boyards se révoltèrent et nommèrent un voïvode. Celui-ci fut tué; un second lui succéda, et, soutenu par Jean Zapoly, voïvode de Transylvanie, il sut tenir tête aux Ottomans. Il fallut renoncer à consommer l'assujettissement de la Valachie; l'ancien ordre de choses fut rétabli avec une augmentation du tribut (1524).

Cependant trois années s'étaient écoulées dans l'inaction; les janissaires commençaient à murmurer. A la fin de 1525, une révolte éclata dans leurs rangs : ils pillèrent les maisons des vizirs et le quartier des juifs. Soliman accourut et abattit de sa main trois des plus mutins; les autres osèrent le menacer de leurs flèches. Pour les apaiser, on leur distribua cent mille ducats. Mais les deux agas des janissaires et des sipahis, et plusieurs officiers supérieurs, furent exécutés. En même temps, une campagne fut annoncée contre la Perse et le successeur de Schah-Ismaïl. Mais Soliman ne put commencer cette guerre que huit ans après, et, pendant tout ce temps, il dut tourner ses armées vers l'Occident,

où se passaient des événements importants. Le moment était venu où la Turquie allait entrer activement dans le système des États européens et y exercer une influence prépondérante.

§ III. — *Politique nouvelle de la France à l'égard de l'empire ottoman. — François* Ier *demande des secours à Soliman. — Lettre du sultan.*

A cette époque, la France, enveloppée par les États de la maison d'Autriche, se voyait avec effroi isolée du reste de l'Europe et exclue de la Méditerranée. Devant cette maison, maîtresse des Pays-Bas, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, quelle part pouvait-elle prendre aux affaires du continent? Devant cette maison, maîtresse de Barcelone et de Naples, de Minorque et de la Sicile, ayant Gênes et Florence pour vassales, alliée de Venise, qui lui donnait Corfou et Candie, enfin possédant Oran et menaçant de conquérir Alger et Tunis, que devenait l'action légitime de la France sur la Méditerranée? Il fallait à tout prix rétablir l'équilibre de l'Europe par un poids nouveau, opposer à la puissance autrichienne une puissance aussi redoutable et sur le continent et sur la mer, rendre à la France sa liberté d'action en Europe en faisant inquiéter par un nouvel ennemi les frontières autrichiennes, restaurer notre puissance dans la Méditerranée, sinon par nos propres forces, au moins par une alliance, enfin reprendre, par des voies autres que celles du moyen âge, par des moyens pacifiques, par des relations commerciales, notre influence sur les pays du Levant.

Il n'y avait qu'un peuple qui fût en position de remplir ce rôle si grand et si utile : c'étaient les Turcs ottomans. Leur empire, assis à la fois en Europe, en Asie, en Afrique, semblait avoir des bases inébranlables ; leurs armées menaçaient, par la Hongrie, le cœur des États autrichiens; leurs vaisseaux dominaient de la mer Adriatique à la baie de Tunis, de la mer de Syrie au Palus-Méotide.

Nulle rivalité de position et d'intérêt ne pouvait exister entre l'empire ottoman et la France; tous deux avaient mêmes ennemis; tous deux étaient unis par des besoins de commerce; tous deux s'estimaient mutuellement à cause de leur réputation guerrière. Ce fut ainsi que la France, après avoir été pendant tout le moyen âge à la tête de la lutte que soutint l'Europe chrétienne contre les peuples musulmans, fut la première à se réconcilier avec eux, afin de tirer parti de leur position nouvelle. Ce fut, à vrai dire, au grand scandale de la chrétienté : cette alliance semblait honteuse et contre nature ; elle fut d'abord tenue secrète et même formellement niée ; plus tard, quand elle fut avouée, il s'éleva en Europe une clameur générale contre *l'union sacrilége des lis et du croissant*. Le danger était pourtant plus apparent que réel : bien que la puissance des Ottomans fût encore dans sa période d'accroissement, bien que, depuis un siècle, on les eût vus prendre pied en Europe, renverser le trône de Byzance et subjuguer toutes les provinces de l'empire grec, il était impossible qu'ils fissent encore beaucoup de progrès. L'Occident était désormais trop fortement constitué pour avoir à redouter une nouvelle invasion; l'islamisme arrivait trop tard. Il n'avait eu prise que sur la Grèce, isolée par le schisme du reste de la république chrétienne; déjà il s'épuisait en vains efforts contre l'Italie, l'Espagne, la Hongrie, et sa rage devait s'éteindre, ainsi que sa puissance, devant ces premières barrières du catholicisme. La foule s'épouvantait encore des victoires des Turcs et demandait une croisade; mais les hommes d'État s'inquiétaient faiblement de ces ennemis et ne voulaient engager avec eux qu'une guerre politique. On n'était plus aux temps de Charles-Martel et de Grégoire VII, une levée en masse des chrétiens n'était plus nécessaire pour arrêter les infidèles; il suffisait des moyens réguliers, des efforts ordinaires de quelques États. La France pouvait donc, sans trahir la cause chrétienne, sans augmenter les dangers de l'Europe, chercher une alliance avec les Ottomans.

François Ier, en cherchant à former cette alliance, fut-il mû par les idées politiques que nous venons de développer? On ne saurait l'affirmer, surtout si l'on considère que la politique de ce prince eut presque toujours un caractère passionné et fut ordinairement inspirée par les nécessités du moment ; mais il est certain, bien que l'origine de l'alliance soit enveloppée de mystères et d'obscurités, que ces idées furent tout à fait conformes à l'opinion de son conseil, et qu'elles inspirèrent la politique de la France pendant trois siècles. Quant au roi chevalier, il ne vit probablement dans l'alliance turque qu'une arme du moment, une arme du désespoir, car la première demande de cette alliance sortit de sa prison de Madrid.

On sait quelle sensation produisit dans tous les États la bataille de Pavie ; la captivité de François Ier montra aux alliés de Charles-Quint dans quelle voie impolitique ils étaient entrés, en contribuant à renverser la seule barrière qui protégeât l'Europe contre l'ambition de la maison d'Autriche. La régente Louise de Savoie mit ces dispositions à profit, et parvint à former contre l'empereur une ligue composée du roi d'Angleterre, du pape, des Vénitiens, des Suisses. Ce fut alors que, pour inquiéter Charles dans ses États d'Autriche et l'empêcher de porter des troupes en Italie, elle résolut, soit par les ordres de François Ier, qui aurait, disait-il, invoqué le démon pour sortir des mains de son ennemi, soit par les conseils du chancelier Duprat, qui eut la plus grande part à cette démarche audacieuse, elle résolut de chercher le secours des Turcs. Presque aussitôt après la bataille de Pavie, un premier agent fut envoyé avec des présents, et, dit-on, la bague même de François Ier; il fut arrêté par le pacha de Bosnie et mis à mort avec douze hommes qui l'accompagnaient (1). A la fin de l'année 1525, un second envoyé arriva heureusement à Constantinople ; c'était Jean Frangipani, gentilhomme hongrois, parent, sans doute, de ce Christophe Frangipani qui fut, à la même épo-

(1) Mémoire sur les premières relations diplomatiques entre la France et la Porte, par M. de Hammer. — *Journal asiatique*, t. X.

que, un des plus intrépides défenseurs de la Hongrie. Il était porteur d'une *très-humble* lettre du roi de France qui, d'après l'historien turc Solakzadé, portait en substance : « Que le grand padischah attaque le roi de Hongrie et lui fasse essuyer un échec ; nous, nous attaquerons le roi d'Espagne et prendrons contre lui notre revanche. Nous prions et souhaitons que le grand empereur du monde nous fasse la grâce de repousser cet orgueilleux, et nous serons dorénavant le serviteur obligé du grand empereur maître du siècle. »

Ce n'était pas la première fois que le roi de France entrait en communication avec les Ottomans. Depuis quelques années, et sous prétexte d'acquérir des manuscrits orientaux, il avait envoyé dans le Levant des agents qui devaient recueillir des notions certaines sur l'état des Turcs, et il avait entamé par eux des négociations secrètes avec le sultan, pour la protection du commerce français (1). Ces premières relations étant établies, l'ambassade

(1) Le commerce de la France dans le Levant datait des temps les plus reculés et avait pris une grande extension, surtout depuis les croisades, car les intérêts mercantiles eurent une part obscure mais très-puissante à ces guerres sacrées. Trois ans seulement après la prise de Jérusalem, il avait fallu régler ce commerce par une législation spéciale ; et une assemblée tenue à Ptolémaïs, en 1102, avait formé, avec les débris du code des Rhodiens et celui du Bas-Empire, des ordonnances pour la navigation des Francs dans le Levant. Ces ordonnances furent placées sous la protection des Templiers et des Hospitaliers, auxquels les marchands durent payer certaines redevances. Louis VI les approuva, et elles furent successivement adoptées par tous les peuples qui naviguaient dans la Méditerranée. Louis IX les revisa en 1250, et leur donna une nouvelle sanction : c'est alors que fut réglée définitivement l'institution des *consulats*, dont Marseille revendique l'invention.

Cette ville avait joué un grand rôle pendant les croisades : elle avait lutté d'activité et d'opulence avec Gênes et Venise ; elle s'était fait donner par les rois de Jérusalem de nombreux priviléges, le droit de posséder une rue, une église, un four dans chaque ville de Syrie, etc. Enfin, c'est à elle qu'on doit l'établissement de nos premières fabriques de soieries.

Les relations commerciales de la France avec ses anciennes possessions d'outre-mer continuèrent malgré les révolutions et l'anarchie qui désolèrent ces contrées ; des comptoirs français ne cessèrent pas d'exister dans l'Archipel, en Syrie, et surtout en Égypte, où les sultans donnèrent une protection très-efficace à nos marchands ; les consuls établis par les

secrète du vaincu de Pavie ne causa pas de surprise à Soliman, qui était, d'ailleurs, instruit de la situation politique de l'Europe : on pense même qu'il avait déjà reçu, à cette époque, des propositions d'alliance de la part de Charles-Quint.

Il n'avait pas répondu aux avances d'un prince qui était son ennemi naturel et avec lequel il n'y avait pas d'alliance possible, puisque ses États touchaient les États ottomans et étaient les premiers pays chrétiens que les Turcs voulaient conquérir ; mais il accueillit avec empressement la demande d'un roi, l'ennemi le plus redoutable de son ennemi, qui allait (car ce fut pour les Ottomans la raison capitale de leur alliance avec la France), par sa défection à la cause chrétienne, lui livrer l'Occident dénué de ses meilleurs défenseurs. Soliman reçut (6 décembre 1525) l'envoyé du roi de France avec de grands honneurs ; et, « chose inouïe ! raconte un ambassadeur vénitien témoin de cette réception, il lui fit de riches présents. » Enfin, « ému de compassion, dit un historien turc, il résolut de faire la guerre au roi d'Espagne, dont les desseins étaient si mauvais, » et d'envahir la Hongrie. Toutefois il n'y eut, à ce sujet, aucun traité conclu ; l'orgueil et le fanatisme musulman auraient regardé une alliance directe avec un prince chrétien comme un opprobre et un sacrilége (1). Le sultan se contenta de

Marseillais dans ces contrées prirent même sous leur protection les marchands des autres nations chrétiennes ; enfin, pour ne citer qu'un exemple de l'importance de ce commerce, le fameux Jacques Cœur y gagna sa grande fortune, et il avait dans la Méditerranée douze vaisseaux de guerre pour protéger ses marchandises.

(1) Les historiens turcs disent que les relations de Soliman avec la France furent acceptées sans murmure par ses sujets à cause d'une tradition qui faisait descendre le padischah d'une princesse de la famille de France. En effet, si l'on en croit les historiens Petchevi, Selaniki et Ali-Effendi, Saroudj, amiral d'Amurat II, aurait pris en 1428 un vaisseau richement chargé sur lequel se trouvait une princesse française destinée à l'empereur Jean IV. Amurat II, qui régnait alors, la plaça dans son harem, l'épousa après qu'elle eut embrassé la religion mahométane, et en eut un fils, qui fut le conquérant de Constantinople, Mahomet II, aïeul de Soliman.

répondre à la lettre du roi très-chrétien par la lettre suivante, lettre d'amitié superbe et protectrice dont nous passons le pompeux préambule :

« A toi, François, qui es roi du pays de France.

» Vous avez envoyé une lettre à ma Porte, asile des souverains, par votre fidèle agent Frankipan ; vous lui avez aussi recommandé quelques communications verbales ; vous avez fait savoir que l'ennemi s'est emparé de votre pays et que vous êtes actuellement en prison, et vous avez demandé ici asile et secours pour votre délivrance. Tout ce que vous avez dit ayant été exposé au pied de mon trône, refuge du monde, ma science impériale l'a embrassé en détail et j'en ai pris une connaissance complète.

» Il n'est pas étonnant que des empereurs soient défaits et deviennent prisonniers. Prenez donc courage et ne vous laissez pas abattre. Nos glorieux ancêtres et nos illustres aïeux (que Dieu illumine leurs tombeaux !) n'ont jamais cessé de faire la guerre pour repousser l'ennemi et conquérir des pays. Nous aussi, nous avons marché sur leurs traces. Nous avons conquis en tout temps des provinces et des citadelles fortes et d'un accès difficile. Nuit et jour, notre cheval est sellé et notre sabre est ceint.

» Que Dieu très-haut facilite le bien ! à quelque objet que s'attache votre volonté, qu'elle soit exécutée. Du reste, en interrogeant votre agent sur les affaires et les nouvelles, vous en serez informé. Sachez-le ainsi.

» Écrit au commencement de la lune de rebiul-akhir 932 (15 février 1526), à la résidence de la capitale de l'empire, Constantinople la bien gardée. »

Tel fut le premier acte de l'alliance de la France avec la Porte Ottomane, alliance qui est un très-grave événement dans l'histoire de l'Europe, puisqu'elle a été l'écueil de la puissance de la maison d'Autriche. Engendrée des deux côtés par les nécessités du moment

et par des intérêts de position, elle se conserva plus encore par bienveillance que par calcul, malgré les haines religieuses, les différences de mœurs, les destinées divergentes des deux États, malgré l'ignorance, la brutalité, le fanatisme de la politique des Turcs; malgré les distractions, les oublis, les défections de la politique française. Elle n'a pas été l'une des moindres causes de la grandeur de la France, et l'empire ottoman lui a dû en partie sa conservation.

§ IV. — *Bataille de Mohacz.*

Au printemps de l'année 1526, 100,000 Ottomans entrèrent en Hongrie par le grand chemin de la Servie et Belgrade, commandés par le sultan et les trois vizirs; ils étaient soutenus par trois cents pièces de canon et par une flottille de huit cents barques. On remonta le cours du Danube par la rive droite; Peterwardein fut pris d'assaut en quinze jours; Illok se rendit au bout d'une semaine; Eszek, sur la Drave, fut pillée et brûlée. Le 28 août, l'armée ottomane arriva dans la plaine de Mohacz, et le lendemain s'engagea la bataille qui décida du sort de la Hongrie.

L'armée ottomane était sur trois lignes : en avant, les troupes d'Europe; en seconde ligne, celles d'Anatolie; derrière, le sultan avec ses janissaires, ses sipahis et ses canons, qu'on avait liés ensemble par des chaînes de fer, de manière à en former une sorte de rempart. La pesante cavalerie chrétienne, le roi Louis en tête, fondit, avec son impétuosité ordinaire, sur les premières lignes, les enfonça, les culbuta et pénétra jusqu'au sultan. Une affreuse mêlée s'engagea autour de lui; plusieurs coups portèrent même sur son armure. Tout à coup l'artillerie des Turcs fut démasquée; son feu terrible jeta le désordre parmi les assaillants; tout se dispersa : la plupart des fuyards périrent dans les marais qui longent le fleuve; de ce nombre fut sans doute le roi Louis, dont le corps ne fut pas retrouvé. Cette sanglante bataille n'avait pas

duré deux heures. Elle eut une grande influence sur les destinées de l'Europe, puisque c'est là que périt la nationalité hongroise.

Soliman passa sur la rive gauche du fleuve et reçut à Fœldward les clefs de Bude; mais il ne marcha que lentement vers la capitale de la Hongrie, et n'y entra que le 10 septembre. Malgré la défense expresse du sultan, les soldats incendièrent deux quartiers de la ville et la grande église. En même temps, les akindjis se répandirent dans tout le pays, brûlant les villages et massacrant les habitants; mais ce ne fut pas sans éprouver quelquefois de grandes pertes. Wissegrad et Gran résistèrent avec succès; Moroth fit une défense héroïque; à Bacs, l'église, convertie en forteresse, fut défendue tout un jour; entre Bacs et Peterwardein, les Hongrois s'étaient fait un camp retranché dont la prise coûta aux Turcs plus de monde que la bataille de Mohacz; mais ces résistances partielles ne firent qu'exalter la férocité des vainqueurs; et l'on porte à deux cent mille le nombre des Hongrois qui furent massacrés dans cette campagne. Enfin, le sultan, après avoir promis aux magnats de leur donner pour roi Jean Zapoly, reprit le chemin de sa capitale, traînant après lui un immense butin. Parmi les richesses enlevées à Ofen figuraient, avec le trésor royal et la bibliothèque de Mathias Corvin, trois belles statues antiques qui décoraient le château royal et qui furent dressées en trophées sur l'hippodrome de Constantinople.

§ V. — *Révoltes en Asie. — Hérésie de Kabiz. — Affaires de Hongrie.*

Des nouvelles inquiétantes d'Asie avaient hâté le retour du sultan : les Turkomans de Cilicie s'étaient révoltés à cause des violences et des exactions des agents turcs. Ils massacrèrent les kadis et le sandjak-bey, battirent le beylerbey de Karamanie, et bientôt, près de Sivas, celui de Roum. Enfin, Chosrew-Pacha, beylerbey du Diarbékir, parvint, en réunissant toutes ses forces,

à arrêter leurs progrès. L'insurrection recommença l'année suivante, mais sous une autre forme. Un descendant du scheik Hadji-Bektasch, patron des janissaires, était à la tête du mouvement, avec plusieurs milliers de religieux, derviches abdals ou kalenders. Il battit successivement les beylerbeys de Diarbékir, de Roum et d'Anatolie. Le grand vizir dut lui-même se mettre en marche pour comprimer la révolte : il négocia avec les Turkomans soulevés, parvint à les détacher des rebelles et eut alors bon marché du reste.

Pendant ce temps, la guerre continuait en Hongrie et dans les pays annexés à ce royaume, la Croatie, l'Esclavonie, la Dalmatie, dont la soumission fut achevée en 1528. Soliman était parti de Bude en promettant pour roi aux Hongrois Jean Zapoly, voïvode de Transylvanie ; mais un autre prétendant se présenta, Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint, à qui des liens de parenté donnaient des droits au trône vacant. Les deux rivaux se rencontrèrent à Tokay (1527), et Zapoly fut vaincu ; il implora le secours du roi de Pologne, son beau-père, et bientôt après celui de la Porte. Son ambassadeur, avec l'aide du Vénitien Louis Gritti, parvint à mettre dans ses intérêts le vizir Ibrahim et reçut du sultan un accueil favorable (3 février 1528). Soliman fit la promesse formelle de mettre Zapoly en possession de la Hongrie, et signa même avec lui un traité d'alliance. Ferdinand essaya vainement d'attirer le sultan dans ses intérêts : ses envoyés furent jetés en prison.

§ VI. — *Nouvelles relations de François Ier et de Soliman.*

A la même époque, le roi de France envoya à la Porte un ambassadeur. L'expédition de Hongrie qu'il avait sollicitée avait été pour lui un nouvel échec, puisqu'elle avait fourni à la maison d'Autriche l'occasion de s'enrichir de deux royaumes. Il avait plus que jamais besoin de l'alliance ottomane. D'un autre côté, Charles-

Quint commençait à soupçonner les relations de son rival avec la Porte, et l'accusait hautement de trahison envers la chrétienté. François Ier fut inquiet des clameurs que souleva cette dénonciation : il nia formellement son alliance avec les Turcs et répondit à Charles qu'il « en avait menti par la gorge. » Mais il n'en continua pas moins ses relations avec Soliman, et chercha à les légitimer aux yeux des chrétiens, aux yeux de ses sujets, en les employant à protéger les fidèles d'Orient et à restaurer notre influence dans ces contrées. Un gentilhomme, nommé Rincon, fut chargé de cette négociation et y réussit. L'alliance française était trop précieuse à Soliman pour qu'il n'accédât pas généreusement aux demandes du roi très-chrétien. Depuis longtemps, d'ailleurs, le commerce français avait reçu protection chez les Turcs : au temps où ils étaient encore en Asie, les marchands de Marseille avaient obtenu des avantages commerciaux. En 1507, ils s'étaient fait donner, par le sultan Bajazet II, des priviléges qui furent augmentés par Sélim Ier, et qui renferment les éléments des capitulations conclues entre la France et l'empire ottoman. En 1528, Soliman renouvela ces priviléges dans un acte dont le texte s'est perdu, mais dont il reste quelques fragments : c'est ce que nos anciens historiens appellent la *trêve marchande*. Les factoreries, les consuls, les pèlerins de la France, étaient mis, par cette trêve, sous la protection de la Sublime Porte et garantis de toute insulte. Le pavillon français reparut alors avec éclat dans la Méditerranée, et il fut accueilli avec reconnaissance par les chrétiens d'Orient, qui en espérèrent soulagement et protection. Les pèlerinages à Jérusalem recommencèrent; un évêque français alla visiter les églises de l'Albanie, qui depuis Scanderbeg étaient oubliées dans leurs montagnes sauvages, et il réveilla le nom de la France chez les *Skipetars* de la Mirdita.

Le zèle religieux de François Ier ne causa aux Ottomans ni mécontentement ni surprise : en Orient, les hommes et les peuples sont estimés d'après la ferveur de leur croyance ; l'alliance en

devint même plus intime. On en peut juger par cette lettre du sultan (septembre 1528) au roi de France :

« A toi qui es François, bey du pays de France.

« Vous avez envoyé au palais des sultans et à ma Porte de félicité, qui est l'orient de la prospérité et le lieu que viennent baiser les lèvres des rois et des princes, une lettre dans laquelle vous avez parlé d'une église appartenant jadis aux chrétiens à Jérusalem, qui fait partie de nos États bien gardés, et devenue ensuite une mosquée. Je sais avec détail tout ce que vous avez dit à ce sujet. L'amitié et l'affection qui existent entre ma glorieuse majesté et vous rendent vos désirs admissibles auprès de ma personne, source de bonheur ; mais cette affaire ne ressemble pas à toute autre affaire de domaine et de propriété, elle concerne notre religion. D'après l'ordre sacré de Dieu très-haut, créateur du monde et bienfaiteur d'Adam, d'après la loi de notre prophète, soleil des deux mondes (que sur lui soient la bénédiction divine et le salut !), cette église est depuis longtemps une mosquée, et les musulmans y ont fait le *namaz* (la prière). Or, il est contraire à notre religion qu'un lieu qui porte le nom de mosquée, et dans lequel se fait le *namaz*, soit maintenant altéré par un changement de destination. Quand même notre loi autoriserait en général ce changement, votre demande ne pourrait être accueillie auprès de ma personne, source de bonheur. Les lieux autres que la mosquée continueront de rester entre les mains des chrétiens ; personne ne molestera, sous notre équitable règne, ceux qui y demeurent. Ils vivront tranquillement sous l'aide de notre protection ; il leur sera permis de réparer leurs portes et leurs fenêtres ; ils conserveront en toute sûreté les oratoires et les établissements qu'ils occupent actuellement, sans que personne puisse les opprimer et les tourmenter d'aucune manière. Qu'on le sache ainsi. »

Tels furent les résultats officiels de la mission de Rincon ; mais

il est probable que la présence de cet envoyé dut contribuer au mauvais traitement que reçurent les agents de Ferdinand, et qu'il emporta la promesse d'une prochaine prise d'armes. Avant d'aller à Constantinople, il s'était rendu en Hongrie et en Pologne; et, à sa demande, un évêque hongrois avait été envoyé en France. Le résultat des négociations, ouvertes par lui et cet évêque, fut un traité d'alliance conclu entre François Ier et le roi Zapoly, traité par lequel celui-ci désignait pour son héritier un des fils du roi de France.

§ VII. *Deuxième expédition de Hongrie. — Siége de Vienne.*

Pendant que François travaillait par sa diplomatie à réunir tous les ennemis de la maison d'Autriche, Soliman se mettait en mesure de trancher la question à son profit par la force des armes. Les envoyés autrichiens, après neuf mois de captivité, furent amenés en sa présence. « Votre maître, leur dit-il ironiquement, n'a pas assez ressenti jusqu'à présent les effets de notre amitié et de notre voisinage : mais il les connaîtra bientôt. Vous pouvez lui dire que j'irai le trouver moi-même avec toutes mes forces, et que je pense bien lui restituer de ma main ce qu'il réclame. Dites-lui aussi qu'il peut tout préparer pour notre réception. » Le 10 mai 1529, l'armée partit de Constantinople; elle s'élevait à cent cinquante mille hommes. A Mohacz, Jean Zapoly vint présenter ses hommages au sultan; il fut reçu avec honneur et emporta de riches présents. Trois jours après, l'armée ottomane arriva devant Bude, dont Ferdinand s'était emparé. La place céda après six jours de siége; les janissaires massacrèrent la garnison allemande, malgré la capitulation, et firent, parmi les habitants, un grand nombre de captifs; mais le pillage fut interdit. Zapoly entra en grande pompe dans la ville et fut installé dans le château royal; le lieutenant général des janissaires présida à la cérémonie, et une garnison turque fut laissée dans la place.

De là, l'armée se mit en marche pour Vienne, et, le 27 septembre, Soliman campa devant la capitale des États autrichiens. Pour résister à son immense armée, à ses trois cents canons, à sa flottille du Danube, Vienne n'avait que seize mille hommes, soixante et douze bouches à feu et des remparts de six pieds d'épaisseur. Néanmoins les assiégés firent des sorties et soutinrent trois assauts avec succès. Une brèche ayant été ouverte à la porte de Carinthie, et l'explosion d'une mine lui ayant donné quarante toises de largeur, les Ottomans renouvelèrent l'attaque avec fureur pendant toute une journée (14 octobre). Ils furent encore repoussés, et le sultan, découragé, donna le signal de la retraite. Robertson et plusieurs autres historiens ont attribué la levée du siége à la trahison du vizir Ibrahim; mais cela est peu probable. La saison était avancée, les vivres manquaient, les soldats commençaient à murmurer; ces raisons, jointes à la courageuse défense de la ville, suffisent pour expliquer la retraite des Turcs.

C'était le premier échec que subissaient les armes de Soliman; il prétendit le transformer en une victoire, en distribuant des récompenses à ses soldats et en présentant son départ comme un acte de générosité; mais il ne trompa personne. Les Allemands, encouragés par le succès, harcelèrent l'armée ottomane dans sa retraite, lui firent essuyer de grandes pertes et lui reprirent une partie de son butin. Mais la terreur continua à se répandre en Allemagne : « Nous n'avons pas, écrivait Busbek, ambassadeur de Ferdinand Ier, nous n'avons pas à combattre un ennemi de la même espèce que nous. Nous avons affaire au Turc, ennemi vigilant, adroit, sobre, discipliné, endurci aux travaux militaires, expert dans la tactique et fait à toutes les rigueurs du service. C'est par ces qualités qu'il s'est fait un chemin à travers les empires désolés, qu'il a tout subjugué depuis les frontières de la Perse, et qu'il a menacé Vienne (1). »

(1) *De re militari contrà Turcam instituendâ.*

§ VIII. — *Troisième expédition de Hongrie.* — *Ambassade de François* Ier. — *Siége de Güns.* — *Paix avec l'Autriche.*

Au printemps suivant (1531), une armée allemande entra en Hongrie et vint inutilement assiéger Bude; en même temps, une ambassade du roi Ferdinand se rendit à Constantinople. Après avoir essuyé les dédains et les injures du grand vizir, elle obtint à grand'peine une audience, qui fut inutile : le sultan ne voulut reconnaître Ferdinand ni comme roi de Hongrie, ni comme roi de Bohême, mais simplement comme lieutenant de Charles-Quint, à qui il ne donnait que le titre de roi d'Espagne.

Au mois d'avril 1532, Soliman se remit en campagne pour venger l'affront subi devant Vienne. Son armée fut portée à plus de trois cent mille hommes par les renforts qu'il reçut de la Bosnie et de la Crimée. A Nissa, il rencontra de nouveaux envoyés de Ferdinand, et à Belgrade l'ambassadeur de France, Rincon. François Ier avait été obligé de déposer les armes et de signer l'humiliant traité de Cambrai; mais une rupture avec Charles-Quint était imminente, et Rincon avait mission de renouveler l'alliance entre les deux monarques et de demander au sultan, dans le cas où la guerre recommencerait entre la France et l'Autriche, l'assistance de ses flottes. Il fut reçu avec des honneurs extraordinaires, et qui n'ont été répétés à la Sublime Porte pour aucun ambassadeur chrétien. Une partie de l'armée était sous les armes; toute l'artillerie du camp retentissait; une escorte magnifique fut envoyée à sa rencontre; le sultan le reçut sur son trône, dans toute sa splendeur orientale, lui donnant sa main à baiser, lui demandant des nouvelles de son frère le roi de France. Ces honneurs contrastèrent avec les humiliations qu'on fit subir à deux envoyés de Ferdinand, qui venaient solliciter une trêve. « François, dit un historien turc, était maître de grandes terres, avait de braves soldats et jouissait d'un grand pouvoir sur la mer;

comme il persistait dans son ancien dévouement pour la Sublime Porte, on redoubla d'égards pour lui. Aussi le grand vizir parla à son envoyé en ami et à ceux de Ferdinand en lion... » — « Le roi de France, dit un autre, était sincèrement attaché à la Sublime Porte, qui est généreuse comme la mer, et l'autre roi n'y cherchait pas son refuge; aussi le traitement qu'éprouvèrent leurs envoyés respectifs fut très-différent. L'ambassadeur de France fut l'objet des regards et des discours gracieux du sultan, qui s'abaissa au point de traiter son maître d'ami, de frère, de *padischah*, dans les lettres impériales avec lesquelles il le congédia; les autres furent retenus captifs. »

L'armée ottomane traversa la Save et la Drave, s'empara sans difficulté de quatorze forteresses, et arriva (9 août) devant Güns, petite place située au pied du Bakony-Wald sur un affluent du Raab; là vint échouer toute cette formidable expédition. Güns, défendue par le brave Jurischitz et par une garnison de sept cents hommes, tint pendant trois semaines et repoussa douze assauts; au dernier, les Turcs s'enfuirent, saisis d'une terreur panique qu'ils attribuèrent à une apparition miraculeuse. Cependant, comme les munitions étaient épuisées, Jurischitz se rendit à des conditions honorables.

On s'attendait à voir le sultan paraître devant Vienne; une armée s'était enfermée dans cette ville, et Charles-Quint appelait l'Allemagne entière à la défense des États autrichiens. Instruit de ces apprêts formidables, intimidé par la résistance de Güns ou redoutant la mauvaise saison qui approchait, Soliman n'osa pas renouveler sa tentative de 1529. Peut-être même n'en avait-il pas l'intention au début de la campagne : il n'avait emmené que de l'artillerie légère, et, dans sa réponse aux messages de Ferdinand, il annonçait l'intention de chercher Charles-Quint pour combattre en bataille rangée ce rival seul digne de lui. Quoi qu'il en soit, aussitôt après la prise de Güns, il tourna brusquement à gauche vers la Styrie et la Carinthie, et cette campagne, dont on avait

attendu de si grandes choses, n'eut pour résultat que la dévastation de ces provinces; encore l'armée ottomane, divisée en plusieurs corps, eut-elle à essuyer dans des rencontres partielles de sanglants échecs. Malgré les récompenses qui furent distribuées au retour, malgré les pompeuses lettres de victoire que le sultan envoya dans toutes les provinces, cette retraite, comme la première, ressemblait à une défaite.

Dans le même temps, André Doria, amiral de Charles-Quint, avait paru dans le golfe de Lépante, s'était emparé en un jour de la forte place de Coron, ainsi que de Patras et des deux forts qui protégeaient l'entrée du golfe. De plus, une guerre paraissait sur le point d'éclater en Asie. Tous ces événements portèrent Soliman à la paix. De nouvelles négociations furent entamées; mais, pendant sept semaines, les envoyés de Ferdinand eurent à lutter contre l'orgueil et l'astuce du grand vizir et du Vénitien Gritti, dont il avait fait son principal conseiller; ils avaient apporté une lettre de Charles-Quint au sultan, lettre d'amitié, mais où l'empereur avait pris maladroitement le titre de roi de Jérusalem : ce fut l'occasion de récriminations interminables de la part du vizir. « Combien est différente et vraiment royale, dit-il, la lettre que le roi de France nous a envoyée pendant la campagne de Hongrie, dans laquelle il signe simplement : François, roi de France ! Aussi le padischah, voulant rendre honneur au roi François, n'a pas fait dans sa réponse l'énumération de ses titres, et lui a écrit comme à un frère tendrement aimé. » Ce fut en cette occasion que le vizir avoua hautement que la première invasion en Hongrie n'avait été faite qu'à la demande de François Ier. « Le roi de France, dit-il, ayant été vaincu à Pavie, sa mère écrivit à mon maître :
« Mon fils a été fait prisonnier par Charles d'Espagne. Je croyais
» que celui-ci aurait la générosité de le mettre en liberté; mais,
» loin de le faire, il l'a traité indignement. Je te supplie, grand
» empereur, de montrer ta magnanimité en délivrant mon fils. »
— Le padischah, ému de compassion à cette lettre, entra dans la

Hongrie. » Enfin, à force de patience et de ménagements, les envoyés parvinrent à obtenir un traité par lequel le sultan promit alliance et amitié au roi Ferdinand, mais sans rien stipuler à l'égard de la Hongrie, dont il se déclarait le maître absolu par droit de conquête. Telle fut la première paix conclue par la maison d'Autriche avec la Porte (1533).

§ IX. — *Guerre avec la Perse. — Prise de Bagdad. — Chaireddin-Barberousse. — Prise de Tunis par Charles-Quint.*

Depuis le commencement du règne de Soliman, la paix n'avait jamais été solidement établie entre la Perse et les Ottomans ; les défections réciproques de quelques gouverneurs des villes frontières amenèrent une rupture complète. Pendant que le khan de Bidlis trahissait les Ottomans, le gouverneur persan de l'Aderbaidjan se rangeait de leur côté, et celui de Bagdad leur envoyait les clefs de la ville. Ce dernier ayant été assassiné, le grand vizir Ibrahim fut chargé de conquérir Bagdad et de ramener à l'obéissance le khan de Bidlis. Il partit vers l'automne de 1533, et apprit en route la défaite du rebelle. Après avoir passé l'hiver à Alep, il se remit en marche, reçut la soumission des places voisines du lac de Van, se dirigea sur Tébriz, résidence du schah, et y entra sans obstacle le 13 juillet 1534. Le sultan vint l'y rejoindre au mois de septembre, et l'armée se mit en marche sur Bagdad. Elle eut beaucoup à souffrir dans sa route, non par les attaques des Persans, mais par les difficultés du pays et les rigueurs de la saison. La capitale des khalifes ne fit aucune résistance, et Soliman y fit son entrée à la fin de l'année 1534 ; il y séjourna six mois. Il revint ensuite à Tébriz, reprit la route de Constantinople et y rentra au mois de janvier 1536.

Pendant que cette expédition triomphale agrandissait du côté de l'orient les frontières de l'empire, les flottes ottomanes étaient aux prises dans la Méditerranée avec la marine de Charles-Quint.

Deux hommes remarquables dirigeaient les forces navales des deux empires : c'étaient le Génois André Doria, amiral de l'empereur, et, du côté des Turcs, le célèbre Chaireddin, connu sous le nom de Barberousse.

Cet aventurier était d'origine grecque et chrétienne ; c'était le fils d'un sipahi de Mételin; et, selon l'usage trop fréquent des habitants de l'Archipel, il s'était adonné, avec son frère Baba-Aroudj, à la piraterie sous le règne de Bajazet II. Les deux frères se mirent au service du sultan de Tunis, Mohammed, de la famille des Beni-Hafsz. Ayant capturé un vaisseau chrétien, ils l'envoyèrent à Constantinople, et reçurent en récompense du sultan deux galères et des cafetans d'honneur. Ils essayèrent alors de s'emparer de quelque port de la côte barbaresque, firent des tentatives sur Cherchell, sur Bougie, sur Alger, où régnaient des princes de la famille des Beni-Hafsz. A la fin, Aroudj s'empara de Cherchell, puis de Tlemcen; il y fut attaqué par les Espagnols et périt dans une sortie. Chaireddin, resté seul, se rendit maître d'Alger en assassinant le prince more, et fit hommage de sa conquête au sultan Sélim, qui venait alors de conquérir l'Égypte; il reçut le titre de beylerbey d'Alger. Les Espagnols s'étaient établis dans les îlots qui font face à la ville et y avaient construit un fort; il les attaqua, prit la garnison, rasa le fort, défit une escadre espagnole envoyée pour le défendre, et réunit les îlots au continent par une jetée qui forme aujourd'hui le port d'Alger (1520). De ce port, commencèrent dès lors à partir de nombreux corsaires, qui infestèrent les côtes d'Espagne et d'Italie et le bassin occidental de la Méditerranée. Soliman, à l'époque de son alliance avec François Ier, ayant fait défense à Barberousse d'attaquer les vaisseaux français, celui-ci prit sa revanche sur ceux des Espagnols; il mit en fuite une de leurs escadres et enleva des côtes d'Andalousie 70,000 Mores persécutés qui vinrent peupler l'Afrique.

Lorsque André Doria se fut emparé de Coron, Barberousse fut mandé à Constantinople; après avoir, chemin faisant, brûlé dix-

huit vaisseaux en vue de Messine et enlevé deux bâtiments de la flotte de Doria, il arriva dans la capitale de l'empire au moment où commençait la guerre de Perse (1533). Coron était déjà repris : pendant que la paix avec l'Autriche se négociait, une flotte de soixante et dix voiles s'était portée contre cette ville; quoique battue à l'entrée du golfe par Doria et affaiblie de moitié, elle put néanmoins bloquer Coron, qui se rendit après un siége mémorable. Cependant Barberousse fut reçu avec distinction : il fut créé kapoudan-pacha, obtint l'investiture comme beylerbey d'Alger, et prit rang avant tous les autres beylerbeys. L'hiver fut employé à équiper une flotte formidable avec laquelle il partit au printemps; elle comptait quatre-vingt-quatre bâtiments. Cet armement fut dirigé d'abord contre l'Italie; Reggio, Fondi et les châteaux de la côte furent saccagés; puis, faisant voile vers la côte d'Afrique, Barberousse parut devant Tunis, où régnait Muley-Hassan, un de ces tyrans féroces et efféminés comme les dynasties mores en comptent tant. Il se présenta en libérateur, promit aux habitants de leur donner pour prince le frère de Muley, gui s'était réfugié sur sa flotte; puis, une fois maître de la ville, il en prit possession au nom du sultan.

Les progrès de la puissance ottomane sur le littoral africain devenaient inquiétants pour le souverain de l'Espagne et de l'Italie; Charles-Quint résolut de reprendre Tunis, non-seulement dans l'intérêt de ses possessions d'Afrique, mais aussi dans l'espoir de porter un coup mortel à l'alliance turco-française, qui ne pouvait devenir effective que par la marine. Un puissant armement fut préparé, et l'empereur en prit lui-même le commandement. Le 16 juin 1535, il débarqua devant le fort de la Goulette, et l'emporta après un mois de siége et de combats continuels. Barberousse, n'espérant pas défendre la ville, où il avait à lutter contre le mauvais vouloir des habitants, risqua un engagement en rase campagne; abandonné par ses auxiliaires africains, il fut obligé de prendre la fuite. Tunis fut pillée pendant trois jours par

les vainqueurs; trente mille habitants furent massacrés; cinquante mille chrétiens captifs eurent leurs chaînes brisées. Les Espagnols rétablirent Muley-Hassan, à condition qu'il payerait tribut et laisserait aux chrétiens le libre exercice de leur religion; ils conservèrent le fort de la Goulette.

§ X. — *Premières capitulations de la Porte avec la France.*

Ce fait d'armes mit le comble à la puissance et à la gloire de Charles-Quint : l'Europe ne vit plus en lui que le libérateur des chrétiens, la terreur des infidèles, et ses panégyristes eurent soin d'opposer sa conduite à celle de son rival, qui se faisait l'allié des ennemis de la chrétienté. Cette alliance n'était plus un secret pour personne; François Ier prit la résolution de l'avouer hautement, afin d'acquérir le droit d'en tirer tout le parti possible. Un ambassadeur officiel, le chevalier Jean de la Forêt, fut envoyé au sultan et le rejoignit à Tébriz (1535); il entama des négociations ostensiblement bornées aux capitulations données en faveur des marchands français par les sultans, mais qui devaient avoir de graves résultats. Ces négociations amenèrent un acte diplomatique qui fut au fond un véritable traité, mais qui n'en eut pas la forme, parce que l'orgueil ottoman semblait uniquement faire des concessions sans vouloir de réciprocité (1). Ce fut donc sous la forme d'un *hatti-chérif*, c'est-à-dire d'un ordre émané du sultan, que parurent les premières conventions qui unirent la France et la Porte; et ce *hatti-chérif* fut la basse de toutes les capitulations conclues depuis cette époque entre les deux puissances.

(1) « Le Grand Seigneur, par une fierté mal entendue, fondée sur un prétendu prétexte de religion, ne veut point de traité avec les princes chrétiens, prétendant qu'ils ne doivent pas aller de pair avec lui. Celui de *capitulation* lui plaît davantage, parce qu'il regarde les actes qu'il accorde, et dont il est le maître si absolu, qu'il les révoque, les étend, les restreint ou les annule sans cérémonie quand il le juge à propos. » (*Mémoires du chevalier d'Arvieux*, t. V, p. 56.)

Le traité fut signé à Constantinople dans les premiers jours de février 1536, au retour de la campagne de Perse. Soliman y donne à François I[er] le titre qu'il portait lui-même, celui de *padischah*, que la diplomatie européenne a traduit par le titre d'empereur. C'était une distinction très-grande, car ce titre était regardé comme sacré par les Osmanlis, et il ne fut accordé dans la suite qu'à un seul monarque chrétien, le czar de Russie, en 1774 (1). Elle témoignait, en mettant sur le pied d'égalité « la gloire des princes de la croyance de Jésus » avec « le roi des rois, le sultan des deux terres et des deux mers, l'ombre de Dieu, » qu'un droit des gens commençait entre les chrétiens et les musulmans.

Les premiers articles portaient :

1° Que, comme il y avait paix et concorde entre le Grand-Seigneur et le roi de France, leurs sujets respectifs et tributaires pouvaient librement naviguer et aller dans leurs différents ports pour leur commerce, acheter, vendre, charger, conduire et transporter, par eau et par terre, d'un pays à l'autre, toutes sortes de marchandises non prohibées, en payant les droits ordinaires, sans qu'ils pussent être soumis à aucune imposition, tribut ou charge.

2° Que, lorsque le roi enverrait à Constantinople ou dans tout autre lieu de l'empire ottoman, un consul, ainsi qu'il en tenait un à Alexandrie, ce consul serait accepté et soutenu dans son autorité, et jugerait selon sa foi et loi, sans qu'aucun juge ou cadi pût ouïr, juger et prononcer, tant au civil qu'au criminel, sur les

(1) La Porte refusa même ce titre aux empereurs d'Allemagne, qu'elle ne regarda d'abord que comme rois de Hongrie, et qu'elle traita comme tels, en vassaux et en tributaires ; car, depuis l'an 1550 jusqu'en 1699, ils lui payèrent un tribut annuel de 30,000 ducats. Ce ne fut qu'en 1606 qu'elle consentit à leur donner le titre officiel de *césar romain ;* mais leurs ambassadeurs n'en marchèrent pas moins, comme ceux de tous les États chrétiens, après les ambassadeurs de la France. Avant le traité de 1606, la plupart des trêves faites entre la Porte et les monarques autrichiens portaient : « Accordé gracieusement par le sultan toujours victorieux, au roi infidèle de Vienne toujours vaincu. »

causes, procès ou différends qui naîtraient entre les sujets du roi seulement; et que les officiers du Grand-Seigneur prêteraient main-forte pour l'exécution des jugements des consuls, toute sentence portée par les cadis entre marchands français devant être nulle.

3o Qu'en cas de contestation au civil entre les Turcs et les Français, la plainte des premiers ne pourrait être reçue par les cadis, à moins qu'ils n'apportassent une preuve par écrit de la main de l'adversaire ou de celle du consul, et que dans aucun cas le sujets du roi ne pourraient être jugés sans la présence de leur drogman.

4o Qu'en matière criminelle les sujets du roi ne pourraient être amenés devant le cadi ou juge ordinaire, ni être jugés sur l'heure, mais qu'ils seraient conduits devant la Sublime Porte, et, en l'absence du grand vizir, devant son substitut, pour que l'on discutât le témoignage du sujet turc contre le sujet du roi.

5o Qu'on ne pourrait se servir des navires marchands appartenant aux sujets du roi, ni de leur artillerie, munitions et équipages contre leur gré, même pour le service du Grand-Seigneur.

6o Que, si quelque sujet du roi quittait les États du Grand-Seigneur sans avoir satisfait à ses dettes, le consul, ni aucun Français, n'en seraient responsables; mais que le roi ferait satisfaire le demandeur sur les biens ou la personne du débiteur, s'il était en son royaume.

7o Que les marchands français et sujets du roi pourraient librement tester, et que les biens de ceux qui mourraient *ab intestat* seraient remis à l'héritier par les soins et l'autorité du consul.

Pour comprendre toute l'importance de ces articles, il faut se rappeler qu'une barrière infranchissable de haine séparait les chrétiens et les musulmans; qu'ils se regardaient mutuellement comme des ennemis pour lesquels il n'y avait aucun droit; que les préjugés religieux leur prescrivaient de n'avoir de communication

entre eux que par la guerre. C'était donc un grand progrès que l'établissement de rapports de justice, de paix, et même de bienveillance entre les deux peuples; mais telle n'était pas seulement la portée des articles cités : ils introduisaient dans le droit des gens une importante innovation, en autorisant les Français à emporter sous une domination étrangère leur nationalité, leurs lois, leurs usages; en leur donnant, sous beaucoup de rapports, plus de droits et de liberté que n'en avaient les sujets ottomans, en les plaçant presque entièrement sous la dépendance protectrice de leurs magistrats nationaux. Ces prérogatives, qui sont telles, qu'aucune nation n'en a concédé de semblables à une nation étrangère, changèrent les comptoirs français, pour ainsi dire, en petites colonies. Elles furent encore augmentées par la sollicitude des consuls, qui transformèrent presque complétement leurs attributions de commerce et de police en une magistrature civile et en fonctions politiques, et finirent par s'arroger un droit si extraordinaire de protection dans l'empire ottoman, que la dénomination de Francs fut attribuée même à certains sujets du sultan.

Les autres articles du hatti-chérif de 1536 n'ont pas moins d'importance : 1° Les Français jouissaient, dans tous les États ottomans, du libre exercice de leur culte; ils avaient le droit de faire garder les saints lieux de la Palestine par des religieux, lesquels ne pouvaient être inquiétés, ni pour les édifices qu'ils habitaient, ni pour les églises qui étaient entre leurs mains. Les évêques dépendants de la France, et autres prêtres de la religion *franque*, de quelque nation qu'ils fussent, ne pouvaient être troublés dans l'exercice de leurs fonctions, en quelque lieu qu'ils habitassent, pourvu qu'ils se tinssent dans les limites de leur État. — Cet article, l'extension qu'on lui donna, les interprétations favorables qu'on en fit, consacrèrent le droit de protection de la France sur tous les catholiques d'Orient. 2° Les marchands européens, dont les gouvernements n'étaient pas liés avec la Porte,

par des traités d'amitié, pouvaient naviguer sous le pavillon français dans toutes les mers, et trafiquer, sous la protection de la France, dans tous les pays de la domination ottomane. — Venise seule avait, à cette époque, des traités de commerce avec la Porte (1) : par conséquent, toutes les autres nations chrétiennes durent recourir au drapeau protecteur de la France pour commercer avec la Turquie. 3° On stipula la liberté des esclaves faits de part et d'autre, et le sultan s'engagea à renoncer au droit de faire esclaves des sujets français, à condition que le roi de France en ferait autant à l'égard des Ottomans.

Tels furent les principaux articles du hatti-chérif de 1536, acte dont la portée ne put être comprise par les parties contractantes ; car, en faisant entrer en relations pacifiques avec les nations chrétiennes les nations musulmanes, il amortit forcément l'esprit de conquête et de propagande de ces dernières, et fut ainsi une sorte de limitation pour l'empire ottoman. Ce fut une victoire obscure mais efficace de la civilisation européenne sur la barbarie asiatique, de la tolérance sur le fanatisme, de l'esprit d'expansion de l'Occident sur l'esprit d'isolement de l'Orient, victoire facile dans l'origine, mais qui fut ensuite disputée, car le traité eut à subir bien des violations et dut avoir de nombreux renouvellements.

La conclusion de ce traité fut le dernier acte politique du grand vizir Ibrahim. Cet orgueilleux ministre abusait de plus en plus de sa faveur. Pendant les négociations avec l'Autriche, il avait fait

(1) Ces traités dataient de l'arrivée des Turcs en Europe, et plaçaient Venise sur le pied de vassale et de tributaire des sultans. Dès 1408, elle leur payait un tribut de 1,600 ducats, tribut qui fut ensuite porté à 10,000. Quand Mahomet II se fut emparé de Constantinople, elle acheta de lui la paix et la continuation de son commerce; elle dut alors payer pour les établissements qu'elle avait dans le nouvel empire un tribut annuel de 36,000 ducats, et il fut stipulé qu'elle enverrait, comme par le passé, à Constantinople, un chargé d'affaires ayant le titre de *bayle*, et que les Turcs regardaient et traitaient comme un otage. Chaque paix ou trêve qu'elle fit avec les Turcs fut achetée à prix d'or.

un étalage de son autorité qui avait blessé le sultan. Pendant la campagne de Perse, il voulut loger seul avec son maître dans les palais de Tébriz et de Bagdad ; il lui arracha d'abord la déposition, puis la condamnation à mort du defterdar Iskender-Tchélébi, dont les richesses et le crédit lui faisaient ombrage ; enfin, au retour, il prit dans ses ordres du jour, et même dans le traité avec le roi de France, le titre significatif de ***séraskier-sultan***. Cette dernière hardiesse combla apparemment la mesure. Le 5 mars 1536, Ibrahim se rendit au sérail, selon sa coutume ; le lendemain, on l'y trouva étranglé. Au milieu du XVIIe siècle, on montrait encore sur les murs les traces de son sang. Il eut pour successeur l'Albanais Ayas-Pacha.

CHAPITRE IV

RÈGNE DE SOLIMAN DEPUIS LES CAPITULATIONS AVEC LA FRANCE JUSQU'A SA MORT (1536-1566)

§ I. — *Suite de l'alliance franco-turque. — Guerre avec Venise.*

Les capitulations de 1536 annoncèrent à l'Europe qu'une étroite alliance existait entre la France et la Turquie, mais elles n'en firent pas connaître les conditions politiques : on les tint secrètes ; elles ne devaient se révéler que par les faits ; mais elles furent formellement arrêtées en même temps que les stipulations commerciales. L'ambassadeur français avait commission de demander à Soliman un subside d'un million d'écus d'or, « ce qui ne sera mal-

aisé au Grand-Seigneur pour ce que ses affaires sont constituées en toute félicité, et ne devra lui être grief (1). » Il demandait, en outre, que la flotte ottomane, sous les ordres de Barberousse, attaquât la Sicile et la Sardaigne pendant que le roi réduirait Gênes ; et il avait déjà, à ce sujet, conféré directement à Tunis avec le « roi d'Alger » : c'était ainsi qu'on appelait Barberousse. Enfin, il était chargé de concerter avec le sultan la conduite de la guerre, et de l'engager à diriger ses efforts, non vers la Hongrie et l'Allemagne, où sa présence ne ferait que réunir les partis divisés, mais contre Naples, la Sicile et l'Espagne. C'est, en effet, ce qui fut résolu ; François Ier dut envahir le Piémont, et Soliman le royaume de Naples. Quand au subside, on ne sait s'il fut accordé. On se prépara des deux côtés à la guerre ; mais l'alliance n'eut pas les résultats qu'on devait en attendre, à cause de la rupture qui éclata entre la Porte et Venise.

Il y avait trente-cinq ans que la paix existait entre les deux puissances. Sous l'administration d'Ibrahim, les relations avaient même pris un certain caractère d'intimité ; le nouveau vizir paraissait disposé à les maintenir dans les mêmes termes ; de plus, quand Soliman et François conclurent leur alliance, ils y comprirent les Vénitiens et leur envoyèrent des députés pour avoir leur adhésion formelle. La république répondit qu'elle préférait garder la neutralité ; mais les intrigues d'André Doria, qui travaillait à jeter Venise dans l'alliance de l'empereur, celles de Barberousse, qui ne voyait dans une guerre maritime que l'occasion de faire du butin, parvinrent à changer la neutralité en hostilité ouverte. Déjà la flotte ottomane, forte de cent voiles, avait abordé en Italie et ravageait les côtes de la Pouille, lorsqu'elle fut rappelée pour attaquer l'île vénitienne de Corfou (septembre 1537). Le sultan vint en personne assister au siége et campa sur le rivage qui fait face à l'île ; mais, au bout de huit jours, rebuté par la résistance de la

(1) Instruction au sieur de la Forêt pour son ambassade à la Porte.

place, il renonça à l'entreprise. Le grand vizir fut chargé de prendre une revanche sur Napoli de Romanie, d'où les Vénitiens attaquaient le territoire turc; il l'assiégea pendant cinq mois sans succès (du mois de juin à la fin de novembre 1538). Quant au kapoudan-pacha, il alla soumettre les îles de l'Archipel, conquête facile qui lui valut plus de butin que de gloire. Il porta ensuite la désolation dans l'île de Candie; puis, avec cent vingt-deux vaisseaux, il emporta, à la hauteur de Prevesa, une brillante mais stérile victoire sur une flotte chrétienne de cent soixante-sept voiles, commandée par André Doria (25 septembre 1538).

L'année suivante, Soliman, qui s'était fait accompagner de l'ambassadeur la Forêt, rassembla en Albanie 100,000 hommes pour fondre sur l'Italie; en même temps, Barberousse débarqua avec soixante et dix galères près d'Otrante. Tous deux attendaient les opérations de François Ier, qui devait entrer dans le Piémont avec une armée et envoyer ses galères dans la Pouille. Mais l'union des lis et du croissant avait fait jeter des cris à toute l'Europe : François s'en alarma, laissa ses galères à Marseille, et attendit que les Turcs eussent évacué l'Italie pour entrer dans le Piémont; puis, s'inquiétant de plus en plus des clameurs de la chrétienté, et voyant manqué le but de l'alliance franco-turque, il signa avec Charles-Quint la trêve de Nice (1538). Soliman fut mécontent; mais il ne rompit pas l'alliance; il confirma même à cette époque le hatti-chérif de 1536, et témoigna bientôt qu'il avait, mieux que le roi de France, l'intelligence de ses dangers et de la situation de l'Europe.

§ II. — *Affaires de Hongrie. — Prise de Bude.*

La guerre continua avec Venise et la maison d'Autriche sur terre et sur mer. En Dalmatie, les succès se balancèrent : les Vénitiens s'emparèrent d'Ostrovitz, d'Obrovaz et de Scardona; les Turcs enlevèrent la forteresse de Nadin et prirent Doubicza; la

flotte chrétienne s'empara de Castelnuovo (27 octobre 1538); celle de Barberousse reprit la place le 10 août de l'année suivante. Enfin, les Vénitiens sollicitèrent la paix et l'obtinrent à des conditions onéreuses, en livrant Malvoisie et Napoli de Romanie (1539).

En Hongrie, les hostilités avaient recommencé dès l'an 1537 : une armée allemande de 24,000 hommes, commandée par Katzianer, fut cernée et détruite, à Eszek, par les Ottomans ; son chef s'enfuit et vint porter la nouvelle de sa honte à Vienne, où il fut jeté en prison. Quelque temps après, il s'échappa, essaya de se vendre aux Turcs et périt assassiné avant d'avoir pu consommer sa trahison. L'année suivante (1538), le voïvode de Moldavie (1), Raresch, qui était entré en intelligence avec Ferdinand, et qui songeait à se soulever, fut chassé de sa province et réduit à se réfugier en Transylvanie; son frère Étienne fut mis à sa place; les fortifications d'Ackerman et de Kilia furent relevées et toute tentative de soulèvement prévenue.

A cette époque, Zapoly et Ferdinand, qui, depuis douze ans, se disputaient la couronne de Hongrie, entrèrent en accommodement; un traité secret fut conclu à Grosswardein, par lequel les deux rivaux se partagèrent le pays. Ferdinand se hâta de révéler au sultan ce traité, dans l'espoir de le détacher des intérêts de son rival; mais Zapoly mourut (1540), laissant un fils, né quinze jours avant sa mort, sous la tutelle de sa mère Isabelle. Aussitôt les troupes autrichiennes entrèrent en Hongrie, assiégèrent Isabelle dans Bude, puis enlevèrent Pesth, Waizen, Wissegrad, Stuhlweissembourg. Cependant Soliman, à la nouvelle de la mort de son protégé, avait envoyé un diplôme par lequel le fils de Zapoly était déclaré roi de Hongrie, vassal et tributaire de la Porte. Une nouvelle et suppliante ambassade de Ferdinand lui ayant été en-

(1) L'annexion de la Moldavie à l'empire ottoman avait été complétée après la bataille de Mohacz, sous le voïvode Boghdan, dont le nom resta à la province : les Turcs l'appellent encore *pays de Boghdan*.

voyée, il maltraita ses agents, lui déclara la guerre et se mit à la tête de son armée (juin 1541). Il était en route lorsqu'il apprit que les troupes de la reine Isabelle avaient battu et dispersé l'armée autrichienne, et que Pesth était évacué; il arriva ainsi devant Bude (29 août). Le fils de Zapoly lui ayant été présenté dans son camp, les janissaires profitèrent de la confusion causée par cette cérémonie pour s'introduire dans la ville ; ils s'en emparèrent. On fit savoir à la reine qu'elle eût à quitter sa capitale, et, le lendemain, Soliman y entra en grande pompe; il convertit la grande église en mosquée, fit de Bude le siége d'un pachalik et y établit une garnison de 5,000 hommes. Toutefois, il donna à la reine un diplôme par lequel il s'engageait à ne garder Bude que pendant la minorité du jeune roi et à le mettre, dès qu'il serait en âge, en possession du trône.

Le lendemain de l'occupation de Bude, arrivèrent au camp ottoman de nouveaux ambassadeurs autrichiens. Ils apportaient de riches présents, parmi lesquels on admirait une horloge qui marquait les mois et le cours des astres; ils offraient un tribut de 100,000 florins si l'on voulait abandonner à Ferdinand la Hongrie entière, ou de 40,000 ducats pour la paisible possession de la partie qu'ils occupaient; ils furent bien accueillis, mais on leur répondit que la paix serait accordée si Ferdinand voulait rendre les places dont il s'était emparé et payer tribut pour le reste.

§ III. — *Nouvelle alliance de la Turquie avec la France.*

Quelques jours après, arriva un ambassadeur français qui venait annoncer que la guerre recommençait en Occident, et renouer l'alliance avec les Ottomans. François Ier, après la trêve de Nice, avait changé de politique : soit qu'il ne comprît pas toute la portée de son alliance avec la Porte, soit qu'il voulût en finir avec son rival à force de générosité, il se prit tout à coup de belle amitié pour Charles-Quint, et cessa de correspondre avec Soliman.

Charles-Quint avait alors besoin de la paix ou d'une trêve (c'était après la défaite de Katzianer) ; il mit à profit la folle confiance de François, et eut recours à sa médiation pour obtenir l'une ou l'autre. Le roi de France écrivit, en effet, à la Porte une lettre chaleureuse en faveur de son ennemi (1539). Soliman s'était faiblement inquiété de la froideur subite de son allié : Rincon, qui était resté à Constantinople (1), l'avait habilement maintenu dans ses bonnes dispositions pour la France ; il répondit donc à François : « Charles, roi d'Espagne, désire et recherche, par votre médiation, une trêve auprès de ma Sublime Porte. Constant dans la fraternité qui a existé jusqu'ici entre vous et moi, et que je confirme par ma foi impériale, je déclare que, si le roi d'Espagne veut obtenir une trêve et que ce soit votre désir qu'il l'obtienne, je veux qu'il commence par remettre en vos mains toutes les provinces, terres et forteresses qu'il vous a enlevées. Lorsqu'il aura rempli cette condition, vous en donnerez avis à ma Sublime Porte, et je ferai tout ce qu'il vous plaira : elle sera ouverte à quiconque s'y présentera de votre part, soit que j'accorde la paix, soit que je déclare la guerre à notre ennemi commun. »

Charles refusa la paix aux conditions imposées par le sultan, et bientôt François Ier, qu'il avait honteusement joué, rompit avec lui (1541). La lutte entre les deux rivaux devint plus acharnée que jamais : le roi de France résolut d'écraser son ennemi avec les forces ottomanes, dût-il exposer la chrétienté aux ravages des barbares. « Si les loups me viennent attaquer chez moi, dit-il, il m'est bien permis d'appeler les chiens pour les chasser. » Le roi d'Espagne espéra rompre l'alliance turco-française en soulevant l'Europe contre elle, et il ne recula pas devant un assassinat pour

(1) On ne sait à quel titre et pour quelles affaires Rincon était resté à Constantinople. La série des premiers envoyés français dans l'empire ottoman est fort obscure. Il paraît que la Forêt mourut en 1537, et eut pour successeur Marillac. A Marillac succéda, en 1539, le Napolitain Cantelmo, qui fit deux voyages à Constantinople. Rincon devait lui succéder.

avoir les preuves de la trahison de son ennemi envers la cause chrétienne. Rincon avait apporté la lettre de Soliman : il fut chargé par François I[er] de retourner à Constantinople et de demander au sultan qu'il mît directement à sa disposition tous ses vaisseaux, et qu'il continuât la guerre en Hongrie. Il prit la route de Venise, où il devait s'embarquer, mais il fut assassiné dans la Lombardie par les ordres du gouverneur de Milan, qui croyait trouver sur lui les instructions du roi de France. Le meurtrier fut trompé dans son attente : Dubellay, gouverneur français du Piémont, qui soupçonnait les desseins de Charles-Quint, avait retenu ces instructions quand Rincon passa par Turin, et l'empereur fut réduit à publier des documents qu'il avait fait fabriquer. François I[er] dénonça à toute l'Europe le crime de son ennemi, et il remplaça Rincon par un soldat de fortune, le capitaine Paulin, plus tard baron de la Garde et général des galères. Ce fut ce nouvel agent qui vint trouver le sultan à Bude et lui annonça le meurtre de Rincon. Soliman fut si chagrin et si irrité de cette nouvelle, qu'il voulait venger la mort de l'envoyé français par celle des ambassadeurs impériaux. Paulin l'en empêcha, et profita de sa colère pour exposer l'objet de sa mission.

Cette fois, le sultan hésita à satisfaire son inconstant allié; l'ambassadeur le suivit à Constantinople et obtint d'abord qu'on sollicitât la république de Venise d'entrer dans l'alliance française; mais cette démarche n'eut aucun succès; puis il sut mettre dans ses intérêts les ministres de la Porte, et trouva surtout un zélé auxiliaire dans Barberousse, qui ne demandait qu'une nouvelle occasion de désoler la Méditerranée (1). Le kapoudan-pacha jouis-

(1) Cette vue intéressée rendait Barberousse si favorable à la France, qu'il passait pour le chef du parti français dans le divan. Le grand vizir demandait à l'envoyé de Ferdinand quel était le but du traité d'amitié conclu entre le roi de France et le roi des Romains : « Interroge là-dessus le grand amiral, répondit l'envoyé en montrant Barberousse. — Est-ce que, dit celui-ci en riant, je représente ici l'ambassadeur du roi de France? »

sait alors du plus grand crédit, car il venait, favorisé, il est vrai, par les tempêtes, de faire subir un grand désastre à Charles-Quint.

Celui-ci avait voulu recommencer la guerre par un coup d'éclat, par une autre expédition de Tunis : il avait attaqué Alger avec soixante et quatorze galères, deux cents bâtiments gros et petits, et une armée de 24,000 hommes ; plusieurs dames de la cour d'Espagne avaient accompagné l'armée, pour assister à son triomphe. A peine le débarquement était-il opéré à quatre lieues d'Alger, qu'une affreuse tempête assaillit la flotte et les troupes ; cent trente vaisseaux, dont quatorze galères, furent submergés ; battus par une pluie furieuse, harcelés par des nuées d'Arabes, les Espagnols avancèrent cependant jusqu'au pied des murailles, où ils furent accueillis par un feu épouvantable. Le quatrième jour, ils battirent en retraite, et se rembarquèrent sur les débris de leur flotte, ayant perdu la moitié de leur monde et une partie de leur artillerie (31 octobre 1541). Les vents ne leur permirent de regagner l'Europe qu'au bout d'un mois.

Paulin, étant chaudement appuyé par le défenseur d'Alger, par l'aga des janissaires, par le vizir favori Rustem, décida le sultan à mettre sa flotte et son amiral aux ordres du roi. Il porta lui-même cette nouvelle à Fontainebleau, fit en vingt et un jours le voyage, et revint avec la même promptitude à Constantinople, pour presser le départ des vaisseaux turcs. Pendant son absence, Ferdinand avait encore fait une tentative de négociation ; mais son ambassadeur ne put même obtenir une audience. Cependant Paulin eut encore à lutter contre les hésitations du sultan, et l'expédition se trouva remise à l'année suivante (1543). Ce fut alors que Soliman écrivit à son allié la lettre suivante :

« Gloire des princes de la religion de Jésus, tu sauras que, sur la prière de ton ministre Paulin, je lui ai accordé ma redoutable flotte, équipée de tout ce qui est nécessaire. J'ai ordonné à Chaireddin, mon kapoudan-pacha, d'écouter tes intentions et de former ses entreprises à la ruine de tes ennemis. Tu feras en sorte

qu'après les avoir heureusement exécutées, mon armée soit de retour avant la mauvaise saison. Prends garde que ton ennemi ne te trompe : il ne se réduira jamais à faire la paix avec toi que lorsqu'il reconnaîtra que tu es déterminé à lui faire constamment la guerre. Que Dieu bénisse ceux qui estiment mon amitié et qui sont protégés par mes armes victorieuses. »

Au printemps de 1543, pendant que Soliman entrait de nouveau en Hongrie, la flotte ottomane, forte de cent dix galères et portant 14,000 hommes, mit à la voile. Paulin était sur le vaisseau amiral, et Barberousse avait le commandement formel de suivre en tout ses avis et les ordres du roi de France. Cette flotte pilla les côtes de la Sicile, respecta les États pontificaux et arriva à Marseille, où elle fut reçue avec de grands honneurs et se joignit à la flotte française, forte de quarante galères et de 7,000 hommes, que commandait le comte d'Enghien. François Ier, qui semblait toujours embarrassé de l'alliance turque, ne sut pas tirer parti d'une telle réunion de forces ; par ses ordres, les deux flottes se portèrent devant Nice, la seule ville qui restât au duc de Savoie, allié de Charles-Quint ; elles s'emparèrent de la place ; mais, les Français ayant empêché les Turcs de la piller, la discorde se mit entre les deux armées, qui ne purent s'emparer du château et se séparèrent. La prise de Nice fut tout le résultat d'un armement qui aurait pu anéantir la marine espagnole et qui coûta cher à la France : Barberousse se fit donner un subside de 800,000 écus ; il eut la liberté d'hiverner à Toulon ; enfin, il retourna à Constantinople avec 14,000 chrétiens qu'il avait enlevés en Italie. Cette expédition souleva en Europe contre François Ier un tel concert d'imprécations, que, l'année suivante (1544), il refusa les services que lui offrait Barberousse au nom de son maître, et conclut la paix à Crespy. Deux ans après, Barberousse mourut. Son tombeau s'élève à Beschiktasch, au bord du Bosphore, dans le lieu où se rassemblent ordinairement les flottes ottomanes.

La campagne de Hongrie, ouverte par Soliman, fut marquée par de grands succès, mais ne fut pas décisive. Avant l'arrivée du sultan, ses lieutenants s'emparèrent de la forteresse de Valpo, en Esclavonie; lui-même assiégea et prit Siklos, Gran, Stuhlweissembourg, qui furent transformées en sandjaks (1543). L'année suivante, Wissegrad, Neograd, Welika et plusieurs autres forteresses tombèrent aussi au pouvoir des Ottomans; deux corps ottomans battirent à Lonska une armée de Croates, de Styriens et de Carinthiens, commandée par le palatin Zriny; en revanche, ils essuyèrent un grave échec auprès de Salla.

Des négociations s'ouvrirent pour mettre fin à cette guerre, qui traînait en longueur; elles se prolongèrent jusqu'en 1547. Ferdinand et Charles-Quint désiraient la paix, qui leur était nécessaire, et consentaient à payer un présent annuel; les ministres ottomans exigeaient l'abandon de plusieurs places. Ces difficultés étaient exploitées par l'ambassadeur de France, Gabriel d'Aramon (1); il annonçait que son maître était décidé à reprendre les armes; il représentait au sultan les nouveaux embarras que suscitait à l'empereur la révolte des princes luthériens d'Allemagne, et sollicitait une nouvelle alliance effective. La mort de François Ier, qui survint au mois de mars 1547, rompit ces projets et hâta la conclusion du traité; le 19 juin suivant, une trêve de cinq ans fut conclue entre le sultan, l'empereur et le roi Ferdinand; moyennant un présent annuel de 30,000 ducats, que

(1) Les agents de France jouèrent en cette circonstance un singulier rôle, tout à fait propre à les déconsidérer : à l'époque où les négociations commencèrent, le traité de Crespy venait d'être conclu; François Ier s'était encore une fois réconcilié avec Charles; Jean de Montluc accompagna à Constantinople, en qualité d'envoyé extraordinaire du roi, l'ambassadeur impérial, et appuya ses démarches avec une chaleur qui choqua le divan, qui le compromit fort lui-même et le brouilla avec d'Aramon, son collègue. Celui-ci se remit en route pour la France. Bientôt, la mésintelligence commençant à renaître entre les deux monarques rivaux, d'Aramon revint avec de nouvelles instructions, et mit à entraver les négociations autant de zèle que Montluc en avait mis à les seconder.

celui-ci dut payer pour la partie de la Hongrie qui restait en son pouvoir.

§ IV. — *Guerres en Asie.*

Libre en Europe, Soliman en profita pour étendre sa domination du côté de l'Asie. Pendant les dix années que nous venons de raconter, les affaires d'Europe avaient pris assez d'importance pour l'absorber tout entier; cependant nous avons à revenir sur une expédition lointaine accomplie au plus fort de sa lutte contre la maison d'Autriche, et qui montre avec quelle activité il portait à la fois son attention sur les points les plus éloignés. En 1537, il reçut deux ambassadeurs indiens envoyés, l'un par le souverain de Delhi, qui soutenait une lutte inégale contre l'empereur mongol, l'autre par le prince de Guzerate, qui implorait son secours contre les Portugais. Déjà, en 1525, une escadre ottomane avait paru dans la mer Rouge pour châtier les pirates arabes; au mois de juin 1538, Soliman-Pacha, gouverneur d'Égypte, avec une flotte de soixante et dix voiles montée par 20,000 soldats, longea les côtes de l'Arabie, soumit en passant Aden, et débarqua dans Guzerate. Après avoir emporté deux châteaux forts, il échoua au siége de Diù; mais, au retour, il acheva la conquête de l'Yémen, qui devint une province ottomane.

En 1547, au moment où allait se conclure le traité avec l'Autriche, une ambassade indienne reparut à Constantinople; mais, presque en même temps, arriva un prince persan, Elkazib-Mirza, fils rebelle du schah, qui venait se mettre sous la protection de la Porte. La guerre contre la Perse fut à l'instant résolue. Au printemps de 1548, Soliman passa en Asie. Il conquit une partie du Kurdistan persan, entra pour la seconde fois en vainqueur dans Tébriz et s'empara de la forteresse de Van. Le prince Elkazib-Mirza, avec une armée de Kurdes et de volontaires, s'avança jusque près d'Ispahan et fit parvenir au sultan une partie de son

butin ; mais bientôt, se défiant des Ottomans, il essaya de se soutenir par ses propres forces, fut pris par son frère et emprisonné. Après avoir fait, par ses lieutenants, la conquête d'une partie de la Géorgie, Soliman revint à Constantinople en décembre 1549.

§ V. — *Affaires de Hongrie. — Siége d'Erlau. — Suites de l'alliance franco-turque.*

La guerre ne tarda pas à se rallumer en Hongrie. La reine Isabelle avait mis sa confiance dans le moine Georges Martinuzzi, que Zapoly, en mourant, lui avait recommandé; ce moine intrigant et ambitieux entra en intelligence avec Ferdinand et amena la reine à lui céder la Transylvanie et le banat de Temeswar. En même temps, il protestait de son zèle pour Soliman et l'entretenait dans une sécurité funeste par de faux rapports. Déjà le traité était conclu et signé, déjà une armée allemande était en marche, une insurrection nationale s'organisait, et Martinuzzi écrivait encore à Constantinople pour démentir ce qu'il appelait des bruits calomnieux. Enfin, Soliman déclara que, dans l'incertitude, il allait faire entrer ses troupes en Hongrie, et l'effet suivit de près la menace. Ferdinand, après la conclusion de la paix, avait laissé à Constantinople un chargé d'affaires que le sultan avait accepté à titre d'otage; on le jeta en prison, puis une armée de 80,000 hommes franchit le Danube (septembre 1551). La plupart des châteaux occupés par les Allemands se rendirent sans coup férir; mais la Transylvanie s'insurgea à la voix de Martinuzzi, à qui Ferdinand venait de faire donner le chapeau de cardinal. Lippa fut emportée d'assaut (7 novembre); le moine-cardinal était lui-même à la tête des assaillants et monta un des premiers à l'assaut. Bientôt il médita une nouvelle trahison : aspirant peut-être à se faire prince de Transylvanie, il fit des démarches pour rentrer en grâce auprès de Soliman; Ferdinand, instruit de ses nouvelles menées, le fit assassiner (18 décembre 1551).

L'année suivante s'ouvrit par une défaite des Impériaux : après s'être emparés de Szegedin, ils furent surpris devant la ville et taillés en pièces. Le second vizir, Ahmed-Pacha, prit Temeswar, et tout le banat rentra sous la domination ottomane ; le gouverneur de Bude s'empara de Wesprim et de plusieurs forteresses, et battit près de Fulek une armée impériale commandée par Érasme Teufel ; le général autrichien lui-même fut fait prisonnier ; enfin, Szolnok fut enlevé sans coup férir, grâce à la lâcheté du gouverneur. Mais Erlau, où commandaient Étienne Dobo et Étienne Metzkey, s'immortalisa par une défense héroïque : les femmes combattirent sur la brèche aussi vaillamment que les hommes. Après un siége de cinq mois et plusieurs assauts meurtriers, les Turcs furent contraints de se retirer (1552).

La lutte avait aussi recommencé sur mer : un élève de Barberousse, le corsaire Torghud, appelé par les Européens Dragut, soutenait la réputation de la marine ottomane, et se rendait presque aussi redoutable aux chrétiens que son prédécesseur.

Cependant l'alliance avec la France n'était pas rompue : Henri II, dans la prévision d'une prochaine reprise d'armes, avait eu soin d'entretenir des relations amicales avec la Porte. D'Aramon, son ambassadeur, après avoir accompagné le sultan dans son expédition de Perse, s'en alla, avec une brillante escorte, visiter les lieux saints, qui, depuis les croisades, n'avaient pas vu d'envoyé public des rois français. Il fut accueilli avec de grands honneurs par les autorités ottomanes, avec des acclamations par les chrétiens ; et ce voyage fut en quelque sorte une prise de possession du protectorat des fidèles d'Orient. A son retour en France, d'Aramon trouva la guerre rallumée avec l'Autriche ; il repartit aussitôt pour le Levant. Dans son voyage, il passa à Tripoli d'Afrique, qui était tombée aux mains des chevaliers de Malte et que les Turcs venaient de reprendre : il força les vainqueurs, en les menaçant de la colère du sultan, à respecter la capitulation et à mettre en liberté les chevaliers français (1551). Arrivé en Turquie, il s'opposa aux

violences du kapoudan-pacha sur l'île de Chio; et, regardant, disait-il, tous les chrétiens comme ses compatriotes, il fit donner aux habitants les priviléges qu'ils ont en partie conservés jusqu'à nos jours. Enfin, il obtint du sultan que la flotte ottomane, commandée par Dragut, se joignît à la flotte française, que commandait Paulin (1553).

Ces deux capitaines, après avoir ravagé la Calabre et la Sicile, vinrent débarquer dans l'île de Corse, que le roi voulait enlever aux Génois, alliés de Charles-Quint : on devait en faire une place d'armes où les deux flottes se donneraient rendez-vous pour inquiéter l'Italie et l'Espagne. Les Français et les Turcs s'emparèrent de plusieurs villes; mais des dissensions éclatèrent entre eux : ceux-ci voulant piller les places conquises, ceux-là voulant qu'on respectât la religion, les habitants, les propriétés; les deux flottes se séparèrent, et la conquête de la Corse fut abandonnée.

Ce fut la dernière fois, jusqu'à nos jours, qu'on vit les Français et les Turcs combattre dans les mêmes rangs. L'alliance continua de subsister, mais elle cessa d'être ce qu'elle avait été depuis 1536, effective, directe, offensive. Et cela devait être : la France avait fait l'alliance pour limiter la maison d'Autriche; la Turquie, pour envahir plus facilement les pays de la chrétienté : la première arriva en partie à son but par le traité de Cateau-Cambrésis, qui suspendit sa lutte contre l'Autriche pour soixante et seize ans; la seconde se voyait déçue de ses espérances, puisque la Hongrie, l'Italie, l'Espagne, lui avaient opposé des barrières invincibles; l'alliance était donc moins utile aux deux parties; elle devint naturellement moins intime, plus restreinte, et fut dirigée presque uniquement par les rois de France vers les intérêts du commerce et la protection des catholiques d'Orient. D'ailleurs, les idées politiques de Soliman, ces idées si pleines de grandeur et de dignité, qui seules pouvaient donner aux Ottomans une existence européenne, s'affaiblirent peu à peu et finirent par disparaître presque entièrement chez ses successeurs. Quant aux fils de Henri II, guidés par leur habile

mère, ils suivirent, malgré les tempêtes de leurs règnes, la politique de leur aïeul avec beaucoup d'activité et d'intelligence; mais si, au milieu des fureurs religieuses qui ensanglantèrent leur royaume, ils eussent voulu continuer le scandale que François Ier avait donné à la chrétienté en unissant ses armes à celles des infidèles, ils auraient été infailliblement renversés du trône.

Cependant, nous le répétons, l'alliance se maintint avec beaucoup de sollicitude, même du côté des Ottomans; la tradition de l'amitié de Soliman pour François Ier resta comme sacrée à la cour de Constantinople, et assura, mieux que tous les traités, les droits et l'influence de la France en Orient.

§ VI. — *Guerre avec la Perse. — La sultane Roxelane. — Mort de Mustapha.*

Pendant que la guerre se poursuivait en Europe à l'avantage des Turcs, le schah de Perse reprenait en Asie l'offensive et remportait quelques succès sur les frontières; le grand vizir fut chargé de le combattre.

La place de grand vizir était alors occupée par Rustem-Pacha, le plus favorisé des ministres de Soliman depuis la chute d'Ibrahim. Il était soutenu par le crédit de la sultane favorite, la célèbre Khourum-Sultane, celle que Soliman, par une insigne distinction, reconnut pour épouse légitime. Cette femme séduisante, dont plusieurs écrivains ont fait une Française sous le nom de Roxelane, était une esclave russe. Elle prit un ascendant tout à fait extraordinaire sur son maître, et contribua puissamment à ruiner le favori qui, pendant seize ans, avait partagé l'autorité du sultan. Elle eut un fils, Sélim, à qui elle sut préparer l'accès du trône, et qui fut l'indigne successeur de Soliman; elle avait aussi une fille qui fut donnée en mariage à Rustem, alors troisième vizir. Bientôt l'heureux gendre du sultan fut élevé de faveur en faveur à la première dignité de l'empire. La campagne de Perse de 1548 avait

été entreprise à l'instigation de la sultane, afin de donner à Rustem l'occasion de déployer ses talents militaires; cette fois, elle lui fit donner le commandement en chef. Il partit muni des instructions de sa bienfaitrice, et bientôt un odieux service l'acquitta envers elle : à peine entré en campagne, il écrivit au sultan que des mouvements séditieux avaient éclaté dans l'armée en faveur du prince Mustapha, fils aîné de Soliman. En réalité, Mustapha devait voir avec un secret mécontentement son jeune frère, Sélim, placé comme gouverneur à Magnésie; c'était dans ce gouvernement de Magnésie, le plus rapproché de la capitale, que les héritiers désignés des sultans attendaient ordinairement l'instant de monter sur le trône. Mustapha, par ses qualités brillantes, par sa valeur et sa générosité, avait gagné l'affection des janissaires; la protection qu'il donnait aux lettres l'avait également rendu cher aux poëtes et aux savants. Le vizir assura que les soldats parlaient déjà de déposer le padischah vieillissant et de proclamer Mustapha son successeur. A cette nouvelle, Soliman se hâta de passer en Asie et d'aller prendre le commandement de l'armée. Le prince Mustapha vint le joindre au camp près d'Ercyli (5 octobre 1553); le lendemain de son arrivée, quand il se présenta à la tente du sultan, il y fut reçu par les muets, armés du lacet fatal; le malheureux périt en appelant inutilement son père, qui, caché derrière un rideau, assistait à cette horrible scène. Un fils de Mustapha, resté à Brousse, fut arraché par ruse des bras de sa mère et mis à mort; son frère Dschihangir, lié avec lui d'une étroite amitié, le suivit de près. Les janissaires, dans le premier moment d'indignation, se soulevèrent; on les satisfit en déposant le grand vizir, à qui l'opinion publique reprochait ces meurtres; puis l'armée se mit marche vers la frontière persane.

Cette guerre ne présenta point d'événements remarquables : après une année passée à dévaster les campagnes du Chirvan, on en vint, des deux côtés, à souhaiter la paix; un traité, conclu le 29 mai 1555, fit trêve à l'inimitié qui divisait les deux peu-

ples depuis la fondation de la dynastie des Ssafis et la renaissance du schisme : il fut permis aux sectateurs d'Ali de faire le pèlerinage de la Mecque, et le sultan promit de les protéger.

De retour à Scutari, Soliman chargea l'un des vizirs de réduire un aventurier qui avait soulevé la province de Thessalonique en se faisant passer pour le prince Mustapha, échappé à la mort. Puis il revint à Constantinople, et fit étrangler Ahmed-Pacha, qui avait succédé à Rustem comme grand vizir. Malgré les prétextes dont on colora cette exécution, elle fut attribuée à l'influence de la sultane avec d'autant plus de vraisemblance, que son favori fut rétabli dans le vizirat. Roxelane mourut peu de temps après.

§ VIII. — *Affaires de Hongrie. — Révolte et mort de Bajazet.*

La guerre de Hongrie continuait presque sans interruption. En 1554, au moment où Soliman allait passer en Asie, une ambassade était arrivée de Vienne, et les négociations avaient recommencé, mais sans résultat ; cependant quelques avantages remportés par les Turcs déterminèrent l'envoi de nouveaux agents qui allèrent trouver le sultan à Amasia, et obtinrent un armistice de six mois (1555). Cet armistice fut assez mal observé de part et d'autre : les coureurs turcs et les heiduques hongrois n'en continuèrent pas moins leurs déprédations ; l'animosité des deux peuples se manifesta par des combats singuliers, par des rencontres partielles ; et, l'année suivante, les hostilités reprirent avec fureur. Les Turcs entrèrent dans Szigeth, mais ne purent réduire le château ; contraints d'abandonner la ville, ils furent battus sur les bords de la Rinya par Thomas Nadasdy, qui s'empara de Babocsa, de Korothna et de plusieurs autres places. Les Turcs, en revanche, prirent Kostainicza et dévastèrent tout le pays entre l'Unna et la Kulpa ; ils surprirent encore la forteresse de Tata (1558) et s'emparèrent de Szikszo, qui fut incendié. Malgré l'acharnement de la guerre, les négociations continuaient ; mais le zèle et les efforts des agents

de Ferdinand n'aboutirent qu'à une trêve de six mois, encore fut-elle due aux embarras nouveaux suscités au sultan par la révolte de son fils Bajazet.

Cette révolte fut l'ouvrage de Lala-Mustapha, ancien précepteur de Bajazet, devenu confident de Sélim et grand maître de sa cour. Cet homme d'intrigue, d'accord avec son nouveau maître, entreprit de mettre à Bajazet les armes à la main; il l'anima contre son frère, lui démontra que Sélim s'était rendu odieux par ses débauches, que la nation le préférait à lui, et qu'on était prêt à le soutenir. D'après son conseil, Bajazet envoya à son frère une lettre injurieuse avec une quenouille et des vêtements de femme; Sélim renvoya le tout au sultan. Soliman, irrité, menaça Bajazet de sa disgrâce et lui ordonna de changer son gouvernement de Konieh contre celui d'Amasia. Le prince, au lieu d'obéir, brûla les lettres de son père, mit à mort ses messagers et prit les armes. Le vizir Mohammed-Sokolli fut envoyé pour le réduire. Après un combat qui dura deux jours (30 et 31 mai 1561), le prince rebelle fut vaincu; il s'enfuit à Amasia, d'où il écrivit à son père une lettre humble et repentante; Lala-Mustapha la fit intercepter; ne recevant pas de réponse et se voyant vivement poursuivi, Bajazet se jeta en Perse. Il fut reçu par le schah, en grande pompe et avec de grandes démonstrations d'amitié; mais on prit soin de désarmer ou de disperser les troupes qu'il avait amenées avec lui. Bientôt arrivèrent des messagers de Soliman et de Sélim demandant l'extradition du rebelle; après une longue négociation secrète, le monarque persan consentit à trahir son hôte; pour ne pas violer la parole qu'il lui avait donnée de ne jamais le livrer à son père, il le remit aux agents de son frère Sélim, qui le tuèrent avec ses cinq fils (25 septembre 1561). Le trône fut ainsi assuré à Sélim, qui restait l'unique héritier de Soliman.

§ VIII. — *Paix avec l'Autriche. — Affaires navales. — Siége de Malte.*

Cependant, les négociateurs autrichiens étaient infatigables : ils revenaient sans cesse avec de nouvelles propositions à peine différentes des précédentes, et luttaient avec une adresse et une constance merveilleuses contre les exigences et la rudesse des vizirs, contre les réclamations des agents de la reine Isabelle, offrant de larges tributs, mais demandant des restitutions de territoires. Le vizir Rustem étant mort, le caractère conciliant d'Ali-Pacha, son successeur, amena une conclusion : au mois de juin 1562, la paix fut signée pour huit années sur le pied du *statu quo*. Le tribut, que les Autrichiens déguisaient sous le titre de présent annuel, fut maintenu.

Cette pacification fut encore illusoire : elle était à peine signée, que déjà les difficultés renaissaient; le divan réclamait l'arriéré du tribut; les ministres autrichiens se plaignaient de ce que la copie turque du traité n'était pas conforme à la copie latine. La guerre ne cessa pas sur les frontières : pendant qu'on se félicitait à Vienne du rétablissement de la paix, les bords du Danube et de la Drave étaient le théâtre de combats acharnés. Ce ne fut qu'au bout d'un an que les hostilités se ralentirent.

La Moldavie, vers la même époque, était troublée par des révolutions intérieures. Un aventurier candiote, nommé Jean Basilicas, soutenu en secret par Ferdinand, détrôna le voïvode Alexandre et se fit reconnaître à sa place sous le nom d'Ivan. Le prince dépossédé vint porter sa plainte à Constantinople; mais il n'avait rien à offrir; l'usurpateur, qui avait envoyé de riches présents et promis d'augmenter le tribut, fut maintenu (1563). Quelques mois après, les boyards se soulevèrent, l'assiégèrent dans Suczava et le tuèrent; le voïvode Alexandre fut rétabli.

La paix conclue avec l'Autriche, toute précaire qu'elle était, permit au sultan de donner plus d'attention aux expéditions navales. De ce côté aussi la guerre était permanente. Le kapoudan-pacha, Pialè, Salih-Bey, beylerbey d'Alger, et Dragut, devenu beylerbey de Tripoli, répandaient la terreur dans la Méditerranée et tenaient incessamment en échec la marine espagnole. Maîtres de Tripoli, d'Alger, de Bougie, d'Oran, ils avaient fait de la côte d'Afrique le centre de leurs courses maritimes. En 1560, les Espagnols avaient enlevé l'île de Djerbi; ils y étaient à peine établis, que Pialè les attaqua, reprit l'île, défit leur flotte et en mena les débris en triomphe à Constantinople.

Quatre ans après, les Espagnols s'étant emparés de Gomère et du Pignon de Velez, les Ottomans résolurent de s'en venger par un coup d'éclat; une flotte de deux cents voiles vint assiéger Malte (20 mai 1565). Dès les premiers jours, Dragut fut tué par un éclat de pierre; le siége n'en continua pas moins; mais, après un mois entier de luttes meurtrières, les Turcs parvinrent seulement à s'emparer du fort Saint-Elme. « Si le fils nous a coûté si cher, que faudra-t-il pour avoir le père? » dit le séraskier Mustapha-Pacha en comptant ses pertes. Pour intimider la garnison, il fit écarteler les prisonniers et clouer leurs membres sur des planches en croix qui furent jetées au pied des murailles; le grand maître la Valette répondit à ces barbaries en faisant charger ses canons avec les têtes des prisonniers turcs, qui furent lancées en guise de boulets. Un vieil esclave chrétien lui fut envoyé pour le sommer de se rendre : il le mena sur les remparts, et lui dit en montrant les fossés : « Voilà le seul terrain que je puisse céder à ton maître; qu'il le remplisse avec les cadavres de ses janissaires. » Le 11 septembre, après trois mois et demi de siége et dix assauts, l'armée turque se rembarqua.

§ IX. — *Nouvelle guerre en Hongrie.* — *Siége de Szigeth.* — *Mort de Soliman.*

La paix en Hongrie était déjà rompue. A la mort de Ferdinand (1564), Maximilien, son successeur, envoya demander le renouvellement de la trêve. Mais, en ce moment, le fils de Zapoly, Étienne, attaqua la ville autrichienne de Szathmar et s'en empara : Maximilien répondit à cette attaque en surprenant Tokay. Pendant le cours des débats que souleva cette double infraction à la paix, le vizir Ali-Pacha mourut (1565); son successeur fut Mohammed-Sokolli ou Sokolowitch, le plus grand ministre qu'ait eu l'empire turc; c'était un Slave de Bosnie. Il ne respirait que la guerre, qui recommença aussitôt. Erdœd en Transylvanie, Pankotta, Kruppa, Novi, dans la Croatie, tombèrent au pouvoir des Ottomans. Enfin, en 1566, Soliman, quoique malade et tourmenté par la goutte, prit le commandement de son armée. Sans attendre son arrivée, le gouverneur d'Ofen, Arslan-Bey, mit le siége devant Palota, mais une armée commandée par le comte Eck de Salm le força de battre en retraite, et s'empara de Tata et de Wesprim. Quand Arslan-Bey parut au camp du sultan, il paya ce revers de sa tête. Le 29 juin, Soliman, arrivé à Czabacz, reçut en audience solennelle le jeune Étienne Zapoly; il l'accueillit avec affection, l'appela son fils, et lui promit qu'il ne quitterait pas la Hongrie avant de lui en avoir assuré la possession; mais le prince hongrois commit la faute de se brouiller avec le grand vizir, et la malveillance de ce ministre devait causer sa ruine.

Soliman avait le projet de marcher sur Erlau, afin d'effacer l'affront subi par ses armes quatorze ans auparavant; mais, en apprenant qu'un corps d'armée turc avait été détruit par Nicolas Zriny, palatin de Szigeth, il résolut d'aller d'abord le châtier. Le siége de Szigeth commença le 5 avril. Résolu à combattre jusqu'à la mort, Zriny mit dans sa défense une certaine pompe : il fit

tendre le haut des murs de draperies rouges et couvrir la tour principale de plaques d'étain brillant; Soliman, à son arrivée, fut salué courtoisement par le canon de la place. Au bout de quatorze jours, les ouvrages extérieurs étaient pris; les assiégés avaient abandonné la ville et l'avaient incendiée; ils se renfermèrent dans la citadelle et y firent une résistance acharnée. En vain le sultan essaya d'ébranler Zriny par des promesses ou par des menaces; en vain on tenta de diviser les assiégés ou de les décourager par de fausses nouvelles; le 5 septembre, c'est-à-dire après plus de quatre mois, on n'était encore parvenu qu'à détruire le principal bastion. Ce jour-là, Soliman, depuis longtemps malade, mourut. Le grand vizir résolut de cacher soigneusement cet événement ; le secret resta entre deux ou trois personnes; des lettres prétendues de la main du sultan furent lues à l'armée en manière d'ordres du jour, pour animer le courage des soldats; on renouvela toutes les attaques. Enfin, le 8 septembre, Zriny se vit refoulé dans la grosse tour, dont il avait fait son magasin à poudre. Il se fit alors revêtir d'un habit de soie, prit le plus ancien des sabres d'honneur qu'il avait gagnés, mit dans sa poche cent ducats et les clefs de la forteresse; puis la porte s'ouvrit. Au moment où les janissaires s'approchèrent, un énorme canon, placé sous la porte, vomit sur eux, presque à bout portant, une décharge de mitraille; au milieu de la fumée, le palatin s'élança, précédé de son porte-bannière et suivi d'un écuyer; il se précipita en furieux au milieu des ennemis, et en abattit un grand nombre. Il fut pourtant pris vivant; on le coucha sur la bouche d'un canon et on lui trancha la tête. Les janissaires, ivres de fureur, se jetèrent dans la citadelle, massacrant tout, s'arrachant les femmes et les enfants et les déchirant en lambeaux. Au milieu de ce carnage, la tour, minée, sauta avec un fracas épouvantable : trois mille des vainqueurs furent ensevelis sous ses décombres.

La mort du sultan fut encore tenue cachée pendant trois se-

maines; les lettres de victoire furent expédiées en son nom; le divan s'assembla comme à l'ordinaire, et le vizir dirigea les affaires jusqu'au moment où il apprit que l'héritier du trône était arrivé à Constantinople.

§ X. — *Institutions de Soliman.*

Le long règne de Soliman, signalé au dehors par de si vastes conquêtes, par un si grand développement de puissance, n'est pas moins remarquable en ce qui concerne l'administration intérieure, les institutions, la législation. C'est même à ce dernier point de vue que Soliman est surtout illustre parmi les Ottomans : ils l'appellent *El-Kanouni*, le législateur.

Son attention se porta principalement sur l'organisation des oulémas, sur le système des fiefs, sur les finances, la justice, les lois civiles et pénales, l'armée, etc.

Dans la *chaîne des oulémas*, les subdivisions furent multipliées, l'avancement régularisé, la hiérarchie rendue plus rigoureuse. On accorda aussi de nouveaux priviléges aux membres de cette corporation savante : c'était l'exemption d'impôt et l'hérédité assurée dans la famille, de telle sorte que les biens des oulémas ne revenaient jamais au fisc. Ce fut à cette époque que la dignité de mufti devint la première dans l'ordre judiciaire et religieux; il faut l'attribuer surtout au crédit extraordinaire dont jouit le célèbre mufti Ebou-Sooud, qui conserva sous les deux règnes suivants son titre et son autorité.

Les dispositions relatives aux fiefs sont une des parties les plus importantes de la législation de Soliman; elles furent pour la plupart appuyées sur des fetwas rendus par le mufti. D'après la doctrine politique et religieuse des musulmans, le sol appartient à Dieu et, par conséquent, au sultan, son représentant; cependant, les terres sont divisées en trois classes : 1° les terres occupées par les musulmans après la conquête, lesquelles ne sont

soumises qu'à la dîme; 2o les terres laissées aux populations vaincues, aux *raïas*, et pour lesquelles ils payent, outre la dîme, le *kharadj*, c'est-à-dire la capitation et un impôt territorial; 3o les domaines donnés par les sultans à titre de récompenses militaires sous les noms de *timars* et de *ziamets*, et dont l'institution remonte au règne d'Amurat Ier. Soliman régularisa d'abord la levée de la dîme, puis celle du kharadj, de façon à rendre l'un et l'autre moins onéreux et plus productifs; il régularisa aussi les impôts arbitraires, levés en vertu de *kanouns*, sur les mariages, les marchandises, les étrangers, les douanes, etc. Enfin, il s'occupa des timars et ziamets, dont la possession donnait lieu à une foule d'abus. Les propriétaires de ces domaines levaient, sur leurs paysans, des fermages, un impôt territorial et une dîme qui dépassait souvent, de beaucoup, le dixième des produits; eux-mêmes ne payaient aucune redevance au trésor; ils n'étaient tenus qu'à la prestation du service militaire : ainsi que nous l'avons déjà dit (1), pour un timar de 3,000 aspres de revenu, on devait fournir, en temps de guerre, un cavalier tout équipé, et un autre cavalier par chaque revenu de 5,000 aspres en sus. Ce système ressemblait à la féodalité de l'Occident, mais il en différait en ce qu'il était exempt du principe d'hérédité. Quand Amurat Ier, dans l'origine, distribua à ses cavaliers les terres conquises, ces concessions ne furent que viagères; les fiefs se transmettaient ordinairement de père en fils, mais il fallait que chaque nouveau titulaire reçût l'investiture. Amurat avait, en outre, pris soin d'empêcher ces fiefs de se morceler, de se dénaturer: plusieurs timars pouvaient être réunis en un ziamet; mais un ziamet ne pouvait jamais être divisé en timars; plusieurs individus possédaient, quelquefois collectivement, un fief, grand ou petit; mais ils ne représentaient, ensemble, qu'une seule tête. Les mesures prises sous Soliman eurent d'abord pour but de régula-

(1) Voir page 203.

riser et d'adoucir les taxes levées sur les raïas par les possesseurs de fiefs, puis de conserver à ces fiefs leur nature précaire et révocable, d'en entraver la transmission héréditaire, de maintenir et d'affermir la prérogative du souverain. Les gouverneurs des provinces donnaient jadis l'investiture des fiefs. Il fut décidé qu'ils ne pourraient plus donner que celle des petits; quand il s'agissait d'un ziamet, ils devaient en référer à la Porte et faire une enquête pour constater que le postulant était fils de sipahi, pour faire connaître ses services, ceux de son père et le revenu dont ce dernier avait joui; sur le rapport favorable du pacha, était expédié le *berat* ou diplôme d'investiture. On établit comme maxime invariable que nul ne pourrait recevoir de timar s'il n'était fils de timarli. Si le possesseur d'un ziamet de 20,000 à 50,000 aspres laissait plusieurs enfants, ceux-ci ne devaient recevoir d'abord qu'un timar; il était de 4,000 à 6,000 aspres pour deux fils si le père était mort dans la guerre, et, si le père était mort dans son lit, de 5,000 pour deux fils, de 4,000 pour un seul. Si les fils possédaient déjà des timars, il ne leur était attribué qu'une augmentation proportionnelle.

L'Égypte était soumise à un régime particulier. Il n'y avait là ni fiefs ni ziamets, mais des fermes; c'étaient aussi des terres concédées viagèrement par le sultan, transmises héréditairement moyennant une investiture nouvelle conférée à chaque nouveau titulaire; les fermiers (*moultezim*) levaient aussi sur leurs paysans (*fellahs*) la dîme et l'impôt; mais ils en rendaient une partie au trésor à titre de fermage (1); au lieu du service militaire, on leur demandait une contribution d'argent. Ce système avait été établi, au XIVe siècle, par les mameluks; il fut maintenu sous la domina-

(1) Les *moultezims* n'étant que des fermiers qui avaient intérêt à pressurer leurs fellahs, il résulta de cet état de choses une oppression qui nécessita continuellement l'emploi de la force et rendit bientôt les chefs militaires seuls habiles à tenir les fermages; puis l'hérédité s'établit peu à peu, et l'invasion française l'y trouva complète en 1798. (Sylvestre de Sacy, *Mémoires sur la conquête en Égypte*.)

tion ottomane ; le grand vizir Ibrahim, en 1525, et plus tard le gouverneur Soliman-Pacha, furent chargés de le réorganiser, de façon à affaiblir la milice des mameluks, d'en corriger les abus, d'empêcher que les fermes ne fussent aliénées illégalement ou grevées d'hypothèques. L'Égypte produisit au trésor, par ce système financier, d'abord 800,000 ducats, ensuite 1,200,000.

On voit quelles étaient les sources régulières du revenu public : le kharadj, la dîme, les fermages, les droits divers ; il faut y joindre les revenus des domaines du sultan, qui montaient à la somme énorme de 2,441 charges d'aspres, c'est-à-dire environ 5,000,000 de ducats. Cependant ces ressources devinrent insuffisantes. Au commencement du règne de Soliman, avant la campagne de Mohacz, on leva une contribution extraordinaire de 15 aspres par tête ; mais cet exemple ne fut pas renouvelé : les produits de la guerre, les tributs des nations chrétiennes, les dépouilles des provinces conquises, y suppléèrent ; la Hongrie, la Transylvanie, furent soumises à un règlement financier qui épuisa ces malheureuses provinces au profit de leurs maîtres. Enfin, la vénalité des charges, qui commença à s'introduire sous le vizir Rustem, contribua à enrichir le trésor, mais aux dépens de l'avenir. Soliman ferma les yeux sur ce trafic ; il veilla seulement, avec une extrême rigueur, à ce que la vénalité n'atteignît pas les charges militaires.

Le *kanoun-nami* des peines publié sous Soliman est encore aujourd'hui la base de la législation criminelle des Ottomans. Il est divisé en cinq parties : la première relative aux délits contre les mœurs ; la seconde aux violences et aux injures ; la troisième aux vols et au brigandage ; les deux dernières à la police des villes et aux règlements des métiers. Sans entrer dans le détail de ces dispositions, nous nous bornerons à observer que les peines corporelles, la mort, la mutilation, y sont très-ménagées : l'amende est la peine dont l'emploi est le plus fréquent ; il y a un tarif pour tous les délits. L'attention particulière accordée à la police des marchés, à tout ce qui intéresse le bien-être populaire, révè-

lent, dans Soliman, un prince vraiment bon et un esprit soigneux de tous les détails.

Malgré tout ce que la législation de Soliman présente de remarquable, malgré l'éclat de son règne et la gloire de son nom, il faut reconnaître, et les historiens ottomans eux-mêmes l'ont avoué, qu'il commença lui-même la décadence de l'empire et contribua puissamment à en altérer les institutions. Nous avons vu que, depuis Mahomet II, les sultans ne présidaient plus ordinairement le divan ; Soliman cessa tout à fait d'y paraître ; il se rendit invisible. Cet usage, emprunté aux mœurs des despotes efféminés de l'Asie, favorisa chez ses successeurs l'indolence et la paresse. Lui-même en subit les conséquences : il ne put échapper aux influences du harem, et fut le premier sultan qui se laissa gouverner par une femme. Il fut aussi le premier qui d'un favori fit un ministre : Ibrahim passa d'un emploi domestique à la direction suprême des affaires ; cette soudaine élévation était jusqu'alors sans exemple. Il montra d'ailleurs pour ce favori et même pour les ministres qui lui succédèrent une excessive indulgence, leur fit des fortunes colossales aux dépens ou du trésor ou du peuple, ou plutôt aux dépens de l'un et de l'autre. Nous venons de dire qu'il toléra la vénalité des charges, fléau qui, sous les règnes suivants, se développa avec une effrayante rapidité, et ruina l'État. Enfin, son exemple, celui de ses vizirs et de toute sa cour, encouragèrent le luxe, si formellement condamné par la loi de Mahomet, et le portèrent à un degré tel, que l'entourage des princes chrétiens de l'Occident pâlissait devant le faste de Constantinople. On vit, dans un festin solennel donné à une ambassade de Perse, la cour servie dans de la vaisselle d'or et d'argent, violation expresse du Koran. La sensualité et l'amour du luxe se répandirent dans toute cette nation faite pour la guerre, et corrompirent la simplicité de mœurs qui lui était nécessaire pour conserver sa vigueur. L'usage du vin, si sévèrement interdit et si funeste aux nations méridionales, commença à devenir public, au grand scandale des musulmans zélés. Le café

s'introduisit aussi à cette époque en Turquie; Mahomet l'aurait peut-être interdit; mais on n'eut garde d'interpréter si rigoureusement la loi, et l'usage de cette liqueur excitante devint bientôt général et fut poussé jusqu'à l'excès. Plusieurs actes de ses dernières années semblent témoigner chez Soliman un certain accès de zèle religieux; mais c'était sans doute un effet de la vieillesse: au fond, la tolérance était un des principaux traits de son caractère. Elle paraissait même entrer dans les mœurs de la nation : ainsi les poëtes osaient tourner en raillerie les interdictions de la loi; Hafiz chanta le vin, et le mufti Ebou-Sooud, sollicité de le poursuivre, répondit qu'il ne fallait pas le juger avec trop de rigueur. Le progrès eût été salutaire s'il avait pu se compléter, si un rapprochement complet eût pu s'opérer entre les mœurs, les idées de la nation musulmane et celles de l'Europe; mais plusieurs Solimans n'auraient pas suffi pour opérer alors ce rapprochement, pour combler l'immense abîme qui séparait ces deux sociétés ennemies. Le peu qui fut fait ne servit qu'à altérer les institutions nationales.

L'armée elle-même commença à entrer dans une voie de décadence. A la fin du règne de Soliman, elle s'élevait à 300,000 hommes dont 50,000 seulement de troupes régulières, 300 pièces de canon et 280 bâtiments de guerre. Sa force principale était dans les janissaires, dont la puissance atteignit alors son apogée, en même temps que commença leur affaiblissement. On augmenta leur solde et on les divisa en trois catégories; les soldats nouveaux recevaient de 3 à 7 aspres par jour, les vétérans de 8 à 20 aspres, les invalides de 30 à 100 aspres. Soliman avait une vive affection pour ces guerriers turbulents : il leur confia la garde de Constantinople, qui devint leur quartier général et la résidence de leur chef, toujours pris parmi eux; il les distribua dans toutes les grandes villes et places fortes de l'empire; il en fit la garde d'honneur des ambassadeurs et des consuls étrangers. Leur nombre devint bientôt insuffisant pour tous les services qu'on exigeait

d'eux, et l'on dut appeler des recrues dans leurs rangs, non plus seulement par l'enlèvement des enfants chrétiens, mais par de nombreux priviléges qui attirèrent dans ce corps des aventuriers de toute origine. On leur permit de se marier, on admit leurs fils dans leurs rangs, on leur laissa exercer des métiers, on les rendit sédentaires dans les garnisons qu'ils occupaient, et où, citoyens, pères de famille, marchands, industriels, ils n'eurent plus ni discipline ni vertus militaires ; enfin, le titre de janissaire étant une protection suffisante contre les exactions des autorités locales, chacun voulut être inscrit sur leurs contrôles, et le corps des janissaires, qui était autrefois une armée toujours mobile, campée, en marche, guerroyante, devint une sorte de garde nationale. Soliman leur enleva aussi le privilége qu'ils avaient de n'entrer en campagne que quand le sultan commandait l'armée. Ce fut une grande faute politique : comme les janissaires étaient le nerf des armées, il en résultait que, pour toute expédition importante, les sultans étaient obligés de prendre le commandement ; Soliman dispensa ses successeurs de cette obligation et favorisa par cette mesure leur penchant à l'inertie et à la lâcheté. Ainsi, dans les actes de ce règne, si prospère au dedans, si brillant au dehors, on trouve les premières causes de la dégradation des princes, de la corruption des grands, de l'amollissement du peuple, de l'affaiblissement de l'armée, en un mot, tous les germes d'une décadence qui ne tarda pas à se révéler.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

TURQUIE D'EUROPE. — PROVINCES DE LA MER ADRIATIQUE

CHAPITRE IV

LA GRÈCE ET LES ILES DE L'ARCHIPEL

CHAPITRE V

TURQUIE D'ASIE. — LE CAUCASE, L'ARMÉNIE ET L'EUPHRATE

CHAPITRE VI

LA TURQUIE D'ASIE. — ASIE MINEURE OU ANATOLIE

CHAPITRE VII

TURQUIE D'ASIE. — LA SYRIE ET L'ARABIE

CHAPITRE VIII

DIVISIONS ADMINISTRATIVES ET STATISTIQUE

LIVRE DEUXIÈME

HISTOIRE DE L'ISLAMISME JUSQU'A L'AVÉNEMENT DES TURCS OTTOMANS

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE DE L'ISLAMISME. — LE KORAN. — CONQUÊTES DES ARABES. — L'EMPIRE DES KHALIFES JUSQU'A L'AVÉNEMENT DES TURCS SELDJOUCIDES.

CHAPITRE II

DEPUIS L'AVÉNEMENT DES SELDJOUCIDES JUSQU'A CELUI DES OTTOMANS. — LES CROISADES.

CHAPITRE III

LES TURCS OTTOMANS JUSQU'AU RÈGNE D'AMURAT Ier (1231-1360)

CHAPITRE IV

RÈGNES D'AMURAT Ier ET DE BAJAZET Ier (1360-1402)

CHAPITRE V

RÈGNES DE MAHOMET Ier, D'AMURAT II ET DE MAHOMET II, JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE (1403-1453)

LIVRE TROISIÈME

DEPUIS LA PRISE DE CONSTANTINOPLE JUSQU'A LA PAIX DE CARLOWITZ (1453-1699)

CHAPITRE PREMIER

RÈGNE DE MAHOMET II DEPUIS LA PRISE DE CONSTANTINOPLE (1453-1481)

CHAPITRE II

RÈGNE DE BAJAZET II ET DE SELIM Ier (1481-1520)

CHAPITRE III

RÈGNE DE SOLIMAN Ier JUSQU'A L'ANNÉE 1535

CHAPITRE IV

RÈGNE DE SOLIMAN DEPUIS LES CAPITULATIONS AVEC LA FRANCE JUSQU'A SA MORT (1536-1566)

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

L'ESPRIT EN ANGLETERRE. — Fragments des humoristes anglais, puisés soit dans les livres, soit dans les journaux; recueil d'anecdotes, saillies, bons mots, caractérisant le genre anglais, par Alph. Esquiros . . . . 1 vol.
HISTOIRE DE LA TURQUIE, par Théophile Lavallée. 2e édition, revue et corrigée, et continuée jusqu'au traité de Paris de 1856. . . . . 2 »
HISTOIRE DE SAINT-CYR, par le même. . . . . 2 »
JEAN SANS-PEUR, scènes historiques, par le même. 1 »
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES. — Portraits et critiques littéraires, par J. Janin . . . . 2 »
LA VIE DES COMÉDIENS.—Histoire anecdotique du théâtre en France depuis son origine jusqu'à nos jours, par Émile Deschanel . . . . 1 »
HISTOIRE D'UN HOMME ENRHUMÉ et autres histoires (souvenirs d'un voyage de Baden au Drakenfels), par P.-J. Stahl . . . . 1 »
ŒUVRES CHOISIES DE STAHL. (2 séries) . . . . 2 »
LES AMOURS ILLUSTRES, par Louis Martin . . 1 »
LES CAUSES GAIES, par Émile Colombey. . . . 1 »
L'ESPRIT AU THÉATRE, par le même. . . . . . 1 »
LES FARCES ET LES FARCEURS, par le même. 1 »
CE QU'ON A DIT DU DUEL, par le même . . . 1 »
LES GUÊPES GAULOISES. — Petite encyclopédie des épigrammes, par Claude Sauvage. . . . . . . 1 »

LA LÉGENDE DES SIÈCLES. 1re série : les **PETITES ÉPOPÉES,** par Victor Hugo . . . . . . 2 »

ÉDITION GRAND IN-8° A 2 COLONNES — FORMAT DU BOUILLET

ENCYCLOPÉDIE DE LA PENSÉE. — Dictionnaire de pensées, maximes, etc., empruntées aux meilleurs écrivains de tous les temps et de tous les pays, par Baude et Larcher. . . . . 15 fr.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DES ANECDOTES. — Encyclopédie d'anecdotes, de traits d'esprits, saillies, faits curieux, tirés des mémoires, chroniques et journaux de tous les temps, et puisés aux sources mêmes, par une Société de gens de lettres, sous la direction de P.-J. Martin . . . . . 15 fr.

Chacun de ces deux ouvrages se publiera simultanément en 1 vol. format gr. in-8° à 2 colonnes et en 5 vol. in-18.

LIBRAIRIE HACHETTE

—

COLLECTION HETZEL, ILLUSTRÉE

ÉDITIONS DE LUXE SUR VÉLIN, GRAND IN-8°

LES ROMANS CHAMPÊTRES DE GEORGE SAND (la Mare au diable, François le Champi, la Petite Fadette, Jeanne, les Maitres sonneurs). 3 beaux volumes illustrés par Tony Johannot, 30 fr. — Chaque volume. . . . . 10 fr.

LE VICAIRE DE WAKEFIELD, trad. par Charles Nodier, orné de 10 magnifiques gravures sur acier par Tony Johannot . . . . 10 fr.

WERTHER, traduit par P. Leroux, avec une préface de George Sand, et précédé d'une histoire de Gœthe. — 10 gravures à l'eau-forte (chef-d'œuvre de Tony Johannot). . . . . 10 fr.

HISTOIRE DE PARIS ILLUSTRÉE. — Nouvelle édition revue et corrigée, avec tous les changements nécessités par les transformations du Paris actuel, par Théophile Lavallée. . . . . 10 fr.

GAVARNI. — Œuvres choisies. 4 séries, 40 fr. — Chacune. . . . . 10 fr.

LES ENFANTS. — Recueil de pièces de vers ayant trait à l'enfance, extraites de l'œuvre complète de Victor Hugo; illustrés par Ludwig Richter. . 10 fr.

LE BEAU PÉCOPIN, par Victor Hugo. Édition illustrée. . . . . 10 fr.

VOYAGE OU IL VOUS PLAIRA, par Alfred de Musset et P.-J. Stahl. Nouvelle édition, illustrée de 100 superbes gravures sur bois par Tony Johannot. . . . . 10 fr.

LE NOUVEAU MAGASIN

DES ENFANTS

3 SÉRIES GRAND IN-8°

CHAQUE SÉRIE 10 FR. L'OUVRAGE COMPLET 30 FR.

LES AVENTURES DE TOM POUCE, par P.-J. Stahl; 150 vignettes par Bertall.

TRÉSOR DES FÈVES ET FLEUR DES POIS, par Charles Nodier; 100 vignettes par Tony Johannot.

HISTOIRE DE LA MÈRE MICHEL ET DE SON CHAT, par É. de la Bédollière; 100 vignettes par Lorentz.

VIE DE POLICHINELLE ET SES NOMBREUSES AVENTURES, par Octave Feuillet; 100 vignettes par Bertall.

LA BOUILLIE DE LA COMTESSE BERTHE, par Alex. Dumas; 150 vignettes par Bertall.

HISTOIRE D'UN CASSE-NOISETTE, par Alexandre Dumas; 220 vignettes par Bertall.

LES FÉES DE LA MER, par Alphonse Karr; vignettes par Lorentz.

AVENTURES DU PRINCE CHÈNEVIS, par Léon Gozlan; 100 vignettes par Bertall.

MONSIEUR LE VENT ET MADAME LA PLUIE, par Paul de Musset; 120 vignettes par Gérard Séguin

LE ROYAUME DES ROSES, par Arsène Houssaye; vignettes par Gérard Séguin.

HISTOIRE DU VÉRITABLE GRIBOUILLE, par George Sand; illustrée par Maurice Sand; gravures de H. Delaville.

LE PRINCE COQUELUCHE, par Édouard Ourliac; 100 vignettes par Gérard Séguin.

LE LIVRE DES PETITS ENFANTS. — Alphabets, Exercices, Fables, Maximes, etc.; orné de 90 vignettes par Meissonnier, Gérard Séguin, etc.

PETITS TABLEAUX DE PARIS

PARIS MARIÉ. *Philosophie de la vie conjugale*, par H. de Balzac, commentée par Gavarni. 1 vol. . 3 fr.

PARIS DANS L'EAU, par Eugène Briffault. 120 vignettes par Bertall. 1 vol. . . . . 3 fr.

PARIS A TABLE, par Eugène Briffault, illustré par Bertall. 1 vol. . . . . 3 fr.

GRANDES ET RICHES ÉDITIONS ILLUSTRÉES

PETIT IN-QUARTO

LE DIABLE A PARIS. — Paris et les Parisiens. — Texte par les principaux littérateurs, vignettes à part avec légendes par Gavarni; vignettes dans le texte par Bertall; vues, monuments, édifices publics et particuliers, lieux célèbres et principaux aspects de Paris, par MM. Français, Champin, Daubigny, Bertrand, etc. 2 vol. . . . 30 fr.

LES ANIMAUX PEINTS PAR EUX-MÊMES. Vignettes par Grandville. Études de mœurs contemporaines, publiées sous la direction de P.-J. Stahl. — 2 séries formant chacune 1 volume. — Chaque volume, renfermant 100 grands sujets et un grand nombre de vignettes. 2 vol. . . . . 30 fr.

L'ouvrage est épuisé et va paraître en une édition de grand luxe.

GAVARNI — ŒUVRES CHOISIES — 5 SÉRIES

L'ouvrage est épuisé et va reparaître en une édition de grand luxe

LES ENFANTS TERRIBLES, LES LORETTES, TRADUCTION EN LANGUE VULGAIRE, LES ACTRICES. 1re série, grand in-8°. . . . . 1 vol.
FOURBERIES DE FEMMES, CLICHY, PARIS LE SOIR. 2e série, grand in-8° . . . . 1 »
LE CARNAVAL A PARIS, PARIS LE MATIN, LES ÉTUDIANTS. 3e série, grand in-8°. . . . . 1 »
LA VIE DE JEUNE HOMME, LES DÉBARDEURS. 4e série, grand in-8° . . . . 1 »
LES GENS DE PARIS. In-8°. Paraîtront en volumes séparés pour la première fois . . . . 2 »

VICTOR HUGO — ŒUVRES COMPLÈTES

EN VENTE

Éditions Hetzel — Paraissant simultanément

HETZEL ET HOUSSIAUX. 18 vol. in-8° à fr. 5 . . 90 fr.
HETZEL ET HACHETTE. 20 vol. in-18 à fr. 1 . . 20 fr.
HETZEL ET MARESCQ. 4 vol. illustrés à 2 colonnes. 20 fr.
LES CONTEMPLATIONS. 2 vol. in-18 . . . . 6 fr.

GEORGE SAND — ŒUVRES COMPLÈTES

HETZEL ET MARESCQ. 9 vol. illustrés à 2 colonnes. 45 fr.
HETZEL ET LÉYV. 35 vol. in-18, à fr. 1 . . . . 35 fr.
HETZEL ET LÉVY. Histoire de ma vie. 10 vol. . . 10 fr.

DE BALZAC. — ŒUVRES COMPLÈTES

HOUSSIAUX (ancienne édition Hetzel). La Comédie humaine. Vignettes par Meissonnier, Tony Johannot, Gavarni, etc. 20 vol. in-8° à fr. 5. . . . . 100 fr.

COLLECTION HETZEL IN-18, A 3 FR.

EN VENTE

Thiers (A.)

HISTOIRE DE LAW . . . . 1 vol.

Hugo (Victor)

LES ENFANTS (préface de Stahl). . . . . 1 »

LES CONTEMPLATIONS. 3e édition. . . . . . . 2 »

Jancigny (de)

HISTOIRE DE L'INDE (ancienne et moderne) . 1 »

Gautier (Théophile)

HISTOIRE DU THÉATRE. L'art dramatique en France (six séries). . . . . 6 »

Larcher et L. Jullien

LES FEMMES JUGÉES PAR LES BONNES LANGUES. . . . . 1 »

LES HOMMES JUGÉS PAR LES FEMMES . . . 1 »

CE QU'ON A DIT DU MARIAGE ET DU CÉLIBAT. . . . . 1 »